Correcon
Y. D. M.

113/
p. 38/9; p. 107; 116 ss, 191,
p. 109, n.5; 172; 183; 18
210; 203; 217; 315; 328/9
335; 337; 407 ss.; 43
475/6

64; 378: Brousson; la me
p. 225; la foi; pp suiv.
les disputes.

Mme du Noyer. — Petit, anne.
de Petit et Catherine Cotton (de la m
vait à Nîmes lors de la Révocation.
guier (+ en 1705, pasteur de l'Egli
rentrer à Paris, ayant reni ther
catholicisme. Est mise au couve
à l'esprit (avec sa tante de Ja
à Paris. Mme P. allait être ex
se laissa faire catholique (mal
dissentiments entre les 2 époux,
vandomant un fils, gagne le
lande, et de là, en Angleterr
lui inspirer une passion (Ici
fille épouse peu après un capitain
Vandomant son époux. Lamière
vent les hommages" càd. fut la
Hollande, en 1713, puis fut gra
Winterfeld — c'est la Pimpette
crive: Gazette en vers intitule
Edit. de Londres en 9 vols. in 12
publiés dès 1720, pour se justifi
burg, le 28 mai 1719.
(France Protestante 1re édit

R 2'555
Digitized by Google

Marguerite de, née à Nîmes, le
famille quele P. Cotas, S. J., enfe
l'évade à Genève, passe en Hollana
e franc. de Groningue). Part de la
es amirandes qu'il ne méritaient
ut en 1687 parce que se voulant
porta; rattrapée à Dieppe les 2 d
(mariée, lorsqu'elle accepta pour e
1688). — Dès 1699 le ménage
fin avril 1701, elle quitte Paris
drètement Genève, passe au Pays d
e (1702) où le roi Guillaume meu
rrêtent ses Mémoires). — Rentre a
e de cavalerie, puis va retrouver en
(1708). La fille cadette, née en 16
maîtresse de Voltaire lorsque celui-ci
tée de Jean Cavalier. Elle épousa
de Voltaire. — Pour vivre, publ
e Quintessence, puis: Lettres h
; le 8e et le 9e contiennent les M
es des accusations de son mari et

, VIII p. 205-8; 1858 - Frères
article Petit.

*) J. Cou

Frank Olivier

BCU - Lausanne

1094840630

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

MADAME DU NOYER.

PREMIERE PARTIE.

AZ 6529
(1)

A AMSTERDAM,

Par LA COMPAGNIE.

M. D C C. L X.

Digitized by Google

Digitized by Google

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE DHONA FERRASSIERES.

MONSEIGNEUR,

L'honneur que j'ai d'être connue de vous, & la part que vous avez dans quelques incidents de mon Hiſtoire, m'obligent à vous la dédier ; & j'eſpere que VOTRE EXCELLENCE *voudra bien recevoir cet hommage avec la même bonté qu'elle a toujours eue pour moi, & que l'on admire en Elle. Ce ſeroit ici le lieu,* MONSEIGNEUR, *de parler de toutes vos autres qualités ; mais la crainte de n'en pas parler dignement m'impoſe ſilence. Et quel beſoin, après tout, de répéter des choſes que perſonne n'ignore ?*

Digitized by Google

Irai-je m'ingérer de faire votre généalogie pour remonter juſqu'à tant de Rois, & même juſqu'à des Empereurs que vous pouvez compter parmi vos Ancêtres ? Ne ſuffit-il pas de vous nommer pour prouver cette vérité ? Et l'illuſtre nom de Comte DE DHONA *ne dit-il pas beaucoup plus que je ne pourrois dire ? Parlerai-je de votre valeur ? C'eſt un ſoin dont la renommée s'eſt très-bien acquitée, & les actions héroïques que vous avez faites lui ont donné juſques ici aſſez d'occupation : nos Ennemis en ſavent des nouvelles, & l'Etat, que vous ſervez ſi glorieuſement, en parle avec éloge. Comme je ne pourrois être qu'un foible écho,* VOTRE EXCELLENCE *me permettra de l'aſſurer de mon zele, & du parfait dévouement avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

La très-humble & très-obéiſſante Servante,
DU NOYER.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

CETTE Edition des Mémoires de Madame du Noyer, eſt augmentée des noms des perſonnes qui n'étoient déſignées que par des lettres initiales ; on y a joint auſſi pluſieurs notes.

Ce Volume, diviſé en deux parties, a été imprimé ſéparément de la nouvelle Edition des *Lettres* de la même, qui va paroître en *douze Parties*, plus correcte, plus ample & mieux exécutée que la précédente : ces deux Ouvrages contiennent ce que *Madame du Noyer* a écrit. On a rejetté tout ce qui n'étoit point d'elle ; tels ſont les prétendus Mémoires de *M. du Noyer*, précédés de quelques Lettres, & ſuivis d'une piece de Comédie, Ou-

Digitized by Google

vrages auſſi mal écrits que peu intéreſſants, & qui méritent d'être autant éloignés du nom de Madame du Noyer, qu'on les en avoit rapprochés.

MÉMOIRES

Digitized by Google

MÉMOIRES
DE
MADAME DU NOYER,
PREMIERE PARTIE.

J'AI toujours été de l'avis de ceux qui disent, que la femme la plus estimée, ou pour mieux dire, la plus estimable, est celle dont on parle le moins. Cette raison m'empêcheroit sans doute de me donner en spectacle au Public, si je ne me croyois obligée en conscience de donner une juste idée de moi, dans un temps où la calomnie tâche de défigurer les gens. C'est donc par vérité, & non par vanité, que j'entreprends d'écrire ces Mémoires. Je demande à ceux qui les liront, de l'indulgence pour mes foiblesses, de la compassion pour mes malheurs, & de la confiance pour tout ce que j'avancerai, puisque mon intention est d'accuser juste sur toutes choses.

Je ne m'amuserai point à faire ma généalogie, quoique je puisse me faire hon-

Digitized by Google

neur de mes ancêtres. Je me contenterai de dire que je ſuis née à Nîmes, Ville célebre par ſon ancienneté, par le ſéjour des Romains, & par les monuments magnifiques qu'ils y ont laiſſé. Mon pere, qu'on appelloit Monſieur P***; étoit un bon Gentilhomme de ce Pays-là, qui ſans avoir de grandes richeſſes, & à l'abri de l'indigence, vivoit commodément de ſon revenu. Il épouſa en 1661 ma mere, qui étoit du même nom & de même famille que ce fameux Confeſſeur de Henri IV, dont le neveu remplit aujourd'hui la place auprès de Louis XIV. Elle étoit de Montpellier, & elle tenoit par ſa mere, à tout ce qu'il y avoit de familles de conſidération dans cette Ville. Peu de temps après ſon mariage elle accoucha d'un fils qui étoit ſorti du monde avant que j'y fuſſe entrée, & elle perdit elle-même le jour bientôt après me l'avoir donné; mais en mourant elle me recommanda à Madame Saporta ſa ſœur, qui étoit la perſonne la plus accomplie de ſon temps. Elle joignoit à une grande beauté, à un eſprit & un génie ſupérieur, un cœur & des ſentiments héroïques; en un mot, une vertu & une piété exemplaires. De ſorte que toutes ſes qualités lui attirerent l'eſtime & la vénération de toute notre Province : ce qui étoit ſoutenu par de grands biens.

Cette illuſtre perſonne, qui auroit été

Digitized by Google

propre à élever une Reine, m'adopta pour ſa fille dès que ma mere fut morte, & ſe donna le ſoin de mon éducation; ce qui eſt matiere de confuſion pour moi: & je dois avouer, à ma honte, qu'il n'a tenu qu'à moi d'être quelque choſe de bon. Mon enfance fit même beaucoup de bruit: car j'étois ſi bien ſifflée, qu'avec un peu de mémoire & de vivacité je diſois des choſes au-deſſus de mon âge, & je paſſois pour un petit prodige.

Ma tante qui n'avoit jamais eu d'enfants, & qui avoit aimé tendrement ma mere, me regarda d'abord comme ſa fille; & ſon mari, qui entroit dans tous ſes ſentiments, n'héſita pas un moment à me deſtiner tout ſon bien. Il réſolut pour cet effet de me marier avec le fils d'un Gentilhomme de ſes parents, nommé M. de C***, qui avoit de très-belles Terres dans notre voiſinage. Toutes les meſures furent priſes, quoique fort à l'avance, pour mon mariage, & l'on me voyoit croître avec impatience pour en hâter la concluſion; mais ma mauvaiſe étoile y mit bon ordre. Le mari de ma tante, après avoir vendu des Charges qu'il avoit exercées long-temps avec honneur, ne ſongeoit plus qu'à vivre en repos. Dans cet eſprit il avoit réſolu d'acheter quelque belle Terre dans le voiſinage de mon futur beau-pere, qui, charmé de ce deſſein, cherchoit de tous côtés quel-

que choſe qui pût lui convenir. Mais comme on vouloit y employer une ſomme conſidérable, & que de pareils marchés ne ſe font point à l'étourdi, mon oncle, qui étoit obligé d'aller à Paris, laiſſa l'argent qu'il deſtinoit à cette acquiſition chez des Marchands, renvoyant à ſon retour la concluſion du marché.

Lorſqu'il fut à Paris on le mena dans une maiſon de conſidération, où on l'engagea à jouer avec des frippons, & où le bon homme, qui n'avoit garde de les ſoupçonner, perdit juſqu'à ſon dernier ſou. Dans cette rencontre il lui arriva ce qui arrive à la plûpart des gens qui ſont en malheur : ils attendent un heureux retour, ils ne demandent qu'à jouer, animés de l'eſpoir flatteur de ſe refaire ; mais ils ſe plongent inſenſiblement dans des pertes irréparables ; c'eſt ce dont mon oncle fit une triſte expérience. Croyant ratrapper ſon argent, il joua ſur ſa parole beaucoup ; & pour ſurcroît d'infortune, il fit des billets aux coquins qui l'avoient dépouillé, dont il eut ſujet de ſe repentir dans les ſuites.

Après avoir été ainſi plumé, il partit pour la Province, fort mécontent de ſon aventure, & perſuadé qu'il avoit été dupé. Il ſe conſoloit pourtant de cette perte, lorſqu'il ſongeoit qu'il lui reſtoit encore aſſez d'argent pour acheter les belles Terres dont

Digitized by Google

nous avons parlé, & pour passer en repos le reste de ses jours. Mais il trouva bien à décompter à son retour, lorsqu'après avoir dit à sa femme le malheur qui lui étoit arrivé, & qu'elle l'eut écouté avec fermeté, elle lui annonça la perte de tout son argent, que la banqueroute des Marchands auxquels on l'avoit confié, venoit de leur emporter sans ressource.

Cette nouvelle l'étourdit. Il se voyoit tombé d'une extrême richesse à une grande indigence. Cependant son plus grand chagrin étoit d'y avoir exposé sa chere femme. Mais cette vertueuse personne, bien-loin de lui faire des reproches, le consola dans sa disgrace, le soutint avec une constance héroïque, & regarda la perte de ses biens comme indigne d'une de ses larmes; mais elle eut peu de jours après occasion d'en répandre, car les frippons qui avoient dupé son mari, remirent ses billets à des Marchands, qui le firent arrêter dans la rue & conduire en prison. Dans le temps qu'elle l'attendoit à dîner, & qu'elle étoit inquiete de ne le voir point revenir, on vint lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Elle la reçut avec douleur; mais son courage n'en fut pas abattu. Elle courut à la prison, & après avoir rassuré son époux, elle le quitta pour aller travailler à sa liberté, ne vou-

lant ni manger ni boire qu'elle ne la lui eût procurée.

C'étoit pourtant une choſe aſſez difficile dans la conjoncture où elle ſe trouvoit, ſans bien & preſque ſans amis; car M. Saporta, qui quelques jours auparavant étoit eſtimé & conſidéré, juſques-là que tout le monde en briguoit l'amitié, ſe vit tout d'un coup abandonné par cette foule d'amis que lui attiroit ſa fortune. Il ne lui en reſta qu'un très-petit nombre, que l'on pouvoit appeller de vrais amis, puiſque l'adverſité ne les rebuta point. M. Guirard Magaloti, M. de Faure, & M. de Veſtric-Baudan, furent de ce nombre. Le premier, lorſque M. de L*** qui avoit de très-grandes obligations à M. Saporta, refuſa de le cautionner pour le tirer de priſon, vint de lui-même s'offrir pour caution, & ne voulut pas ſouffrir qu'il couchât dans un lieu ſi odieux; il demanda qu'on le lui donnât dans ſa maiſon juſqu'à ce que l'affaire fut accommodée.

M. de Faure ne quitta point ma tante. Il courut par-tout avec elle pour ſolliciter ſon affaire. Si bien que lorſque ſur les trois heures après midi ils paſſerent devant ſon logis, & que ma tante ſe ſouvenant qu'il étoit à jeun, le pria d'entrer un moment chez lui pour dîner, il lui répondit, de la maniere du monde la plus généreuſe: je ne

Digitized by Google

mangerai ni ne boirai que Monſieur votre époux ne ſoit hors de priſon. Il en ſortit en effet par leurs ſoins le même jour, & l'on peut dire que jamais femme n'a fait ce que fit ma tante ; car outre tous les mouvements qu'elle ſe donna, elle eut encore la généroſité d'engager juſqu'à ſa derniere piece, ſans examiner où elle trouveroit dans la ſuite où prendre ſa dot. Enfin elle fit ſi bien qu'elle tira ſon mari de cette captivité. Mais comme il avoit fait pluſieurs de ces billets aux frippons qui l'avoient dupé, quoiqu'ils n'en euſſent d'abord produit qu'un, afin de ſonder le gué, & que c'étoit proprement une hydre, on trouva à propos, de peur de quelqu'autre avanie, que M. Saporta mît ſa perſonne en ſûreté & qu'il ſe retirât à Orange. Il n'étoit point de cet avis : il vouloit au contraire prouver la fripponnerie qu'on lui avoit faite, & faire punir ces filoux. Mais on lui fit comprendre qu'il pourroit le faire tout de même étant à Orange ; ainſi on le détermina à prendre le parti le plus ſûr.

Ce fut un peu avant la guerre de ſoixante & douze qu'il ſe retira dans ce petit Etat. Sa vertueuſe femme l'y ſuivit. Elle ramaſſa ce qu'elle put du débris de ſa fortune ; & ne pouvant ſe réſoudre à me quitter, elle réſolut de m'amener avec elle, mais elle y trouva de la difficulté. Mon pere qui étoit convaincu de la tendreſſe qu'elle avoit pour

Digitized by Google

moi, & qui lui devoit quelque ſomme, lui demanda d'une maniere réſolue, à m'avoir auprès de lui. Madame Saporta en parut inconſolable; cependant, par l'entremiſe de M. de Veſtric-Baudan, l'un de ces fideles amis dont j'ai déjà parlé, l'affaire fut accommodée d'une maniere aſſez particuliere. Ma tante quitta à mon pere ce qu'il lui devoit, & mon pere me donna à ma tante, qui ſe chargea de me nourrir & de m'entretenir toute ſa vie à ſes propres frais, à condition que mon pere ne ſongeroit plus à me retirer de ſes mains. M. Saurain, fameux Avocat de notre Ville, pere du Miniſtre qu'on admire ici, dreſſa la minute de ce Contrat, qui eſt, je crois, l'unique en ſon eſpece, & qui a été fort bien exécuté. Cela étant ainſi réglé, je fus portée à Orange.

Il n'eſt pas néceſſaire que je diſe que toutes les meſures qu'on avoit priſes pour mon mariage furent rompues; car comme ce projet n'avoit été bâti que ſur la fortune de M. Saporta, il s'évanouit par conſéquent avec elle. Je ne pouvois donc plus attendre de ma tante que des ſoins remplis de tendreſſe, & qu'une bonne éducation: ce fut auſſi à quoi elle s'attacha. L'on conçoit ſans peine que je n'étois point en âge de ſentir le renverſement de ma condition. Je me voyois toujours élevée avec le même

ſoin, & je n'étois ſenſible qu'aux careſſes ou qu'aux aplaudiſſements que je recevois de toutes parts.

Orange étoit dans ce temps-là un ſéjour enchanté. Ses habitants étoient polis, ſa domination douce. Le mérite de ma tante y fut d'abord reconnu. Chacun avoit de l'empreſſement pour elle. On l'eſtimoit, on l'aimoit, & je lui ai ſouvent oui dire, qu'au milieu de ſa plus grande fortune & dans le ſein de ſa patrie elle n'avoit point été avec plus d'agrément que dans cette terre étrangere.

Elle ſe lia d'amitié avec Madame & M. Berkhofer, qui commandoit pour le Prince dans ce Pays-là. C'étoit un homme d'un grand mérite & d'une grande piété. Un jour qu'il parloit avec Madame Saporta de la félicité des habitants d'Orange, qui exempts des tailles & des ſubſides, vivoient, comme dit l'Ecriture, chacun ſous ſa vigne & ſous ſon figuier, il lui dit qu'il craignoit quelque fâcheuſe révolution pour ce Peuple, qu'il ne croyoit pas aſſez reconnoiſſant des graces qu'il recevoit du Ciel.

Son pronoſtic ne ſe trouva que trop véritable, puiſque peu de temps après les Etats de Hollande ayant confiſqué Berg-Op-Zoom, Terre de M. le Comte d'Auvergne, le Roi de France, pour le dédommager, lui donna par répréſailles la Principauté d'O-

range. M. le Comte d'Auvergne y envoya, pour en prendre poſſeſſion en ſon nom, M. Richard, Secretaire de la Cavalerie. Il vint avec ſa femme & ſon fils; il y parut revêtu de l'autorité du Prince, ſe donnant des airs de Gouverneur.

D'abord tout le monde prit parti. La fortune préſente, la grace de la nouveauté l'emporterent; ſi-bien que Monſieur & Madame Berkhofer ſe trouverent ſeuls dans le Château. A peine quelques perſonnes zelées pour le légitime Souverain alloient leur rendre viſite, encore étoit-ce de nuit, comme Nicodême. La ſeule Madame Saporta n'héſita pas un moment. Egalement amie des uns & des autres, & toujours généreuſe, elle dit à Madame Richard qu'elle ne pouvoit ceſſer d'aimer & de voir Madame Berkhofer; que ſi à ces conditions elle vouloit s'accommoder de ſon commerce & de ſon amitié, elle verroit dans les ſuites qu'il y avoit plus de fond à faire ſur ſa ſincérité, que ſur ce grand nombre de flatteurs qui ne ſuivoient que la fortune; & qu'enfin s'il falloit abſolument prendre parti entre deux amies, elle ſe croyoit obligée de ſe tourner du côté de celle qui étoit dans l'adverſité. De ſi beaux ſentiments, au lieu de lui faire perdre l'amitié de Madame Richard, l'augmenterent de beaucoup. Mais Madame Saporta ne ſe ſervit de ſon crédit que pour

Digitized by Google

rendre de bon offices à Monſieur & à Madame Berkhofer, qui étoient bloqués dans le Château avec leur famille & la garniſon.

Ce fut dans ce temps-là que, pour marquer leur reconnoiſſance à ma tante Saporta, ils me choiſirent pour préſenter un enfant au Batême avec Henri Berkhofer leur fils. Ils avoient raiſon de ménager Madame Saporta, qui, toute puiſſante chez Madame Richard, ne laiſſoit échapper aucune occaſion de leur faire plaiſir. Cela parut ſur-tout lorſqu'on eut ordre de ſommer M. Berkhofer, de la part du Roi de France, de rendre la place. Madame Saporta leur aida à mettre une partie de leurs effets en ſûreté. Elle leur fit même reſtituer ce que les ſoldats du Comte de Grignan leur avoient pillé. Avant cela M. Berkhofer, qui avoit ſes ordres, ayant refuſé de rendre le Château, M. le Comte de Grignan l'aſſiégea dans les formes. Il fit venir du canon; il dreſſa des batteries; il fit jouer des mines, & deux où trois jours après les aſſiégés n'étant point aſſez forts pour réſiſter aux Troupes de France, le Château fut rendu par capitulation.

Véritablement, ſi M. Berkhofer avoit voulu tirer ſur ſes ennemis, il les auroit fort déconcertés; mais il auroit abîmé la Ville, & ce n'étoit pas ſon deſſein. Il ſe contenta ſimplement de tirer quelques volées de

canon en l'air ; & ne pouvant réſiſter à la force, il prit le parti de céder. Ce fut pendant ce ſiege, que me trouvant ſur la porte de M. Chamas, proche le grand Temple, un boulet de canon vint tomber à mes pieds ſans me faire aucun mal. Je ne ſais comment cela ſe paſſa ; car outre que j'étois fort petite, la peur m'avoit ôté la connoiſſance : tout ce dont il me ſouvient, c'eſt que j'entendis un grand bruit, qu'on courut à moi, & qu'on y trouva tout auprès le boulet dont je viens de parler, qui fut porté chez M. Convenant Médecin. Il y a apparence qu'il étoit d'abord tombé ailleurs, & qu'il avoit enſuite roulé juſqu'à moi. Tout ce que j'en puis conclure, c'eſt que mon heure n'étoit point encore venue.

Dès qu'on eut pris le Château, on le démolit, au grand regret du Public. Il avoit été bâti par les ordres du Prince Maurice. Les connoiſſeurs diſoient qu'il étoit très-beau & très-bien ſitué. Ce fut alors qu'on vit expirer la liberté d'Orange, de laquelle cette Ville n'a plus joui depuis ce temps-là qu'après la Paix de Ryſwyk ; encore a-ce été pour ſi peu de temps, que ce n'eſt preſque pas la peine d'en parler. Mais laiſſant à M. de Chambrun le ſoin de décrire les malheurs de ſon Pays, je reviens à ce qui me regarde.

Madame Saporta, également conſidérée

ſous cette nouvelle domination, ne ſongeoit qu'à ſervir Dieu, à adoucir par ſes bonnes manieres les ennuis de ſon mari, & à travailler par ſes ſoins à faire de moi un petit chef-d'œuvre. Elle avoit la ſatisfaction de voir que le ſuccès répondoit à ſes eſpérances; car comme j'étois ſon écho, je ne diſois que de jolies choſes, & tout le monde m'admiroit. M. de B***(1), qui voyageoit dans ce temps-là, étant venu à Orange pour voir ce fameux arc de triomphe qui fut élevé en l'honneur de *Caius Marius*, lorſqu'il revint de la défaite des Cimbres, & qui eſt digne de la curioſité des étrangers; M. de B***, dis-je, après avoir examiné ce monument de l'antiquité, vint dans la maiſon de M. S*** pour voir la nouveauté dont on lui avoit dit des merveilles, & en ſortit auſſi charmé de mes gentilleſſes, que du mérite de Madame Saporta. Elle me fit réciter des Vers devant lui, des Sermons de M. Gaches ſon intime ami, parler de théologie & de controverſes; en un mot de mille autres choſes, de ſorte qu'il s'en alla fort ſatisfait. Depuis ce temps-là il a été Conſeiller au Parlement de Paris; il eſt préſentement refugié à la Haye. Il ne ſe ſouvient pourtant point, s'il faut l'en croire, de m'avoir jamais vue ni entendue.

Après cela M. Saporta devint fort infir-

(1) C'eſt M. de BERINGHEN.

me, & malgré les soins assidus de sa femme il tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau six ans après sa retraite à Orange. Comme il avoit trouvé beaucoup de douceur dans cette espece d'exil volontaire, il n'avoit pas cherché à le faire finir, & il avoit négligé de poursuivre ses fripons, se contentant de passer doucement le peu de jours qui lui restoit. Comme il avoit été fort aimé pendant sa vie, il fut aussi fort regretté après sa mort. Sa femme lui fit bâtir un tombeau dans l'enceinte du grand Temple, auprès de celui du Comte de Dhona. Enfin elle alla au-delà de tout ce qu'elle crut devoir à la personne & à la mémoire de feu son mari, quoique ses affaires fussent très-mauvaises : car elle fut obligée pour le servir, de vendre tous ses bijoux ; ce qu'elle fit sans répugnance, ne trouvant rien de rude lorsqu'il s'agissoit de remplir ses devoirs.

Quelque-temps avant la mort de M. Saporta, Madame la Grand'Ducheſſe de Toscane passa par Orange. Elle venoit d'Italie pour se retirer en France. On a fort raisonné pour deviner la cause de sa retraite, & je crois que peu de gens ont raisonné juste là-dessus. Quoiqu'il en soit, dès qu'elle fut sur les Terres de France, on lui rendit les honneurs dus à une Princesse de son rang, & la Ville d'Orange fit son devoir. Elle logea dans le Fauxbourg, & ne voulut voir per-

Digitized by Google

sonne le soir de son arrivée ; mais le lendemain il lui fallut essuyer les harangues de tous les Corps.

Comme j'étois naturellement fort curieuse, je me levai dès l'aurore, & je priai tant Madame Saporta, qu'enfin j'en obtins, avec beaucoup de peine, la permission d'aller avec d'autres petites personnes de mon âge dans la rue où la Princesse devoit passer pour aller à la Messe. Dès que j'eus cette permission, au lieu d'attendre la Princesse sur son passage, je marchai avec ma petite troupe jusqu'à la porte de son logis. Là nous demandâmes à entrer ; mais les Gardes, fort peu courtois, après nous avoir ri au nez, nous fermerent la porte sans compliment.

Ces difficultés rebuterent mes petites compagnes ; elles s'en allerent toutes & je restai seule à la porte. Dès qu'on l'ouvrit, je renouvellai mes instances. Enfin, un Garde touché de ma persévérance, me prit par la main ; & après avoir refermé la porte de peur que quelqu'un ne me suivît, (car il avoit ordre de ne laisser entrer personne,) il me mena dans la chambre des filles d'honneur de la Princesse. Il y en avoit quatre que je trouvai assises sur un lit, qui déjeûnoient avec du beure d'Avignon. Le Garde leur conta tous les efforts que j'avois fait pour entrer. Ces Dames me firent mille caresses & voulurent m'obliger à déjeûner avec elles. Mais tout

Digitized by Google

cela ne m'accomodoit point, je ne voulois que voir la Princeſſe. Enfin; une de ces Dames connoiſſant mon impatience, me mena dans la chambre de la Grand'Ducheſſe. D'abord elle lui demanda pardon de la liberté qu'elle prenoit de me préſenter. Mais, Madame, lui dit-elle, cette petite perſonne nous a marqué une ſi grande paſſion de voir Votre Alteſſe, que je crois qu'elle ſeroit morte de douleur ſi on lui en avoit refuſé la permiſſion. La Princeſſe ſourit. Elle étoit debout auprès d'une fenêtre, avec une lettre à la main, & il n'y avoit dans la chambre que la Premiere Préſidente du Parlement de Provence, qui l'accompagnoit depuis Marſeille. Elle me parut en petit deuil, & l'on me dit que c'étoit du Duc de Guiſe ſon beau-pere. J'ouvris mes yeux tout le plus que je pouvois pour la regarder. Je la trouvai la plus belle du monde, & elle l'étoit effectivement.

La Dame qui m'avoit préſentée me demanda ſi ma curioſité étoit ſatisfaite, & la réponſe que je lui fis obligea la Princeſſe à me faire des queſtions. Elle me demanda mon nom, mon âge & mille autres choſes de cette nature. Le hazard fit qu'elle fut contente de mes réponſes. Je remarquai même qu'elle avoit quelque plaiſir à cauſer avec moi, & il me parut qu'elle fut fâchée lorſqu'on vint annoncer que M. de Labieres, Préſident, venoit la complimenter à la tête du

Parlement. Elle donna ordre qu'on me fît préſent d'une pleine corbeille de confitures, qui étoit ſur ſa table. On me les mit dans un tablier, & la Dame qui m'avoit préſentée m'engagea avec ſes compagnes à ſuivre la Princeſſe à l'Egliſe. J'y fus donc avec elles; mais lorſque j'entendis la petite clochette qui précéde l'élévation de l'Hoſtie, voyant que la Princeſſe, auſſi-bien que ſa ſuite, étoit dans un profond recueillement, je pris mon temps pour m'évader. On m'avoit élevée avec un ſi grand éloignement pour tous les myſteres de la Religion Romaine, que j'avois ſenti de l'horreur de m'être trouvée à la Meſſe. Je courus vîte au logis, où je trouvai Madame Saporta fort inquiete de ce que je tardois tant à revenir. Elle s'étoit repentie de la permiſſion qu'elle m'avoit donnée, & lorſque je lui contai mon aventure, elle auroit eu peine à y ajouter foi, ſi elle n'avoit ſu que je n'étois point accoutumée à mentir, & ſi les confitures, ſous le poids deſquelles mon tablier rompoit, n'euſſent dépoſé en ma faveur.

Cependant la Princeſſe demanda ce que j'étois dévenue. Tout ce qu'elle put en apprendre fut que j'avois diſparu à l'Egliſe. Cela lui fit de la peine; & lorſque M. de Labieres vint pour la voir dîner, elle le pria de me demander à mes parents. Elle lui dit qu'elle avoit deſſein de me donner à la Rei-

Digitized by Google

ne, & de faire par-là ma fortune. M. de Labieres lui répondit qu'il ne croyoit pas que mes parents vouluſſent conſentir à mon éloignement, parce que je leur étois fort chere, & que d'ailleurs ils étoient ſi bons Proteſtants, qu'il ne ſeroit pas plus mal-aiſé de tirer une perſonne de Geneve, qu'il le ſeroit de m'arracher de leurs mains. La Princeſſe inſiſta encore, mais inutilement; M. de Labieres avoit fort bien expliqué les ſentiments de Madame Saporta. Madame la Grand'Ducheſſe partit ſans moi. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'elle ne m'a jamais oubliée; car lorſque je fus la voir à S. Mandé, plus de quinze ans après, elle me fit mille careſſes, quoiqu'elle n'eût plus oui parler de moi depuis Orange. D'ailleurs elle m'a donné de ſenſibles marques de ſa bienveillance pendant tout le ſéjour que j'ai fait à Paris. Lorſqu'elle me voyoit au Palais-Royal, (ce qui arrivoit ſouvent,) elle me témoignoit mille bontés, auſſi-bien qu'à mes filles, & ne ceſſoit de parler avantageuſement à Monſieur de mon enfance & de la belle paſſion qu'elle avoit pris pour moi la premiere fois qu'elle m'avoit vue. Il y a apparence que cette Princeſſe a la mémoire plus heureuſe que Monſieur de B*** (1).

Mais pour revenir à mon ſujet, M. Saporta étant mort, ſa femme ſe trouva bien

(1) M. de BERINGHEN.

Digitized by Google

embarraſſée. La longue maladie de feu ſon époux l'avoit épuiſée : ſi bien qu'elle ne ſavoit preſque que devenir, lorſqu'elle reçut une lettre de M. Cotton ſon frere, qui étoit depuis long-temps à Paris, lequel ayant appris l'état où elle ſe trouvoit, lui envoya du ſecours. M. Saporta avoit prêté de l'argent à quantité de perſonnes ; mais la difficulté étoit de le retirer. Un de ſes neveux entr'autres lui devoit par une obligation quatre mille cinq cens livres. Dès qu'il eut appris la mort de ſon oncle, ne doutant pas que Madame Saporta ne l'obligeât à compter cette ſomme, il vint à Orange avec des démonſtrations d'amitié auxquelles la bonne Dame ſe laiſſa ſurprendre ; & comme elle étoit réſolue à faire faire un inventaire des effets de feu ſon mari, ſur leſquels elle avoit le premier droit pour ſa dot, il voulut lui perſuader de ne faire mettre dans cet inventaire que les choſes de nonvaleur, eſpérant par-là de prouver dans les ſuites qu'elle avoit détourné des effets, & en lui faiſant perdre ſa dot, éviter de lui payer la ſomme dont il lui étoit redevable. Mais la piété de Madame Saporta l'empêcha de donner dans ce piége ; car comme elle étoit obligée de prêter ſerment, elle n'avoit garde d'altérer en aucune maniere la vérité. D'ailleurs elle avoit un bon ami qui l'aſſiſtoit de ſes conſeils & de ſes ſoins,

Digitized by Google

avec autant d'empreſſement que s'il eût été ſon frere. Auſſi étoit-ce un parfaitement honnête homme, & ce qu'on peut appeller un vrai Philoſophe Chrétien. Il étoit Avocat Général au Parlement d'Orange : il ſe nommoit M. d'Autran, & je crois qu'il mérite bien une petite digreſſion, qui pourra ſervir à faire connoître la vanité du monde.

Les Charges du Parlement d'Orange étoient données par le Prince, & ne ſe vendoient jamais. Elles n'étoient qu'à vie ; mais quand ceux qui les avoient poſſédées laiſſoient des ſucceſſeurs qui n'en étoient pas indignes, le Prince leur accordoit ordinairement la ſurvivance. Le pere de M. d'Autran avoit été toute ſa vie Avocat-Général. Or, comme dans cette Charge on a beaucoup d'occaſions de rendre ſervice, & qu'il l'exerçoit avec honneur, il s'étoit fait une foule d'amis dont ſa maiſon étoit toujours pleine. On faiſoit même la cour à ſon fils unique, que l'on croyoit devoir lui ſuccéder. Mais il en arriva autrement ; car lorſque M. l'Avocat-Général mourut, M. le Chevalier de Silvieux, qui ſe trouvoit à la Haye, pria le Prince de donner cette Charge à un de ſes freres. Ces Meſſieurs de Silvieux étoient fils d'un Miniſtre d'Orange, qui avoit ſignalé ſon zele pour le Prince pendant ſa minorité ; ainſi M. le Chevalier n'eut pas de peine à obtenir la grace qu'il

Digitized by Google

demandoit. Le Prince voulut pourtant ſavoir ſi M. d'Autran n'avoit point laiſſé de fils : Monſeigneur, lui dit le Chevalier de Silvieux, il eſt vrai que M. d'Autran a laiſſé un fils ; mais il eſt imbécile. Ainſi il eut le Brevet, qu'il envoya au plus vîte à ſon frere ; & quand le courier du pauvre M. d'Autran arriva à la Haye, il trouva qu'il n'y avoit plus rien à faire.

Dès que M. de Silvieux fut revêtu de cette Charge, tous les amis de M. d'Autran ſe tournerent de ſon côté, & laiſſerent ce dernier tout ſeul, qui, indigné de toutes les injuſtices qu'on lui faiſoit, ſe retira avec ſa famille à une maiſon de campagne, où il a paſſé quatorze ans ſans faire ni recevoir aucune viſite.

Il étoit dans cette ſolitude quand Madame Saporta arriva à Orange. Comme elle cherchoit le vrai mérite, elle ne manqua pas de l'aller déterrer. Il lui parla du monde en homme qui en connoiſſoit l'abus, & en vrai Stoïcien, ce qui charma Madame Saporta. Quelque temps après la fortune, laſſe d'être injuſte, le tira de ſa retraite ; M. de Silvieux mourut, & le Prince, perſuadé qu'on ne lui avoit point accuſé juſte ſur le chapitre de M. d'Autran, voulant réparer le tort qu'il lui avoit fait, lui reſtitua la Charge de ſon pere. Il fallut alors qu'il quittât ſa ſolitude & qu'il revint à Orange, où il vit

Digitized by Google

revenir à lui tous ces faux amis qui lui avoient ſi lâchement tourné le dos pendant ſa diſgrace. On peut croire qu'il ne comptoit ſur eux que de la bonne maniere.

Cependant ces diverſes épreuves qu'il avoit faites de la viciſſitude des choſes du monde, avoient achevé de l'en détacher. Il eut encore d'autres traverſes au milieu de ſa bonne fortune. Un fils unique, qu'il élevoit tendrement, & qui donnoit de belles eſpérances, mourut en peu de temps de la petite vérole. Ce coup, quoique rude, n'ébranla point ſa conſtance. Une de ſes filles, qui avoit gagné le même mal, mourut auſſi quelques heures après. Mais M. d'Autran, toujours ſoumis aux volontés du Ciel, vit enterrer ſes deux enfants en un même jour ſans marquer la moindre foibleſſe. Voilà quel étoit l'ami dont je viens de parler.

Madame Saporta ayant évité le piege que le neveu de feu ſon mari lui tendoit, ſans pourtant pénétrer ſes mauvaiſes intentions, réſolut d'aller à Montpellier pour tâcher de retirer du moins ſa dot, & ce neveu l'engagea de la maniere du monde la plus prévenante à aller loger chez lui. Nous partîmes donc d'Orange, & nous fumes d'abord à Nîmes, où je trouvai une ſœur de mon pere, qu'on appelloit Mademoiſelle Laval. Elle étoit veuve ſans enfants, & maîtreſſe dans la maiſon. Lorſque

Digitized by Google

je vis mon pere, il me prit en particulier, & après m'avoir assise sur ses genoux, il me dit qu'il n'étoit point content de cette sœur ; qu'il vouloit lui ôter la direction de sa maison, & que comme je commençois à devenir raisonnable, il falloit que je vinsse en prendre le soin, puisque cela me regardoit uniquement. Que pour lui, comme il avoit promis de me laisser entre les mains de Madame Saporta, il ne vouloit pas m'en retirer ; mais qu'il souhaitoit que je demandasse moi-même à en sortir pour venir auprès de lui : que si je voulois faire ce qu'il me proposoit, il me chériroit tendrement : si-non qu'il me regarderoit comme une étrangére, & que j'aurois lieu de m'en repentir, puisque Madame Saporta n'avoit plus d'héritage à me laisser.

Je lui répondis avec fermeté, qu'il étoit le maître de ma personne ; mais que s'il me laissoit la liberté d'en disposer, j'aimerois encore mieux risquer de perdre son amitié que son estime, de laquelle je me rendrois entiérement indigne si j'abandonnois Madame Saporta dans son adversité, & dans un temps où elle devoit attendre quelque retour pour tous les soins qu'elle avoit pris de moi pendant mon enfance.

Mon pere ne se rebuta pas pour cette réponse, à laquelle il ne s'étoit pourtant point attendu ; mais croyant qu'à mon âge je ne

Digitized by Google

pourrois pas tenir contre l'envie d'aller à Paris, il me promit de m'y mener, & de me mettre en penſion chez ſon frere qui y étoit établi, avec le fils duquel il avoit deſſein de me marier. Tout cela ne fut pas capable d'ébranler ma réſolution. Mon pere en parut mécontent, & depuis ce temps-là il me témoigna beaucoup de froideur. Bien des gens louerent mes ſentiments, Madame Saporta m'en ſut bon gré, & je partis avec elle pour Montpellier.

Nous fumes deſcendre chez le neveu de ſon mari, qui lui propoſa d'abord de ſigner certains actes qui lui auroient été nuiſibles, ce qu'elle refuſa. Il lui tendit encore d'autres piéges ; mais voyant qu'il n'avoit point à faire à une dupe, il perdit toute ſorte de conſidérations. Lorſqu'elle le pria de prendre ſes meſures pour le paiement des quatre mille livres, il lui proteſta fort naturellement qu'il emploieroit le vrai & le faux pour ſe diſpenſer de les payer. En effet il lui a tenu parole, car elle n'en a jamais eu un ſou. Pour moi lorſque, comme ſon héritiére, je voulus dans les ſuites prendre la voie de la Juſtice pour retirer cette ſomme, on me produiſit une quittance dont il étoit aiſé de prouver la fauſſeté, & mon mari reçut même dans ce temps-là une lettre anonyme, qui étoit très-jolie, dans laquelle on lui diſoit que la quittance qu'on oppoſoit n'étoit

pas

pas plus vraie que l'Alcoran, & que qui voudroit la ſoutenir iroit droit à Montfaucon (*), & on l'exhortoit à s'inſcrire en faux contre un pareil acte. Mais mon mari qui avoit d'autres occupations, qui pouvoit ſans s'incommoder ſupporter cette petite perte, ne voulut point ſe donner la peine de commencer un procès ; ainſi la choſe en eſt demeurée-là.

Mais pour revenir où j'en étois, ce neveu de feu M. Saporta perdit toutes les bonnes manieres qu'il avoit eues à Orange. Quand Madame Saporta pleuroit, au lieu de la conſoler, il l'inſultoit inceſſamment, en lui diſant qu'elle jouoit fort bien ſon rôle ; mais qu'il n'en étoit pas la dupe, & qu'il ſavoit très-bien que dans la déroute de ſes affaires elle avoit mis plus de dix mille écus de côté. A mon égard, il me reprochoit ſans ceſſe les bonnes intentions que ſon oncle avoit eues pour moi, quoique je ne m'en fuſſe point prévalue.

Il avoit une ſœur, vieille fille, qui le ſecondoit très-bien, & qui joignoit à tout ce mauvais procédé un fort mauvais ordinaire. Effectivement, pendant trois mois que nous reſtâmes dans cette maiſon, on ne nous ſervit que de la chair de vache, qu'on mettoit

(*) C'eſt un grand trou, dans un des Fauxbourgs de *Paris*, où l'on jette les corps de ceux qui ont été pendus.

pour diverſifier, tantôt en étuvée, & tantôt en hachis. Madame Saporta ſe faiſoit un point d'honneur de reſter chez les parents de feu ſon mari, juſqu'à ce qu'elle pût partir pour Nîmes où ſes affaires l'appelloient ; mais l'hiver étoit ſi rude, qu'il étoit impoſſible de ſe mettre en chemin. Il fallut donc faire diette juſqu'à ce que le temps fût un peu adouci, & eſſuyer cependant les invectives du frere & de la ſœur, qui avoient la précaution de ne venir jamais à jeun à table.

Dès que les chemins furent praticables, nous primes en diligence celui de Nîmes, où Madame Saporta trouva ce petit nombre d'amis que ſa mauvaiſe fortune n'avoit pu lui ravir, & quelques autres que le Ciel lui avoit ſuſcité dans ſes malheurs, comme Madame de la Caſſagne. Toutes ces perſonnes qui étoient d'un mérite diſtingué, touchées de la triſte deſtinée de Madame Saporta, tâchoient par des témoignages d'amitié d'adoucir les chagrins dont cette vertueuſe femme étoit accablée. Un de ceux qu'elle reſſentoit le plus vivement, étoit de ſe voir accuſée par les parents de feu ſon mari, d'avoir ſauvé plus de dix mille écus, pendant qu'elle ſe voyoit expoſée à tout ce qu'a d'affreux une extrême indigence, qu'elle auroit ſans doute éprouvée, ſi la généroſité de ſon frere ne l'en eût garantie. Ce frere, comme je l'ai déjà dit, étoit depuis

Digitized by Google

long-temps à Paris, & y avoit amaſſé du bien. Il n'avoit jamais voulu ſe marier, & il n'avoit d'autre ſœur que Madame Saporta, ni d'autre neveu ou niece que moi. Ainſi, comme ſi j'avois été deſtinée à recevoir des héritages conſidérables, je ne fus pas plutôt en âge de ſentir ce que les malheurs de M. Saporta m'avoient ôté, que je trouvai dans mon oncle Cotton de quoi réparer cette perte. On ne parloit, lorſque nous arrivâmes à Nîmes, que de la fortune de cet oncle; & comme cela me regardoit uniquement, j'étois regardée comme une héritiere d'importance. D'ailleurs le bien de mon pere m'étoit ſûr; mais l'un & l'autre étoient à venir, & cependant m'étant dévouée entiérement à Madame Saporta, & ne pouvant partager avec elle que des peines, je puis dire que ma ſituation n'étoit pas fort agréable, pendant que je voyois une petite couſine de mon âge, qui venoit d'être accordée à un Préſident, faire un fracas terrible dans notre Ville avec ſon caroſſe & ſon train. Cela me faiſoit quelquefois un peu de mal au cœur; mais la tendreſſe que j'avois pour Madame Saporta me faiſoit ſupporter cette différence ſans murmure.

La petite perſonne dont je viens de parler étoit fille d'un Conſeiller de Nîmes, Catholique Romain; ſa mere, qui étoit germaine de mon pere, étoit Proteſtante.

On voyoit autrefois de ces sortes de mariages dans notre Pays. Le Conseiller en mourant avoit ordonné par son Testament que cette fille, qui étoit son unique enfant, seroit élevée dans la Religion, & arrachée, dès qu'elle auroit sept ans, d'avec sa mere, pour être mise dans un Couvent. Le Testament fut exécuté. La mere, de peur de se rendre suspecte aux parents de feu son mari, faisoit porter régulierement sa petite fille à la Messe. Le terme marqué étant arrivé, on la lui ôta pour la mettre aux Ursulines. Dès qu'elle eut douze ans, ces zelés parents voulant s'en assurer, & l'attacher pour toujours à la Religion Romaine, proposerent le mariage du Président de Mariote. La mere, qui le croyoit avantageux, bien-loin de s'y opposer, y contribua en lui donnant de son bien, qui joint à l'héritage du pere, la rendit un bon parti, & facilita le mariage. Ce fut alors qu'on accusa la bonne Dame d'être plus mondaine que Protestante. On lui opposoit l'exemple de Madame R***, qui avoit fait des efforts extraordinaires pour arracher sa fille à la Religion Romaine, & qui en étoit enfin venue à bout contre toute apparence.

Le mari de cette Dame, qui étoit Garde des Sceaux du Sénéchal de Nîmes, avoit été séduit dans sa jeunesse, & prêt à embrasser

Digitized by Google

la Communion de Rome ; mais Monſieur de R*** ſon pere avoit paré le coup. Ce bon homme l'ayant fortifié dans la foi, le fit jurer qu'il y reſteroit toute ſa vie, & lui donna ſa malédiction au cas qu'il vînt à changer ; & ce fils, pour le raſſurer, lui dit qu'il vouloit crever comme Judas, ſi cela lui arrivoit.

Cependant après la mort de ſon pere, une niece de ſa femme, qui étoit une très-belle fille, eut la foibleſſe de ſe fier un peu trop à un de ſes parents, qu'elle comptoit d'épouſer, & qui, ſelon la coutume des amants, devint auſſi-tôt infidele qu'heureux. Monſieur de R*** ſenſible à cet affront, en ayant fait ſon affaire, mena la Demoiſelle au Parlement de Toulouſe, & oubliant ſes ſerments, il ſacrifia ſa Religion à l'honnenr de ſa famille, eſpérant par ſon changement trouver plus de protection auprès des Juges. Mais le ſuccès ne répondit point à ſes eſpérances, il perdit ſon procès, & ce revers ayant réveillé ſa conſcience, les remords & le chagrin lui cauſerent tant d'agitations, que la fievre le prit, accompagnée de délire ; de ſorte que dans un de ſes violents accès il ſe précipita du haut d'une maiſon. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'en tombant il fut accroché à un fer, qui tenoit à la muraille, & qui lui perça le ventre. Bien des gens regarderent cette fin tragi-

que comme un jugement de Dieu. Pour moi, je crois que nous ne devons point y entrer.

Madame de R *** apprit cette nouvelle avec beaucoup de douleur. Cette douleur étoit d'autant plus forte, qu'elle étoit fondée sur la juste appréhension de se voir ôter ses chers enfants qui, étant en bas-âge, devoient, selon les Déclarations du Roi, être élevés dans la Religion que leur pere avoit embrassée. Cette pensée fut cause qu'elle vit mourir avec joie une de ses filles. Il lui en restoit une autre & un fils. Ce fils fut mis aux Jésuites, & il a été perdu pour elle sans ressource. On fit enfermer la fille dans un Couvent, où, dès qu'elle fut en âge, on lui fit signer une Profession de Foi. Malgré tout cela cette pieuse mere ne perdit pas courage. Dès qu'elle eut sa fille auprès d'elle, elle détruisit tout ce que les Religieuses avoient fait. On la lui ôta encore. On la promena pendant des années de Couvent en Couvent, & de Ville en Ville.

Tout cela ne rebuta point Madame de R ***. Elle trouvoit le secret de faire passer ses instructions à sa fille au travers des grilles les plus épaisses. Après avoir surmonté tous ces obstacles, elle eut la consolation de voir cette fille se déclarer hautement Protestante, quoiqu'on la menaçât de la traiter en Relapse, & de lui faire subir les peines

portées par l'Ordonnance. Elle ne fut pourtant pas traitée à la rigueur, & un peu de conſtance la tira d'affaire. Dès qu'elle fut en repos, ſa mere ne ſongea qu'à la marier pour s'en aſſurer entiérement. Ce deſſein lui réuſſit, & elle jouit préſentement, dans ces fortunés climats, & dans une heureuſe vieilleſſe, du fruit de toutes ſes peines.

Voilà l'exemple qu'on prétendoit que ma parente devoit avoir ſuivi. Je crois qu'elle l'auroit fait, ſi elle avoit cru y réuſſir, & je ſuis perſuadée que c'eſt le manque de courage, & non pas le manque de zele, qui l'empêcha de l'entreprendre.

Les noces de ſa fille avec le Préſident de Mariote ſe firent avec pompe. On n'a jamais vu plus de magnificence ni plus d'éclat. Mais, comme tout n'eſt que vanité, la pauvre petite Préſidente, malgré ſon rang & ſes biens, mourut quelques mois après, & il ne reſta de tout cela à ſa mere, que le regret de l'avoir vu mourir, & de l'avoir vu mourir Papiſte.

Cependant on ſongea auſſi à me marier. Monſieur B***, fils d'un de ces fideles amis de Madame Saporta, fut un des premiers qu'on eut en vue; mais cela n'eut pas de ſuites, parce que j'étois fort jeune, & qu'avant qu'on eût le temps d'y réfléchir, une veuve belle & blonde, de ſes parentes, charmée de ſon mérite, fit connoître les ſenti-

ments qu'elle avoit pour lui, & l'engagea à s'attacher à elle. Après cela on proposa Monsieur de S. F***, proche parent de M. le Comte du Roure, Lieutenant-Général de notre Province. Ce Gentilhomme avoit une mere qui étoit amie de Madame Saporta, & qui m'aimoit beaucoup. On parla longtemps de cette affaire, & l'on en demeura-là. Mes parents n'aimoient point trop la conclusion. On écoutoit tout, & l'on ne se déterminoit à rien. Les malheurs dont l'Eglise étoit menacée, faisoient qu'on ne songeoit guere à des noces. On abattoit tous les jours quelque Temple par Arrêt du Parlement. Nîmes trembloit pour le sien, après avoir vu tomber ceux de ses voisins. Ainsi l'on ne songeoit qu'à prendre le sac & la cendre, & à célébrer des jeûnes pour désarmer la colere du Ciel.

Ce fut dans un de ces jours de solemnité, qu'on vit entrer dans notre Eglise un Etranger bien mis & de bonne mine. Il se plaça vis-à-vis de moi, & lorsque je fus de retour au logis, on me dit que cet Etranger si bien fait étoit le fils de mon oncle Petit de Paris. Je courus d'abord chez mon pere pour en savoir la vérité. J'y trouvai l'Etranger, qui au lieu d'être le fils de mon oncle, comme on me l'avoit d'abord dit, étoit le fils de sa femme.

J'ai déjà dit que j'avois deux oncles à Pa-

Digitized by Google

ris, l'un frere de mon pere, & l'autre de ma mere ; mais avec cette différence, que ce dernier étoit un vieux garçon qui me deſtinoit tout ſon bien, & que le premier ayant beaucoup d'enfants, me regardoit comme de trop dans la famille, dont ſans moi il auroit été l'héritier après la mort de mon pere, qui étoit ſon frere ainé. Comme j'aurai ſouvent occaſion de parler de cet oncle dans la ſuite de ces Mémoires, il eſt bon que je faſſe ici ſon hiſtoire en abrégé.

Il étoit bien fait, ſa phiſionomie étoit prévenante, & ſon eſprit ſouple & inſinuant. Il étoit ſorti du pays en ſortant de l'enfance. Or, comme la fortune d'un cadet chez nous n'eſt pas grand-choſe, il avoit cherché dans le métier des armes le moyen d'avancer la ſienne. Il avoit de la valeur & de l'ambition, & cela faiſoit qu'il ne manquoit pas de ſe trouver dans les endroits les plus dangereux. Enfin, après s'en être tiré bien des fois avec honneur, il fut pris à l'expédition de Naples, l'an..., & enfermé dans une Tour, où le Viceroi de ce Pays-là le fit exactement garder pendant cinq ans & demi, ſans vouloir entendre aucune compoſition.

Il commençoit à être las de cette dure captivité, qui, outre qu'elle étoit ennuyeuſe, reculoit auſſi ſon avancement, lorſque le Ciel envoya à Naples un nouveau Viceroi plus traitable que le premier. Mon on-

cle trouva le moyen de ſe faire recommander à lui par M. de Turenne. Cette recommandation fit ſon effet ; car quand mon oncle voulut préſenter au Viceroi la petite légitime que mon pere lui avoit envoyée, le Viceroi la refuſa, en lui donnant la liberté ſans rançon. Il fit même plus, car il lui dit de demander ce dont il auroit beſoin. Si-bien que mon oncle, ſans héſiter, lui demanda la liberté d'un de ſes camarades, qui avoit été fait priſonnier avec lui. Le Viceroi trouva tant de généroſité à cette demande, qu'il la lui accorda ſur le champ, & joignit à cette grace le préſent d'un très-beau cheval ſur lequel mon oncle revint en France.

Il fut d'abord trouver M. de Turenne, qui le prenant ſous ſa protection, lui fit donner une Compagnie de Cavalerie. Dès qu'il l'eut obtenue, il vint à Nîmes pour faire des hommes. Après qu'il y eut brillé quelque temps, donné des bals & des cadeaux, il en partit pour joindre ſon Régiment qui étoit en Picardie. Il trouva dans ce Pays-là un Officier Picard, qu'il avoit connu avant ſa priſon. Cet Officier lui offrit, ſuppoſant qu'il n'avoit pas encore de connoiſſances dans le Pays, de le mener chez une de ſes parentes. Cette propoſition fut du goût de mon oncle, qui étoit fort galant. On le mena donc chez la Dame. C'étoit la veuve d'un Officier de Marine, frere de M. du Queſne,

Digitized by Google

qui a depuis ſi fort illuſtré ſon nom étant devenu Lieutenant-Général, & n'ayant pas voulu monter plus haut aux dépens de ſa Religion. Le mari de cette Dame n'avoit pas eu le temps de faire une ſi grande fortune. Un coup de canon l'avoit envoyé tout jeune à l'autre monde. Il n'avoit laiſſé qu'un fils. Cette veuve paſſoit pour fort riche, & mon oncle qui la trouvoit à ſon gré ſongea d'abord à l'épouſer. Il arbora un plumet vert pour lui plaire, & il n'eut pas de peine à y réuſſir. Elle étoit ſous la conduite de ſa mere, que mon oncle ſut charmer par ſes careſſes & par cet eſprit inſinuant dont il avoit l'art de ſe ſervir avec tant d'adreſſe. Il n'étoit plus queſtion que de gagner un vieil oncle duquel on attendoit du bien, & qui demeuroit à Paris. Mon oncle prit auſſi-tôt la poſte, & fut trouver M. de Turenne, pour le prier de vouloir bien demander cette jeune veuve à ſon oncle, comptant bien que le bon homme n'auroit garde de refuſer un Prince tel que M. de Turenne, & qu'il ſe croiroit trop honoré de le voir entrer dans les affaires de ſa famille. La choſe réuſſit comme mon oncle l'avoit imaginé, & dans un peu de temps il revint avec l'agrément du bon homme épouſer ſa belle. Je ne ſais ſi ce mariage fut auſſi avantageux pour lui qu'il l'avoit eſperé. Bien des gens ont dit que non ; mais il n'eut garde de s'en plaindre. Dès qu'il fut marié, il me-

na ſa femme à Paris avec ſon petit garçon, qu'il éleva avec ſoin, & qui eſt l'Etranger dont j'ai déjà parlé. Mon oncle prétendoit que M. du Queſne devoit faire raiſon à cet enfant d'une priſe que ſon pere venoit de faire lorſqu'il fut tué ; mais M. du Queſne, qui commençoit dès-lors d'être en faveur, trouva moyen de ſe tirer d'intrigue, & dès que l'enfant fut en âge de ſervir, il en débarraſſa mon oncle & le prit auprès de lui. Il le fit paſſer par tous les dégrés, & il étoit Enſeigne de Vaiſſeau lorſqu'il arriva à Nîmes. Il y vint pour prendre des remedes de ce fameux Prieur de Cabrieres, qui a tant fait de bruit, & qui guériſſoit de tant de maux. M. du Queſne ne diſoit pas le ſien : bien des gens s'en doutoient. Mon pere le logea chez lui, & lui procura tous les plaiſirs qu'il put imaginer. Il le mena même chez une maîtreſſe qu'il avoit, ſans lui faire confidence de la maniere dont il étoit avec elle. Mais cette créature qui n'étoit pas la plus fidelle du monde, prit du goût pour M. du Queſne, & lui écrivit un billet pour le prier de la venir voir, ſans que mon pere le ſût. M. du Queſne reçut ce billet dans un cabaret où il ſoupoit avec mon pere, auquel, malgré les défenſes de la belle, il fit d'abord confidence de ſa bonne fortune. Mon pere le pria de n'en pas profiter, & M. du Queſne lui en fit le ſacrifice, quoique la perſonne fût

très-jolie. On dit qu'elle eut un fort grand dépit du mauvais ſuccès de cette aventure, & que mon pere n'eut plus envie de lui mener de pareils ſeconds.

Quoique je ne fuſſe pas dans la maiſon de mon pere, j'y allois pourtant fort ſouvent. M. du Queſne me faiſoit bien des amitiés, il m'appelloit ſa petite couſine, & l'on dit bientôt dans la famille qu'il étoit venu pour ſe marier avec moi. Mais ce n'étoit pas choſe prête, & M. du Queſne fut obligé de retourner à ſon département, qui étoit Toulon.

Quelque temps après on vit arriver à Nîmes mon oncle Petit, ſa femme, quatre enfants & tous leurs Domeſtiques. L'on n'a jamais bien ſu ce qui les avoit obligés à venir faire cette entrée de ballet dans un lieu où ils n'avoient ni biens ni affaires. Mon oncle diſoit que la maladie du Pays l'avoit pris, & d'autres prétendoient que la diminution de ſon bien & de ſon crédit l'avoit déterminé à prendre ce parti. Comme je me ſuis engagée à faire ſon hiſtoire, il faut que j'y revienne.

J'ai déjà dit qu'il mena ſa femme à Paris, & que M. de Turenne étoit ſon Protecteur. Cette protection lui procura celle du Roi, dont mon oncle ſut ſe prévaloir pendant quelque temps. Un jour qu'il l'avoit ſuivi à la chaſſe, qu'il crut avoir trouvé un

Digitized by Google

quart-d'heure favorable, il lui demanda le Gouvernement de Saint-André de Ville-Neuve-lès-Avignons, & Sa Majesté le lui accorda de la maniere du monde la plus agréable : mais il n'en fut pourtant pas plus avancé ; car lorsqu'il alla trouver le Secretaire d'Etat pour se faire expédier son Brevet, ce Ministre lui dit que le Gouvernement étoit donné depuis trois jours à Madame de Bethune, qui l'avoit démandé pour le Marquis de la Roque de Carpentras, qui devoit épouser sa fille, à qui ce Gouvernement tenoit lieu de dot. Mon oncle s'en retourna chez le Roi, fort mécontent, & ce Prince lui dit avec beaucoup de bonté : M. Petit, je vous avois donné ce qui n'étoit pas à moi, je ne m'en souvenois pas; mais il n'y aura rien de perdu, je ferai quelque chose de mieux pour vous dès qu'il y aura occasion. Mon oncle se consola, flatté par ces belles espérances. Quelque temps après il eut permission de vendre sa Compagnie. Cela le mit en argent. Il eut encore une autre ressource ; car lorsque M. Tardieu, Lieutenant-Criminel de Paris, dont l'avarice & celle de sa femme ont fourni matiere à tant de bons contes ; lors, dis-je, que ce couple si bien assorti fut égorgé de compagnie, sans laisser de successeurs pour recueillir les grandes richesses que leur lésine, ou peut-être quelque chose de pis, leur avoit

fait amaſſer, mon oncle Petit, qui ſe trouvoit à Paris, & qui ſavoit que Madame Tardieu étoit de notre Province, fille d'un nommé Ferrier, Miniſtre Renégat, ſe ſouvint qu'il y avoit dans les Cévennes un Fermier qui étoit ſon parent & le nôtre, & au nom de ce parent mon oncle fit mettre le ſcellé ſur les effets du Lieutenant-Criminel, & dépêcha en même-temps un courier à Ferrier pour l'avertir de venir en diligence, & d'apporter avec lui tous les actes qui prouvent la proximité qu'il y avoit entre lui & la Lieutenante-Criminelle.

Ferrier qui ne s'attendoit pas à cette bonne fortune, bornoit la ſienne auprès d'une maîtreſſe de laquelle il étoit tendrement aimé. Il étoit avec elle lorſque le courier arriva. Cette femme, bien-loin de ſe réjouir de cette bonne nouvelle, en fut au déſeſpoir. Elle avoit un mari; ainſi ne pouvant pas eſpérer de devenir la femme de Ferrier, elle craignoit de s'en voir abandonnée, & que devenant grand Seigneur, il ne devînt auſſi infidele. Ferrier la raſſura de ſon mieux, & malgré ſes larmes il partit en poſte pour Paris, où il fut déclaré le plus proche parent de Madame Tardieu, & hérita de huit cens mille francs qu'elle laiſſoit. Il donna à mon oncle Petit, pour ſon droit d'avis & pour toutes ſes peines, dix mille écus. Ce préſent l'ayant mis à ſon aiſe, il réſo-

lut, ne voyant point venir de Gouvernement, d'acheter la Charge de Maréchal des Logis de Cavalerie; mais il vouloit faire contribuer pour cela la mere de ſa femme, & pour l'y engager il s'aviſa d'un moyen qui lui réuſſit. Il ſavoit que cette bonne femme aimoit tendrement ſa fille, & ne pouvoit ſe paſſer de la voir : ſi bien qu'un jour il lui dit confidemment que l'état de ſes affaires ne lui permettant pas de reſter à Paris, où il faut faire beaucoup de dépenſe, il étoit réſolu de ſe tranſporter à Lyon avec ſa famille, qui commençoit de devenir nombreuſe, à moins qu'elle ne voulût lui aider à acheter une Charge dans laquelle il eſpéroit d'avancer ſa fortune. La bonne Dame balançant entre ſon argent & le plaiſir de voir ſa fille, la laiſſa partir; mais ne pouvant ſoutenir ſon abſence, elle la rappella bientôt après, & donna à mon oncle ce à quoi il l'avoit taxée, avec quoi il paya une partie du prix de la Charge de Maréchal des Logis de Cavalerie.

Cette Charge lui donna occaſion de s'inſinuer auprès de M. de Louvois, & il fut ſi bien s'en faire aimer, que tout le monde le crut en chemin de faire une grande fortune. On s'adreſſa même à lui pour propoſer le mariage de M. le Duc de Vendôme avec la fille de ce Miniſtre, à préſent Princeſſe de la Roche-Guyon. M. de Louvois dit qu'il

Digitized by Google

auroit reçu cet honneur à genoux ſi on lui en eût parlé avant qu'il eût pris des engagements avec un autre ; ainſi l'affaire manqua au grand regret de mon oncle, qui auroit bien voulu s'en faire honneur.

Il continua toujours à faire ſa cour à ce favori de la fortune, qui lui dit quelque choſe de bien agréable un jour qu'il le vit entrer dans ſa chambre ; car l'appellant par ſon nom, il cria devant tout le monde : où étiez-vous hier, M. Petit ? vous me manquâtes bien au ſortir de la foire : je trouvai des filoux qui voulurent me faire mettre l'épée à la main : je n'étois point de cet avis-là, & je vous cherchai des yeux pour me tirer de cet embarras. Mon oncle répondit en brave, & en brave Gaſcon. Et au bout de tout cela, dans le temps où ſon crédit paroiſſoit le mieux établi, il s'aviſa de ſe brouiller avec M. de Louvois, par une délicateſſe dont il eût pu ſe paſſer ; car ce Miniſtre lui ayant dit qu'il vouloit l'envoyer quelque part, mon oncle fut en donner avis à M. de Turenne, & lui dit qu'il n'avoit pas voulu partir ſans recevoir les ordres de Son Alteſſe. M. de Turenne lui ordonna de reſter auprès de lui, & de ſervir dans ſon Armée. Mon oncle n'eut pas le mot à dire & ſe vit expoſé à être la victime de ces deux rivaux d'ambition. M. de Turenne fut tué bientôt après, & mon oncle ne pou-

Digitized by Google

vant plus se racrocher auprès de M. de Louvois, vendit sa Charge & se retira du Service. Il resta encore quelques années à Paris, trouvant toujours M. de Louvois en chemin dans tout ce qu'il vouloit entreprendre. Bien des gens ont cru que tous ces revers l'avoient déterminé à faire cette retraite en Province. Quoiqu'il en soit, mon pere les reçut tous dans sa maison, qui étoit l'Auberge de toute la famille, & dans laquelle, par un renversement assez étrange, j'étois moi seule regardée comme étrangere, qui seroit venue au monde fort mal-à-propos pour ôter la succession du bien de la famille à cet oncle Petit, qui étoit homme fort habile à succéder. On avoit compté pendant mon enfance que je ne lui ferois pas longtemps obstacle; & quand on vit que ma santé se fortifioit, on résolut, pour concilier les choses, de me marier à son fils. Ma tante de Laval, cette sœur de mon pere qui s'étoit impatronisée dans la maison, ne souhaitoit rien tant au monde que d'en voir passer tout le bien entre les mains de son frere cadet, d'une maniere ou d'autre. Ainsi elle opinoit fort pour ce mariage; mais j'avoue que cette grande proximité me faisoit de la peine. Mon pere même, qui avoit d'abord donné là-dedans, s'en fit dans les suites un scrupule, & toutes ces vues tournerent du côté de M. du Quesne, qui avoit bien gagné son

Digitized by Google

cœur dans le voyage qu'il avoit fait à Nîmes. Je ne me ſentis pas le même éloignement pour cette affaire. M. du Queſne étoit très-bien fait, portoit un nom fort à la mode, & étoit en beau chemin pour s'avancer. Ainſi autoriſée par l'inclination de mon pere, je ne ſongeai point à combattre celle que j'avois pour ce cavalier.

Pendant que les choſes étoient en ces termes, mon pere tomba malade, & n'ayant pas voulu d'abord remédier à ſon mal, il le rendit bientôt incurable. Dès qu'on s'apperçut du danger où il étoit, on tâcha de m'éloigner le plus que l'on put de la maiſon. Un ſoir que j'y étois allée pour veiller mon pere, mon oncle me dit qu'il ſe trouvoit beaucoup mieux, qu'il dormoit profondément, & qu'il avoit donné ordre que perſonne n'entrât dans ſa chambre; qu'ainſi il me conſeilloit de m'en retourner chez Madame Saporta, & de me réſerver pour une autre nuit. Il me dit cela avec tant d'autorité, & avec un ſi grand air de franchiſe, que je n'oſai inſiſter. Mais je m'apperçus le lendemain que j'en avois été la dupe, car mon oncle Petit vint m'annoncer lui-même que mon pere avoit fait ſon teſtament. Ma niéce, me dit-il, votre pere s'éveilla hier au ſoir un peu après que vous fûtes partie, & nous demanda un Notaire : il vous a fait ſon héritiere univerſelle. Il eſt vrai,

ajouta-t-il en baiſſant la voix, qu'il a fait une ſubſtitution en ma faveur, au cas que vous veniez à mourir ſans enfants, & je ne crois pas que vous deviez être fâchée, puiſque ſi le cas arrivoit vous n'auriez rien de plus proche que mes enfants. Cela étant, lui dis-je, mon oncle, vous pouviez me laiſſer la liberté d'en diſpoſer, & de m'en faire un mérite auprès d'eux; mais vous êtes le maître, & je n'ai rien à dire. Je fus après cela chez mon pere, avec Madame Saporta, & nous trouvâmes un Notaire qui tournoyoit autour de la chambre, & qui marquoit vouloir ſe cacher. Madame Saporta demanda ce que cela vouloit dire; on ne lui répondit pas juſte. Mais enfin, comme elle ne partoit point delà, mon oncle lui dit: Madame, mon frere a une petite partie ſur la Communauté de Saint-Gilles, dont on lui a volé l'obligation, & mes amis ont jugé à propos qu'il donnât cette ſomme à quelque perſonne de crédit qui pût en tirer parti; ainſi mon frere veut la donner à ma fille ainée, & le Notaire eſt là pour en dreſſer un codicille. Madame Saporta lui répondit: Monſieur, vous auriez pu employer ce crédit, que vous croyez avoir, pour votre niece tout comme pour votre fille. Pour moi je ne dis pas un ſeul mot; je vis ſigner cet acte par mon pere: ma couſine l'en vint remercier en ma préſence,

ſans que je fiſſe paroître le moindre mécontentement, & malgré tout cela on tâchoit de faire entendre à mon pere que je ne ſerois pas fâchée de ſa mort : je crois même qu'on lui en avoit perſuadé quelque choſe ; car il me dit un jour, vous ſerez bien aiſe dans peu de temps d'être une héritiere. Je fus ſi touchée de ce reproche, que je ne pus retenir mes larmes, & ma tante Laval qui ne cherchoit qu'un prétexte, me prit par les épaules, & me jetta hors de la chambre.

C'étoit un caractere de femme aſſez particulier que celui de cette tante : elle avoit le meilleur cœur du monde pour les gens qu'elle aimoit ; mais comme elle aimoit toujours les uns aux dépens des autres, elle faiſoit du bien & du mal en même-temps : c'eſt ce que j'ai éprouvé. Elle auroit pu vivre en repos, étant veuve ſans enfants, avec du bien ; mais cette envie de régenter, & certain air de domination qu'elle vouloit uſurper dans la famille, la rendoit ſouvent mécontente, & lui faiſoit toujours faire des mécontents. J'étois pour lors la partie ſouffrante, & elle me fit tout du pis qu'elle put. Cependant le mal de mon pere empiroit tous les jours ; & comme dans ce temps-là on étoit obligé de déclarer devant un Commiſſaire de quelle Religion on vouloit mourir, M. Seguier, Evêque de Nîmes, & M. de la Beaume Conſeiller, vinrent chez mon

Digitized by Google

pere pour recevoir ſa déclaration. Mon pere la fit d'une maniere fort édifiante, & M. de la Beaume, qui étoit de ſes amis, lui dit en s'en allant : hé bien, puiſque vous ne voulez pas vous faire bon Catholique, dépêchez-vous de reguérir, afin que nous puiſſions boire enſemble. Il n'y avoit pourtant pas lieu de l'eſpérer, & mon pere ſavoit bien à quoi s'en tenir. On peut dire que jamais homme n'a attendu & reçu la mort avec plus de conſtance, & qu'il mourut en héros Chrétien. Quand on vouloit lui donner des cordiaux, il ſe moquoit de tous ces ſoins, & diſoit en ſouriant : à quoi bon tout cela ? un quart-d'heure plutôt, ou plus tard, ce n'eſt pas la peine de ſe tant fatiguer. Un inſtant avant de mourir il demanda un verre d'eau, & dit à ſon frere en latin : voici le dernier que je boirai. Il me fit des exhortations fort touchantes ; il me donna tendrement ſa bénédiction, & témoigna du regret de n'avoir pu avant de mourir me marier avec M. du Queſne ; & recommandant fort qu'on eût ſoin d'achever cette affaire, il expira ſans agonie, parlant toujours avec la même liberté d'eſprit. Il étoit dans ſa ſoixante-troiſieme année ; il y en avoit quatorze qu'il étoit veuf. Cette perte me toucha vivement ; mais après avoir donné ce que je devois aux ſentiments de la nature, je me conſolai, non pas parce que

Digitized by Google

j'allois être un peu plus à mon aiſe, mais dans la vue de rendre à Madame Saporta le retour de tout ce qu'elle avoit fait pour moi. En effet, après avoir été quatorze ans dans ſa maiſon, j'eus la ſatisfaction de la voir à mon tour dans la mienne, & de la rendre maîtreſſe de tout ce que j'avois. Je déclarai d'abord à mes Fermiers que c'étoit à elle, & non pas à moi, à qui ils devoient rendre compte. Cependant mon oncle Petit, qui étoit dépoſitaire du teſtament de mon pere, le fit ouvrir pour rendre la ſubſtitution authentique. Il fit faire un inventaire de tous les effets, & l'on vit dans cette occaſion le pouvoir que l'intérêt a ſur les hommes. Ma tante Laval qui me voyoit à regret chez moi, ne ſongeoit qu'à me renverſer; mais enfin, après avoir eſſuyé bien des avanies, je reſtai paiſible dans la ſucceſſion de mon pere, que le ſang & ſa volonté me donnoient. Cette ſubſtitution me bridoit un peu, parce qu'elle m'empêchoit de vendre mon bien, & me faiſoit manquer par-là des établiſſements avantageux; car il y a des maiſons que l'argent comptant accommode mieux que du bien en fonds. Mais mon oncle Petit n'étoit pas fâché de cela; il n'avoit pas trop d'envie que je me mariaſſe; & quoiqu'il fît mine de donner dans l'affaire de M. du Queſne, ſon intérêt & celui de ſes enfants, faiſoient qu'il ne le ſouhai-

Digitized by Google

toit point : mais M. du Queſne n'étoit point de cet avis : il vint à Nîmes peu de temps après la mort de mon pere, dans le deſſein de profiter des bonnes intentions qu'il avoit eues pour lui ; mais il ne put pas faire un long ſéjour dans cette Ville. Le Roi le fit Capitaine d'une galiotte, & il fallut aller dans cette qualité au bombardement de Gênes, où l'on dit qu'il fit des merveilles ; du moins M. de Seignelay qui étoit préſent, lui a rendu ce témoignage. Cependant mon oncle Petit qui avoit compté de planter le piquet chez mon pere, ſe trouva un peu dérangé par ſa mort : il reſta pourtant encore un an au Pays, & pendant ce temps-là il fit le mariage du Marquis du Queſne, Fils du Lieutenant-Général, avec la fille de M. Boſc de Montpellier. Je fus à cette noce, qui fut des plus magnifiques. M. Boſc en faiſoit les frais, & étoit en état d'en faire de conſidérables. Enfin tout y répondoit à la dignité de l'époux, & aux grandes richeſſes de ſon beau-pere. Ils s'épouſerent à Saint-Jean de Vedas, où l'Egliſe de Montpellier s'aſſembloit depuis la démolition du Temple. M. Boſc, outre la groſſe dot qu'il donna à ſa fille, lui fournit encore tout ce qui lui étoit néceſſaire, & la fit mener à ſes dépens à Paris, chez Madame du Queſne ſa belle-mere. Ce fut M. Sartres, à préſent Chancine à Londres, qui l'y conduiſit

duiſit, pendant que M. du Queſne alla d'un autre côté courir les mers. Mon oncle, après avoir réuſſi dans cette affaire, ſe donna bien des mouvements pour en accommoder une qui partageoit tout le Pays : c'étoit le procès entre le Marquis de Mombrun & le Marquis de Fournes, qui s'accuſoient réciproquement d'avoir empoiſonné Mademoiſelle de S. Privat leur niece. Cette affaire eſt ſi particuliere qu'elle vaut bien la peine d'être un peu circonſtanciée. M. le Marquis de S. Privat avoit épouſé la ſœur du Marquis de Mombrun, & n'avoit eu de ce mariage qu'une fille, qui étoit tout-à-fait accomplie pour le corps & pour l'eſprit. Madame de S. Privat mourut bientôt après l'avoir miſe au monde, & ſon mari, après avoir laiſſé cet aimable enfant entre les mains de Madame de Fournes ſa mere, partit pour Paris, où il paſſa le reſte de ſes jours, qui furent terminés d'une maniere bien triſte à la Croix du Tiroir. Madame de Fournes, qui étoit une femme de mérite, avoit donné tous ſes ſoins à élever ſa petite-fille, & y avoit ſi bien réuſſi qu'on peut dire que c'étoit la merveille de ſon temps. Elle avoit atteint ſa vingtieme année, & ſa beauté, ſa douceur & ſon eſprit lui attiroient l'admiration & les empreſſements de toute la terre, lorſqu'on reçut la nouvelle de la fin tragique de ſon pere. Ce Marquis étoit dans

ſon lit avec une médecine dans le corps ; lorſqu'il entendit frapper à la porte de ſa chambre d'une maniere fort incivile, & qu'il y vit entrer une troupe de ſatellites qui, ſans aucun compliment, lui dirent qu'il falloit aller en priſon. Ce Gentilhomme, ſurpris du procédé de ces gens-là, leur dit qu'ils ſe méprenoient, & voulant prendre un ton fier : Meſſieurs, dit-il, ſavez-vous bien que je ſuis le Marquis de S. Privat ? C'eſt juſtement à lui que nous en voulons, répondirent ils ; & après avoir mis le ſcellé par-tout, ils l'arracherent de ſon lit malgré ſon indiſpoſition, & le traînerent indignement à un caroſſe qui étoit à la porte, & qui le mena en priſon. Dès qu'il y fut, il vomit quantité de ſang, & les coups de pieds qu'on lui avoit donnés ſur la montée, & toutes les inſultes qu'on lui avoit faites, augmenterent ſi fort ſon mal, qu'il fut en peu de temps en très-mauvais état. Mais ce n'étoit pas-là le pire ; on fit ôter le ſcellé chez lui, & l'on trouva dans ſon cabinet une lime, des ciſeaux, & des rognures d'or, & là-deſſus on lui fit ſon procès comme à un faux monnoyeur. Dès qu'il en parut convaincu, on jugea bien qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour lui : cependant M. de Fournes ſon frere cadet, qui étoit dans le Service, ſe rendit en poſte à Paris, & fut ſe jetter aux pieds du Roi pour demander la grace de ſon frere ;

Digitized by Google

mais le Roi lui répondit que c'étoit un des trois cas pour lesquels il avoit mis la main sur les Saints Evangiles, & qu'ainsi il ne pouvoit point la lui accorder. On sait que ces trois cas que le Roi a juré de ne point pardonner, sont les enlevements, les duels & l'altération des monnoies, & que par cette sévérité il est venu à bout de ce que ses ancêtres n'avoient pû faire. Cependant M. de Fournes ne se rebutta point : il suivit le Roi, fondant en larmes, & pour l'attendrir il découvrit sa poitrine, & lui fit voir les marques des blessures qu'il avoit reçues à son service. Le Roi lui témoigna qu'il étoit fâché d'être obligé de le refuser ; & après lui avoir dit que les fautes étoient personnelles ; que celles de son frere ne pouvoient point le déshonorer, & qu'il lui donnoit la confiscation du bien, il se tourna du côté de M. le Maréchal de Lorges, & lui dit : qu'on prenne soin de consoler ce pauvre Gentilhomme, & qu'on fasse ensorte que je ne le voie pas, car son état me touche. D'abord on courut à lui, & on lui fit comprendre que tout ce qu'il faisoit étoit inutile ; ainsi il s'en revint à Paris, où il imagina un autre moyen pour sauver son frere, qui fut d'apporter cinquante mille francs en argent blanc chez lui. Il les étala sur sa table, & les couvrit d'un tapis ; après cela il alla à la prison, & pria le Concierge de monter dans

Digitized by Google

ſon caroſſe. Quand il le tint il le mena dans ſa chambre, & après avoir fermé la porte, il ſe mit à genoux devant lui, & tâcha par ſon éloquence de l'engager à ſe ſauver avec ſon frere hors du Royaume, l'aſſurant qu'il ne l'abandonneroit jamais, qu'il avoit des chevaux de poſte, & des hommes pour l'eſcorter juſques à ce qu'ils fuſſent en lieu de ſûreté; & enfin pour donner plus d'efficace à ce qu'il diſoit, il tira tout d'un coup le tapis, & fit voir à cet homme les cinquante mille francs dont il vouloit lui faire préſent. A cet aſpect le Concierge commença à être un peu ébranlé : M. de Fournes l'embraſſa, & fit ce qu'il put pour l'encourager; mais cet homme ayant fait réflexion au danger auquel il s'expoſeroit, détourna ſes regards de deſſus cet objet tentatif, & refuſa abſolument : ainſi le pauvre Marquis de S. Privat ne put point éviter le coup fatal. Il fut condamné à avoir la tête tranchée. Il étoit encore au lit lorſqu'on vint lui prononcer ſon Arrêt, & comme il avoit mis le verrou en dedans, & qu'on ne pouvoit entrer, il ſe leva pour l'ôter, croyant qu'on venoit pour l'interroger comme on avoit déjà fait pluſieurs fois : mais un des premiers objets qui frapperent ſa vue, fut le Bourreau qui étoit là tout prêt pour ſe ſaiſir de ſa proie. M. de S. Privat entendit ſa Sentence, & auſſi-tôt

après deux Docteurs de Sorbonne, qui étoient présents, commencerent à lui parler de Religion, voulant lui persuader d'embrasser la Romaine. Mais ce Marquis, qui dans ces terribles moments avoit conservé beaucoup de liberté d'esprit, sut se servir de cette occasion pour se procurer la consolation d'avoir un Ministre : car il dit à ces Messieurs qu'il vouloit mourir dans la véritable Religion ; mais que pour la connoître il falloit entendre les raisons de part & d'autre ; qu'ainsi il les prioit qu'on lui fît venir M. Claude. On n'y manqua pas ; dès que M. de S. Privat le vit, il remercia les Prêtres, & les pria de se retirer. Ces Docteurs qui virent qu'il les avoit dupés, en eurent un fort grand dépit. M. Claude consola le Marquis, & ne le quitta que lorsqu'il monta sur la charrette, où il ne lui étoit pas permis de le suivre, & alors les Prêtres revinrent encore à la charge ; mais M. de S. Privat ne les écouta pas. On le mena à la Croix du Tiroir où l'échafaud étoit dressé, & il mourut avec beaucoup de constance. Lorsqu'on leva le bras pour lui donner le coup, un de ces Prêtres lui demanda encore s'il ne vouloit pas se faire bon Catholique ; & comme il répondit que non, le Prêtre se retira en disant : va au diable ; ce qui me paroît un peu contraire à la charité. Ainsi finit le pauvre Marquis de S. Privat, pour

avoir eu un emportement contre un de ſes Valets, qui pour ſe venger de quelques coups de bâton, le dénonça au Commiſſaire du quartier. Bien des gens ont cru qu'il étoit mort innocent, & que le frippon de Valet pouvoit bien avoir mis lui-même tous les outils dans le cabinet de ſon maître. Dès qu'il fut mort, le Marquis de Fournes, ſon frere, vint en Province pour ſe mettre en poſſeſſion du bien : il fut ſi charmé du mérite de Mademoiſelle de S. Privat ſa niéce, qu'il réſolut de ne ſe jamais marier pour le lui conſerver ; mais cette pauvre Demoiſelle prit de l'éloignement pour lui, & ſouhaita d'aller en Dauphiné, chez M. de Mombrun, frere de feu ſa mere. Avant de partir elle ſouhaita de régler ſes affaires avec M. de Fournes ſon oncle, & après avoir paſſé une tranſaction, elle partit avec M. de Mombrun qui l'étoit venu chercher. Dès qu'elle fut arrivée chez lui, elle ſe trouva attaquée d'un mal ſi violent, qu'elle ne douta point qu'on ne l'eût empoiſonnée. Elle donna tout ſon bien à la fille de M. de Mombrun, & mourut dans de fort grandes douleurs. Dès qu'elle fut morte, M. de Mombrun la fit ouvrir, & ayant trouvé effectivement qu'elle étoit morte empoiſonnée, il accuſa le Marquis de Fournes, & le Marquis de Fournes l'en accuſa, lui alléguant qu'elle étoit morte dans ſa maiſon, & qu'elle

Digitized by Google

lui avoit donné ſon bien. M. de Mombrun alléguoit de ſon côté, qu'elle s'étoit trouvée mal en chemin, & qu'elle étoit partie de chez elle mécontente du Marquis de Fournes. C'étoit-là une affaire terrible. Les deux Marquis étoient en priſon, & ce qu'il y avoit de plus triſte, c'étoit de voir la bonne Madame de Fournes, à quatre-vingt-dix ans, qui venoit de perdre ſon fils ainé ſur un échafaud, ſa petite-fille par le poiſon, & qui trembloit encore pour la tête du ſeul fils qui lui reſtoit. Aſſurément cette pauvre femme auroit attendri le cœur le plus dur. Cette affaire fut plaidée devant pluſieurs Tribunaux, & renvoyée enfin en dernier reſſort au Sénéchal de Nîmes. Mon oncle Petit fit tout ce qu'il put pour l'accommoder; mais il n'y eut pas moyen, & le Sénéchal de Nîmes la fit finir en mettant les Parties hors de cour & de procès : ainſi on n'a pu découvrir par qui Mademoiſelle de S. Privat avoit été empoiſonnée. Ce ſecret ſera révélé au jour du Jugement, & nous devons ſuſpendre le nôtre. Cependant mon oncle Petit, qui n'avoit plus rien qui l'intéreſſât en Province, & qui prévoyoit en habile homme les révolutions qui arriverent peu de temps après en France, ſongea dès-lors à en ſortir; mais il voulut ſe débarraſſer d'un de ſes fils, dont il chargea M. du Queſne avant de ſe retirer; après quoi il reprit le

chemin de Paris, d'où il passa ensuite à la Haye. Je ne sais pas s'il y apporta beaucoup de bien : le fils & le frere de sa femme disent que oui, & prétendent en parler à leurs dépens. Quoiqu'il en soit, cette retraite fut faite à propos; car, comme il arriva en Hollande avant toute cette foule de refugiés qui y sont venus ensuite, il eut le temps d'obtenir des Brevets & des pensions, & de se mettre fort à son aise par le moyen de M. Desmarets, qui étoit parent de sa femme, & qui avoit tout crédit auprès du Prince d'Orange.

Pendant ce temps-là je passois des jours tranquilles auprès de Madame Saporta ; les Demoiselles de la Cassagne, filles de ses bons amis, étoient mes amies les plus intimes ; notre vie étoit assez unie & fort douce ; le Prêche, quelques visites, & les promenades, qui sont enchantées chez nous, en rempliſſoient une bonne partie. M. du Quesne ne manquoit pas de venir à Nîmes dès qu'il pouvoit avoir congé, & l'on continuoit toujours à parler de notre mariage. Le pauvre garçon n'étoit plus si beau que lorsqu'il étoit venu à Nîmes pour la premiere fois ; des remédes, plus violents que ceux du Prieur de Cabriéres, avoient fait de si fâcheuses impressions sur son visage, qu'il n'étoit pas reconnoissable ; il avoit pourtant toujours bonne mine & les meilleures manieres du monde. Le change-

ment de ſa perſonne n'en cauſa point de déſavantageux pour lui dans mon cœur ; au contraire, la généroſité ſeconda le penchant que j'avois pour lui ; M. du Queſne paroiſſoit en avoir pour moi, & l'habitude fortifioit cela tous les jours. Ma tante Laval qui avoit été mépriſée par mon oncle Petit & par ſa femme, en étoit revenue à moi, & avoit trouvé dans mon cœur les ſentiments qu'elle auroit dû attendre des autres, après tout ce qu'elle avoit tâché de faire pour eux à mon préjudice : ainſi comme elle avoit bien des choſes à ſe reprocher ſur mon chapitre, pour réparer le paſſé, elle ſe mit en tête d'aider M. du Queſne dans ſa recherche, qu'elle ſavoit ne m'être pas déſagréable, & elle engagea Madame Saporta à y donner ſon conſentement, & à obtenir celui de ſon frere, qui étoit eſſentiel ; car cet oncle étoit en état de me faire du bien : ainſi le devoir & l'intérêt m'engageoient à le ménager. Comme il aura beaucoup de part dans mon hiſtoire, je crois qu'il eſt à propos que je faſſe ici la ſienne en abregé. Il étoit frere unique de Madame Saporta & de ma mere ; M. le Duc de Châtillon, qui ſe trouva à Montpellier lorſqu'il naquit, voulut être ſon parrain ; il le fit appeller Gaſpard, & promit de s'en charger dès qu'on pourroit le lui envoyer à Paris. M. de Châtillon eut bientôt après des affaires qui l'éloignerent

de la Cour, & ce fut Madame ſa femme qui remplit ſes obligations ; car elle écrivit à Montpellier pour qu'on lui envoyât le filleul de ſon mari. Ma grand'mere, qui étoit veuve dans ce temps-là, croyant faire la fortune de cet enfant, le fit mener à Paris, où il fut Page de Madame de Châtillon. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, il ſut bientôt ſe faire aimer de cette Dame, qui le faiſoit élever avec ſoin ; mais à peine avoit-il atteint ſa douzieme année, qu'un de ſes camarades lui ayant fait quelque choſe, il voulut vuider ce différent l'épée à la main, & ſe tira avec honneur de ce coup d'eſſai. Mais comme ces ſortes d'affaires étoient ſévérement punies, il n'oſa plus retourner à l'Hôtel, & trouvant des Catholiques qui le recueillirent, il ſe laiſſa perſuader à embraſſer la Religion Romaine pour éviter le châtiment qu'on lui faiſoit craindre. Cependant Madame de Châtillon le faiſoit chercher par-tout, & promettoit de lui pardonner ; mais on l'avoit ſi fort intimidé, qu'il ne voulut jamais ſe préſenter devant elle. On écrivit tout cela à ma grand'mere, qui en penſa mourir de douleur ; elle fit agir tous ſes amis pour tâcher de ramener cet enfant ; & enfin M. le Faucheur, Miniſtre de Charenton, lui fit connoître ſa faute. On le renvoya enſuite à Montpellier, & il témoigna à ſa mere un grand déſir de ſe faire Miniſ-

tre pour réparer ce qui s'étoit passé. Il fut à Montauban pour faire ses études ; mais son peu de santé ne lui permit pas de les continuer, ni de prendre aucun parti ; ainsi il se contenta de cultiver l'esprit que Dieu lui avoit donné, & qui l'a fait briller longues années à Paris, où il retourna dès qu'il eut quitté Montauban. Il fut d'abord faufilé avec M. Conrart, M. de la Bastide, M. Pélisson, & tout ce qu'il y avoit à Paris de beaux esprits ; & je puis dire, sans choquer la modestie, qu'il pouvoit bien aller de pair avec eux. Il s'attacha à la maison de Duras, & se lia sur-tout si fort d'amitié avec M. le Maréchal de Lorges, que ce Seigneur ne pouvoit vivre sans lui, & ne faisoit pas un pas sans le consulter. Ce fut mon oncle qui fit son mariage avec Mademoiselle de Fremond. Enfin c'étoit mon oncle qui décidoit de toutes les affaires. Il auroit bien voulu empêcher son changement de Religion ; mais il n'y eut pas moyen, & mon oncle eut la douleur de voir passer presque toute cette famille dans la Communion de Rome. Lorsque Mademoiselle de Duras voulut l'embrasser, & qu'elle souhaita une conférence entre M. de Meaux & M. Claude, elle voulut que mon oncle fût présent ; c'est ce qu'on peut voir dans les Livres que ces deux Messieurs ont fait imprimer là-dessus. Mademoiselle de Duras changea de

Cour, aimé particulierement de Monſeigneur, ne pouvoit pas obtenir une Compagnie de Chevaux, parce qu'il étoit Proteſtant. C'étoient-là les termes de la lettre de mon oncle, qui nous déconcerta beaucoup. Il fallut prendre patience. M. du Queſne en fut fort chagrin, & ſuivit à Paris ſon oncle le Lieutenant-Général, qui y alloit paſſer l'hiver. Ce fut dans ce voyage que l'envie d'être Capitaine d'un Vaiſſeau en Chef, & les perſuaſions de l'Evêque de Meaux, le déterminerent à changer de Religion. Nous apprîmes cette nouvelle avec ſcandale; & je me félicitai alors de n'être pas ſa femme. Madame Saporta en louoit Dieu de tout ſon cœur, & ſavoit bon gré à ſon frere d'avoir détourné cette affaire. On en propoſa encore bien d'autres; mais mon oncle Cotton, qui craignoit qu'on ne viſât à ſa bourſe, répondit toujours ſur le même ton; c'eſt-à-dire que la conjoncture n'étoit pas propre pour ſe marier. Il eſt vrai que les affaires de la Religion alloient toujours de mal en pis dans le Royaume. Nîmes, cette Egliſe autrefois ſi floriſſante, étoit non-ſeulement attaquée au-dehors par nos ennemis communs, mais déchirée au-dedans par la plus cruelle diviſion de quatre Miniſtres qui la gouvernoient. Il y en avoit deux qui ſoutenoient qu'il falloit prêcher, & s'aſſembler dans tous les lieux où l'on avoit abattu les

Temples, au hazard de s'y faire prendre : ils alléguoient là-deſſus l'exemple des Apôtres & de leurs Succeſſeurs ; que lorſqu'on leur avoit défendu de parler au nom de Jeſus, ils avoient répondu : jugez s'il eſt juſte de vous obéir plutôt qu'à Dieu ? Ces deux zélés étoient M. Icard & M. Peirol. Leurs deux Collégues, dont l'un avoit nom Cheiron, & l'autre Poulian, prétendoient qu'il étoit du devoir & de la prudence de ſe ſoumettre aux ordres du Roi, puiſqu'on n'avoit pas aſſez de force pour lui réſiſter, & qu'au lieu de prêcher ſur les maſures des Temples abattus, il falloit tâcher de conſerver ceux qui ſubſiſtoient encore, en obéiſſant ſans murmurer. Des ſentiments ſi oppoſés partagerent toute la Ville. Les uns diſoient être de Paul, les autres d'Apollos, & tous s'éloignoient par-là de Jéſus-Chriſt qui eſt le Dieu de paix. Enfin il ſe mêla tant d'aigreur dans ces deux partis, que l'on vit revivre dans ce temps-là une image de ce qui ſe paſſa dans Jéruſalem quelque temps avant ſa ruine. Ainſi, comme une maiſon diviſée contr'elle-même ne ſauroit ſubſiſter, il ne faut pas s'étonner que les Romains modernes ayent ſu profiter de nos diviſions, comme les anciens Romains, de celles du Peuple Juif. On prétend même que le parti des Politiques avertit les Puiſſances, que le Peuple pourroit bien ſe ſoulever, & que

Digitized by Google

cet avis fut cauſe qu'on envoya des Dragons dans la Ville pour châtier ceux qu'on appelloit ſéditieux, & ſe ſaiſir de leurs Chefs, qui étoient M. Peirol, M. Icard & M. Brouſſon Avocat, qui commençoit dès-lors à ſignaler ce zele qui l'a conduit depuis ſur l'échafaud, & qui l'y auroit mené dans ce temps-là, ſi la marche des Dragons, qu'on avoit grand ſoin de lui cacher, n'avoit été découverte comme par un miracle.

Ce fut un Marchand, à préſent refugié, qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, qui en donna avis, lequel revenant d'Anduſe avant le jour, au petit galop, trouva, à un endroit qu'on appelle la Croix de Fer, M. de Rochemore Préſident de Nîmes, & quelques autres perſonnes du ſecret, qui étoient à cheval, le nez dans leur manteau, comme des gens qui attendent quelque choſe. L'un d'eux, que le Marchand reconnut à ſa voix être M. de Rochemore, lui demanda aſſez bas s'il n'étoit pas Dragon. Le Marchand ayant répondu que non, paſſa au plus vîte, & ſe doutant bien à tout ce manége qu'il ſe tramoit quelque choſe, comme il étoit du parti des zélés, il fut en avertir les Chefs dès qu'il eut mis pied à terre. On profita de ſon avis, & dans le moment la Ville fut pleine de Soldats, avant qu'il y eut preſque encore perſonne de levé. Dès que les Dragons furent dans la Ville on en fit auſſi-tôt fermer

les portes, & après avoir investi les maisons de trois proscrits, on envoya chez eux des Archers pour les prendre. Ils les croyoient trouver au lit; mais ils furent bien étonnés d'avoir manqué leur coup. Les femmes de ces Messieurs dirent qu'ils ne faisoient que de sortir. En effet, leurs places étoient encore chaudes. Mais quelque perquisition qu'on pût faire, on ne put jamais les déterrer. Ils furent cachés quelque temps dans la Ville, & en sortirent ensuite déguisés, excepté M. Brousson, qui, à ce qu'on prétend, se sauva par un égout qui est auprès des Jésuites, qui le conduisit, par des routes souterraines par où les immondices s'écoulent, hors la porte des Carmes, dans les fossés de la Ville. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai vu griller cet égout quelques jours après. Quoiqu'il en soit, ces trois Messieurs arriverent en bonne santé en Suisse. Dès qu'on en eut des nouvelles on leur fit leur procès par contumace, & ils furent pendus en effigie sur la place du Marché. Les Dragons sortirent ensuite de la Ville, après en avoir désarmé & fort intimidé les habitants, & le champ resta libre à Messieurs Cheiron & Poulian. Ce fut le Régiment de Barbesieres, que le Comte d'Estrades commande présentement, qui vint faire cette expédition, & je ne saurois passer sous silence une aventure qui arriva à un de ces Officiers, qui en est présentement

Digitized by Google

Lieutenant-Colonel. C'eſt un nommé B***, que la terminaiſon de ſon nom me fait croire Poitevin, & qui, d'où il ſoit, paſſa pour un très brave homme. Il étoit amoureux dans ſon Pays d'une Demoiſelle fort aimable & fort riche, qui, quoiqu'elle connut ſon amour & ſon mérite, n'avoit aucun retour pour lui. Il avoit une ſœur qui étoit bonne amie de cette Demoiſelle, & qui faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour le ſervir; mais les ſoins de la ſœur, & la paſſion du frere, ne faiſoient nulle impreſſion ſur le cœur de cette ingrate. Pluſieurs années ſe paſſérent ſans que la perſévérance de cet amant, vertu ſi rare au temps où nous vivons, fut récompenſée: mais enfin, lorſqu'il n'eſpéroit plus, & qu'il ne ſongeoit qu'à ſe pendre, il reçut une lettre de ſa ſœur, qui lui marquoit de prendre la poſte pour venir profiter des diſpoſitions favorables où ſa maîtreſſe étoit pour lui; mais qu'il falloit venir vîte, quand il ne pourroit avoir congé que pour huit jours; que ſa maîtreſſe vouloit l'épouſer, & conſentoit qu'il la quittât dès le lendemain, s'il ne pouvoit pas reſter plus long-temps avec elle; mais qu'elle ne pouvoit pas renvoyer cette affaire ſans s'expoſer à la faire manquer par des raiſons qu'elle lui avoit alléguées. B*** charmé de ce bonheur ſur lequel il ne comptoit pas, demanda un congé à ſon Colonel, & il au-

Digitized by Google

roit risqué de se faire casser s'il n'avoit pas pu l'obtenir. Le Colonel le lui donna, & il partit avec toutes les impatiences que ceux qui se sont trouvés en pareil cas peuvent imaginer ; la poste n'alloit point assez vîte pour lui, il crevoit tous les chevaux qu'on lui donnoit, & il ne se donnoit à lui-même ni le temps de manger ni de dormir. On peut croire que courant de ce train-là, il arriva bientôt auprès de sa belle. Elle lui fit des excuses fort obligeantes de ses froideurs passées ; elle lui dit qu'elle l'avoit toujours estimé, & que son heure d'aimer étant enfin venue, elle avoit été forcée de rendre justice à son mérite ; qu'il ne s'agissoit plus que de se marier au plus vîte, avant que de certains parents, qui étoient pour lors absents, pussent apporter des obstacles à leur mariage ; que d'ailleurs, comme son changement ne manqueroit pas de faire du bruit, elle seroit bien aise d'être mariée avant qu'on eût le temps d'en parler. Mais elle n'avoit que faire d'alléguer tant de raisons, & elle pouvoit bien se fier aux empressements du Cavalier du soin de presser ce mariage. Aussi n'y perdit-il pas un moment de temps. Il avoit des raisons pour être dispensé de tous les délais qu'il faut laisser écouler dans ces sortes d'occasions, & les ordres pressants qu'il avoit de se rendre à son devoir, firent qu'on passa en sa faveur par-dessus bien des

cérémonies. Enfin ce jour tant désiré arriva, où le pauvre Bouchardiere croyoit se dédommager de tout ce que les rigueurs de sa belle lui avoient fait souffrir, & recevoir le prix de sa constance. Jamais Rolland n'a attendu la nuit avec plus d'impatience que cet amant. Elle vint, on soupa, & il touchoit presque à son bonheur, lorsqu'il s'en vit éloigné par un accident qui lui causa de grandes alarmes. A peine avoit-on achevé de souper, que la nouvelle mariée fut attaquée d'une colique si violente qu'on crut qu'elle alloit mourir. Toute la compagnie s'empressa pour la secourir : les uns lui chauffoient des serviettes, les autres la frottoient avec de l'eau de la Reine d'Hongrie : le seul Bouchardiere, par trop d'empressements, lui étoit inutile, il ne savoit ce qu'il faisoit. Si on lui donnoit une bouteille à tenir, il la laissoit tomber par terre ; il jettoit les serviettes dans le feu, au lieu de les chauffer, s'arrachoit les cheveux, & poussoit des cris aussi aigus que ceux de sa belle, jusques à ce qu'un troisieme incommode vint aussi tenir sa partie & servir d'écho à nos deux amants. Ce fut un beau petit enfant dont la Dame accoucha, au grand étonnement des assistants. Chacun se regardoit sans parler ; on eût dit que toutes ces personnes étoient autant de statues, & que la vue de cet enfant avoit fait le même effet que faisoit autre-

Digitized by Google

fois celle de Méduſe. Enfin, quand on commença à revenir de ce premier étonnement, on ſongea à mettre l'accouchée au lit, & à lui donner les ſecours néceſſaires, de même qu'à ſon enfant. Bien des gens crurent alors que Bouchardiere en étoit le pere; que les rigueurs que la belle avoit paru avoir pour lui n'avoient été qu'une feinte pour dépaïſer les gens, & tromper les intéreſſés. Ce ſoupçon n'étoit pas ſans apparence : mais Bouchardiere ſavoit bien à quoi s'en tenir, & tout ſon embarras étoit de démêler qui étoit ce rival duquel il ne s'étoit jamais douté. Mais lorſqu'il étoit dans ces inquiétudes, & que la confuſion & le dépit lui faiſoient former des réſolutions violentes, la Dame, préſſée par ſes remords, le fit appeller, & après lui avoir demandé pardon, lui avoua ingénument qu'elle avoit toujours rendu juſtice à ſon mérite, & qu'elle l'auroit rendu heureux dès le commencement de ſa paſſion, ſi ſon cœur n'avoit pas été engagé ailleurs, avant qu'il la lui eût déclarée ; que cependant, par les ſoins qu'elle avoit pris de cacher ſon intrigue, perſonne ne s'en étoit jamais douté, & qu'elle s'étoit acquiſe cette réputation de prude, que la médiſance n'avoit jamais oſé attaquer : mais qu'enfin, ayant perdu l'eſpérance d'épouſer ſon amant qui venoit d'être tué, elle l'avoit préféré à tous ceux qui l'avoient recherchée, eſpé-

rant qu'il ignoreroit toujours ce qui ſe ſeroit paſſé avant ſon bail, & dans le deſſein de le réparer à l'avenir par une tendreſſe & une fidélité inviolables ; que les meſures qu'elle avoit priſes lui avoient paru juſtes ; qu'elle comptoit qu'il partiroit deux jours après leurs noces, & qu'elle iroit en même-temps à la campagne, ſous prétexte de cacher ſes larmes, & y accoucheroit *incognito*, s'étant déjà aſſurée de la fidellité de ceux dont le miniſtere lui étoit néceſſaire ; qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit trompée dans ſon calcul, & qu'après la ſcene qu'elle venoit de donner, il ne ſeroit pas homme à vouloir vivre avec elle ; qu'ainſi ſon deſſein étoit d'aller cacher ſa honte dans un Couvent, & de lui faire une donation de tout ſon bien. Bouchardiere lui répondit, qu'elle pouvoit faire de ſon bien & de ſa perſonne tout ce que bon lui ſembleroit, lui proteſtant qu'il ne prétendoit plus rien ni ſur l'un ni ſur l'autre ; après quoi ayant fait une grande révérence, il reprit la poſte pour réjoindre ſon Régiment. Et comme il comptoit qu'il auroit à eſſuyer bien des railleries, il voulut prendre les devants, en contant lui-même ſon aventure à tous ſes camarades ; & il y a quelques années qu'il en parloit encore à Paris à tous ceux qui vouloient l'entendre.

Pendant que les Proteſtants étoient vivement preſſés de toutes parts ; que les priſons

étoient pleines de Miniſtres interdits, & accuſés d'avoir voulu inſpirer la rebellion, MM. Cheiron & Poulian, ſeuls Miniſtres de Nîmes, s'applaudiſſants ſur leur conduite, prétendoient avoir garanti leur Egliſe par leurs ménagements ; mais ſa perte n'étoit que reculée, & ce grand coup devoit être frappé des derniers. Il paſſa dans ce temps-là à Nîmes deux étrangers, l'un Hollandais, & l'autre Bourguignon. Le Bourguignon étoit Enſeigne de la Colonelle du Régiment de Laray. Le hazard fit qu'il cauſa avec moi, & comme il ne devoit pas faire un long ſéjour dans notre Ville, où il n'avoit pas encore fait de connoiſſances, il s'en tint à la premiere qui ſe préſentoit, & ſe fit mener chez Madame Saporta, après m'en avoir demandé la permiſſion. Ceux qui ont été dans notre pays, ſavent qu'on y a beaucoup d'honnêteté pour les étrangers ; ainſi on peut croire que Madame Saporta, qui étoit extrêmement polie, fit un bon accueil à celui-ci, qui avoit toutes les manieres d'un homme de condition. Il étoit plus beau que l'amour, avoit tout l'eſprit du monde, chantoit à merveille, & tous ces agréments du corps & de l'eſprit, dans une grande jeuneſſe, étoient ſoutenus par des habits magnifiques, & une maniere de ſe mettre tout-à-fait galante. Il nous conta qu'il étoit de Dijon ; que ſon pere, qui étoit membre du

Digitized by Google

Parlement de cette Ville, s'étoit marié en ſecondes noces avec une veuve qui avoit une fille qu'on lui deſtinoit ; mais que la répugnance qu'il avoit eue pour cette double alliance lui avoit fait prendre le parti des armes. Comme ſon Régiment paſſa bien des fois par Nîmes, nous eûmes occaſion de le voir ſouvent ; car il venoit d'abord nous voir, & ne voyoit que nous. Il témoigna à Madame Saporta quelqu'envie de ſe marier avec moi, quoiqu'il fût Catholique Romain, & il s'engageoit à me laiſſer la conſcience ſauve ; mais Madame Saporta, qui voyoit qu'il promettoit ce qu'il n'auroit pu tenir, n'avoit garde de donner là-dedans, & M. Moreau de Braſey, (c'eſt ainſi qu'on le nommoit,) fut obligé de s'en tenir à la qualité d'ami, dont il tâcha de nous donner des marques peu de temps après, & qu'il a toujours conſervée depuis. C'eſt le même qui a épouſé & ramené en France Madame de la Primaudé, fille de M. de Lavalée, & malgré tous les bruits qu'on a fait courir ici de ſa naiſſance, je dois lui rendre ce témoignage, que quand je m'en ſuis informée autrefois à Paris, & que j'ai parlé de lui à des gens de ſa Province, ils m'ont confirmé tout ce qu'il nous en avoit dit lui-même. Après cela, comme j'ai été quinze ou ſeize ans ſans le revoir, je ne ſais pas quelle a été ſa conduite pendant ce temps-là, & voilà tout ce que j'en puis dire.

Digitized by Google

dire. Le Hollandais dont j'ai parlé n'avoit pas tant d'enjouement ; mais il avoit beaucoup de ſolide : il étoit fils d'un riche Bourguemeſtre qui le faiſoit voyager : il avoit connu dans ſes voyages M. de la Caſſagne, frere de mes meilleures amies, & ce fut par cet endroit que nous fimes connoiſſance. Outre la qualité d'étranger, il étoit d'un pays Proteſtant, & cela lui donnoit un nouveau relief auprès de Madame Saporta. Elle recevoit ſes viſites avec plaiſir, & le Hollandais s'accoutuma ſi bien à venir chez nous, qu'il ne ſongea pas à faire d'autres connoiſſances. Il ſe plut même tant à Nîmes, qu'il y paſſa tout le temps qu'il avoit deſtiné à parcourir d'autres lieux. Du matin au ſoir de l'Egliſe il nous ramenoit chez nous, & ne nous laiſſoit que le temps de dîner. A peine étions-nous hors de table que nous le voyions revenir ; il y en avoit encore juſques au ſoir, & après ſouper, comme c'étoit dans l'été, & qu'il fait grand chaud dans notre Pays, il ne manquoit pas de venir prendre l'air avec nous hors de la Ville. Madame Saporta, qui avoit beaucoup lu, lui faiſoit cent queſtions ſur ſon Pays, ſur la maniere du Gouvernement, & ſur toutes les merveilles de la vie du Prince d'Orange, qui étoit l'objet des vœux de tous les bons Proteſtants de France. Le Hollandais lui répondoit juſte ſur tout, & quand le temps

marqué pour ſon départ arriva, il parut fâché de nous quitter, & fort reconnoiſſant des bonnes manieres qu'on avoit eues pour lui ; il nous offrit ſes ſervices dans ſon Pays, au cas que nous fuſſions obligées d'y venir chercher un aſyle : il me pria de lui permettre de m'écrire, & de vouloir bien lui faire réponſe. Je ne lui accordai que la moitié de ce qu'il me demandoit ; c'eſt-à-dire je lui promis ſeulement de recevoir ſes lettres, & je pourrois encore en montrer un bon nombre de fort obligeantes : mais une longue abſence, & toute la biere qu'il a bue depuis ce temps-là, ont beaucoup diminué cette ardeur. D'abord, après ſon départ, on commença à ne plus ménager les Proteſtants : on diſoit hautement que le Roi ne vouloit qu'une Religion dans ſon Royaume, & qu'il étoit réſolu d'employer la force pour y réuſſir. Tout le monde commençoit à trembler ; mais perſonne ne croyoit qu'on en vînt où l'on en eſt venu ; & en effet, qui l'auroit pu croire ? Je doute même que ceux qui en avoient formé le projet euſſent compté ſur un ſuccès ſi prompt.

Cependant nos deux Miniſtres nous préparoient par des Sermons fort pathétiques, à la perte de nos exercices, & il me ſouvient que Poulian, qui étoit un peu déclamateur, s'écria un jour en chaire : *plus de Temple*,

Digitized by Google

plus de vie, & ſon Collégue, qui prêcha la veille que le Temple fut fermé, fit dans ce dernier Sermon jurer tout ſon auditoire, qu'ils ſeroient fidéles à leur Religion. L'on vit dans cette aſſemblée des millions de mains levées au Ciel; qui quelques jours après ſignérent leur abjuration, & les Paſteurs autoriſerent, par leur exemple, le parjure de leurs brebis. Ce fut M. de Montanegues, Lieutenant du Roi dans notre Province, qui vint avec des Dragons fermer le Temple. Les Dragons furent logés chez les Bourgeois, & les portes de la Ville gardées, pour qu'aucun Proteſtant n'en pût ſortir, juſqu'à l'arrivée de M. de Noailles, qui devoit apporter des ordres plus précis, & amener un plus grand nombre de Troupes. Chacun connut alors le danger où l'on étoit expoſé; mais on croyoit encore que cela ne regardoit que le bien, & les Proteſtans ſe préparoient à voir manger & diſſiper le leur patiemment. M. & Madame de la Caſſagne, les fidéles amis de Madame Saporta, après avoir eu la précaution quelque temps auparavant d'envoyer leurs enfants hors de la Ville, étoient reſtés dans leur maiſon pour y attendre les ſoldats, & avoient fait des proviſions pour tout l'hiver, eſpérant qu'on ne s'en prendroit pas à leurs perſonnes. Pour moi, qui croyois auſſi qu'on n'en vouloit qu'au bien, je ſongeai à mettre le

mien en ſûreté, en le donnant à un Catholique, & je choiſis pour cela M. de Perdris, Lieutenant-Criminel de Montpellier, à préſent Préſident, & mon proche parent, auquel je fis une donation entre-vifs : mais comme il falloit pour cela que j'allaſſe à Montpellier, je fus obligée d'en demander la permiſſion à M. de Montanegues, étant du tout impoſſible de ſortir de la Ville ſans ſon attache, que j'eus toutes les peines du monde à obtenir. Le chemin de Nîmes à Montpellier étoit tout rempli de Dragons qui arrêtoient les paſſants, & ſi je n'avois pas eu le billet de M. de Montanegues, on ne m'auroit pas laiſſé aller bien loin. Quand je fus à Montpellier, mon parent envoya chercher un Notaire, & au lieu de faire enregiſtrer la donation, il voulut m'engager à faire un contrat de mariage. Un frere qu'il avoit, qui étoit d'Egliſe, offroit de le benir dans ſa chambre. Sa mere & toute ſa famille tâchoient de me perſuader, m'aſſurant que mon oncle Cotton & Madame Saporta, qui étoient leurs proches parents, & les ſeuls que j'avois à ménager, n'en ſeroient pas fâchés, puiſque la Religion avoit été le ſeul obſtacle à cette affaire, à laquelle on avoit penſé quelque temps auparavant, & qu'enfin il ne s'agiſſoit que de changer quelques jours plutôt, puiſqu'il étoit impoſſible que je puſſe m'en diſpenſer. Ils mé-

dirent encore cent autres choſes capables de me tenter ; mais quoique cette affaire me convînt fort, & que j'euſſe beaucoup d'eſtime pour mon parent, j'eus pourtant la fermeté de réſiſter, & mon parent, fâché de ma réſiſtance, me dit que, puiſque je ne m'accommodois pas de ſa perſonne, il n'avoit que faire de mon bien, & me rendit ma donation ; ainſi il fallut revenir à Nîmes ſans en être plus avancée. J'allai d'abord remercier M. de Montanegues, & lui faire voir que je n'avois pas paſſé les huit jours qu'il m'avoit donnés. En entrant dans la Ville, je vis arriver quelque choſe d'aſſez riſible : la porte étoit gardée, comme je l'ai déjà dit, par des Dragons, qui avoient ordre de ne laiſſer ſortir que les Catholiques ; & comme ils ne pouvoient pas les connoître, on avoit poſté des gens de la Ville pour les avertir de ceux qu'il falloit laiſſer paſſer. Deux Catholiques ſe préſenterent à la porte, & proteſterent qu'ils n'étoient point Huguenots ; les Dragons regarderent les Commiſſaires, pour ſavoir ſi ces Meſſieurs diſoient vrai, & l'un de ces Commiſſaires, qui étoit un Procureur, voulant dire, cela eſt vrai, s'écria en ſon jargon, ſabrai, Meſſieurs. Les Dragons crurent qu'il falloit ſabrer ces paſſants, & ſe mirent en devoir de le faire : les autres s'enfuirent ; les Dragons coururent après le ſabre à la main. Le Procureur, qui

croyoit parler le meilleur Français du monde, n'avoit garde de comprendre ce qui cauſoit ce déſordre, & crioit de toute ſa force pour le faire ceſſer ; & ſabrai, Meſſieurs, bous dis-je, ſabrai. Ces cris, au lieu d'appaiſer les Dragons, les animoient encore davantage, & la ſcene auroit été enfin enſanglantée ſi ces pauvres Meſſieurs n'avoient trouvé fort à propos l'Egliſe des Capucins, où ils ſe refugierent. Une pareille aventure auroit pu me faire rire dans un autre temps ; mais alors les rieurs n'étoient pas de mon côté. Moreau de Braſay, ce Gentilhomme Bourguignon duquel j'ai déjà parlé, étoit venu à Nîmes pendant mon abſence, pour nous offrir ſes ſervices, & nous donner avis du danger où nous étions. Si bien que quand je revins de Montpellier, je trouvai Madame Saporta fort épouvantée, & nous ne ſavions, ni elle, ni moi, quel parti prendre, lorſque nous reçumes des lettres de Paris de mon oncle Cotton, qui nous donnerent un peu de courage ; car il nous marquoit que M. le Maréchal de Lorges, ſon bon ami, nous avoit fortement recommandées à M. le Duc de Noailles, qui commandoit, pour M. le Duc du Maine, dans la Province du Languedoc ; qu'il y avoit apparence que cette recommandation nous feroit du bien ; qu'il falloit ſeulement aller voir M. de Noailles dès qu'il ſeroit arrivé, & lui dire qui nous

Digitized by Google

étions. M. de Noailles ne tarda pas à venir, & dès qu'on ſut qu'il approchoit, & qu'il menoit avec lui ce fléau des Proteſtants, qu'on appelloit M. de Saint-Rut, & quantité de Troupes, l'épouvante fut ſi grande dans Nîmes, qu'on envoya des Députés au-devant de M. de Noailles, pour lui dire que la Ville étoit dans le deſſein d'obéir au Roi. Les bons Proteſtants n'avoient garde de ſouſcrire à cette déclaration, qui fut ſeulement ſignée de quelques-uns des principaux, à la tête deſquels étoit le Baron de Saint-Coſme, qui depuis pluſieurs années étoit Ancien du Conſiſtoire, que l'on avoit député à Paris pour les affaires de l'Egliſe, & qui, comme il l'a dit depuis, n'avoit accepté tous ces emplois que pour donner avis à la Cour de tout ce qui ſe paſſoit dans les Aſſemblées, ayant changé de Religion longtemps avant, quoiqu'il communiât parmi nous. La Cour le récompenſa de ſes ſervices par des penſions, & les Camiſards ont cru depuis lui donner un plus juſte ſalaire en le ſacrifiant à leur reſſentiment. Ce fut lui qui préſenta à M. de Noailles les Députés de la Ville. M. de Noailles les reçut très-bien; & trouvant plus de facilité qu'il n'avoit eſpéré, il ſongea à profiter de la conſternation où étoient les eſprits. Cheiron & Poulian furent accuſés, malgré leur politique, d'avoir prêché la ſédition : on les menaça

de la corde, & cette menace les fit auſſi-tôt Catholiques. Les Dragons firent le même effet ſur quantité d'autres perſonnes, & l'épouvante devint ſi grande, qu'on couroit en foule pour ſe faire enrôler ſous les enſeignes de Rome. Il y avoit des bureaux prépoſés pour cela dans pluſieurs endroits de la Ville, où, ſans y faire beaucoup de façons, après avoir pris le nom des perſonnes, on leur donnoit à chacun un certificat au dos d'une carte, & cette carte les mettoit en ſûreté. Le Peuple appelloit cela *la marque de la bête*, ſans laquelle on ne pouvoit faire aucun commerce. Les uns, après l'avoir priſe, étoient au déſeſpoir, les autres en plaiſantoient; & l'on n'a jamais vu tant d'hypocriſie & tant d'impiété. Dès que M. de Noailles fut arrivé, je courus à l'Evêché où il logeoit, & après avoir prié M. de Lor, ſon Intendant, auquel mon oncle Cotton m'avoit écrit de m'adreſſer & de me préſenter à lui, je lui dis que j'étois une des deux perſonnes que M. le Maréchal de Lorges l'avoit prié d'honorer de ſa protection, & que je venois le ſupplier de nous l'accorder, puiſque l'âge & les infirmités de Madame Saporta, ma tante, la mettoient hors d'état de pouvoir lui demander elle-même cette grace. M. de Noailles me reçut le mieux du monde, & m'aſſura qu'il feroit pour nous tout ce qui dépendroit de lui. Comme je ne

connoiſſois pas encore le ſtyle de la Cour, je trouvai cette réponſe un peu vague ; mais M. de Lor, qui me vint reconduire, me dit que je devois en être contente, & que M. le Duc pouvoit tout dans la Province. Nous trouvâmes au bas de l'eſcalier Meſſieurs Cheiron & Poulian ; & comme quantité de Courtiſans, qui ſuivoient M. de Noailles, ſe mirent autour de moi pour me dire de ſuivre l'exemple de mes Paſteurs, je répondis qu'il étoit écrit : *faites ce qu'ils vous diſent, & non-pas ce qu'ils font*, & qu'ainſi je m'en tenois à ce qu'ils m'avoient prêché. On voulut les obliger à me dire quelque choſe ; mais Cheiron paſſa ſon chemin, & dès que Poulian voulut approcher de moi, je lui dis : *plus de Temple, plus de vie.* Cependant, comme j'avois été obligée de quitter le ſac & la cendre, & de me mettre un peu proprement, pour aller voir M. de Noailles, on ne manqua pas de dire dans la Ville, que je l'avois attendu pour changer avec plus d'éclat ; & qu'on voyoit bien à mon ajuſtement que je n'étois pas véritablement touchée de la froiſſure de Joſeph. L'événement détruiſit cette calomnie ; mais la protection de M. de Noailles nous attira l'envie de tous nos compatriotes ; notre maiſon fut ſeule dans la Ville exempte de logements, & il y eut des gens qui furent ſe plaindre à l'Evêque qu'on les avoit forcés de ſigner,

pendant que nous étions tranquilles. M. de Noailles fut auſſi étourdi de leurs plaintes ; mais malgré tout cela, lorſqu'il partit de Nîmes, il nous envoya un billet ſigné de ſa main, dans lequel il y avoit : *il ne ſera point mis de logement chez Madame Saporta & Mademoiſelle Petit, que je n'en aye donné l'ordre* ; & nous fit dire, qu'au cas qu'on nous envoyât des Dragons, il n'y auroit qu'à leur montrer cela pour les faire retirer. Pendant que nous jouiſſions de ce repos, les maiſons de ceux qui n'avoient pas voulu ſuivre le torrent, étoient pleines de Dragons, qui, non-contents de jetter les proviſions par les fenêtres, tourmentoient ſi cruellement les perſonnes, qu'ils les obligeoient enfin à faire ce qu'on ſouhaitoit d'eux. Un des moyens dont ils ſe ſervoient le plus utilement, c'étoit d'empêcher les gens de dormir. M. de la Caſſagne, qui avoit réſiſté aux menaces & aux careſſes, eut cinquante Dragons chez lui, qui commencerent par poſer des ſentinelles aux avenues de ſa chambre, pour l'empêcher de ſortir & de parler à qui que ce fût ; apres quoi ils allumerent un grand feu, & lui ordonnerent de tourner la broche. Le bon homme, qui avoit attendu patiemment la garniſon, croyant en être quitte pour voir diſſiper ſon bien, fut très-fâché de s'être laiſſé ſurprendre chez lui ; mais il n'y avoit plus moyen d'en ſortir. Sa femme,

Digitized by Google

qui s'étoit trouvée chez nous ce jour-là, & que l'on vint avertir de ſe cacher, me pria d'aller voir ce que faiſoit ſon mari. J'y courus, & après avoir eu bien de la peine à entrer, je trouvai toute la maiſon ſans deſſus deſſous, & M. de la Caſſagne au milieu de cette canaille, qui tâchoit de compoſer avec eux pour une heure de ſommeil. Enfin ils traiterent, moyennant dix écus, qu'il fallut compter d'avance; on le laiſſa mettre au lit, & le grand bruit diminua un peu; mais à peine l'heure fut-elle écoulée, que l'on commença à battre du tambour au chevet de ſon lit, d'une ſi grande force, que le bon homme, qui ne faiſoit que de s'endormir, ſe réveilla en ſurſaut, & quelques prieres qu'il pût faire, on ne voulut plus, à quel prix que ce fût, le laiſſer dormir, & on le fit tant ſouffrir, que ſon corps & ſon eſprit s'en ſont reſſentis le reſte de ſes jours. Cependant Madame Saporta ſe ſervoit de la liberté qu'on nous laiſſoit, pour conſoler & aider ſes amis, & cela faiſoit encore crier les envieux; de ſorte qu'un matin, qu'elle étoit chez M. de Caſſagne, & que j'étois ſeule au logis, je vis entrer le Chevalier de la Fare, Lieutenant-Colonel du Régiment de la Fare, que M. de Noailles avoit laiſſé a Nîmes, pour y commander en ſon abſence. Cette viſite me fit grande peur; cependant il fallut la recevoir. Le

Chevalier entra, & après avoir paru étonné de ce que nous avions ôté nos meubles, il me dit que nous faisions un mauvais usage du repos qu'on nous laissoit, puisqu'au lieu de chercher à nous instruire, nous l'employions à dogmatiser, & que Madame Saporta alloit de maison en maison pour entretenir les gens dans leur opiniâtreté; qu'une conduite si opposée aux intentions du Roi attireroit sur nous les effets de sa colere; que les nouveaux convertis se plaignoient hautement de l'indulgence qu'on avoit pour nous, & qu'il étoit obligé, pour faire cesser ce bruit, de nous traiter comme les autres, en nous envoyant une garnison. Je lui montrai l'ordre de M. de Noailles: mais il me dit que chaque chose avoit son temps; qu'on nous en avoit donné assez pour prendre notre parti, & qu'il falloit enfin finir. Son compliment me parut un peu impoli; mais il falloit céder au temps. Il ajouta encore, que M. de Noailles avoit dit, en parlant de nous: pour cette maison, il faut mettre la main sur les yeux; que cette expression souffroit deux explications, & qu'au lieu de l'entendre à notre avantage, il croyoit que M. de Noailles ne seroit pas fâché qu'on nous tourmentât à son insu, & qu'il mettroit la main sur les yeux pour ne s'en pas appercevoir; que d'ailleurs, M. de Noailles lui-même ne seroit pas le maître de nous

Digitized by Google

garantir ; qu'on écriroit en Cour contre nous, & qu'il étoit inoui que deux femmes ſeules vouluſſent faire tête au Roi. Je lui répondis tout ce que je crus capable de l'appaiſer, & en parlant il ſe trouva qu'il avoit ſervi avec mon pere & avec mon oncle Petit, & qu'il avoit été le meilleur de leurs amis. Enfin il commença un peu à s'humaniſer, & Madame Saporta, qui rentra dans ce temps-là, acheva de l'appaiſer. Au lieu des menaces qu'il avoit faites d'abord, il ſe retrancha à faire le Miſſionnaire, & enfin il devint ſi fort de nos amis, que ce fut un nouveau ſujet d'exciter l'envie. Cependant le bon Monſieur de la Caſſagne étoit dans ſa maiſon à ſouffrir toutes les cruautés des Dragons, qui, ayant ſur les Proteſtants le même pouvoir que le Diable avoit autrefois ſur Job, imaginoient tous les jours quelque nouvelle maniere de tourmenter. Madame de la Caſſagne n'avoit eu garde de s'aller livrer à leur rage, & ne croyant pas notre maiſon un aſyle aſſez ſûr, elle en étoit ſortie de nuit dès le premier jour que la garniſon étoit entrée chez elle. Elle fut d'abord ſe cacher dans un moulin, & craignant encore quelque ſurpriſe, elle s'habilla en ſervante, & fut dans cet équipage à Ville-Neuve d'Avignon, chez une de ſes parentes, nommée Madame de Monteſarques. M. de la Caſſagne, après avoir fou-

tenu quelques jours le choc, ne pouvant plus y réſiſter, commença à entrer en compoſition, & demanda deux fois vingt-quatre heures de repos pour ſe déterminer, & permiſſion de s'abſenter pendant ce temps-là de la Ville, donnant ſa parole qu'il viendroit ſe remettre dans ſa maiſon avant qu'il fût écoulé. Comme il avoit des amis, on lui accorda ce qu'il demandoit; & il fut d'abord trouver ſa femme à Ville-Neuve pour la conſulter ſur le parti qu'il devoit prendre, qui étoit de ſigner, ou de s'aller livrer de plus belle à la barbarie des Dragons; car il n'y avoit pas moyen d'échapper. Il avoit donné ſa parole d'honneur de retourner chez lui dans le temps marqué, & quand il auroit voulu y manquer, on l'obſervoit d'aſſez près pour ne le pas laiſſer aller bien loin; ainſi il falloit ſe déterminer. Madame de la Caſſagne, n'oſant pas décider dans l'état où étoient les choſes, pria ſon mari d'aller à Orange conſulter M. de Chambrun. Il y fut, & ce Miniſtre ne lui répondit que ces mots: *conſultez votre conſcience.* M. de la Caſſagne, n'en pouvant tirer autre choſe, revint de bonne foi chez lui, où les Dragons recommençant leur manége, l'obligerent enfin à ſigner. M. de Seguier, Evêque de Nîmes, reçut ſon abjuration dans ſa chambre, & la garniſon délogea dans le moment. L'Evêque dit en ſortant à M. de la Caſſagne:

vous voilà préſentement en repos ; mais le bon Gentilhomme lui répondit : hélas ! Monſieur, je n'attends de repos que dans le Ciel, & Dieu veuille que ce que je viens de faire ne m'en ferme pas la porte. Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, nous reçumes des lettres de Paris de mon oncle Cotton, qui nous cauſerent bien du chagrin. Il nous marquoit qu'il avoit changé, & qu'il étoit très-fâché d'apprendre qu'au lieu de ſuivre l'exemple de nos Miniſtres & de tout le Royaume, nous cherchions à nous diſtinguer par un entêtement ridicule, comme ſi tout le bon ſens du monde étoit renfermé dans nos deux têtes : que ce n'étoit pas-là l'uſage que nous devions faire du loiſir qu'on nous avoit laiſſé ; qu'il tâcheroit de nous obtenir encore quelque délai ; mais qu'après cela il n'y avoit plus rien à attendre ; qu'il ne falloit pas même ſonger à ſortir du Royaume, puiſqu'on en avoit refuſé la permiſſion à Madame de Duras, qui demandoit à ſe retirer en Angleterre auprès de Mylord Faversham, ſon fils, & que les paſſages étoient ſi bien gardés, qu'il n'y avoit nul moyen de s'échapper. Enfin, diſoit-il, le Roi le veut, & il ſemble même que Dieu le veuille, par la rapidité avec laquelle tout le monde obéit. Cependant il nous envoyoit encore deux lettres de M. le Maréchal de Lorges, l'une pour M. de Saint-Rut, &

l'autre pour un autre Officier général appellé M. de Melac. On m'avoit fait si grande peur de ce M. de Saint-Rut, que j'avois peine à me résoudre à l'aller voir ; il fallut pourtant le faire. Je lui donnai la lettre de M. le Maréchal de Lorges ; il me reçut fort gracieusement, & je fus étonnée de trouver en lui de la civilité & de la politesse, après tout ce qu'on m'en avoit dit ; car on le faisoit passer pour une bête féroce. Il savoit pourtant se radoucir quand il lui plaisoit, & il avoit su se faire aimer d'une Maréchale de France, qui avoit, à ce qu'on prétend, poussé l'aventure un peu loin avec lui. Après cela, je fus voir M. de Melac, qui, dès qu'il eut lu la lettre de M. le Maréchal de Lorges, vint trouver Madame Saporta, & lui demanda ce qu'il y avoit à faire pour son service, parce que la lettre étoit un peu vague, l'assurant qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fût en état d'entreprendre pour faire plaisir à M. le Maréchal de Lorges, auquel il devoit sa fortune. Madame Saporta lui dit confidemment, que le meilleur office qu'il pût lui rendre, étoit de lui aider à trouver quelque moyen pour sortir du Royaume. M. de Melac, après y avoir un peu rêvé, en proposa deux ; l'un étoit de sortir de la Ville dans sa chaise de poste, où nous aurions pu nous mettre toutes deux, & qu'on n'auroit eu garde d'ar-

rêter, ni de visiter à la porte, dès qu'on auroit vu ses couleurs : il nous offroit de nous faire conduire de cette maniere en Guienne, où il avoit sa mere & ses sœurs, qui étoient, disoit-il, Huguenotes comme des diables. Madame Saporta n'accepta pas ce parti, croyant bien que M. le Maréchal de Lorges expliqueroit dans la suite ses intentions à M. de Melac, auquel il avoit seulement marqué de nous rendre service, & que M. de Melac pourroit bien changer de maniere avec nous. L'autre moyen étoit de nous en aller jusqu'à Lyon avec son Régiment, qui devoit passer à Nîmes, quelques jours après, pour aller dans le Lyonnois. M. de Cormon, qui y étoit Capitaine, & bon Protestant, se chargeoit du soin de notre conduite. Toutes les mesures furent prises pour cela ; on avoit déjà préparé deux chevaux pour nous. Madame Saporta devoit passer pour la femme d'un Maréchal des Logis, qui étoit du secret, & moi pour la fille, & nous devions, ainsi déguisées, aller d'étape en étape jusqu'à Lyon. Mais quand il fut question de monter à cheval, Madame Saporta sentit tant de répugnance à aller de cette maniere, que, quoique M. de Cormon pût lui dire pour la rassurer, elle ne put jamais s'y résoudre, & le Régiment partit sans nous. Cependant M. de Noailles devoit bientôt

partir de la Province pour s'en retourner à Paris, & il étoit à craindre qu'après son départ on n'eût pas les mêmes égards pour nous, & ce que mon oncle Cotton nous avoit écrit, nous déterminoit à quitter le Royaume. Dans cette vue, Madame Saporta résolut de m'envoyer à Montpellier, où M. de Noailles étoit pour la tenue des Etats, afin que je tâchasse d'obtenir de lui quelque passe-port. Le Chevalier de la Fare, qui étoit devenu le meilleur de nos amis, & un peu plus des miens que je n'aurois souhaité, étoit presque toujours au logis, & observoit toutes nos démarches : son appréhension étoit que nous ne trouvassions quelque moyen de déloger un beau matin sans rien dire; ainsi il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous amuser, & pour cela il vint nous proposer d'aller passer quelque temps à Orange, dont l'Eglise subsistoit encore. Je donnai d'abord dans cette proposition, & je me faisois un plaisir de revoir ce Pays, où j'avois passé les premieres années de mon enfance.

Quoique Madame Saporta ne crût pas l'asyle fort sûr, elle eut pourtant la complaisance de permettre que j'allasse sonder le gué. Le Chevalier me donna un Certificat, par lequel il disoit que j'allois à Orange pour affaires. Il me vit partir avec joie, comptant bien que je m'allois enfermer dans un lieu d'où je ne sortirois pas si aisément que

Digitized by Google

je le croyois. Je trouvai, dans un endroit où l'on paſſe le Guerdon, un Miniſtre qui entra déguiſé dans la barque, & que je reconnus au travers de ſes haillons; c'étoit un nommé M. Benoît: il tâchoit de ſe retirer à Orange, & nous fûmes enſemble juſqu'à un lieu appellé Rochefort, où il y a une Notre-Dame fort célebre. Nous trouvâmes en cet endroit des gens qui venoient d'Orange, & qui nous dirent que les Dragons devoient y arriver ce jour-là. Cette nouvelle me fit peur, je pris congé de mon Miniſtre, après lui avoir demandé ſa bénédiction, & au lieu de paſſer le Rhône, je fus à Ville-Neuve d'Avignon, où je ſavois, comme je l'ai déjà dit, que Madame de la Caſſagne s'étoit retirée. Sa parente fit d'abord quelque difficulté de m'avouer qu'elle fût chez elle, & voulut la conſulter auparavant. Madame de la Caſſagne, qui m'aimoit beaucoup, & ſavoit que, quoique jeune, j'étois capable de garder un ſecret, n'héſita pas un moment là-deſſus, & demanda avec empreſſement à me voir: on nous laiſſa ſeules pendant quelque temps. Cette chere amie, après m'avoir tendrement embraſſée, me conta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit ſortie de chez nous; la viſite de ſon mari; enfin tout ce que j'ai déjà rapporté. Elle me dit quelle n'avoit pas voulu ſe charger des événements, en donnant des conſeils à ſon mari; mais qu'elle l'avoit prié de

lui laiſſer la liberté de ſuivre les mouvements de ſa conſcience, & que ne pouvant point s'accommoder au temps, elle étoit réſolue d'attendre là ce que les choſes deviendroient. Je lui propoſai de nous ſauver delà auparavant: mais comme elle étoit fort prudente, même un peu timide, elle ne goûta pas mes propoſitions; & après avoir bien bâti des châteaux en Eſpagne toute la nuit, je partis le lendemain matin pour m'en retourner à Nîmes, où je fis des reproches au Chevalier de la Fare de la courſe inutile qu'il m'avoit fait faire. Il s'en excuſa du mieux qu'il put, diſant qu'il n'avoit pas ſu que les Dragons duſſent y arriver ſi-tôt, & qu'après tout il ne voyoit plus aucun moyen de nous garantir, le changement de mon oncle Cotton faiſant ceſſer la protection qu'on nous avoit accordée juſqu'alors, & qu'il ne doutoit point qu'au moment que j'y penſerois le moins, on ne m'enfermât dans un Couvent, du conſentement même de mon oncle Cotton, & que je ne pouvois éviter ce malheur qu'en me tenant cachée. Madame Saporta trouva l'expédient bon; la difficulté étoit ſeulement de trouver des gens qui vouluſſent me cacher chez eux, & riſquer par-là de ſe faire des affaires. Le Chevalier laiſſa quelque temps Madame Saporta en peine là-deſſus, & après cela lui offrit de me prendre chez lui. La Ville lui donnoit une grande & belle maiſon, dans laquel-

le il m'offroit un appartement séparé du sien, où il étoit sûr que personne n'iroit me déterrer. Le Chevalier n'étoit plus jeune, c'étoit un homme grave, & Madame Saporta avoit tant de peur de me voir mettre dans un Couvent, qu'elle étoit presque tentée d'accepter cette offre; mais moi, qui savois ce qu'il me disoit tous les jours, je n'avois garde d'être de cet avis: je remerciai le Chevalier, & me retranchai à lui demander un passe-port pour aller à Montpellier trouver M. de Noailles, comme Madame Saporta le souhaitoit. Le Chevalier m'exhortoit toujours à changer, & vouloit me persuader que l'intérêt qu'il prenoit en moi l'obligeoit à me donner ce conseil: mais comme il ne me voyoit pas d'humeur à le suivre, & qu'il croyoit pourtant bien que j'y viendrois à la fin, il voulut faire le généreux, & me donna le Certificat que je lui demandois pour aller à Montpellier, qui me garantit des risques qu'on couroit sur le chemin. Mais quand je fus aux portes de cette Ville, je me trouvai fort embarrassée de ma personne; je ne savois où aller loger, ni à qui me confier; quoique j'eusse bien des parents & des amis dans ce lieu là, je craignois d'attirer des affaires aux uns, & que les autres ne m'en fissent; ainsi je ne savois quel parti prendre, quand je me souvins que Madame de Montagnac, qui m'étoit un peu parente, avoit changé quelque temps avant la révolu-

tion ; qu'elle étoit fort considérée des Catholiques, & que n'y ayant pas d'apparence qu'on fouillât dans sa maison, je pourrois y être en sûreté, d'autant mieux qu'elle étoit veuve sans enfants, & qu'il n'alloit pas beaucoup de monde chez elle. Dans cette pensée, je congédiai mon conducteur à l'entrée de la Ville, & je fus à pied chez Madame de Montagnac, à laquelle je demandai à parler en particulier. Ses gens ne me connoissoient pas, outre qu'il étoit déjà nuit ; ainsi l'on ne se douta de rien. Je dis à Madame de Montagnac la situation où je me trouvois, & je lui fis comprendre qu'elle ne couroit aucun risque en me recevant chez elle, puisque je ne venois à Montpellier que pour parler à M. de Noailles, & que si je ne voulois pas qu'on sût où je logeois, c'étoit de peur que quelque personne mal-intentionnée ne m'allât dénoncer, & qu'on ne me fît mettre dans un Couvent par provision, avant que j'eusse pû implorer la protection de ce Duc ; que c'étoient des embarras qu'il falloit éviter en gardant quelques ménagements ; qu'ainsi je la priois de vouloir bien que je restasse quelques jours dans sa maison *incognito*. Elle m'accorda ce que je demandois de fort bonne grace ; ce qui me fit un grand plaisir. Il faisoit un froid épouvantable, & je l'avois essuyé tout le jour à cheval ; ainsi je fus fort aise de me trouver dans une bonne chambre, auprès d'un grand feu.

Digitized by Google

On m'apporta à ſouper ; mais j'étois accablée de fatigue, je n'aſpirois qu'après le lit, & j'en trouvai un ſi bon & ſi bien baſſiné, que je remerciai Dieu de bon cœur en y entrant, de m'avoir conduite à ce gîte. Madame de Montagnac vint m'y trouver peu de temps après. Elle me demanda ce que je prétendois faire avec mes retardements ; qu'il faudroit enfin changer, & que je me donnois bien des peines inutiles ; qu'il étoit impoſſible de ſortir du Royaume ; qu'il ſeroit fort mal d'y reſter ſans Religion, & que cette penſée l'avoit déterminée à ſe faire inſtruire dès qu'elle avoit vu venir l'orage ; qu'elle n'avoit pas trouvé la Religion Romaine auſſi laide de près qu'on la lui avoit faite autrefois. Après cela elle m'allégua toutes les raiſons dont on s'étoit ſervi pour la perſuader. Mais comme elles ne faiſoient pas le même effet ſur moi, cette Dame prit le parti de me laiſſer dormir, dont j'avois grand beſoin. Le lendemain de bon matin elle ſe leva pour aller à la Meſſe, & à ſon retour elle fit encore quelque tentative auprès de moi ; mais ce qui me ſurprit extrêmement, ce fut de voir entrer dans la chambre M. l'Evêque de Mirepoix, ce fameux Convertiſſeur. Je me crus d'abord perdue, & je ne ſavois où fuir, quand ce Prélat m'aſſura que je n'avois rien à craindre, & qu'il ne vouloit que tâcher de me perſuader ; que Madame de Montagnac

lui avoit parlé avantageusement de moi, & qu'il s'étoit flatté de me faire entendre raison, pourvu que je vouluſſe l'écouter. J'y conſentis de bon cœur, croyant être quitte à fort bon marché de la frayeur que j'avois eue. Il me parla pendant plus de ſix heures avec beaucoup d'eſprit & de douceur; il tâcha d'abord de me faire voir qu'on m'avoit prévenue contre la Religion Romaine: il me ſouvient même qu'il rit beaucoup de ce qu'en parlant des caracteres de l'Antechriſt, je dis que le Pape portoit ſur ſa thiare une lame d'or où il y avoit écrit myſtere. Je ne ſais ſi cela eſt vrai ou faux, car je n'ai pas trouvé le cas aſſez important pour m'en éclaircir; mais je ſais bien que je l'avois oui dire. Il le nia comme beau meurtre, & ſe récria fort ſur ce qu'on abuſoit ainſi de la crédulité des jeunes perſonnes. Il eut encore d'autres conférences avec moi. Je ne parlerai point ici des arguments qu'il me fit, parce que j'aurai occaſion de le faire dans les ſuites; mais j'ai cru que je devois marquer le temps & le lieu où j'avois fait connoiſſance avec ce Prélat, qui a toujours été depuis un de mes meilleurs amis. Pour ce coup-là, il ne fut pas fort content de moi; mais j'eus tout lieu de me louer de ſa probité: car quand il vit qu'il n'avançoit rien avec moi, il me dit que mon heure n'étoit pas venue, & me quitta ſans me faire le moindre chagrin. Il me dit qu'il eſpéroit de réuſſir

mieux

mieux auprès d'un de mes oncles, qui étoit priſonnier dans la Citadelle de Montpellier. C'étoit M. Noguier, célebre Miniſtre, & l'un des antagoniſtes de M. l'Evêque de Meaux. Il avoit épouſé une ſœur de mon pere, qui avoit paſſé pour une des plus belles perſonnes de notre Pays, & qui avoit un caractere d'eſprit tout différent de celui de ma tante Laval ſa ſœur ; car ſans ſe mêler des affaires de la famille, elle donnoit tous ſes ſoins à ſon ménage, & à élever de beaux enfants qu'elle avoit. Son mari avoit obtenu un paſſe-port pour ſortir du Royaume avec elle : mais comme on avoit grande envie de le gagner, on lui chercha une querelle d'Allemand, & ſur quelque prétexte d'intérêt, on le fit arrêter lorſqu'il étoit prêt à partir, & on le conduiſit à la Citadelle de Montpellier, où M. de Mirepoix fit tout ce qu'il put au monde pour le perſuader à changer de parti, & à accepter les offres avantageuſes qu'on lui faiſoit. Comme je me trouvai à Montpellier dans ce temps-là, je fus à la Citadelle pour voir cet oncle ; mais je ne pus lui parler qu'en préſence de témoins ; ainſi je ne pus pas ſavoir dans quel ſentiments il étoit, & ſi M. de Mirepoix avoit lieu de ſe flatter de pouvoir le perſuader. L'événement a fait voir que ce Prélat ſe trompoit.

Cependant je voyois tous les jours Monſieur de Noailles, & je faiſois ce que je pou-

vois pour qu'il me donnât un passe-port. Je lui en fis parler par M. de Melac, qui l'avoit suivi à Montpellier, & qui lui dit, que deux femmes de plus ou de moins dans le Royaume, ne faisoient rien au Roi : mais tout cela fut inutile, & M. de Noailles me dit, un matin, qu'il falloit songer à obéir au Roi, & à ne pas abuser plus long-temps de ses graces ; qu'on étoit en peine de moi à Nîmes, & qu'il avoit déjà reçu plusieurs avis là-dessus ; qu'on lui marquoit que j'avois disparu tout d'un coup, & qu'on ne savoit ce que j'étois devenue ; qu'il me conseilloit en bon ami de m'en retourner, & de me faire instruire pour me mettre en état de profiter des bonnes intentions où l'on étoit pour moi ; qu'il auroit bien voulu me faire plaisir à la considération de M. le Maréchal de Lorges, & même pour l'amour de moi ; qu'il falloit enfin finir, & suivre l'exemple de mon oncle Cotton, qui sans doute en savoit plus que moi en matiere de Religion. Cette conversation me fit voir qu'on ne m'avoit accordé que la grace de Polipheme, & que tout ce que je pouvois espérer étoit d'être mangée des dernieres, & je m'en retournai fort mécontente. Je restai pourtant encore à Montpellier jusqu'au jour que la poste de Paris devoit arriver, & le lendemain matin je fus trouver M. de Noailles, avec un air triste, que je n'avois pas beaucoup de peine

à prendre dans la ſituation où je me trouvois. Je lui dis que je venois de recevoir des lettres de Paris, par leſquelles on me mandoit que M. Cotton mon oncle étoit mourant ; que comme j'étois ſa niece & ſon unique héritiere, la tendreſſe, le devoir & même l'intérêt m'engagoient à l'aller trouver, & je le conjurai, les larmes aux yeux, de m'en donner la permiſſion, & d'accorder la même grace à Madame Saporta. M. de Noailles donna dans le panneau, ou feignit d'y donner, & touché de mes prieres il me fit expédier un paſſe-port dans toutes les formes, pour aller à Paris avec Madame Saporta. Dès que j'eus mon paſſe-port je partis pour Nîmes ; mais je n'y trouvai plus Madame Saporta. Le Chevalier de la Fare, inquiet de ce que je reſtois tant à Montpellier, crut que je m'étois échappée, & il tourmenta tant cette bonne Dame là-deſſus, & lui fit tant de peur, qu'il l'obligea à fuir & à battre la campagne. J'eus toutes les peines du monde à découvrir le lieu de ſa retraite ; mais enfin j'en vins à bout, & je la ramenai à Nîmes, où je montrai mon paſſe-port au Chevalier de la Fare, qui fut très-fâché de notre réſolution, & qui fit tout ce qu'il put pour nous empêcher de la ſuivre ; & pour nous intimider, il nous allégua la rigueur de la ſaiſon, & ce que diſoit le Seigneur aux Juifs : *priez que votre fuite ne ſoit en hiver.* Il nous diſoit encore

Digitized by Google

que la recommandation de M. de Noailles ne nous ſerviroit que tant que nous ſerions dans la Province du Languedoc, & qu'on n'auroit plus d'égard à ſon paſſe-port dès que nous entrerions dans le Dauphiné ; que nous ſerions dépouillées par les ſoldats ; qu'il m'arriveroit peut-être encore pis à moi ; & qu'enfin il étoit ſûr que nous n'arriverions jamais ſaines & ſauves à Paris. Tout cela étoit fort effrayant ; mais comme il ne fut pas capable d'ébranler notre réſolution, le Chevalier de la Fare fit jouer ſa derniere batterie ; il m'offroit de ſe marier avec moi, & me demanda dans les formes à Madame Saporta. J'avois toujours cru qu'il avoit pris les derniers engagements dans ſon ordre, & je lui répondis en badinant, que nous irions faire la noce à Malte ; mais il me tira de mon erreur, en me diſant qu'il n'avoit pas fait ſes vœux, & que je n'avois qu'à envoyer chercher un Notaire ; & pour me faire voir les avantages que je trouverois en me mariant avec lui, il me parla de ceux de ſa naiſſance. En effet il étoit neveu du Duc de Gadagne ; ſa fortune étoit en beau train ; il tenoit dans le monde un rang conſidérable, &, à la Religion près, je n'aurois jamais pu ſouhaiter rien de mieux : mais cet obſtacle étoit trop fort pour pouvoir être ſurmonté, & malgré ſes offres, & tout ce qu'il put nous prédire de malheurs, nous nous déterminâ-

mes à partir, l'assurant toujours que nous n'irions qu'à Paris, où nous espérions le revoir avant le Printems. Je ne sais s'il le crut; mais il ne put pas tirer autre chose de nous. Avant de partir je fus trouver M. Cheiron; autrefois notre Ministre, & le même qui m'avoit baptisée. Le Roi lui avoit envoyé une Lettre de cachet pour être Consul de Nîmes l'année suivante. Je le priai, en cette qualité, d'empêcher la dissipation de mon bien, & je lui fis voir la permission que nous avions obtenue, Madame Saporta & moi, pour aller à Paris. Comme il n'étoit rien moins que dupe, il comprit bien l'usage que nous voulions faire de ce passe-port; & pour m'ôter l'envie de sortir du Royaume, il me dit que les cailles ne tomboient pas roties dans les Pays étrangers. Je lui répondis que je ne voulois pas crever comme ceux qui avoient demandé des cailles, & que c'étoit seulement la manne que je cherchois. Après cela il me dit qu'il ne pouvoit pas me promettre de garantir mon bien; qu'il y feroit tout ce qu'il pourroit; mais qu'il avoit de grands ménagements à garder; que M. de Basville, Intendant de la Province, lui avoit dit, en lui donnant la Lettre de cachet, que le Roi vouloit éprouver sa fidélité; mais que sa vie répondroit de tout. Ces menaces avoient fort intimidé le pauvre M. Cheiron: il se voyoit soupçonné des

anciens Catholiques, & déteſté des nouveaux qui lui faiſoient cent inſultes. Quand il paſſoit dans les rues, le peuple lui crioit : que vous dira Iſaïe ? Et cela parce qu'il avoit expliqué toutes les révélations de ce Prophête. Un jour qu'il alloit à ſa métairie, il entendit crier au loup après lui ; & voulant ſavoir ce que cela vouloit dire, on lui répondit que c'étoient des gens qui crioient après un berger qui venoit d'abandonner ſon troupeau à la merci du loup. Il eſt ſûr que s'il avoit voulu il auroit pu faire des affaires à ces gens-là ; mais il n'étoit pas méchant, & lorſque l'Evêque fit mettre en priſon quelques femmes qui lui avoient dit des injures, il n'eut point de repos qu'il n'eût obtenu leur liberté. Pendant ſon conſulat il n'a fait mal à perſonne ; il s'eſt tenu chez lui ſans vouloir écrire ni ſe mêler de controverſes. Je lui demandai avant de nous ſéparer s'il croyoit nous avoir prêché la vérité, ou le menſonge : il me répondit qu'on avoit fait de terribles procédures contre lui, & que la crainte d'être pendu faiſoit faire bien des réflexions. Mais, lui dis-je, Monſieur, d'où vient que nos peres ne les ont pas faites, & qu'ils ont mieux aimé ſe laiſſer brûler que de faire ce que vous avez fait ? C'eſt, dit-il, qu'il y a des gens plus entêtés de leurs opinions les uns que les autres, puiſqu'il s'en eſt trouvé qui ſe feroient laiſſé pendre plu-

Digitized by Google

tôt que de convenir que le pain que les Cordeliers mangent leur appartient en propre. Après cela voyant bien que je n'en pourrois rien tirer de plus positif, & que les mêmes motifs qui l'avoient engagé à changer, l'empêchoient de parler ouvertement, je pris congé de lui, le plaignant de tout mon cœur ; car c'étoit un des hommes du monde qui avoit le plus de lumieres : outre qu'il prêchoit parfaitement bien, & avec une grande facilité, il avoit encore un génie qui le rendoit capable de toutes sortes d'affaires, & je ne doute point que depuis son changement il n'eût poussé loin sa fortune, s'il eût voulu, comme d'autres, s'aller produire à la Cour ; car on disoit tout haut chez le Roi, en parlant de lui : ce Ministre seroit propre à être Ministre d'Etat. Mais il avoit le défaut de Salomon, & l'on pouvoit dire de lui comme de ce Prince, que les femmes avoient détourné son cœur. On l'avoit soupçonné, dès le temps qu'il étoit Ministre, d'avoir des attachements criminels, & l'on a vu dans la suite que ce soupçon n'étoit que trop bien fondé. Au sortir de chez M. Cheiron je trouvai Madame Saporta avec M. de la Cassagne & M. de Mirmand ; elle leur montroit des lettres qu'elle venoit de recevoir de mon oncle Cotton son frere. Si elles n'étoient pas, comme tout le reste de mes papiers & de mes hardes, dans

la malle qu'on m'a enlevée, je les inférerois ici ; elles en vaudroient bien la peine, car mon oncle entroit en controverſe, & prétendoit prouver, par bons arguments, que tous les articles dont nous différons avec ceux de l'Egliſe Romaine, & dont la tranſubſtantiation étoit le plus fort, ne devoient pas nous empêcher de rentrer, puiſque Jean Hus avoit cru juſques à la mort cette tranſubſtantiation, & que malgré cela M. de la Roque traitoit Jean Hus de glorieux Martyr. Enfin, comme mon oncle ſavoit que Madame Saporta avoit beaucoup aimé M. Gaches, il ajoutoit, que ce Miniſtre, après une conférence de pluſieurs heures avec le Pere Deſmarets, lui avoit dit en le quittant : eh ! pourquoi avons-nous tant diſputé ? nous ſommes d'accord ſur tout ; & qu'il étoit convenu que quand la diſpute étoit entre des ignorants, il s'y trouvoit des abîmes qu'il étoit impoſſible de combler ; mais qu'entre les habiles gens ce n'étoient plus que des diſputes de mots. Ces lettres faiſoient un grand chagrin à la pauvre Madame Saporta. M. de la Caſſagne & M. de Mirmand, qui avoient eu la foibleſſe de ſigner, lui diſoient : quel conſeil voulez-vous, Madame, que vous donnent deux malheureux apoſtats ? J'entrai là-deſſus dans la chambre, & j'opinai à partir au plus vîte, comptant bien que puiſque mon oncle écrivoit ſur ce ton-là,

Digitized by Google

& qu'il étoit perſuadé qu'on pouvoit ſe ſauver dans la Religion Romaine, nous n'avions plus de protection à attendre par ſon moyen. J'avois écrit quelque temps auparavant à l'Hollandais dont j'ai déjà parlé, & à mon oncle Petit, qui s'étoient retirés en Hollande, pour le prier de trouver quelque expédient pour que je puſſe les aller joindre. Ils me répondirent tous deux ; mais d'une maniere un peu différente. Le Hollandais me preſſoit de tout ſon cœur de venir : il me diſoit qu'il avoit prié ſon pere & ſes amis de demander un paſſe-port pour Madame Saporta & pour moi à l'Ambaſſadeur de France, mais que la choſe n'étoit pas poſſible ; qu'ainſi il falloit uſer d'adreſſe, & ſortir déguiſée. Il me marquoit même les endroits où il croyoit qu'il y auroit moins de riſque à paſſer, & m'exhortoit ſur-tout à ne point paroître étonnée ſi on me queſtionnoit, & à ne faire aucune grimace qui pût me découvrir ; d'aller même à la Meſſe, ſi je me trouvois en compagnie, & que je ne puſſe pas l'éviter : enfin, à ne rien ménager pour me retirer d'un Pays d'où il me ſeroit tous les jours plus difficile de ſortir ; & après cela il m'offroit ſes très-humbles ſervices dans le ſien. Mon oncle Petit m'écrivoit qu'il étoit fort édifié de ma fermeté, & de la réſolution que j'avois priſe de renoncer aux biens que j'avois déjà,

& à ceux que j'attendois qui étoient considérables : qu'il étoit beau de trouver des sentiments comme ceux-là dans une personne de mon âge ; mais qu'il falloit garder quelque ménagement, & que puisque dans la Déclaration que le Roi avoit donnée pour casser l'Edit de Nantes, il y avoit un article qui favorisoit ceux qui n'avoient pas encore changé, & leur permettoit de rester en repos chez eux, je pouvois m'en prévaloir, me trouvant dans le cas ; & enfin il m'exhortoit à la constance, en cas que je fusse assez heureuse pour être jugée digne de souffrir pour la vérité. Je compris parfaitement bien le sens de cette lettre, & je n'avois garde de me faire illusion sur l'article de la Déclaration du Roi, auquel on n'avoit nul égard ; car quelques personnes ayant été à Montpellier pour en demander l'explication aux Puissances, on leur répondit qu'il étoit vrai que le Roi disoit, qu'à l'égard de ceux qui n'avoient pas encore changé, il falloit attendre que Dieu les eût illuminés comme les autres : mais que comme les autres avoient été illuminés par les Dragons, il falloit se servir des mêmes moyens pour illuminer ceux-ci ; & que pour y réussir mieux on alloit redoubler les garnisons, c'est-à-dire que lorsque cinquante Dragons n'auroient pas opéré, on en mettroit le lendemain cent. En effet on fut

Digitized by Google

beaucoup plus preſſé depuis cette Déclaration, qu'on ne l'avoit été auparavant ; ainſi, ſans m'amuſer à ce que mon oncle Petit me marquoit, & trouvant beaucoup plus de ſûreté à faire ce que dit le Seigneur dans l'Evangile, qui eſt, *lorſqu'on eſt perſécuté en un lieu de fuir dans un autre*, je déterminai Madame Saporta à louer une litiere de Nîmes à Lyon, & nous partîmes enfin le premier de Décembre 1685. Cependant la protection du Duc de Noailles, les viſites fréquentes que je lui avois rendues, & le bon accueil qu'il m'avoit fait, commencerent à faire murmurer les gens. Et comme il s'en trouve toujours beaucoup qui ſont enclins à mal juger du prochain, on ne manqua pas de dire que nous avions pris des engagements pour changer, & que notre perſévérance n'étoit qu'un jeu pour faire notre parti meilleur, & on fut encore fortifié dans cette penſée dès qu'on ſut que nous prenions le chemin de Paris. On diſoit alors hautement, que nous y allions pour changer avec plus d'éclat, & pour nous prévaloir du crédit du Pere de la Chaiſe, entre les mains duquel mon oncle Cotton avoit fait ſon abjuration. Voilà par où on a commencé à me calomnier. Comme Dieu en ſavoit la vérité, & que j'eſpérois que le temps la feroit connoître, je me conſolois de tout ce qu'on en pouvoit dire, & toute ma peine rouloit ſur l'incerti-

tude du succès de notre voyage. Nous fumes de Nîmes dîner à Uſez, & delà coucher à Bagnols, ſans qu'il nous arrivât aucune mauvaiſe aventure. Nous trouvâmes là un Miniſtre nommé M. Perin avec ſa femme, ou ſoi-diſant, & Mademoiſelle Durand, femme de Miniſtre, * avec quatre enfans, qui s'en alloit trouver ſon mari en Suiſſe. De ſes quatre enfants il n'y en avoit que deux qui fuſſent compris dans le paſſe-port qu'elle avoit obtenu de M. de Baſville, les autres étant au-deſſus de ſept ans. D'abord nous nous défions les uns les autres; mais après une confidence mutuelle, nous nous joignimes pour aller enſemble juſques à Lyon. Le Miniſtre nous dit que la Demoiſelle qu'il menoit n'étoit pas ſa femme; mais qu'il avoit bien voulu la faire paſſer pour telle, afin de la ſauver; puiſque, comme je l'ai déjà dit, il étoit permis aux Miniſtres de ſortir avec leurs femmes & leurs enfants au-deſſous de ſept ans. Cette pauvre Demoiſelle nous pria de demander une chambre à deux lits; elle ſe mit d'abord dans un, & dès que les ſervantes du Cabaret furent retirées, elle le laiſſa à ſon prétendu mari, & vint ſe coucher dans le nôtre, & ce manége

* Son mari étoit Jean Durand, Miniſtre à Sommieres en Languedoc, & mort refugié à Neufchâtel en Avril 1695. Sa veuve mourut aux Brenets, dans le Comté de Valengin, en Décembre 1707.

Digitized by Google

dura jusques à Lyon. La bonne Mademoiselle Durand étoit fort inquiéte pour les deux enfants qui avoient passé l'âge porté par l'Ordonnance : c'étoient § un garçon & * une fille. Dès que nous approchions de quelque Ville où elle croyoit qu'il faudroit montrer son passe-port, elle faisoit descendre ses enfants, & les faisoit aller à pied l'attendre de l'autre côté. Pour nous, on ne nous demanda quoique ce soit qu'au Pont Saint-Esprit, où je fus obligée d'aller voir M. de Montanegues qui y commandoit, auquel je fis voir le passe-port de M. de Noailles, & qui me fit mille civilités.

Comme j'étois fort incommodée en litiere, un Monsieur qui alloit aussi à Paris dans une pareille voiture, touché de me voir souffrir, m'offrit fort honnêtement un de ses chevaux : il en faisoit mener deux en main qui étoient des plus beaux, & il me pressa de si bonne grace là-dessus, que Madame Saporta, qui me voyoit presque mourante, me permit d'accepter son offre. Dès que je fus à cheval je me portai le mieux du monde ; la fille de Mademoiselle Durand, qui étoit fort mal à son aise sur un bidet chargé de bagage, prit ma place dans la litiere de Madame Sapor-

§ Celui-là se nomme Jean-Antoine Durand, & est aujourd'hui Pasteur aux Brenets, dans le Comté de Valengin. J'écris ceci en Décembre 1709.

* C'est celle dont il est parlé plus bas, page 112.

ta ; ainſi nous en fumes tous mieux à notre aiſe, & nous fumes de ce train depuis Bagnols juſques à Lyon. Comme j'étois très-bien montée, & aſſez bonne cavaliere, j'arrivois toujours au gîte long-temps avant notre troupe, & j'évitois par-là l'examen que je craignois qu'on ne nous fît ſubir, & dont on nous avoit fait tant de peur. Je vis ſur notre route le château de Pilate : il eſt auprès de Saint-Valier. Bien des gens prétendent que ce Juge inique ne pouvant ſoutenir ſon exil, ni les remords du crime qu'il avoit commis, ſe précipita du haut du château ſur des rochers ; d'autres aſſurent qu'il ſe jetta du pont de Vienne dans le Rhône. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il fut relégué par l'Empereur Tibere, quelque temps après la mort de Notre-Seigneur, dans cette Ville, qui eſt une des principales du Dauphiné. On m'y fit voir la maiſon où l'on dit qu'il habitoit, qui porte encore ſon nom. C'eſt une vieille maſure, dont il reſte une tour qu'on appelle la tour de Pilate. Avant d'arriver à Vienne j'eus de grandes frayeurs, parce qu'il falloit paſſer par Valence, & que je craignois fort de tomber entre les mains du barbare la Rapine, que ſes cruautés ont rendu fameux. Si je voulois les rapporter, il faudroit pour cela faire un Volume à part, & un Volume in folio. Il en avoit imaginé d'une nature pour les perſon-

nes de notre ſexe, que la bienſéance ne permet pas d'expliquer. * Je me contenterai donc de dire, que le bon Dieu nous préſerva de tomber entre ſes mains, & qu'après cinq jours de marche nous arrivâmes heureuſement à Lyon, ayant eu beaucoup plus de peur que de mal. Là chacun prit ſon parti : le Miniſtre avec ſa prétendue femme ; Mademoiſelle Durand, avec ſes deux petits enfants, paſſerent ſans difficulté à Geneve. Pour nous, nous fumes chez un Tailleur qui logeoit près de l'Abbaye S. Pierre, dont la femme avoit autrefois ſervi chez une de mes parentes. Nous dîmes à ces gens-là que nous allions à Paris, & que nous attendions-là de l'argent qu'on devoit nous faire compter pour continuer notre voyage, & après être convenu pour notre penſion à un certain prix, nous les priâmes de ne parler de nous à perſonne. Comme ces gens-là étoient anciens Catholiques, nous étions fort en ſûreté chez eux, & n'étant point connues à Lyon, nous ſortions tous les jours, Madame Saporta & moi, pour tâcher de trouver quelque moyen de paſſer à Geneve. Bien des gens ſe mêloient de ce commerce ; mais il n'étoit pas ſûr de ſe fier à tous. Madame Saporta s'adreſſa à une veuve appellée Ma-

* M. *Benoit* dit encore plus. Il aſſure que *la pudeur ne permet pas d'en deviner la maniere.* Voyez ſon *Hiſtoire de l'Edit de Nantes*, Part. III. Tom. 3.

demoiſelle Patror, chez laquelle Mademoiſelle Durand avoit laiſſé * les deux enfants qu'elle n'avoit pas pu amener. Cette veuve avoit une fille, & l'une & l'autre paroiſſoient fort zelées, & s'empreſſoient à aider ceux qui vouloient ſortir du Royaume; cependant peu de gens s'en ſont loués. Pour moi j'en parle à mes dépens; car il n'y a jamais eu moyen de retirer de ſes mains un colier de groſſes perles fines fort rondes que Madame Saporta lui avoit confié, & qui valoit bien de l'argent. Nous croyions alors que cette femme étoit la meilleure connoiſſance du monde: elle nous procura celle de quelques guides; mais tout cela n'aboutit à rien. Je me hazardai un jour avec la fille de Mademoiſelle Durand, § qui étoit à peu près de mon âge, & je fis conſentir Madame Saporta à ſouffrir que je me miſſe ſous la conduite de quelques femmes qui promettoient de nous mener ſûrement à Geneve par les montagnes du Dauphiné. Il falloit pour cela faire quatorze lieues à pied, déguiſées en petits garçons. Tout cela ne me rebutta point; je vis tomber ſans regret de

* L'une étoit *Marie Durand*, mariée aujourd'hui à un Médecin de *Montauban*, & refugié à *Neufchâtel*: il ſe nomme M. *Codere*. L'autre étoit *David Durand*, aujourd'hui Miniſtre du S. Ev.

§ Elle avoit alors environ 12 ans.

Digitized by Google

beaux grands cheveux que j'avois ; & après avoir revêtu les haillons qu'on me donna, je fus dans ce bel équipage juſqu'au Fauxbourg de la Guillotiere ; mais je vis là certaines choſes qui me firent craindre que ces femmes ne fuſſent pas de bonne foi. J'en avertis ma compagne, & nous les plantâmes-là, & rentrâmes dans Lyon à l'entrée de la nuit. Madame Saporta me vit revenir avec plaiſir ; elle étoit déjà dans de grandes alarmes, & elle s'étoit repentie d'avoir conſenti que je partiſſe ſans elle. Effectivement on riſquoit beaucoup à ſe fier à ces ſortes de gens. On n'entendoit parler que de meurtres qui ſe commettoient ſous ce prétexte. Une Marchande de Nîmes fut volée, forcée & aſſaſſinée par le guide qui la conduiſoit, & l'on ne voyoit par-tout que de triſtes exemples de gens tués ou arrêtés par la trahiſon de leurs guides. Tout cela intimidoit fort la bonne Madame Saporta. Dans cet embarras j'écrivis à un nommé M. Muſſard, * de Montpellier, qui étoit un peu mon allié, & qui étoit paſſé à Geneve. Je le priai de nous donner quelque moyen de nous tirer d'où nous étions ; mais il n'en ſavoit point d'autre que de ſe fier aux guides, & il m'exhortoit fort de riſ-

* Il eſt aujourd'hui Profeſſeur en Droit à *Geneve*, & y a ſuccedé en cette qualité à M. *Vitriarius*, qui fut appellé à *Leyde*.

Digitized by Google

quer le tout pour le tout, & de ne rien ménager pour me tirer du bourbier : c'étoient ſes termes. Après cela il me diſoit que quand j'arriverois à Geneve, je n'avois qu'à demander la maiſon de M. Minutoli, Profeſſeur en éloquence, chez qui il étoit logé, & où l'on me recevroit avec plaiſir : mais ſur-tout il me marquoit de me hâter. La fille de Mademoiſelle Durand, qui mouroit d'envie de rejoindre ſa famille, partit un beau matin ſans me rien dire, avec une autre femme, & paſſa au travers des Gardes en faiſant la muette, & la contrefit ſi bien, que les Gardes y furent trompés & la laiſſerent paſſer. Il eſt aſſez difficile aux perſonnes de notre ſexe de pouvoir s'empêcher de parler; elle le fit néanmoins, & ſon ſilence fut récompenſé. M. Muſſard m'écrivit qu'il l'avoit vue arriver heureuſement à Geneve, & qu'il avoit été fort fâché de la voir arriver ſans moi, & que jeuſſe manqué de courage dans une occaſion auſſi importante. Ce n'étoit pourtant pas ma faute, & il n'y avoit que les circonſpections de Madame Saporta qui nous arrêtoient. Cependant notre ſéjour à Lyon devenoit ſuſpect à nos hôtes; nous ne ſavions quelles raiſons alléguer pour prétexte; le temps de la lettre de change étoit plus que paſſé; ils nous voyoient intriguées; & quoique nous leur euſſions montré le paſſe-port de M. de

Digitized by Google

Noailles, ils ne laiſſoient pas de murmurer, & nous craignons enfin qu'ils ne nous jouaſſent quelque mauvais tour, lorſqu'on vint nous avertir qu'il y avoit une occaſion de paſſer, la plus ſûre du monde. C'etoit un Cabaretier de Seiſſel, Ville frontiere de Savoye, qui avoit un paſſe-port de M. de Villeroy, Archevêque de Lyon, pour s'en aller chez lui, avec un petit apprentif cuiſinier. Comme il ne pouvoit donner que la place de cet apprentif, il ne pouvoit mener qu'une ſeule perſonne, encore falloit-il qu'elle fût bien jeune pour pouvoir être traveſtie en petit garçon. J'étois dans le cas, & d'une taille fort différente de celle que j'ai préſentement; ainſi cela me convenoit parfaitement bien. Madame Saporta eut toutes les peines du monde à conſentir que je profitaſſe de cette occaſion; elle ne pouvoit ſe réſoudre à me voir ſéparer d'elle : mais je lui en fis un cas de conſcience, & l'obligeai enfin à y donner les mains. On convint du prix avec cet homme; on lui donna la moitié de l'argent d'avance, & l'autre moitié devoit lui être comptée par M. Ham à Geneve, dès que j'y ſerois arrivée. Outre cela on m'acheta un cheval, que je devois lui donner auſſi. En arrivant il devoit me mener dans ſa maiſon à Seiſſel, qui n'eſt qu'à ſix lieues de Geneve, & me faire paſſer, dans la nuit, le Rhône ſur un

pont, après lequel on eſt en Savoye. Toutes choſes étant ainſi réglées & ce marché ayant été conclu chez un honnête homme de Lyon, qui en avoit été l'entremetteur, on fut à la fripperie acheter un habit de garçon, chemiſe, cravatte, ſouliers, chapeau, & tout l'équipage. Mes cheveux étoient déjà coupés juſques autour des oreilles; & comme ils friſoient naturellement, cela avoit aſſez l'air d'une tête de garçon. Madame Saporta fondoit en larmes pendant ce déguiſement : dès que je fus achevée d'habiller, je lui demandai ſa bénédiction, & la quittai dans une déſolation qu'on ne ſauroit exprimer. Elle ne m'avoit jamais perdue de vue depuis la mort de ma mere, & quoiqu'elle eſpérât de me rejoindre bientôt à Geneve; (car mon conducteur promettoit de la venir prendre dès qu'il m'y auroit menée,) elle ne pouvoit pourtant ſe conſoler de me voir partir ſans elle; c'étoit le premier de Janvier 1686, après-midi. On me fit aller à pied juſques dehors la porte qu'on appelle la Croix-Rouſſe. J'eus beaucoup de peine à m'y rendre; car cet habit de garçon, auquel je n'étois pas accoutumée, me gênoit extrêmement. Je trouvai-là mon guide ſur mon cheval; je le ſuivis encore quelque temps à pied, & quand nous fûmes un peu loin de la Ville, il me laiſſa monter, & me ſuivit à ſon tour. Il

Digitized by Google

me mena coucher à deux lieues de Lyon, m'avertit de lui parler fort reſpectueuſement devant le monde, ſi je ne voulois gâter tout le myſtere. Il me nomma Claude, & après m'avoir fait mettre pied à terre, avant d'arriver au gîte, il entra en me commandant d'un ton de maître de mener ſon cheval à l'écurie. Je le fis, & après l'avoir recommandé à un valet, j'entrai dans la cuiſine. Dès que l'Hôteſſe me vit, elle me trouva pâle & dit que j'avois la voix bien foible. Cela me fit peur, & je crus être découverte; mais je me tirai d'affaires en diſant que j'avois la fievre quarte, & ſur ce prétexte mon prétendu maître me fit approcher du feu, & me permit de manger avec lui. Comme je craignois les longs diſcours, dès que j'eus mangé un morceau, & que je fus un peu réchauffée, je demandai à m'aller coucher, & une petite ſervante fort éveillée vint m'accommoder un méchant lit que j'avois demandé ſeule, à cauſe de ma fiévre. Ce qui m'embarraſſoit, c'eſt que je n'oſois me déshabiller devant cette petite fille, & qu'elle reſtoit-là pour emporter la lumiere. Enfin croyant que pour paroître garçon il falloit être hardi, je m'aviſai de lui conter mes raiſons tout de mon mieux; & pour donner plus d'efficace à que je lui diſois, je tirai un écu de ma poche, que je lui offris, & qu'elle refuſa d'abord. Comme je n'avois

Digitized by Google

pas envie d'être prise au mot, je ne la pressai pas beaucoup. Elle sortit, & je quittai vîte mes souliers & mon justaucorps, & me mis dans le lit avec tout le reste. Un moment après la petite fille rentra doucement, ce qui me fit beaucoup de peine. Je m'étois embarquée là dans une affaire d'où je ne savois par où me tirer. Enfin je ne trouvai rien de mieux que de feindre d'être déjà endormie, & de me réveiller en sursaut. Et comme je fis un grand cri dès qu'elle approcha du lit, elle me dit: n'ayez pas peur, Monsieur, c'est moi. Ha! lui dis-je, il n'est plus temps, laisses-moi dormir en repos. Cette fille offensée de mon refus, se plaignit à sa Maîtresse des propositions que je lui avois faites, & la désabusa par-là des soupçons que ma pâleur & le ton de ma voix lui avoient donné de mon sexe. Voilà comment je me tirai d'affaires cette premiere couchée. Le lendemain nous partîmes avant le jour & par le plus mauvais temps du monde, & fûmes dîner à Saint-Rambert, mon maître observant toujours de me faire descendre avant d'arriver au gîte, & qui plus est, il me faisoit mener le cheval par la bride après lui. Quoique cette façon d'aller ne fût pas fort de mon goût, il falloit pourtant s'y accoutumer, & aller faire boire le cheval. Comme je n'entendois point du tout ce manege, je faisois

Digitized by Google

tout de travers, & cet homme qui étoit fort brutal, me disoit toutes les injures du monde. Au commencement je croyois que c'étoit pour mieux cacher son jeu ; mais je m'apperçus bientôt qu'il y entroit beaucoup de naturel : car il me traitoit de même quand il n'y avoit personne, & me menaçoit, pour la moindre chose, de me livrer aux Gardes. Nous arrivâmes le second jour à Roussillon. En entrant dans la cuisine, je trouvai auprès du feu un Marchand de Geneve qu'on nommoit, si je ne me trompe, M. de Saussure ; il y avoit encore un Prêtre, & le Juge du lieu. Ces deux-là faisoient de mauvaises plaisanteries au Genevois, qui, quoiqu'il eût un bon passe-port, n'osoit leur répondre de peur de se faire des affaires. Le Juge compta les personnes qu'on avoit arrêtées ce jour-là, & la maniere dont elles étoient déguisées. Tout cela me faisoit trembler. Mais ma frayeur fut bien plus grande, quand se tournant de mon côté ; ils dirent : voilà un petit drôle qui pourroit bien aussi être Huguenot. Je fus très-fâchée de me voir apostropher ainsi ; cependant je répondis avec autant de fermeté qu'il me fut possible. Je vous assure, Monsieur, qu'il est aussi vrai que je suis Catholique, qu'il est vrai que je suis garçon. Mon Maître confirma ce que je venois de dire, & pour ne pas donner le temps

à un plus long examen, je demandai promptement à me coucher : je dis que j'avois la galle, afin d'avoir un lit à moi seule, & je me mis toute chaussée & vêtue dedans. Le lendemain matin mon maître me demanda de l'argent pour payer, disant qu'il me le tiendroit en compte à Geneve, & il fallut lui donner tout celui que j'avois ; après cela il me fit monter une montagne fort haute, & à la faveur de mon habit il me mena chez des Chartreux qui habitent cette solitude ; car on ne trouve point-là de cabarets. L'après-midi nous entrâmes dans un grand bois, dont les routes étoient si difficiles, qu'il n'y avoit pas moyen d'y passer à cheval. Mais ce fut bien pis lorsqu'il fallut descendre la montagne, marchant toujours sur la glace, ce qui faisoit que je tombois coup sur coup. Mon Maître juroit comme un charretier embourbé, parce que cela le retardoit : il me disoit mille injures, & me menaçoit à tout moment de me casser la tête. Enfin, lassée de l'entendre jurer, & de tomber & de me relever si souvent, comme la descente étoit fort droite, je restai sur mon séant, & me laissai couler de cette maniere jusques au bas de la montagne, où après bien des peines & des travaux nous trouvâmes Seissel. Il étoit nuit quand nous y entrâmes ; mon Maître me mena chez lui, & me donna un méchant grabat

grabat dans la chambre de ſa femme. Il avoit promis de me faire paſſer le pont cette nuit-là, & de me rendre à Geneve le lendemain matin; mais il voulut ſe repoſer chez lui, & m'y fit reſter depuis le Mardi au ſoir juſqu'au Vendredi à pareille heure. Je paſſai tout ce temps-là au lit, de peur d'être reconnue par les gens qui entroient dans cette chambre, & j'avois grand ſoin de ne touſſer, ni de ne donner aucun ſigne de vie, & de tenir mes rideaux bien fermés. Ces gens-là étoient obligés par nos conventions de me nourrir juſques à Geneve; mais ils me faiſoient faire très-méchante chere: j'étois preſque toute la journée ſans manger, & je voyois au travers de mes rideaux des gens qui mangeoient de bon appétit, ſans oſer me plaindre. Enfin, lorſque les étrangers étoient ſortis, & que je demandois quelque choſe, on me donnoit tout au plus des choux, ou des raves très-mal accommodées, en petite quantité, & du pain noir comme la cheminée, & le tout aſſaiſonné par des injures & des menaces continuelles. Quand je voulois boire, on me donnoit de l'eau dans la même écuelle où j'avois mangé ma ſoupe, ſans prendre la peine de la rincer. Il falloit paſſer par-là ou par la fenêtre; car dès que je voulois me plaindre, on me diſoit que ceux qui étoient dans les cachots n'étoient pas ſi bien que moi, &

que ſi je raiſonnois on m'y feroit mettre ; ainſi je n'avois pas d'autre parti à prendre que celui de ſouffrir.

Je ne paſſois pas les nuits moins déſagréablement que le jour : Je ne me croyois pas trop en ſûreté entre les mains de ces gens-là, & je veillois pour être la garde de moi-même, de peur qu'on ne me jouât quelque mauvais tour pendant mon ſommeil, & j'entendois toutes les nuits les Gardes qui arrêtoient les pauvres paſſants ſur le pont. Tous les matins il y avoit une nouvelle hiſtoire, & mon maître me diſoit ſans façon, que s'il ne trouvoit pas les moyens de me faire paſſer, il me livreroit entre les mains de la Juſtice, pour ne pas s'expoſer à y tomber lui-même ; & je voyois bien, par le peu de ménagement qu'on avoit pour moi, que j'avois tout à craindre de ces gens-là : ainſi je faiſois de fort mauvais ſang. Cela dura juſques au Vendredi au ſoir, qu'on me fit lever en grande diligence pour me mener de l'autre côté de la Ville, où l'on me fit entrer dans une petite barque, pour traverſer le Rhône ; car il n'y avoit pas de ſûreté à paſſer le pont. Ceux qui menoient la barque étoient ivres, & penſerent la faire tourner ; ce qui fut cauſe que je criai un peu : mais mon brutal de maître, qui craignoit qu'on ne nous entendît du pont, me menaça de me jetter dans le Rhô-

Digitized by Google

ne, & ſe mit preſque en devoir de le faire. Quand nous fûmes de l'autre côté de l'eau, & que je demandai mon cheval, il me dit qu'il l'avoit vendu, & que je pouvois aller juſqu'à Geneve à pied, puiſqu'il n'y avoit plus pour cela que ſix lieues à faire. J'eus beau dire que je n'en pouvois plus, tout cela ne ſervit de rien, & il fallut marcher, ou me traîner juſqu'au premier Village, qui étoit à une grande lieue delà. J'étois ſi accablée par le froid, la fatigue, la mauvaiſe nourriture, & par toutes les frayeurs que j'avois eues, que quand nous fûmes à ce Village, je n'avois plus la force de faire un pas, & je priai mon maître, au nom de Dieu, de louer quelque monture, quelle qu'elle pût être. Il me dit d'abord qu'il n'y en avoit pas dans ce lieu-là; & enfin, après bien des prieres, il dit qu'il falloit de l'argent. Je lui dis qu'il ſavoit bien que je lui avois donné juſqu'à mon dernier ſou; mais il me répondit qu'il m'avoit vu une montre, & qu'il falloit la donner, ou aller à pied. Il fallut en paſſer par-là, parce que la raiſon du plus fort, comme on dit, eſt toujours la meilleure. Je donnai ma montre, & l'on me fit entrer dans une méchante chaumiere, où je me repoſai pendant qu'on accommodoit mon équipage, qui fut un petit mulet avec un bât & des étriers de corde. Je montai là-deſſus avant le jour, &

nous fûmes ſans débrider juſques à Geneve, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures après-midi; car les lieues de ce Pays-là ſont fort longues, & les chemins, qui ſont très-mauvais, étoient encore gâtés par les neiges. J'étois fort mal à mon aiſe ſur mon bidet, de plus à jeun; mais je ſouffrois tout cela dans l'eſpérance de me voir bientôt en repos, & je puis dire que je n'ai de ma vie ſenti une plus grande joie que celle que j'eus lorſque je découvris le clocher de Geneve, cette Ville après laquelle je ſoupirois depuis ſi long-temps. Dès que nous approchâmes du pont d'Arves, où les terres de Savoie finiſſent, mon maître me fit deſcendre de mulet avec ſon ton ordinaire; nous traverſâmes à pied ce qu'on appelle plein-Palais, & quand nous voulûmes entrer dans la Ville, nous trouvâmes la porte fermée. Je ne ſavois que penſer de cela; car quand on eſt une fois épouvanté, on craint tout. Mais enfin, après avoir attendu quelque temps, on vint ouvrir la porte, & je ſus qu'on l'avoit fermée parce que le feu avoit pris quelque part, & que c'eſt la coutume d'en uſer ainſi en pareil cas, de peur de quelque ſurpriſe; & pendant le ſéjour que j'ai fait dans cette Ville, j'ai remarqué que quand les Habitants crient au feu, ils crient en même temps aux armes. En entrant dans la Ville mon maître me quitta pour aller

Digitized by Google

trouver ſon Banquier, & je lui donnai rendez-vous pour le ſoir chez M. Minutoli, où j'étois convenue, avec Madame Saporta, que j'irois en arrivant, ainſi que M. Muſſard notre allié me l'avoit marqué. Quoique la maiſon de M. Minutoli fût fort connue à Geneve, j'eus pourtant bien de la peine à la trouver, & je parcourus toute la Ville avant d'y arriver, ſoit que je me fuſſe mal adreſſée, ou mal expliquée. Enfin, après bien des tours & détours, on me fit deſcendre les dégrés de Poulle, & je ne ſavois où me conduiroient ces routes ſouterraines, lorſque je vis un Marchand de Nîmes que je connoiſſois. Je l'appellai par ſon nom, & le priai de me mener chez M. Minutoli : ce qu'il fit, ſans ſavoir à qui il rendoit ce bon office. Il étoit ſurpris de ce que je lui demandois des nouvelles de ſa femme, & que je lui parlois d'un air de connoiſſance; & après m'avoir bien regardée : mon ami, me dit-il, d'où êtes vous? Je ſuis de Nîmes, lui dis-je; je m'étonne que vous ne me connoiſſiez pas. Enfin, après bien des queſtions, je lui dis qui j'étois. Je n'ai jamais vu un homme plus ſurpris. En parlant nous nous trouvâmes inſenſiblement à la porte de M. Minutoli. Je priai le Marchand de m'aller annoncer, & de faire deſcendre M. Muſſard. M. Muſſard ne ſe trouva point au logis : mais M. Minutoli, qui ſavoit que j'é-

tois en chemin & qui fut fort aiſe que je fuſſe arrivée, deſcendit dans ſa cour pour me recevoir de la maniere du monde la plus honnête & la plus gracieuſe. Monſieur, ou Mademoiſelle, me dit-il, vous êtes très-bien venue ici. Madame Saporta votre tante a écrit à M. Muſſard votre départ de Lyon, & nous vous attendions avec beaucoup d'impatience. Après cela il me fit monter en haut, & me mena à ſa femme, qui étoit une perſonne très-bien faite, fille de M. Fabri, premier Syndic. Une troupe de très-jolis enfants qu'ils avoient m'entourerent d'abord, & quelques Seigneurs Anglais qui étoient en penſion chez eux. Chacun me demandoit comment je m'étois tirée d'affaires, & j'étois après à répondre à leurs queſtions, lorſqu'on entendit entrer M. Muſſard. M. Minutoli voulant lui faire une petite malice, fut au-devant de lui ſur la montée, pour lui dire que j'avois été arrêtée à un lieu qu'on appelle Culle, & qu'un petit garçon qui venoit d'arriver lui apportoit cette malheureuſe nouvelle. M. Muſſard la reçut avec chagrin, & j'eus le plaiſir de connoître dans cette occaſion la part qu'il prenoit à ce qui me regardoit. Enfin, après avoir pouſſé bien des regrets, & déploré mon ſort dans les termes les plus touchants, il demandà à voir le petit garçon qu'on diſoit avoir été le témoin de mon

Digitized by Google

malheur : on le mena dans la ſalle où j'étois au coin du feu, d'un air fort contrit : mais dès qu'il eut jetté les yeux ſur moi, il connut la tromperie qu'on lui avoit faite, & parut fort content de mon arrivée. Chacun me félicitoit, & je croyois être déjà dans le Ciel, où l'on dit qu'il y a joie lorſqu'un pécheur s'amende. L'heure du ſouper vint, & l'on en ſervit un ſi magnifique, que je l'aurois pris pour un cadeau, ſi M. Muſſard ne m'eût dit que c'étoit-là l'ordinaire de M. Minutoli, qui ayant des Mylords en penſion, étoit obligé de leur faire bonne chere, & il s'en acquittoit noblement. Pendant le ſouper, M. Minutoli, qui avoit beaucoup d'eſprit & de politeſſe, fit de petits contes agréables, & après qu'on eut deſſervi, nous vîmes mon maître avec M. Ham, qui n'avoit pas voulu acquitter la lettre de change ſans ſavoir ſi j'étois contente, & qui fut extrêmement ſurpris d'apprendre la maniere dont j'avois été traitée. On me demanda ſi je voulois qu'on châtiât cet homme pour toutes les duretés qu'il avoit eues pour moi ; mais je n'avois garde d'y conſentir, & je lui pardonnois de bon cœur, le regardant comme l'inſtrument de mon ſalut. Je me fis ſeulement rendre ma montre, & tenir en compte l'argent que je lui avois donné en chemin. Mais ce qui fit bien rire M. Minutoli, c'eſt que cet homme pré-

Digitized by Google

tendoit en avoir fort bien uſé avec moi ; & qu'on devoit lui tenir compte de ce qu'il ne m'avoit jamais frappée, diſant que les injures ne faiſoient point de mal, & qu'il en diſoit tous les jours autant à ſa femme. Après cela il ſe retira, & M. Minutoli, malgré mon ſcandaleux habit, me fit coucher avec une fille qu'il avoit, qu'on appelloit Drion. Le lendemain on me prêta des hardes de fille, en attendant que les miennes, qu'on avoit remiſes au Meſſager de Lyon, fuſſent arrivées, & je repris mon ſexe huit jours après l'avoir quitté. Il n'y avoit pas long-temps que la fête de l'Eſcalade étoit paſſée lorſque j'arrivai à Geneve, & l'on me conta l'origine de cette fête qu'on célebre tous les ans, & qui eſt à peu près comme le Purim des Juifs. Je ne rapporterai pas ici cette aventure, qui eſt connue de tout le monde, & que Théodore de Beze a chantée en plus d'une langue. Tout ce que je dirai, c'eſt qu'on ſe réjouit fort dans ce temps-là à Geneve, & que j'aurois bien voulu m'y être trouvée. Je fus peu de jours après d'une autre fête : c'eſt lorſqu'on crée les Syndics, ou plutôt lorſqu'on les renouvelle ; car ce ſont toujours les mêmes qui roulent tous les quatre ans. M. Fabri, pere de Madame Minutoli, rentroit en charge cette année-là, & nous fûmes tous chez lui, le ſoir, pour prendre

Digitized by Google

notre part de la joie qu'il y avoit dans la maiſon. M. Fabri avoit encore une fille à marier, qu'on appelloit Mademoiſelle Louiſon, & que j'avois déjà connue chez Madame Minutoli ſa ſœur. Elle me reçut fort honnêtement, & me préſenta à la femme de ſon frere, qui faiſoit les honneurs de la maiſon. C'étoit une jeune Dame de notre Pays, dont j'avois oui beaucoup parler, & dont la beauté & la jalouſie de ſon mari faiſoient grand bruit dans le monde; il étoit même arrivé des affaires d'éclat là-deſſus. Le mari s'étoit battu avec un Mylord des premieres maiſons d'Angleterre; & quoique dans tout cela il y eût peut-être du mal-entendu, & beaucoup plus de jeuneſſe & de vivacité Languedocienne que de crime, la famille du mari avoit pris l'affirmative contre cette jeune Dame, & la plûpart, comme chez M. Minutoli, ne vouloient point la voir. Madame Minutoli alloit chez ſon pere, & ne parloit point à cette belle-ſœur, qui, malgré tout ce qu'on en diſoit, & tous les incidents qui arrivoient très-ſouvent, avoit ſu gagner le cœur de ce bon vieillard. Elle prit d'abord beaucoup d'amitié pour moi: nous étions du même Pays, à peu près de même âge; je connoiſſois les perſonnes qu'elle connoiſſoit, & cela formoit une eſpece de liaiſon entr'elle & moi. Si bien que dès le lendemain elle

me vint voir, quoique je fusse dans une maison où elle n'avoit pas entré depuis long-temps. Elle resta toute la journée avec moi, sans que personne de la maison entrât dans la chambre où nous étions, & dès le soir M. Mussard trouva sur sa toilette un billet de Mademoiselle Minutoli, qui se plaignoit de Madame Fabri dans des termes un peu vifs, disant qu'elle ne vouloit point absolument qu'elle entrât dans sa maison, & que comme elle pourroit y venir encore à mon occasion, il falloit lui ôter ce prétexte. M. Mussard comprit d'abord le remede qu'il falloit apporter à cela, & avant de m'en parler il fut chez une bonne tante qu'il avoit, qu'on appelloit Mademoiselle Moncli, & fit prix avec elle pour ma pension : il offrit ensuite à M. Minutoli de lui payer le temps que j'avois resté chez lui ; mais il ne voulut pas en entendre parler : après quoi il vint m'annoncer l'antienne, & me pria de n'en rien témoigner, ni chez M. Fabri, ni chez M. Minutoli, de peur de brouiller encore davantage les familles. Je lui tins parole là-dessus, & lorsque je fus prendre congé de M. & de Madame Minutoli, & qu'ils me demanderent qui m'avoit obligé à prendre si vîte la résolution de les quitter, je leur alléguai toute autre raison que la véritable, qu'ils savoient aussi-bien que moi. Madame Fabri s'en douta bien aussi, quand

elle vit que je ſortois dès le lendemain qu'elle m'étoit venu voir ; mais je ne voulus jamais le lui avouer.

Je n'étois pas chez Mademoiſelle Moncli comme chez M. Minutoli. C'étoit une veuve qui faiſoit petit ordinaire ; mais comme tout ce qui eſt de la juriſdiction des ſens me touche fort peu, je ne m'embarraſſois nullement de cela, & je me trouvois fort en repos dans une bonne chambre qu'on m'avoit donnée, dont la vue étoit fort agréable. Madame Fabri m'y venoit voir tous les jours, & j'allois tous les jours chez elle. Sa belle-ſœur Louiſon étoit autant de mes amies qu'elle, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup de ſympathie entre les deux ; & ce qu'on trouvoit de plus extraordinaire, c'eſt que le mari, qui, à ce qu'on diſoit, prenoit ombrage de tout, étoit ravi que je fuſſe auprès de ſa femme, & avoit lui-même beaucoup de confiance en moi. Il ne fut pas longtemps ſans me faire confidence de ſes peines, & je vis au travers de tout ſon chagrin, & malgré tout ce qu'on faiſoit pour lui gâter l'eſprit ſur le chapitre de ſa femme, qu'il avoit pourtant une violente paſſion pour elle ; & comme il étoit bien perſuadé que je ne lui inſpirois que des ſentiments conformes à ſon devoir, & que j'avois un eſprit de paix, il voyoit avec plaiſir les liaiſons que ſa femme avoit avec moi. Pen-

dant ce temps-là, j'attendois tous les jours Madame Saporta; elle m'avoit envoyé ma malle, & n'attendoit qu'une occaſion pour ſe mettre en chemin. Un matin en revenant de l'Egliſe, je trouvai qu'on étoit venu chez moi pour m'avertir d'aller à un logis appellé la Tourperſe, où ma tante venoit d'arriver. J'y courus avec beaucoup d'empreſſement, & j'y trouvai effectivement une tante; mais non pas celle que j'avois cru, car c'étoit ma tante Noguier, ſœur de mon pere, & femme de ce célebre Miniſtre dont j'ai déjà parlé, & que j'avois laiſſé priſonnier dans la Citadelle de Montpellier. Il avoit enfin obtenu ſa liberté, & permiſſion de ſortir du Royaume avec ſa femme: mais il avoit été contraint de laiſſer en France un fils & une fille qui leur étoient fort chers, & qu'il n'avoit pas pu mener, parce qu'ils avoient paſſé l'âge porté par la Déclaration du Roi. J'eus beaucoup de joie de l'arrivée de cet oncle & de cette tante, & d'apprendre par eux que Madame Saporta, qu'ils avoient vue en paſſant à Lyon, ſe diſpoſoit à me venir joindre au plutôt. Elle avoit été obligée de déloger de chez le Tailleur, qui ne me voyant plus, vouloit lui faire un mauvais parti, & elle s'étoit miſe en penſion chez cette Demoiſelle Patron dont j'ai déjà parlé, & ce fut alors qu'elle lui confia le collier de perles que nous

n'avons jamais pu revoir. Mon oncle & ma tante me dirent qu'ils étoient dans le deſſein d'aller en Hollande, où mon oncle Petit leur avoit procuré un établiſſement; & après avoir reſté peu de temps à Geneve, ils paſſerent à Lauſanne, où ils avoient réſolu d'attendre que la ſaiſon fût plus commode pour voyager. Cependant j'avois écrit, dès mon arrivée à Geneve, à mon oncle Petit en Hollande, & à mon bon ami le Hollandais, pour leur en donner avis; ils me répondirent tous deux. Mon oncle Petit me marquoit qu'il étoit fort aiſe de me ſavoir en lieu de ſûreté : que comme j'avois déjà beaucoup fatigué, il me conſeilloit de me tranquilliſer tout l'hiver à Geneve, & que pendant ce temps-là ſes amis ſeroient alertes dans toutes les Cours d'Allemagne, pour m'y procurer une place comme je le ſouhaitois : & qu'enfin, ſi l'on n'en trouvoit point, mon pis aller ſeroit de venir chez lui, & d'y être ſon ſixieme enfant; mais il concluoit toujours de paſſer l'hiver à Geneve. Mon Hollandais m'écrivit fort obligeamment; il m'envoya des recommandations pour tous les Envoyés de Hollande qui étoient ſur ma route; & après m'avoir exagéré, de la maniere du monde la plus vive, l'envie qu'il avoit de me voir dans ſon Pays, il m'exhortoit pourtant à ſuivre l'avis de mon oncle pour l'intérêt de ma ſanté, & à reſter juſqu'au printemps à Geneve; & je vis

bien que mon oncle Petit lui avoit dicté cet endroit de sa lettre. J'en reçus aussi dans le même temps une de Paris de mon oncle Cotton, auquel j'avois écrit de Geneve. Comme je ne lui avois pas marqué que Madame Saporta fût restée à Lyon, il nous croyoit toutes deux hors du Royaume, & ne pouvoit se consoler d'y avoir en quelque maniere contribué par les ménagements qu'il étoit cause qu'on avoit eus pour nous. Il nous exhortoit fort à revenir; & pour nous y engager, après bien des raisons de controverse, il nous disoit qu'il étoit mourant : qu'il ne souhaitoit que de pouvoir m'assurer son bien : que pour cela il falloit raisonner ensemble : qu'ainsi il falloit, sans balancer, le venir trouver à Paris, du moins l'une ou l'autre : que ceux qui avoient mérité la roue trouvoient un asyle dans cette grande Ville, où il étoit aisé de rester *incognito* : qu'en devenant Catholique il n'étoit pas devenu traître : qu'ainsi nous ne risquerions pas plus auprès de lui qu'à Geneve, où nous pourrions retourner, si ses raisons ne nous persuadoient pas, dès que nous aurions pris des mesures pour nous conserver son bien : mais sur-tout, il nous disoit de nous hâter si nous voulions le trouver en vie. Cette lettre me toucha sans pourtant m'ébranler. Je la fis voir à mon oncle Noguier, & à quelques autres Ministres, qui furent d'avis que, puisque mon on-

cle Cotton ſe retranchoit à demander l'une de nous deux, & que Madame Saporta étoit encore en France, il étoit à propos, pour concilier toutes choſes, qu'elle allât à Paris trouver Monſieur ſon frere, puiſqu'elle n'y ſeroit pas plus expoſée qu'à Lyon, & qu'il lui ſeroit auſſi aiſé de ſortir par-là. Ainſi j'envoyai à Madame Saporta la lettre de mon oncle Cotton, & je lui conſeillai de prendre le parti que je viens de dire, d'autant mieux qu'elle m'écrivoit qu'il lui étoit impoſſible de venir à Geneve de tout l'hiver, les neiges ayant rendu les chemins des montagnes tout-à-fait impratiquables; ainſi je comptois qu'elle ſeroit encore plus ſûrement auprès de ſon frere pendant ce temps-là. La lettre de mon oncle, mes conſeils, autoriſés de ceux dont je viens de parler, & ſur-tout la tendreſſe de Madame Saporta pour ſon frere, l'engagerent à l'aller trouver. Elle prit vîtement la diligence, & fut en peu de jours auprès de lui. Il fut très-fâché de la voir arriver ſans moi, ou de ne me pas voir arriver à ſa place; il ne put pas s'empecher de lui en témoigner ſon chagrin, & il me le marqua en des termes très-forts dans une lettre qu'il m'écrivit là-deſſus, où il me diſoit, que quand il s'étoit retranché à l'une des deux, il avoit compté que ce devoit être moi qui l'irois trouver, puiſque c'étoit moi que ſon bien regardoit;

& qu'étant une jeune perſonne, je devois être plus attentive à ma fortune que Madame Saporta, qui étoit déjà au bout de ſa courſe : mais que puiſque cela étoit fait, il n'en falloit plus parler ; que je devois ſonger ſeulement au remede, qui étoit de partir vîte & le venir trouver. Il m'aſſuroit encore qu'on ne me feroit aucune violence ſur la Religion, & qu'il ne prendroit ſur moi que le droit de répréſentation, après quoi je pourrois prendre mon parti, & retourner à Geneve ſi je le voulois, après avoir pris des meſures pour y être mieux à mon aiſe. Avec cela il m'envoyoit une lettre de change de deux cens francs ſur M. Pierre Perdreau, pour faire mon voyage : & pour m'y mieux déterminer, il avoit obligé Madame Saporta de m'écrire en conformité. La bonne femme me marquoit de m'en fier à elle, & de partir ſans raiſonner & ſans prendre conſeil de perſonne. Comme elle m'avoit inſpiré tout ce que j'avois de zele pour la Religion, ſa lettre étoit fort capable de me tenter. Je la fis voir, & celle de mon oncle Cotton, à mon oncle Noguier, qui venoit ſouvent de Lauſanne à Geneve. Il en conféra avec M. Rouvieres de Nîmes, & quelques autres amis, & l'on conclut qu'il falloit me tirer au plutôt de Geneve, de peur que je ne ſuccombaſſe enfin à la tentation. Ainſi, comme nous étions déjà dans

le mois de Mars, & que mon oncle Noguier ſe diſpoſoit à partir bientôt pour la Hollande, il ſe réſolut de me mener avec lui, & de me remettre à la Haye entre les mains de mon oncle Petit, qui, comme je l'ai déjà dit, m'avoit marqué d'y venir. Comme je n'ai jamais aimé d'être à charge, j'avois beaucoup de peine à me réſoudre d'aller tomber ſur les bras de mon oncle Petit, ſachant bien qu'il ne ſeroit pas fâché que je priſſe un autre parti. Ainſi je priai pluſieurs perſonnes de me chercher quelque place dans les Cours d'Allemagne. Celle qui s'y employa le plus fortement fut la Comteſſe Louiſe de Dhona : elle en écrivit en Saxe à la Comteſſe de Friſe ſa ſœur, & j'ai encore des lettres qu'elle lui écrivoit ſur mon ſujet, dans leſquelles elle parle de moi d'une maniere fort avantageuſe, comme on peut le voir par celle que j'inſere ici.

Lettre de Madame la Comteſſe de Dhona à Madame la Comteſſe de Friſe ſa ſœur.

LA Demoiſelle dont Madame de Veraſſe vous avoit parlé, ma chere ſœur, n'eſt plus à Geneve ; je vous adreſſe à ſa place Mademoiſelle Petit, qui vous rendra cette lettre. Madame de Veraſſe & moi nous intéreſſons beaucoup pour elle, & j'eſpere que les gens chez qui elle ira en ſeront ſatisfaits. Pour le peu de temps que je l'ai vue,

Digitized by Google

je lui ai remarqué beaucoup d'eſprit ; elle a été élevée avec ſoin, & a donné une grande marque de ſa piété, en abandonnant pour ſa Religion un bien conſidérable, ſans compter un grand héritage qui ne pouvoit pas lui manquer. Je ne doute point, ma chere ſœur, que ces raiſons jointes à la recommandation de Madame de Veraſſe & de moi, ne vous engagent à lui rendre de bons offices : je vous en aurai, ma chere ſœur, une obligation particuliere ; ſoyez-en perſuadée, & que je ſuis entiérement à vous, LOUISE DE DHONA.

Lettre de Madame de Veraſſe, à Madame la Comteſſe de Friſe, ſur le même ſujet.

J'Ai vu, ma chere Dame, dans la lettre de Madame votre ſœur, la bonté que vous aviez de vous employer, à ma priere, à placer la Demoiſelle dont je vous avois écrit : elle a trouvé du ſecours ailleurs ; mais en voici une autre que j'eſpere qui trouvera auprès de vous cette humeur douce & charitable qui vous attire les louanges de toutes les perſonnes qui ont l'honneur de vous connoître : vous ſerez touchée ſans doute d'apprendre ce qu'elle quitte pour ſuivre la vérité de l'Evangile ; il n'y a pas long-temps qu'elle eſt en ce Pays, & ſi elle a l'honneur de vous voir, elle vous apprendra tout ce qu'elle a ſouffert avant que

d'y pouvoir arriver. Enfin, ma chere Madame, il ne me reſte rien à vous en dire après ce que Madame votre ſœur vous écrit, & je ne doute point que vous ne trouviez, de même que nous, qu'elle a été très-bien élevée & qu'elle a beaucoup d'eſprit. Elle vous donnera auſſi des marques & de ſa vertu & de ſa piété, & dès qu'elle aura appris les manieres du pays où elle va, je ſuis ſûre que l'on en ſera très-content. Faites-lui donc connoître, je vous en conjure, ma chere Madame, que vous avez égard à notre recommandation : vous ſuivrez en cela votre inclination toute bonne & généreuſe, & qui vous porte toujours au bien, & à obliger ceux qui ont beſoin de votre ſecours; & moi, ma chere Madame, je vous en aurai une particuliere obligation, & ſerai toute ma vie, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DU MOSNIER DE VERASSE.

M. ſon époux écrivit auſſi en conformité à un frere de Madame ſa femme, à Leipſic, où je devois paſſer pour aller à Dreſde.

Lettre de M. de Veraſſe à M. Genevry, ſon beau-frere, Capitaine de Cavalerie, à Leipſic.

LA Demoiſelle qui vous rendra cette lettre, mon chere frere, ſe retire en Allemagne à cauſe des perſécutions : elle quitte

un gros bien pour ſauver ſa conſcience : il faut avoir autant de vertu & de mérité qu'elle en a pour ſe réſoudre à faire un ſi grand ſacrifice, & aller chercher une place que Madame la Comteſſe de Friſe lui procurera. Je vous ſupplie donc, Monſieur mon cher frere, de lui rendre tous les bons offices qu'il vous ſera poſſible, de l'aider de vos bons conſeils & avis. Elle en aura beſoin, s'en allant dans un Pays où les manieres ſont ſi différentes de celles de France. Mon épouſe votre ſœur lui a donné des lettres pour Madame la Comteſſe de Friſe, afin qu'elle en prenne ſoin. Je ne réponds pas encore à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en réponſe de celle que je vous avois écrite par M. de Chaidens, qui a trouvé à ſe bien placer à Berlin. Tout ſe porte bien céans ; je prie Dieu pour votre conſervation, & vous prie de me croire toujours, mon cher frere, entiérement votre,

DE VERASSE.

Madame la Comteſſe de Dhona voulut auſſi m'envoyer chez la Comteſſe de la Lippe ſa parente ; mais mon oncle preſſoit ſi fort ſon départ & le mien, qu'il ne nous donnoit pas le temps d'attendre les réponſes de ces Dames, ni à moi celui de réfléchir ſur le parti que je devois prendre. Pendant ce temps-là il m'arriva une aventure qui

Digitized by Google

acheva de me déterminer à quitter Geneve. Toutes les perſonnes de conſidération de cette Ville me firent l'honneur de me venir voir, & je leur rendis exactement leurs viſites ; ſi-bien qu'un jour que j'allai pour cela chez Madame Craſſel, je la trouvai auprès de ſon feu avec un Monſieur & une Dame que je ne connoiſſois pas. La Dame étoit fort magnifique, & j'aurois dû comprendre par-là qu'elle n'étoit pas de Geneve, ne la voyant pas ſujette à la réforme ; mais il y avoit tant d'étrangers dans cette Ville, que je ne penſai point à ce que cette Dame pouvoit être. Madame Craſſel, après les compliments ordinaires, me demanda comment je me trouvois à Geneve, & ſi ma ſanté s'accommodoit de l'air de ce Pays-là ? Ha ! lui dis-je, Madame, je me porte le mieux du monde à Geneve, & la joie de me voir en Pays Chrétien ne me permet pas d'être ſenſible à autre choſe. La Dame inconnue dit alors d'un ton fier, en ſe tournant vers moi : Mademoiſelle vient-elle de Turquie ? Je connus alors la faute que j'avois faite, & combien il eſt imprudent de parler ſans connoître les perſonnes devant qui on parle. Cependant, comme il n'eſt feu que de jeune prêtre, je ne voulus pas me démentir, & je répondis ſur le même ton, que je venois d'un pays encore plus Turc, puiſque les vrais Chrétiens y étoient

plus perſécutés qu'en Turquie. Madame Craſſel changea la converſation, dans laquelle le Monſieur ne dit pas un mot. Je me retirai peu de temps après. Madame Craſſel me dit en me reconduiſant, qu'elle étoit très-fâchée de ne m'avoir pas avertie que c'étoit-là Monſieur le Réſident de France & ſa femme. Dès que je fus ſortie, la Réſidente ſe plaignit vivement de mon indiſcrétion, & pria ſon mari d'en demander raiſon à Meſſieurs les Syndics. Son mari qui étoit politique, voulut l'appaiſer, en lui diſant que j'étois fort jeune, & que je n'avois pas ſu que ce fut-elle : mais tout cela ne m'excuſoit point dans ſon eſprit, & elle vouloit être vengée. Il entroit beaucoup de politique dans ce grand reſſentiment qu'elle faiſoit paroître, & elle prétendoit par-là faire voir à ſon mari qu'elle étoit Catholique de bonne foi : car voici l'hiſtoire de cette Dame. Elle étoit niece de cette Madame Craſſel, chez qui la ſcene s'étoit paſſée, & fille de Madame Fremond de Lyon. Elle avoit été mariée à Geneve avec M. Andrion, duquel elle étoit veuve. Lorſque M. Dupré arriva à Geneve avec le caractere de Réſident, il s'attacha à elle & en fut écouté ; ſi bien que dans peu de temps ils furent d'aſſez bonne intelligence. Pour tromper le public, ils attendirent un jour ſolemnel pour couronner leurs amours avec éclat : ce fut

Digitized by Google

le jour de l'Eſcalade. M. le Réſident donna, dans ſon Hôtel, une fête magnifique, où toutes les Dames de Geneve furent priées. Après le repas on donna le Bal, & dans cette confuſion Madame Andrion diſparut ſans qu'on y prît garde. Le Réſident la ſuivit un moment après, & ils furent tous deux dans ſa Chapelle faire benir leur mariage, après que la Dame eut fait abjuration de la Religion Proteſtante. Dès que ces deux cérémonies furent faites, on vint dire à la compagnie que M. le Réſident & Madame la Réſidente prioient qu'on continuât de ſe divertir, & faiſoient leurs excuſes à l'aſſemblée de ce qu'ils ne pouvoient pas y reſter plus long-temps. Tout le monde fut fort déconcerté d'un pareil compliment ; chacun ſortit en déſordre, & l'on ne parla d'autre choſe juſqu'à ce que l'arrivée des refugiés donna une nouvelle matiere aux converſations de la Ville. Mon affaire avec la Réſidente fit d'abord grand bruit : on louoit hautement mon zele & ma fermeté. Madame la Comteſſe de Dhona m'envoya chercher pour ſavoir ce qui en étoit, & l'on m'obligea à me cacher pendant quelque temps pour laiſſer paſſer le reſſentiment de cette Dame : mais il devint tous les jours plus grand, par la maniere avantageuſe dont on parloit de moi là-deſſus, & les réflexions oppoſées qu'on faiſoit ſur le chapitre de la Réſidente ;

Digitized by Google

finité de connoiſſances ; j'y en fis même de nouvelles, car tout le monde avoit envie de me voir. On me traitoit d'héroïne ſur ce qui s'étoit paſſé entre la Réſidente & moi, & l'on me félicitoit de ce qu'à mon âge je ſouffrois déjà pour la juſtice. Huit jours ſe paſſérent de cette maniere, à faire & à recevoir des viſites, à aller au Prêche, & à voir toutes les curioſités de la Ville. Ce que j'y trouvai de plus beau, c'eſt l'Egliſe qu'on appelle de Notre-Dame : elle a été aux Catholiques Romains, & l'on voit encore dans le Chœur les Tombeaux de pluſieurs Evêques & d'autres perſonnes de conſidération, avec leurs ſtatues en marbre. Il y a dans ce Chœur une grande vitre qui forme une ſeule roſe, cela eſt aſſez particulier : mais ce qui me frappa le plus, ce furent les piliers de marbre, qui paroiſſent ſoutenir la voûte de l'Egliſe, & qui ſont d'une hauteur prodigieuſe & extrêmement déliés. Cette Egliſe eſt dans l'endroit le plus élevé de la Ville ; car Lauſanne n'a pas été bâtie en pays uni, & l'on n'y ſauroit faire trois pas de niveau. A cela près c'eſt un fort joli endroit, & où il y a très-bonne compagnie. Après y avoir paſſé huit jours, comme je viens de le dire, nous partîmes avec un convoi qui devoit nous conduire à Berne. Mon oncle avoit un frere qui vouloit auſſi aller chercher fortune en Hollande, avec ſa femme & deux enfants : on

Digitized by Google

nous mit tous sur une charrette, & ma vieille compagne de couche aussi, qui prenoit le même chemin. Comme ces sortes de voitures sont fort rudes, j'avois de la peine à en soutenir les cahos ; mais enfin on se fait à tout. Nous fumes coucher à Modon, le lendemain dîner à Payerne ; un peu après la dînée on nous fit remarquer, auprès d'un lieu qu'on appelle Vange, un pilier antique sur lequel une cigogne vient tous les ans faire son nid ; & ce fut-là où je commençai pour la premiere fois à voir de ces sortes d'oiseaux, qui, à ce que disent les Habitants de ces Pays-là, ne se plaisent que dans les Républiques, puisqu'on n'en voit point dans aucun Royaume. En effet, j'en ai trouvé quantité en Hollande, mais point en Angleterre. Je ne dis pas que ce soit par cette raison, ce seroit en attribuer à ces animaux, & se brouiller par-là avec le Sr Descartes. Ainsi, sans m'ingérer de décider entre les Philosophes anciens & les modernes, je laisse aux Naturalistes le soin de s'exercer là-dessus. Nous couchâmes ce soir-là à Morat, & un peu avant d'arriver à cette Ville, on nous montra une Chapelle toute grillée des quatre côtés, où sont entassés, les uns sur les autres, les os de cinquante mille Bourguignons que les Suisses défirent dans les plaines de ce Pays-là, & que l'on rassembla pour en faire cette ma-

niere de trophée. Le lendemain nous partîmes de Morat, & fûmes coucher à Berne le troiſieme jour de notre marche. Quand nous fûmes aux portes de Berne, les Gardes arrêterent notre charriot. Nous ne ſavions d'abord ce que cela vouloit dire ; mais un moment après un d'eux marcha devant, & nous conduiſit au logis du Faucon, qui eſt le meilleur de la Ville, & je ne ſaurois aſſez louer ici la charité de Meſſieurs les Suiſſes, qui défrayoient ainſi tous les refugiés qui paſſoient dans leur Pays. Nous nous repoſâmes huit jours dans cette bonne Auberge aux dépens de Meſſieurs de Berne, & quand nous en voulûmes partir, on nous fournit des voitures juſques à Zurich, & on donna ordre à nos conducteurs de nous défrayer ſur la route ; ſi bien que nous n'avions pas la peine de compter dans les Cabarets, qui eſt, ſelon moi, un des plus grands déſagréments de voyage ; & l'on alloit comme cela d'étape en étape, d'un Canton à l'autre, tous les Cantons pratiquant la même hoſpitalité. Berne eſt une très-belle Ville, bien bâtie & bien fortifiée ; les dehors en ſont charmants. Nous paſsâmes avant d'y arriver dans des bois enchantés ; mais ce qui me ſurprit, ce fut de voir ſur les écorces des arbres, des chiffres & des lettres gravées, tout comme ſi l'on eût été ſur les rives du Lignon. J'avoue que je

n'aurois pas cru trouver tant de galanterie & de délicateſſe parmi les Suiſſes ; cependant cela eſt ainſi, & preſque tous les arbres en font foi. En entrant dans la Ville, on nous fit remarquer le géant Goliath, qui eſt tout armé ſur la porte, & le petit David qui eſt vis-à-vis ſur une fontaine, la fronde à la main. Il y a une infinité de fontaines comme cela, avec des figures qui répréſentent des hiſtoires ſaintes & profanes, & ce qu'il y a de plus agréable dans cette Ville, c'eſt que quelque temps qu'il faſſe on peut y aller à couvert ; car il y a de chaque côté des rues des arcades comme celle de la Place-Royale de Paris, & cela dans toute la Ville ; ſi bien qu'il n'y a que les chevaux & les voitures qui paſſent dans le milieu des rues, & que l'on y eſt toujours à l'abri des boues & des injures de l'air. Dès que je fus à Berne, je courus chez M. Lavoyer d'Herlac, pour voir M. Peirol, ce zélé Miniſtre de Nîmes duquel j'ai déjà parlé, qui fut ravi de voir arriver une de ſes brebis. Il m'offrit de me faire placer à Berne ; mais j'étois réſolue à continuer mon voyage avec mon oncle Noguier, & à me déterminer, quand je ſerois à Francfort, ou à aller en Saxe, ou à la Haye chez mon oncle Petit. Le bon M. Peirol me donna un témoignage fort ample & fort avantageux, que j'ai toujours gardé, que j'ai cru devoir inſérer ici.

Atteſtation de M. Peirol *Miniſtre de* Nîmes, *ſouſcrite par pluſieurs autres Paſteurs, donnée à* Berne *le* 11 *de Mars* 1686, *en faveur d'Anne-Marguerite* Petit.

NOus Paſteurs ſouſſignés, certifions que Demoiſelle Anne-Marguerite Petit, fille de feu M. Petit, Gentilhomme, a toujours fait profeſſion de notre ſainte Religion, & montré dans ſa conduite toutes les vertus qu'on demande des perſonnes de ſa qualité & de ſon ſexe. Elle a joint à une exacte connoiſſance de ſa Religion, un grand zele pour la profeſſer, & a ſacrifié ſes biens, & s'eſt expoſée à beaucoup de dangers & de fatigues pour pouvoir ſervir Dieu ſelon les mouvements de ſa conſcience. C'eſt le témoignage que nous lui rendons, la recommandant à la grace de Dieu, & priant ceux de nos freres auxquels elle s'adreſſera, de la reconnoître pour un vrai membre du Corps Myſtique de Chriſt.

A Berne ce 11 de Mars 1686. Peirol, Paſteur de l'Egliſe de Nîmes.

M. E. de Sauſſure, Miniſtre Français de Berne.

Brugner, Paſteur de l'Egliſe du Cheylar.

Je ſouſcris de bon cœur à ce témoignage, comme connoiſſant la piété & le zele de Mademoiſelle Petit. Arbuſſi, Miniſtre de l'Egliſe de Puilaurens.

Digitized by Google

Bouton, Miniſtre d'Aleth en Languedoc.

Noguier, ci-devant Miniſtre de Bernis en Languedoc près de Nîmes, & maintenant appellé pour être Paſteur à Groningue.

De Barthelemy, Paſteur de l'Egliſe de Moliere en Cévenes.

Noguier, Miniſtre de Boucairan au Bas-Languedoc.

Labrune, autrefois Miniſtre de Madame la Préſidente de Vignoles dans ſon Château de Cornonterail en Languedoc. A Heidelberg ce 15 d'Avril 1686.

Et que tous les Miniſtres de ma connoiſſance voulurent bien ſouſcrire. Je trouvai à Berne une Dame de Nîmes, nommée Madame d'Arbeau, qui s'étoit retirée dans ce Pays-là avec neuf enfants, quelque temps après le changement de ſon mari, & un peu avant le changement général. Comme elle étoit ſortie avant la foule, toute la charité des gens de Berne s'étoit répandue ſur elle & ſur ſa famille; chacun lui avoit pris de ſes enfants. M. de Graferier la logeoit chez lui, & outre tous les préſents qu'elle recevoit, elle avoit encore une penſion de l'Etat pour vivre; ſi bien que je la trouvai là fort agréablement. Elle avoit toujours bonne compagnie dans ſon poëſle, & M. d'Arbuſſi, Miniſtre de Puilaurens, étoit

Digitized by Google

un des plus assidus chez elle. C'étoit un des hommes du monde qui avoit le plus d'esprit & de délicatesse ; il faisoit fort joliment des Vers : ce fut lui qui répondit, par une tendre Elégie, à ceux que M. d'Arbeau avoit envoyés à sa femme. Je passai-là huit jours que nous restâmes à Berne, dans cette cotterie. Madame Vildein, femme du Lieutenant-Colonel du Régiment d'Herlac, nous donna à tous un magnifique cadeau ; nous nous promenâmes beaucoup, nous allâmes voir l'Eglise Allemande, qui est très-belle, l'Arsenal, les ours, que l'on garde dans les fossés de la Ville, parce qu'elle en porte pour Armes ; & enfin, le jour marqué pour notre départ étant venu, on nous embarqua sur la riviere de d'Aar, qui, quoiqu'elle ne soit pas fort rapide, est pourtant très-dangereuse, à cause des rochers qu'on y rencontre. Nous faillîmes à y périr le second jour de notre navigation, tout auprès de . . . Notre batelier nous crut perdus, & les gens du lieu, qui voyoient de loin ce qui se passoit, ne comptoient pas que nous pussions nous sauver. Nous en fûmes quittes pourtant pour la peur, que je ne marquai pas sentir, à ce qu'on dit, autant que le reste de la troupe, soit courage ou témérité. Nous arrivâmes au gîte, tous mouillés, parce qu'il étoit entré beaucoup d'eau dans notre bateau. En entrant dans un poëfle nous trou-

Digitized by Google

vâmes deux Meſſieurs qui jouoient ; leurs habits étoient fourés de peaux de zibelines, & ils avoient tout l'air de perſonnes de qualité. On appelloit l'un le Marquis de Quaſtrane, & l'autre le Baron de Serres : ils nous dirent qu'ils étoient Eſpagnols, & qu'ils venoient de Veniſe ; il voulurent ſouper avec nous. Il s'étoit joint à notre colonie une Demoiſelle de Châlon-ſur-Saone, appellée Mademoiſelle Plante-Amour. Je ne crois pas que ce fuſſent des armes parlantes, car elle n'étoit rien moins que belle : cependant, pour me ſéparer de ma vieille coucheuſe, je m'étois jointe à elle, & nous tâchions tous les ſoirs d'avoir quelque méchant grabat à nous deux. Comme nous étions les deux plus jeunes de la troupe, les deux étrangers ſe placerent auprès de nous à table, & nous dirent de ces honnêtetés circulaires que les hommes ſe ſont fait une habitude de débiter. Ils prierent même ma compagne, qu'ils trouvoient plus aiſée à perſuader que moi, de m'engager à paſſer la nuit à cauſer tous quatre dans un poëſle ; car ma vieille s'étoit allé mettre, pendant que nous ſoupions, dans le lit que nous avions arrhé pour nous deux, & il n'y eut jamais moyen de l'en tirer. Tout ce qu'elle put faire fut de nous offrir de nous y faire placer, & de coucher au milieu de nous deux. Cela ne nous accommodoit pas ; je n'avois garde non-plus

d'accepter le parti que ces Meſſieurs avoient propoſé à ma compagne, & je pris un petit ſac de ſel, que je mis ſous ma tête, & me couchai par terre dans la chambre de mon oncle, ſur le carreau, n'ayant autre choſe que ce ſac, qui n'étoit guere plus mou que la pierre dont Jacob fit autrefois un chevet. Ma compagne ſuivit mon exemple, & ſe coucha auſſi par terre à mon côté. Quand il fit jour elle deſcendit, & trouva les deux cavaliers dans le poëſle, qui ne s'étoient pas couchés de toute la nuit. Ils m'envoyerent dire par l'Hôte, qu'ils ne vouloient pas partir ſans me ſouhaiter le bon jour; mais je ne voulus deſcendre qu'avec mon oncle & ma tante. Je les trouvai prêts à monter à cheval; ils redoublerent encore leurs honnêtetés à mon égard, & après leur avoir ſouhaité un bon voyage, nous regagnâmes notre bateau, qui nous conduiſit à une demi-journée de Zurich; nous fîmes le reſte du chemin en charrette, & quand nous entrâmes dans la Ville, nous trouvâmes, comme à Berne, des gens qui nous menerent dans un Cabaret, aux dépens du Canton. Nous nous repoſâmes encore huit jours à Zurich, où nous trouvâmes M. & Madame Teiſſier de Nîmes; & c'étoit un grand agrément pour moi de me voir ainſi toujours en pays de connoiſſance. Zurich eſt une grande & belle Ville, une riviere paſſe dans le mi-

Digitized by Google

lieu ; mais avec cela Berne me plaît davantage. Les femmes n'y ſont pas miſes d'une maniere ſi extraordinaire ; car excepté la cape qui eſt une coëffure de peau, faite à peu près comme les perruques d'Abbé, & qui ſied très-bien aux jolies perſonnes ; à cela près, dis-je, & qu'elles ſont habillées modeſtement, elles ſont faites comme les autres gens, & du moins on leur voit le viſage. Les filles laiſſent pendre leurs cheveux natés par groſſes treſſes, & les femmes ſe cachent ſous la cape ; ainſi, du premier coup d'œil on démêle une fille d'avec une femme ſans s'y méprendre : mais l'habillement des Dames de Zurich eſt quelque choſe de terrible : il eſt d'un gros drap noir, pliſſé & ample, comme les frocs des Religieux Bénédictins, avec des manches pendantes ſur les côtés : elles croiſent leurs bras dans des grandes manches ; elles ont ſur leur tête un bandeau qui deſcend juſqu'aux yeux, & un grand linge épais par-deſſus, & ſous le menton un autre linge pliſſé comme un eſſuie-mains, qui leur couvre juſqu'à la lévre ſupérieure, ſi-bien qu'on ne leur voit que le bout du nez. Elles vont à l'Egliſe & en reviennent toutes en bande, deux à deux, la vue baiſſée, & l'on diroit, à les voir marcher en cet ordre, que c'eſt une proceſſion de Moines noirs ; après cela elles ſe renferment chez elles. Les ménages ſont unis dans ce Pays-là : on y

marie les gens fort jeunes, & la ſévérité des Loix fait que chacun s'en tient à ſa chacune, & que quand on n'a pas ce que l'on aime, on aime ce que l'on a; car l'adultére y eſt puni de mort, & on n'y entend pas de raillerie; ainſi une femme peut compter ſur la fidélité de ſon époux, & par-là elle eſt à l'abri de la jalouſie, maladie ſi cruelle chez les autres Nations. On nous fit voir l'Arſenal & la Bibliotheque, qui ſont ce qu'il y a de plus curieux à Zurich. Il me ſouvient que j'y vis la peau d'une femme, qui étoit préparée comme un chamois; il y avoit quantité de ſquélettes, & cent autres choſes qu'on eſtimoit beaucoup, & que je ne trouvai pas fort réjouiſſantes.

Comme notre colonie groſſiſſoit tous les jours, & que nous faiſions recrue par-tout où nous paſſions, nous nous ſéparâmes en deux bandes. Les Meſſieurs de Zurich nous donnerent deux charriots pour nous conduire à Schaffouſe. Mon oncle & ma tante ſe mirent dans le premier, & je fus deſtinée à entrer dans le ſecond avec leur frere & leur belle-ſœur. Comme mon oncle vouloit prêcher le Vendredi Saint à Heidelberg, il n'arrêta pas à Schaffouſe, & nous l'en trouvâmes parti quand nous y arrivâmes; mais il nous fit dire par un jeune Miniſtre, nommé M. Salue, qu'il nous attendroit à Heidelberg. Ce jeune Miniſtre étoit de notre

Pays ; & comme il vouloit auſſi aller en Hollande, il ſe joignit à nous, & fut reçu dans le charriot que les Meſſieurs de Schaffouſe nous donnerent pour nous conduire juſques hors de leurs Terres. Nous entrâmes après cela dans la Souabe, où l'on nous avoit dit qu'il y avoit du danger à courir, par la férocité des Payſans & la quantité de voleurs dont tous les bois étoient remplis. Nous aurions bien voulu éviter ce paſſage ; mais comme la France tenoit pluſieurs Places le long du Rhin, nous ne pouvions l'aller prendre qu'à Mayence, & il falloit faire tout ce chemin-là par terre. Nous paſſâmes la Souabe ſans qu'il nous arrivât aucune mauvaiſe aventure ; mais nous ne trouvâmes plus dans toute la route que de très-mauvais gîtes, & il ne fallut plus ſonger à coucher dans des lits. Quand nous arrivions le ſoir, tantôt mouillés juſques aux os, tantôt grillés par le Soleil, d'autrefois gelés par le froid, & quelquefois après avoir eſſuyé en un même jour la rigueur des quatre ſaiſons, on nous faiſoit entrer dans un grand poëſle ouvert des quatres côtés, & dont toutes les murailles n'étoient que vîtres. Il y avoit au milieu de cette chambre une longue table entre deux bancs de même, ſur leſquels on nous faiſoit aſſeoir. Nous avions à côté de nous des Allemands à longue barbe, qui fumoient & buvoient de la maniere du mon-

de la plus grave. Nous avions beau demander à manger, il n'en étoit ni plus ni moins, & il falloit attendre une certaine heure ; après quoi, quand on n'eſpéroit plus que perſonne vînt, on ſervoit un ſouper qui n'étoit pas ordinairement fort ragoûtant. On ne donne jamais dans ce Pays-là ni couteau ni fourchette, & l'on ſuppoſe que chacun en doit porter avec ſoi ; on ne connoît pas non-plus l'uſage des ſerviettes, & tout ce que vous pouvez faire, c'eſt de vous eſſuyer la bouche avec les bouts de la nappe. Après le ſouper nous voyions entrer une ſervante, ou un valet d'écurie, avec quantité de bottes de paille qu'ils étendoient par terre, & nous faiſoient entendre que c'étoit-là où nous devions coucher, ſans nous donner de couvertures. Ceux qui avoient des menteaux s'en ſervoient, & les autres n'étoient pas couverts ; mais heureuſement il ne faiſoit pas froid dans ces poëſles. Il arrivoit quelquefois que, lorſque nous avions envie de dormir, il y avoit des Allemands qui étoient en train de boire & de fumer, & qui ſe mettoient à hurler en leur langue quelque chanſon bachique, & à former une cacophonie épouvantable, ſans qu'il y eût moyen de les faire taire, & ils continuoient ce train juſqu'à ce que, crevés à force de boire, on les voyoit tomber ſous la table. Cependant, avec toutes ces manieres barbares, il

y régnoit une grande bonne foi ; jamais ces hommes, soit qu'ils fussent sous, ou qu'ils ne le fussent pas, ne nous disoient plus haut que notre nom. Dès le bon matin nos charretiers nous crioient de nous lever, ce qui étoit bientôt fait, & nous trouvions l'Hôte qui nous attendoit au passage, avec une ardoise, sur laquelle ce que nous lui devions étoit marqué, qu'il falloit payer sans hésiter ; car si on l'obligeoit à recompter, il grossissoit à coup sûr le compte ; ainsi le mieux étoit de ne point disputer. Voilà comme nous fûmes dans toute l'Allemagne. Après avoir passé toute la Suabe, nous entrâmes dans le Pays de Wirtemberg, voisin du Neker & du Danube. Tubingen en est la Capitale, & c'est-là où l'on voit les tombeaux des Princes. Nous arrivâmes dans cette Ville à midi, & dans le temps qu'on tranchoit la tête à un pere & à sa fille, accusés d'inceste ; toute la Ville étoit assemblée à ce spectacle. De Tubingen nous fûmes à Stoukar, qui est le Versailles des Princes de Wirtemberg, & le lieu où ils font leur séjour ordinaire. Nous en visitâmes toutes les beautés, & nous nous arrêtâmes sur-tout à examiner cette grotte dont tant d'Historiens ont parlé, & de laquelle je ne ferai pas la description, parce que je ne pourrois être qu'un foible écho. Il y a encore au même endroit une Orangerie aussi belle que celles qu'on voit

Digitized by Google

en Italie ; on la garantit des rigueurs du froid en entourant, tous les hivers, cette petite forêt de murailles, où l'on fait plusieurs cheminées, & par le moyen du feu on trouve celui de tempérer l'air, & de conserver ces arbres qui sont très-beaux. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut de voir sur la porte de la maison du Prince, en bon Français : *le calme a succédé à l'orage.* On me dit qu'il avoit fait graver ces mots lorsque, par le secours de la France, il fut rentré dans ses Etats qu'on lui avoit envahis. On nous fit voir dans ce Château une grande salle, dont les murailles sont toutes entourées, au lieu de tapisserie, de bois de cerfs, & l'on voit au-dessous de chacun le nom de celui qui l'a tué. Nous saluâmes les Princes dans le parc : celui à qui appartenoit le Pays étoit encore bien jeune, & son oncle, qu'on appelloit alors le Prince Régent, gouvernoit pour lui. Ils me parurent tous deux fort honnêtes & fort polis. On me proposa de rester dans cette Cour, où il n'y avoit pas beaucoup de Français, & où j'aurois pû être bien placée : mais comme la vie ambulante est du goût des jeunes personnes, je voulus continuer mon voyage. Avant de quitter ce Pays-là je voulus un peu aller dans les Eglises ; on y est Luthérien, & j'étois fort curieuse de voir leurs cérémonies. Je fus contente, car je m'y trouvai un jour de

Communion. Je vis, dans le milieu de l'Egliſe, un Autel ſur lequel il y avoit un Crucifix; aux deux bouts de l'Autel deux petits Clercs tenoient un tapis pour recueillir ce qui auroit pu tomber du pain ou du vin pendant la Communion, & les Communiants faiſoient le tour de l'Autel, pour prendre d'un côté le pain, & de l'autre le vin, que les Miniſtres leur diſtribuoient. Ce ſoin que je remarquai qu'on avoit d'empêcher qu'il ne ſe perdît aucunes parcelles des eſpeces du Sacrement, me fit voir qu'ils croyoient la réalité; mais il ne la croyent que dans l'acte de la communion, & la définiſſent d'une maniere bien différente des Catholiques Romains. On chanta des Pſeaumes ou des Hymes dans cette Egliſe, & je remarquai que pendant le Sermon, toutes les fois que le Miniſtre nommoit Jeſus-Chriſt, tout le monde faiſoit une inclination de tête, comme on fait chez les Catholiques Romains. Pour les images, il ne me parut pas qu'on y fît d'attention; & ils avoient plutôt l'air de ſervir d'ornement que d'être l'objet de la dévotion du Peuple. Voilà tout ce que j'ai remarqué dans le Pays de Wirtemberg, qui eſt aſſurément très-beau. Après cela nous entrâmes dans le Palatinat, & nous arrivâmes à Heidelberg, qui en eſt la Capitale, la veille de Pâques. Nous y trouvâmes mon oncle Noguier, & nous en repartîmes

tous enſemble, après nous y être repoſés le jour de Pâques, que nous paſſâmes à l'Egliſe, & à voir ce qu'il y avoit de curieux dans la Ville. On nous mena dans des jardins qui ſont ſur le bord du Neker : mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt le grand Tonneau qu'on appelle le foudre d'Heidelberg. Les tombeaux des Princes Palatins, qui étoient dans la grande Egliſe, étoient auſſi aſſez beaux : mais peu de temps après les Troupes Françaiſes violerent le reſpect qui étoit dû aux cendres de tant de Héros ; car j'ai oui dire à des Officiers de Dragons, qu'ils en avoient vu déterrer quantité par les ſoldats, qui cherchoient à faire de l'argent des cercueils de plomb dans leſquels ils étoient. Nous partîmes donc d'Heidelberg le lendemain de Pâques, dans une maniere de coche ou de diligence, qui nous fit marcher nuit & jour juſques à Francfort, où nous arrivâmes ſur la fin de la Foire, après avoir paſſé par Spire, où eſt la Chancellerie de l'Empire. Francfort eſt une Ville Impériale ſur le Mein, en Franconie, dans le Dioceſe de Mayence. Elle eſt diviſée en deux par la riviere, & célebre par ſes Foires, & parce qu'on y fait l'élection de l'Empereur depuis la Bulle d'Or, qui eſt une conſtitution fameuſe qui ſe fit du temps de Charles IV. Charlemagne l'augmenta, après avoir défait les Saxons. Ses

Digitized by Google

édifices les plus considérables sont l'Eglise de Saint Barthelemi, l'Hôtel de Ville & le Palais Impérial ; les maisons y sont bâties de bois. Quand nous fûmes à Francfort, mon oncle alla chez M. Jacob Couvreur, où il devoit trouver les lettres de mon oncle Petit. Il y en trouva effectivement, & dans le temps que mon oncle Petit m'écrivoit qu'il m'attendoit avec impatience, il marquoit à mon oncle Noguier de m'engager à aller de Francfort en Saxe ; si-bien que mon oncle Noguier, pour lui faire plaisir, me parla en homme qui comptoit que nous allions nous séparer ; & comme il n'y avoit plus à Francfort de Marchands de Leipsic, il pria un Ministre Français de se charger de me trouver quelque bonne compagnie pour aller dans ce Pays-là, & se résolut de me laisser à Francfort avec cette recommandation. Mais après y avoir réfléchi, je ne trouvai pas à propos que je dusse rester ainsi dans un Pays où je ne connoissois personne, pour m'en aller dans un autre où je ne savois pas si l'on auroit trouvé à me placer : car, comme je l'ai déjà dit, Madame la Comtesse de Dhona n'avoit pas eu le temps d'avoir des réponses de ces Pays-là lorsque je partis de Geneve ; ainsi je crus que je ferois mieux de continuer mon voyage jusqu'à la Haye, d'autant mieux que le plus difficile en étoit fait, & qu'il n'y avoit plus qu'à aller

Digitized by Google

par eau. Je comptois que mon oncle, par le moyen des amis qu'il disoit avoir par-tout, m'auroit peut-être trouvé quelque place, & qu'en tout cas je pourrois écrire, de la Haye, à Madame la Comtesse de Dhona, pour savoir ce qu'on lui auroit répondu de Saxe. Je dis ma résolution à mon oncle Noguier, qui ne la goûta point, & qui me dit qu'il avoit compté de me laisser à Francfort. Comme je ne voyageois pas à ses frais, je ne savois que penser de l'envie qu'il avoit de se défaire de moi, & je trouvois de la dureté à me vouloir abandonner toute seule dans un Pays étranger dont je n'entendois point la langue, & où je pouvois tomber malade. Enfin, je dis à M. Noguier que les chemins étant libres, je voulois aller à la Haye, puisque mon oncle Petit le souhaitoit, & que je ne voyois pas ce qui pouvoit l'obliger à s'y opposer. J'eus même là-dessus une discussion un peu vive avec lui; sa femme vouloit qu'il me développât le mystere; mais la peur de désobliger M. Petit l'en empêcha, & il aima mieux essuyer toute ma mauvaise humeur. En effet, comme j'ignorois ses principes, j'étois indignée de son procédé, & je ne pouvois pas m'empêcher de le lui faire connoître, & tout ce qu'il me disoit pour m'obliger à rester, me déterminoit à continuer mon voyage; ainsi il fallut qu'il consentît à ce qu'il

Digitized by Google

ne pouvoit empêcher. Toute la troupe loua un bateau à frais communs, & nous nous embarquâmes ſur le Mein, qui nous conduiſit au Rhin. De Francfort nous fûmes à Mayence ; nous paſsâmes devant une vieille maſure qu'on appelle la Tour des Rats : on prétend qu'un Evêque de Mayence étant, par un châtiment du Ciel, pourſuivi par ces inſectes, avoit fait bâtir cette Tour dans le Rhin, croyant que les Rats ne pourroient y aborder, parce qu'elle forme une eſpece de petite iſle : mais dès qu'il s'y fut retiré, on vit une quantité prodigieuſe de ces animaux qui le ſuivirent à la nage, & l'allerent dévorer dans cet aſyle. Quoiqu'il en ſoit, ce reſte de Tour s'appelle encore la Tour des Rats, & ce paſſage eſt très-dangereux ; nous faillîmes à y périr, & il me ſouvient que dans ce grand danger je me mis à entonner : *hélas, Seigneur, je te prie ſauve-moi ; car les eaux m'ont ſaiſie juſqu'à l'ame.* Nos Miniſtres blâmoient un peu ma tranquillité à chanter dans une conjoncture ſi périlleuſe ; mais je leur fis comprendre après, que les Pſeaumes étant des Prieres, celle-là avoit été aſſez de ſaiſon.

Après avoir fait notre proviſion de jambon à Mayence, nous continuâmes notre navigation. Il y a ſur le Rhin quantité de ponts volants, ſur leſquels les perſonnes, les voitures, tout entre ; après quoi le pont

Digitized by Google

s en va de l'autre côté de l'eau se débarrasser de sa charge, & en prendre une autre, & ce manége dure tout le long du jour. Ces ponts sont fort grands, peints, & entourés de balustrades, & l'on en voit auprès de toutes les bonnes Villes. Quand nous fûmes à Bonn, notre batelier nous mit à terre, à l'heure du dîner, parce qu'il avoit affaire dans cette Ville, où l'Electeur de Cologne fait ordinairement son séjour. Nous entrâmes dans un Cabaret, & pendant qu'on apprêtoit le dîner, nos Ministres eurent la curiosité de s'aller promener dans la Ville, où ils furent arrêtés & menés au corps de garde, parce qu'on les reconnut pour Français; mais on les relâcha d'abord, voyant bien que ce n'étoient pas des espions. Dès qu'ils furent de retour, on se mit à table; & comme il y avoit long-temps que je n'avois rien mangé de chaud, je m'y mis aussi, quoique j'eusse soin d'user d'économie, afin que mes deux cens francs me pussent conduire à la Haye; & après le dîner j'en fus pour ma piece de trente sols, ce qui ne me fit pas plaisir. Nous séjournâmes un jour à Cologne, où je fus voir les Eglises & tout ce qu'on prétend mériter la curiosité des voyageurs. C'est dans cette Ville où l'infortunée Marie de Médicis, veuve, mere & belle-mere de Rois, finit misérablement ses jours & son exil. Nous passâmes aussi

Digitized by Google

devant la belle maiſon de l'Electeur de Treves ; elle eſt ſur le bord du Rhin, & elle arrête agréablement la vue des paſſagers. Enfin nous entrâmes dans la Weſtphalie, & nous fûmes débarquer à Weſel, Ville appartenante à l'Electeur de Brandebourg, à préſent Roi de Pruſſe. Nous y couchâmes, & le lendemain nous fûmes au Fort de Skint, cette Place qui paroiſſoit imprenable, que les Français prirent cependant avec tant de facilité dans les guerres de ſoixante & douze. Du Fort de Skint nous fûmes à Nimegue, Ville Capitale de la Province de Gueldre, où la Paix fut conclue l'an 1678. Comme c'étoit la premiere Ville des ſept Provinces que je voyois, je la trouvai d'une beauté enchantée ; les arbres qu'on voit dans les rues, la propreté, la ſymétrie des maiſons, tout cela me charmoit, & je ne croyois pas pouvoir rien trouver de plus beau. Nous y vîmes quantité d'Officiers Français, qui mangeoient-là les penſions qu'ils avoient de l'Etat, en attendant que la guerre leur donnât occaſion de ſignaler leur valeur, & d'avancer leur fortune. Entr'autres il y avoit un nommé M. de Belcaſtel, qui a pouſſé aſſez loin la ſienne. Il nous remit un paquet de mon oncle Petit, qui ayant ſu par mon oncle Noguier que je venois à la Haye, & ſachant parfaitement bien ſe déguiſer, me marquoit qu'il

m'attendoit avec impatience, & en même-temps il conſeilloit à mon oncle Noguier de s'en aller de Nimegue à Groningue, où il lui avoit procuré une place, & il lui diſoit, pour l'empêcher de paſſer à la Haye, que ſon Egliſe pourroit s'impatienter, & qu'il devoit s'y rendre ſans perdre de temps, qu'une autre fois ils pourroient ſe voir; mais que pour le coup il n'y falloit pas ſonger; qu'il devoit prendre des charriots pour Utrecht, & me mettre ſur un bateau de Roterdam, d'où je viendrois aiſément à la Haye. Il prioit même M. de Belcaſtel de ſe charger de mon embarquement. Mon oncle Noguier vit alors que ſon cher beaufrere n'avoit pas grande envie de voir ſes proches; mais comme il en avoit une fort grande de venir à la Haye, il fit ſemblant de n'avoir pu trouver de voitures par terre, & ſe mit avec moi dans le bateau de Roterdam. Nous partîmes de Nimegue à huit heures du matin, & nous arrivâmes vingt-quatre heures après à Roterdam, où le Synode étoit aſſemblé. Mon oncle Noguier fut d'abord chercher M. Claude, qui ne ſachant pas les intentions de mon oncle Petit, & croyant au contraire lui faire plaiſir, dit à mon oncle & ma tante Noguier, que n'étant qu'à trois lieues de la Haye, ce ſeroit ſe moquer de n'y pas venir. Ainſi mon oncle Noguier, autoriſé par ce conſeil, ſuivit le penchant

chant qui l'entraînoit à la Haye, & mon oncle Petit nous y vit tous arriver, malgré les précautions qu'il avoit prises pour l'éviter. Il n'en témoigna pas le moindre chagrin; au contraire il me dit que j'avois prudemment fait de ne point rester à Francfort & que j'aurois eu tort de disposer de ma personne sans sa participation; qu'il me regardoit comme sa fille, & que je pouvois rester sur ce pied-là dans sa maison. Pour mon oncle & ma tante Noguier, après les avoir gardés deux ou trois jours chez lui, il trouva le secret, sur des prétextes spécieux, de les faire décamper, sans que le pauvre M. Noguier, qui mouroit d'envie de prêcher à la Haye, pût en avoir le temps. Si j'avois été charmée de Nimegue, je la fus encore plus de Roterdam & de Delft, & bien plus encore de la Haye, qui est un séjour enchanté. Dès que j'y fus arrivée, on me dit que le Hollandais que j'avois connu à Nîmes, & dont j'ai déjà parlé, venoit tous les jours chez mon oncle pour demander de mes nouvelles; & en effet je le vis venir le lendemain, dans le temps qu'un de mes petits-cousins se disposoit à lui aller dire que j'étois arrivée. Il parut fort content de me voir, & quelques jours après il me donna à la Kermesse, qui est une maniere de Foire où l'on se promene en masque, & où l'on donne & l'on reçoit sans scrupule

des petits préſents : il me donna, dis-je, dans cette occaſion des tablettes à filagrame d'argent, doublées de vert, & garnies fort galamment de petits rubans de même couleur, qu'il ſavoit être la mienne. Il n'y avoit rien de ſi joli que la maniere aiſée dont on ſe promenoit à cette Kermeſſe. Madame la Princeſſe d'Orange ſe faiſoit un plaiſir de ſes divers déguiſements ; je l'en ai vu changer juſques a ſept fois dans une matinée, & toute ſa joie conſiſtoit à n'être pas reconnue. Il y avoit quantité de Français dans la Haye, & il y en arrivoit tous les jours ; la maiſon de mon oncle en étoit toujours pleine, & l'on pouvoit dire que c'étoit le refuge des Refugiés. Mon oncle jouoit au trictrac avec les uns, ſa femme à l'ombre avec les autres, & ſa fille ainée & moi nous cauſions avec les déſœuvrés. Elle avoit deux ans plus que moi, bien de l'eſprit & beaucoup d'agréments ſans beauté. Son plus bel endroit étoit la peau qu'elle avoit très-blanche ; mais cette peau n'enveloppoit que des os, car la pauvre fille avoit la maladie que les Anglais nomment conſomption. Elle crachoit du ſang ; & quoiqu'elle ſe flattât, comme font tous les pulmoniques, il étoit aiſé de voir qu'elle ſe flattoit mal à propos. Elle avoit une ſœur cadette qui étoit plus belle qu'elle ; mais qui ne plaiſoit pas tant, parce qu'il s'en falloit beau-

coup qu'elle eût le même tour d'eſprit. Mon oncle avoit, outre ces deux filles, trois garçons, & il avoit eu ſoin de retirer de France celui qu'il avoit laiſſé à M. du Queſne. Dès que je fus à la Haye j'écrivis à Paris à mon oncle Cotton & à Madame Saporta, pour m'excuſer de ce qu'au lieu de les aller trouver à Paris, j'étois venue en Hollande ſans leur en demander la permiſſion. Je fis voir mes lettres à mon oncle Petit, qui en fut content; mais il jugea à propos de ſupprimer les réponſes qu'on y fit; ſi bien que je fus dans une peine effroyable de n'en pas recevoir : toutes les idées les plus funeſtes me paſſoient dans l'eſprit; & comme j'aimois Madame Saporta plus que ma vie, j'arrêtois toujours ma penſée ſur ce qui la regardoit. Enfin ce ſilence m'inquiéta ſi fort, que, pour en ſavoir la raiſon, j'écrivis, à l'inſu de mon oncle Petit, à des perſonnes que je connoiſſois à Paris, qui ne manquerent pas de le dire à mon oncle Cotton, qui, jugeant par-là qu'on ne me rendoit pas ſes lettres, s'aviſa de les adreſſer à M. le Comte d'Avaux, Ambaſſadeur de France à la Haye, & M. d'Avaux me les faiſoit donner adroitement par des petits garçons, qui les mettoient dans ma robe lorſque je ſortois pour aller au Prêche; car on n'auroit oſé me venir demander chez mon oncle, je n'en ſortois que pour aller à l'E-

gliſe avec ſa femme & ſes filles. Les lettres qui me venoient de Paris étoient au commencement pleines de reproches, enſuite on ſe radouciſſoit un peu ; & enfin on en revenoit tout de plus belle à me ſolliciter de revenir à Paris. Comme on me marquoit qu'on avoit répondu à mes premieres lettres, je ne pus m'empêcher de demander des réponſes à mon oncle Petit, qui comprit par-là que j'avois quelque correſpondance ſecrette, & cela fit qu'on m'obſerva de plus près. M. Petit étoit naturellement fort défiant ; ainſi la contrariété étoit ſi grande chez lui, que ſi je me mettois à la fenêtre il falloit en donner une bonne raiſon. A cela près ſa maiſon étoit fort agréable par la bonne compagnie qui y venoit tous les jours. De tous les Meſſieurs qui y étoient les plus aſſidus, il n'y en avoit point de qui je fuſſe ſi bonne amie que des Barons de Verlial & de Mauſac ; c'étoit la plus belle amitié du monde, & le premier s'accoutuma ſi bien à m'appeller ſa ſœur, qu'il n'en a pas encore perdu l'habitude, quoiqu'il y ait dix huit ans de cela. Il y avoit dans ce temps-là à la Haye une jeune Demoiſelle chez qui on recevoit auſſi compagnie ; elle s'appelloit Mademoiſelle de Roſemond, & il y avoit ligue défenſive & offenſive entr'elle & ma couſine. Ceux qui ſortoient de chez elle en venoient faire cent mauvais

contes au logis pour faire leur cour, & en ſortant du logis ils en alloient ſans doute faire autant chez elle. Cette diviſion ne m'édifioit pas beaucoup ; mais à cela près je ne voyois le refuge que par ſon beau côté : car comme il ne venoit preſque que des hommes chez mon oncle, on n'y connoiſſoit pas cette affreuſe médiſance qui régne à préſent, & qui eſt le péché favori des dévots mal nommés. Nous paſſions fort agréablement les journées & les ſoirées ; mais dès que nous en revenions au domeſtique, ce n'étoit plus la même choſe, & il y avoit à ſouffrir de la mauvaiſe humeur de Madame Petit, dont le ſuccès de ſon jeu décidoit. Les duretés ne lui coûtoient pas beaucoup, & elle m'a ſouvent dit que ſon mari n'avoit pas de bien, que tout ce qui étoit dans la maiſon lui appartenoit, & qu'il étoit fort triſte d'être chargé des parents d'autrui. Elle craignoit encore de voir arriver ma tante Laval, qui marquoit un grand déſir de ſortir de France. Elle en écrivoit à ſon frere ; mais Madame Petit diſoit qu'une mauvaiſe récolte lui faiſoit prendre ce parti plutôt qu'un zele de Religion. Mon oncle ne relevoit point cela, & je ſouffrois dans l'eſpérance de me placer quelque part, & de me retirer de chez eux ; mais je ne voyois pas que mon oncle ſongeât à me procurer de place ; il avoit d'autres vues,

il vouloit ſe défaire de moi d'une maniere à ne plus craindre que je lui retombaſſe ſur les bras. Cependant on m'écrivoit toujours de Paris pour me ſolliciter à y aller, & je réſiſtois à cette tentation. J'appris dans ce temps-là qu'on avoit confiſqué mes biens de Nîmes, & l'on fut aſſez édifié de la maniere dont je reçus cette nouvelle : cependant je n'avois aucune reſſource, car mon oncle Cotton me mandoit que je ne devois pas compter d'avoir jamais un ſou de ſon bien à moins de rentrer dans le Royaume; & ce qui me faiſoit ſentir tout le déſagrément de mon état, c'étoit lorſqu'il falloit que Madame Petit donnât quelque choſe pour moi. Il me ſouvient que j'avois fait faire des ſouliers, & je les avois fait faire un peu hauts ; comme je ne voulois pas qu'on s'en apperçût, je les mis dès qu'on me les eût apportés, & je fis dire à ma tante qu'ils étoient bien ; mais elle les voulut voir, diſant d'une maniere mortifiante, que c'étoit bien le moins qu'elle les vît pour ſon argent. Je ſentois vivement ces reproches, j'en pleurois dans mon particulier ; mais je me gardois bien de témoigner le chagrin que cela me faiſoit ; au contraire je faiſois bonne mine, & je tâchois de me rendre agréable autant que je le pouvois. Il arrivoit tous les jours des nouveaux venus, & il y en avoit que j'avois vu en Suiſſe, entr'autres ce Mi-

Digitized by Google

niſtre qui avoit tant d'eſprit, que j'avois connu à Berne, qu'on appelloit M. d'Arbuſſi. Dès qu'il fut à la Haye il me vint voir, & je l'annonçai à Madame Petit pour ce qu'il étoit. Elle trouva en lui tout ce que je lui en avois dit, & il fut bientôt agrégé dans la ſociété. Comme il venoit à la Haye pour chercher fortune, & que j'aurois ſouhaité pouvoir lui aider à la trouver, je lui conſeillai de s'attacher beaucoup à ma couſine, parce qu'elle avoit le ſecret de faire faire à ſon pere & à ſa mere tout ce qu'elle vouloit, & qu'ainſi elle pouvoit les engager à parler pour lui à M. Deſmarets, qui étoit le tout-puiſſant auprès du Prince d'Orange. Il y avoit quelque temps que mon oncle Petit l'avoit fait agir avec ſuccès pour M. de la Deveſe, à la ſollicitation de M. Claude, qui ſouhaitoit que ce Miniſtre reſtât à la Haye. M. d'Arbuſſi ſuivit mon conſeil, il s'attacha à ma couſine, & dans peu de temps il eut tout pouvoir dans la maiſon, & il ne lui en coûta que quelque Sonnet & quelque Madrigal. La premiere fois qu'il prêcha, mon oncle me demanda fort ſérieuſement s'il pouvoit, ſur ma parole, prier M. Dykfelt de l'aller entendre. Je lui dis hardiment que oui, & le ſuccès de ce Sermon établit mon bon goût dans l'eſprit de mon oncle. On étoit charmé d'entendre M. d'Ar-

buſſi, & l'Egliſe étoit toujours pleine quand il prêchoit.

Cependant le mal de ma pauvre couſine empiroit tous les jours, & je la voyois preſque mourante ſans oſer lui dire ce que j'en penſois, car elle étoit tous les jours friſée & poudrée, & ſous cet étalage on voyoit la figure de la mort; on avoit négligé de lui faire des remédes, & l'on ne s'en aviſa que lorſqu'ils ne purent plus lui ſervir de rien. On lui ordonna le lait de femme, & le déſir de vivre lui fit ſurmonter la répugnance qu'elle avoit à cela, & la détermina à prendre une nourriſſe. Il eſt vrai que dans les commencements, pour l'y accoutumer, je tettois ou faiſois ſemblant de tetter avec elle; mais enfin elle ſe fit une raiſon de cela; elle en plaiſantoit même, & ne faiſoit pas de façon de tetter devant la compagnie, coëffée & étalée comme je l'ai dit, & avec des mouches ſur le viſage. La nourriſſe venoit tous les matins à ſon réveil; elle revenoit ſur les dix heures, à quatre après-midi, & le ſoir à onze heures, & c'étoit-là ce qui bornoit la veillée; après quoi on faiſoit la priere avant que la compagnie ſe ſéparât. S'il s'y trouvoit un Miniſtre, c'étoit lui qui la faiſoit, & quand il n'y en avoit point, c'étoit à moi à la faire, & il ne falloit pas la prendre dans un li-

Digitized by Google

vre, mais la compoſer ſur le champ, & cette priere étoit précédée de la lecture d'un chapitre, & du chant d'un Pſeaume. Voilà comme ſe paſſoit notre temps. M. Claude, qui avoit été autrefois bon ami de Madame Saporta, me faiſoit bien des amitiés, & il s'employa, à ma priere, pour M. Salve, Miniſtre, qui étoit venu de Schaffouſe à la Haye avec nous. C'étoit un fort joli garçon, fils d'un proſélyte qui avoit beaucoup ſouffert pour la Religion, & qui étoit de qualité. Je le fis connoître à Mademoiſelle de la Suze, qui en fut fort contente. Cette Demoiſelle étoit d'une naiſſance ſi illuſtre, & d'un mérite ſi diſtingué, qu'il n'eſt pas beſoin de joindre un commentaire à ſon nom pour la faire connoître. Elle avoit beaucoup vu Madame Saporta à Paris, & cela me tenoit lieu de mérite auprès d'elle. Elle me pria à manger quand elle vint à la Haye, & me fit même promettre de l'aller voir à la Société d'Harlem, où elle s'étoit retirée; mais mon oncle ne vouloit pas me le permettre, quoique cette viſite ne pût que m'être profitable, & il me fit dire par ſa fille, que ſi je voulois y aller je n'avois qu'à ne plus rentrer chez lui. Je n'ai jamais compris quelle étoit ſa politique là-dedans; mais il fallut obéir. Pendant ce temps-là mon oncle Cotton & Madame Saporta m'écrivoient fortement de les venir

trouver à Paris, & M. le Comte d'Avaux, qui recevoit leurs lettres, me les faiſoit tenir adroitement, ſans que je ſuſſe par où elles me venoient, & ſans qu'elles puſſent ébranler ma conſtance. Mais il arriva des incidents qui me tenterent un peu. Madame Petit reçut une lettre de ſon fils du Queſne, qui étoit allé conduire l'Ambaſſadeur de France à Conſtantinople. Cette lettre étoit datée d'Alexandrie, & il marquoit à ſa mere qu'il avoit appris que je m'étois retirée auprès d'elle ; qu'il la prioit d'avoir bien ſoin de moi, & de m'aſſurer qu'il étoit toujours le même à mon égard. Ce ſouvenir me toucha : il m'en donna encore de nouvelles marques dès qu'il fut arrivé à Toulon, d'où il écrivit à ſa mere, qu'on diſoit que mes parents vouloient me rappeller en France, & que ſi le cas arrivoit, je pouvois compter ſur lui. Madame Petit eut l'imprudence de me lire ces deux lettres, qui rappellerent chez moi des ſouvenirs que le temps n'avoit pu tout-à-fait effacer, quoiqu'il faſſe cet effet preſque ſur tout le reſte du monde. Je ſus auſſi que M. du Quéſne avoit écrit en même-temps à mon oncle Cotton, pour lui offrir d'employer ſes ſoins à m'engager à ſuivre ſes ſentiments, & il ajoutoit que peut-être ſes ſoins ne ſeroient pas tout à fait inutiles, puiſqu'il ſe flattoit que j'avois eu autrefois quelque bonté pour lui. C'étoient-

Digitized by Google

là des tentations auxquelles je réſiſtois avec beaucoup de fermeté; mais mon oncle Petit m'en ſuſcita une nouvelle; car un Dimanche, au ſortir de l'Egliſe, M. d'Arbuſſi, ce Miniſtre qui avoit tant d'eſprit, me prit en particulier, & après un préambule qui me préparoit aux choſes les plus funeſtes, il me dit qu'il étoit fâché d'être chargé d'une commiſſion déſagréable pour moi, & d'être obligé de me dire que mon oncle Petit ſouhaitoit que j'entraſſe dans une Societé; qu'il auroit une place gratis pour moi, de celles que Madame la Princeſſe d'Orange avoit fondées pour des pauvres Demoiſelles, & que je ſerois là plus à l'abri des tentations de la France, & qu'enfin il falloit m'y déterminer, & qu'il falloit ſavoir ma réſolution. Je dis à M. d'Arbuſſi que je me trouvois quitte à fort bon marché des frayeurs que ſon préambule m'avoit données; que mon oncle étant le maître chez lui, il n'avoit pas beſoin de mon attache pour diſpoſer de moi, & que j'étois préparée & réſolue à tout. M. d'Arbuſſi réforma un peu ma réponſe, & ſe contenta de dire que je ferois tout ce qu'on voudroit. Mon oncle Petit en fut fort content, & l'on me préſenta à Mademoiſelle Dumoulin, qui étoit la Directrice de toutes ces Sociétés, où l'on comptoit que j'allois être bientôt agrégée. Cependant j'avois écrit à mon on-

cle Cotton & à Madame Saporta ce qui ſe paſſoit. Cette nouvelle les allarma extrêmement ; ils n'avoient qu'une idée imparfaite de ces Sociétés, qu'ils regardoient comme des Couvents, d'où ils croyoient que je ne pourrois jamais ſortir, & ils m'écrivirent qu'ils me défendoient d'y entrer, & qu'ils m'ordonnoient de venir à Paris, où on ne me feroit aucune violence ſur la Religion. Ils me faiſoient comprendre que mon oncle Petit ne cherchoit qu'à ſe défaire de moi, & en me renfermant pour le reſte de mes jours, aſſurer à ſes enfants la ſubſtitution de mon bien ; mais que ceux qui me deſtinoient tout le leur avoient intérêt que je fiſſe un autre uſage de mes beaux jours, & qu'ainſi je devois me laiſſer conduire par ceux qui m'aimoient véritablement. Je gardois toutes ces lettres dans la malle qu'on m'a priſe, & ſi je pouvois les inſérer ici on trouveroit que j'ai réſiſté longtemps à de fortes tentations ; mais enfin on me prit par mon endroit ſenſible. J'aimois Madame Saporta plus que ma vie, & je lui devois aſſurément plus que ſi elle eût été ma véritable mere ; ainſi mon oncle Cotton, qui connoiſſoit mes ſentiments, m'écrivit que cette bonne femme étoit mourante ; que le chagrin d'être éloignée de moi, & de me ſavoir prête à être renfermée pour le reſte de mes jours, l'avoit jettée dans

une langueur d'où elle ne pouvoit se retirer que par le plaisir de me revoir; qu'il y auroit de la dureté de le lui refuser, sur-tout pouvant le faire sans risque; mais qu'il falloit se hâter de peur que le remede ne vint trop tard. M. le Comte d'Avaux, qui me fit rendre cette lettre, m'en écrivit une de quatre pages en même-temps, pour m'exhorter à faire ce que mes parents vouloient, me donnant sa foi d'Ambassadeur, que si je ne m'accommodois pas de la Religion, on me permettroit de revenir dans trois mois à la Haye. Il me demandoit en même-temps un rendez-vous, & me disoit qu'il avoit mis un de ses émissaires en sentinelle au logis du Laboureur, qui est à présent la Ville de Paris, & qui étoit vis-à-vis de la maison de mon oncle. Il me disoit que cet homme ne branleroit pas delà de tout le jour, & que dès que je paroîtrois sur la porte il viendroit prendre adroitement ma réponse. J'écrivis à M. le Comte d'Avaux, que la tendresse que j'avois pour Madame Saporta, & le désir de lui conserver la vie, me déterminoient à l'aller trouver, malgré les réflexions qui devoient m'en empêcher; que la parole qu'il me donnoit qu'on ne me feroit point de violence, me paroissoit trop sûre pour craindre qu'on pût la violer; qu'ainsi il n'y avoit plus qu'à trouver le moyen de me faire faire le voyage avec

bienſéance; que je n'en voyois qu'un, qui étoit d'engager Madame Skelton, dont le mari devoit aller en France en qualité d'Envoyé pour le Roi Jacques, de me mener avec elle; que mon voyage donneroit aſſez de priſe à la médiſance, & qu'il falloit empêcher qu'on n'intéreſsât mon honneur, en me mettant ſous les auſpices d'une perſonne d'autorité & de mérite, qui pourroit répondre de ma conduite. M. d'Avaux goûta mes raiſons, & pria M. Skelton, qui étoit rappellé de la Haye pour être envoyé à Paris, de faire que Madame ſa femme me prît avec elle, & il l'aſſura que M. le Marquis de Seignelay, & toute la maiſon de Duras l'en remercieroient. M. Skelton, qui étoit bien aiſe de faire ſa cour à la France, n'eut pas de peine à accorder ce qu'on lui demandoit. M. le Comte d'Avaux me préſenta à eux, & l'on me dit que je n'avois qu'à me tenir prête pour partir au premier bon vent, & j'écrivis à mon oncle Cotton ma réſolution, & ſurtout celle que j'avois priſe de ne point changer de Religion; qu'ainſi je le priois de ne me pas expoſer, puiſqu'il auroit le chagrin de me voir promener de Couvent en Couvent ſans aucun ſuccès. Je le priois de ſe bien conſulter la-deſſus, & de me donner ſa réponſe à Londres, où Madame Skelton devoit me mener, parce qu'il

falloit que M. ſon époux y allât rendre compte au Roi Jacques de ce qu'il avoit fait à la Haye, & prendre ſes ordres pour la France. M. d'Avaux qui avoit eu une grande conférence avec moi chez M. Skelton, écrivit auſſi en conformité, & dit que je ne lui paroiſſois nullement diſpoſée à me faire Catholique; auſſi ne l'étois-je pas. Je comptois qu'on me tiendroit la parole qu'on me donnoit, & que quand on viendroit à y manquer, j'aurois aſſez de conſtance pour ſouffrir deux ans, qui étoient le temps preſcrit par M. Jurieu dans ſes Prophéties, où il promettoit que la Religion ſeroit rétablie en France l'an 1689, & cette eſpérance aida beaucoup à me déterminer. Le Marquis de Caſtrare & le Baron de Serres, ces deux Eſpagnols que j'avois rencontrés en Suiſſe, paſſerent dans ce temps-là à la Haye; & comme ils ſe ſouvenoient fort bien de mon nom, ils s'informerent ſi j'y étois, & dès qu'ils l'eurent appris, ils me vinrent voir chez mon oncle, avec un aſſez bel équipage pour que leur viſite ne fût pas déſagréable à Madame Petit. Cependant, comme il y avoit des gens qui m'avoient vu entrer chez M. Skelton, & un peu apres chez M. d'Avaux, dans le temps qu'on étoit à l'Egliſe, mon oncle en fut bientôt averti; & comme je m'en doutois, je me renfermai en entrant au logis dans ma petite chambre, ſans

vouloir deſcendre pour ſouper. Mon oncle ne me demanda point, mais après ſouper Madame Petit en parla à tous les Meſſieurs qui vinrent veiller. Le Marquis de la Chaus y étoit, & tous ceux de ma connoiſſance : ils monterent les uns après les autres pour me diſſuader de ce deſſein. Les uns me diſoient qu'on m'avoit jetté un ſort, qu'on m'avoit mis un caractere dans une lettre, & mille choſes de cette nature. Comme je n'ai jamais eu beaucoup de foi pour la magie, je n'en ajoutai pas beaucoup à ce qu'on me diſoit, & comme mon parti étoit pris, & que j'avois donné ma parole, je dis à ces Meſſieurs que je ne pouvois pas éviter de partir ; mais que mon retour juſtifieroit mes intentions. Comme j'avois veillé la nuit précédente auprès de ma couſine qui s'étoit trouvée plus mal, & qui avoit vomi du ſang, je fus me coucher d'aſſez bonne heure, & le lendemain matin je fus dans la chambre de cette pauvre fille. Nous eumes une converſation fort tendre ; elle me demanda des éclairciſſements ſur des choſes qui la regardoient ; & quoiqu'elle eût un grand chagrin de me voir partir, elle me parla pourtant fort raiſonnablement là-deſſus, & nous nous ſéparâmes fort bonnes amies, comme nous l'avions toujours été, & je ſortis ſans rien dire à mon oncle ni à ſa femme, qui étoient fort aiſes de pouvoir

dire que je ne leur avois pas parlé de mon deſſein, & qui ſe tinrent renfermés pour me donner occaſion de partir ſans les voir. Je fus droit chez M. Skelton, & j'écrivis delà une lettre à mon cher oncle Petit, dans laquelle je lui diſois les raiſons qui m'obligeoient à partir, & je lui parlois dans les termes du monde les plus reſpectueux. Je donnai cette lettre à un homme que je chargeai d'aller chercher mon coffre ; mais il me vint rapporter que Madame Petit n'avoit pas voulu le laiſſer prendre, & qu'elle demandoit qu'on lui payât plutôt ce qu'elle avoit fourni pour moi, dont elle donna un mémoire qui ſe montoit environ à dix francs, en ſouliers, gands, rubans, peignes & épingles. Mon oncle Cotton avoit prié M. d'Avaux de me donner ce qui m'étoit néceſſaire pour mon voyage ; je ne voulus prendre que vingt guinées, afin que mon oncle Cotton en eût moins à rendre : j'en fis mon billet à M. d'Avaux, qui acquitta celui de Madame Petit, qu'il envoya à Paris. Cependant il n'étoit bruit à la Haye que de mon départ ; bien des gens blâmerent mon oncle de ce qu'il m'avoit laiſſé ſortir de chez lui, & qu'il n'avoit pas fait fermer ſa porte. Tout le monde diſoit que les duretés de Madame Petit m'avoient fait prendre ce parti, & quantité de Meſſieurs de ma connoiſſance vinrent me trouver chez M. Skelton. Il y

en eut qui m'offrirent de ſe marier avec moi ; d'autres de me procurer une place en Allemagne ; & enfin de payer ma penſion où je voudrois, parce qu'ils étoient perſuadés que je n'étois pas agréablement chez Madame Petit. Je tâchai de les déſabuſer en leur diſant mes véritables raiſons, & je les priai de garder pour mon retour toute la bonne volonté qu'ils me témoignoient. Ils s'en allerent en m'annonçant mille malheurs. On me dit que je ferois à coup ſûr naufrage, & le Baron de Verliac ne voulut plus m'appeller ſa ſœur, puiſque je m'expoſois à renoncer à l'alliance de Jeſus-Chriſt. Je n'ai jamais vu de jeune homme avoir plus de zele & de piété que celui-là. Toutes leurs menaces m'avoient un peu étonnée, & les gens que M. d'Avaux avoit laiſſés auprès de moi s'en étant apperçus, prierent Madame Skelton de me faire appeller pour finir cette converſation. Nous dînâmes, & bientôt après le Capitaine du Yacht qui devoit nous mener en Angleterre, envoya avertir M. Skelton que le vent étoit bon, ſi-bien que nous partîmes de la Haye le Lundi ſur les quatre heures après-midi : c'étoit dans le mois d'Octobre de l'année 1686, ſix mois après que je fus entrée chez mon oncle Petit. Un riche Juif, nommé le Baron de Zwarſo, vint accompagner M. & Madame Skelton. Il avoit deux caroſſes, ſa femme

ſe mit dans un avec Madame Skelton & moi, & les Meſſieurs ſe mirent dans l'autre. Nous fûmes de cette maniere juſques au Yacht qui devoit nous mener à Roterdam, où le Yacht du Roi d'Angleterre nous attendoit. Les Juifs s'embarquerent avec nous, & ne nous quitterent qu'à Delft. Il n'y a rien de ſi joli que ces Yachts d'Hollande ; ils ſont tous remplis de glaces, de miroirs, & d'une propreté enchantée. La Baronne de Zwarſo me parut fort ſcandaliſée de me voir retourner en France, & me dit que ſi elle eût été à ma place, elle auroit plutôt laiſſé mourir tous ſes parents ; ce qui me toucha beaucoup, & me fit voir l'éloignement que les Juifs ont pour la Religion Romaine, qu'ils croient idolâtre ; mais je ne pouvois plus reculer. Nous ne reſtâmes pas à Roterdam, & dès le même ſoir on nous conduiſit à notre Vaiſſeau. En traverſant la Ville, les gens de M. Skelton y découvrirent un Chevalier qui avoit été de la faction du Duc de Monmouth, & par conſéquent proſcrit par le Roi Jacques. M. Skelton, qui vouloit faire ſa cour à ſon Roi, envoya dès le lendemain matin une chaloupe pleine de gens armés, qui, dès qu'ils furent à Roterdam, inveſtirent la maiſon où le Chevalier logeoit, & s'en ſaiſirent lorſqu'il voulut en ſortir. Ils avoient ordre de M. Skelton de le mener dans notre Yacht ; mais cette violence

ayant ému la populace, il fut impossible aux Soldats de le traîner plus loin, & le Peuple le délivra & le prit sous sa protection. M. Skelton fut fort mécontent d'avoir manqué cette aventure, & les gens de Roterdam, jaloux de la liberté dont on jouit dans les Républiques, étoient si irrités contre M. Skelton, qu'on fut sur le point de tirer le canon sur notre Yacht, & ce fut-là le premier péril auquel je fus exposée. La prudence des Magistrats de Roterdam accommoda cette affaire, le prisonnier leur resta, & les Bourguemestres vinrent dans le Yacht faire compliment à M. Skelton dont les gens avoient été très-maltraités.

Nous restâmes encore quelque temps-là & devant la Brille à attendre le vent, & après nous fîmes voile du côté de Londres, où nous arrivâmes huit jours après être partis de la Haye. On ne sauroit être plus honnête que M. & Madame Skelton l'étoient à mon égard, ni être plus agréablement qu'on l'étoit sur ce Yacht; on y faisoit grande chere, on y jouoit, on y étoit bonne compagnie, & nous eumes le plus beau-temps du monde. En arrivant à Londres, M. & Madame Skelton me menerent chez eux; ils logeoient dans le Sufolkstreet, & j'y restai six semaines; c'est-a-dire jusques à ce que nous partîmes pour France. Je reçus là des lettres de Paris; mon oncle Cotton m'as-

Digitized by Google

ſuroit de nouveau qu'il ne me ſeroit fait aucune violence, & il me marquoit que Madame Saporta commençoit à ſe trouver mieux depuis qu'elle eſpéroit de me revoir, & que les Médécins ne doutoient point que ma préſence n'achevât entiérement ſa guériſon. Ces nouvelles me firent beaucoup de plaiſir, & m'encouragerent fort à continuer mon voyage ; j'aurois même ſouhaité de pouvoir le hâter ; mais je n'étois pas maîtreſſe d'en régler le temps. Celui que je paſſai à Londres fut employé à voir les curioſités de cette grande & belle Ville. On me mena à Weſtminſter où ſont les tombeaux des Rois d'Angleterre, & je n'ai rien vu de ſi beau à S. Denis. Je vis celui de la fameuſe Reine Elizabeth, & je m'y arrêtai beaucoup. La Chapelle d'Henri VII. eſt une des plus belles choſes qu'on puiſſe voir. On me mena à la maiſon du Parlement, où je vis la Chambre rouge & la Chambre verte, dont l'une eſt celle des Seigneurs, & l'autre celle des Communes. Ces deux Chambres réglent les deſtins de l'Etat, & elles ont même décidé de celui de leurs Rois. Il y a en bas une grande ſalle qu'on appelle la Halle, qui eſt le lieu où les Rois & les Reines dînent les jours de leur Couronnement, après avoir été ſacrés dans l'Egliſe de Weſtminſter, où on les fait aſſeoir, pendant la cérémonie, ſur une chaiſe ou

fauteuil de pierre qu'on appelle la chaiſe d'Edouard. Il y a ſous cette chaiſe une groſſe pierre, qu'on prétend être la même dont Jacob fit ſon chevet à Bethel. Cet Edouard, qu'on appelle Edouard le Confeſſeur, eſt en grande vénération parmi les Anglais ; on garde encore ſon épée à Weſtminſter. J'y ai vu auſſi l'effigie de quantité de Rois & de Reines. Celle de Charles II. eſt en cire, de ſa grandeur ; il eſt dans ſes habits, & ceux qui l'ont vu trouvent qu'il eſt très-bien repréſenté : mais le Général Monk, qui lui aida à monter ſur le Trône, eſt ſi reſſemblant que les plus habiles s'y méprendroient ; la premiere fois que je le vis, je me rangeai pour le laiſſer paſſer, car il eſt tout de bout, & dans la poſture d'un homme qui veut marcher. Il y a quantité d'autres choſes curieuſes dans cette Abbaye, qui eſt très-belle & fort ancienne. La tradition Anglaiſe veut que ce ſoit S. Pierre qui l'ait conſacrée. On prétend qu'on vit un ſoir un bon vieillard de l'autre côté de la Tamiſe, qui paſſa dans un petit bateau, & que quelque temps après Weſtminſter parut tout en feu. Cette illumination ayant attiré beaucoup de monde, on trouva le bon vieillard qui officioit, & que l'on reconnut à des marques infaillibles être ce grand Apôtre. Je crois qu'on peut pourtant être fort bien ſauvé ſans croire cela. Il y a

Digitized by Google

de l'autre côté de l'eau (d'où l'on prétend que S. Pierre vint) un endroit appellé Lambets, qui eſt très-beau ; c'eſt-là où loge l'Archevêque de Cantorbery, ou Primat de l'Egliſe Anglicane : c'eſt le Roi qui en eſt le Chef, & quoique Jacques II. fût Catholique Romain, il n'avoit pas laiſſé de ſe conſerver ce titre, & celui de défenſeur de la Foi, parce qu'il avoit juré à ſon Sacre de maintenir la Loi du Teſt, & les droits de la Religion, & c'eſt ſon manquement de parole qui dans les ſuites a cauſé tous ſes malheurs ; car les Anglais n'entendent pas de raillerie. On me mena à Witheal, qui étoit la maiſon où ce Monarque logeoit. On dit que c'étoit la Maiſon Royale la plus grande qu'il y eut dans l'Europe. Je fis fort bien de la voir dans ce temps-là, car elle a été entierement brûlée ſous le Régne du Roi Guillaume, & je n'y ai plus trouvé que des maſures à mon ſecond voyage. Le Roi Jacques avoit ſa Chapelle dans le Palais de S. James, où il alloit entendre la Meſſe ; il traverſoit le Parc pour y aller, qui eſt entre Weſtminſter, S. James, & Witheal. Ce Parc eſt un de plus beaux endroits du monde ; ce fut-là où je me campai le jour de la fête de tous les Saints. Comme il faiſoit très-beau, le Roi étoit à pied, ſuivi de quantité de Courtiſans. Ayant grande envie de le voir & de ne m'y pas méprendre,

je priai les perſonnes qui étoient avec moi de me le faire remarquer ; mais elles me dirent que je n'avois qu'à regarder celui qui auroit ſon chapeau ſur la tête, puiſqu'il n'y avoit que le Roi qui fût couvert. Effectivement je le reconnus un moment après à cette marque : il avoit autour de lui une foule de Courtiſans bien faits, car les Anglais le ſont preſque tous. La Reine Marie ſa femme paſſa en chaiſe, d'un air fort recueilli, & liſant ſes Prieres. Elle me parut belle & de fort bonne mine ; elle avoit beaucoup de douceur & de fierté dans la phyſionomie, & de grands yeux noirs, à la maniere de ſon Pays. Toutes les Dames la ſuivoient en chaiſe, & avec ce cortége leurs Majeſtés rentrerent dans Witheal. On me fit voir enſuite la bourſe, qui eſt l'endroit où s'aſſemblent les Marchands, & où ſe fait tout le commerde de ce Pays-là, qui eſt un des plus conſidérables de l'Europe. On voit dans cet endroit les ſtatues de tous les Rois & Reines d'Angleterre, en marbre & repréſentés au naturel. Je fus enſuite à la pyramide, qui eſt d'une hauteur prodigieuſe. On dreſſa ce monument dans l'endroit où le feu s'arrêta lors du grand incendie qui conſuma preſque toute la Ville de Londres. Il y a dans l'épaiſſeur de ce pilier un dégré par où l'on monte juſques au haut, où l'on trouve une maniere de balcon qui en fait le

tour,

tour, & d'où l'on peut voir une grande étendue de Pays : les hommes les plus grands paroiſſent des pigeons quand on les regarde de cet endroit-là. La Tour eſt encore un endroit qu'on va voir par curioſité : on y garde la Couronne d'Angleterre, & quantité d'autres choſes qu'on montre comme le Tréſor de S. Denis en France; entr'autres choſes on y voit la hache avec laquelle on décola Anne de Boulen, femme d'Henri VIII. & mere de la Reine Elizabeth. Cette Tour eſt ſur le bord de la Tamiſe, à un des bouts de la Ville; elle eſt bien gardée & bien fortifiée. L'Egliſe de S. Paul eſt encore une choſe curieuſe par ſa prodigieuſe grandeur. On y a travaillé ſous quatre Rois, & elle n'eſt pas encore prête d'être achevée. Il y a encore des maiſons de campagne qui méritent bien d'être vues. Grenuche eſt un fort bel endroit, où il y a un parc qu'on trouve auſſi beau que celui de Londres, & l'on y bâtit un Hôpital pour les Matelots, qui eſt quelque choſe de magnifique. Celui des Invalides, qui eſt à Chelſey, répond auſſi très-bien à la grandeur royale. Enfin il y a bien des choſes à admirer dans ce Pays-là, qu'on appelle la terre des Anges; car c'eſt ce que ſignifie le nom England, que nous avons traduit Angleterre. Le ſang y eſt très-beau : les femmes y ont la taille enchantée : elles ſont toutes blanches, &

ont les cheveux d'un blond ſouvent un peu trop doré : elles marchent de bonne grace ; mais leur beauté ne dure pas, elles perdent leurs dents de bonne heure, & la maladie du Pays, qu'on appelle conſomption, dont elles ſont preſque toutes attaquées, les deſſeche & les change extrêmement. Je crois que la maniere dont on vit dans ce Pays-là contribue beaucoup à affoiblir la conſtitution. On y éleve preſque tous les enfants à la cuillier & ſans tetter ; on n'y mange preſque point de pain, mais grande quantité de viande, moitié crue, & beaucoup de confitures & de douceurs ; jamais de ſoupe : on n'y fait qu'un repas par jour qui eſt le dîner, & après cela on ne mange plus de tout le jour ; ce qui fait qu'on mange beaucoup plus qu'on ne devroit. Ce fut du temps de Cromwel qu'on ſupprima les ſoupers pour payer quelques impôts, & comme on a vu qu'on pouvoit s'en paſſer, on ne les a plus rétablis ; ſi-bien que dans les meilleures maiſons où vous ſerez depuis trois heures après-midi juſques à minuit, on ne vous donnera autre choſe que thé, café, ou chocolat, ou une autre drogue qu'ils appellent rambourk, qui eſt compoſée avec du vin d'Eſpagne, des blancs d'œufs, de la canelle & du ſucre. Tout cela échauffe le ſang, & je crois qu'une aîle de poularde vaudroit mieux pour la ſanté. Le matin on

Digitized by Google

prend encore du chocolat, & à dîner on mange pour vingt-quatre heures. Les Meſſieurs y boivent beaucoup ; ils ſont naturellement galants : mais la conſtance n'eſt pas une vertu dont ils ſe piquent : ils n'aiment pas la peine en amour, & la conquête la plus aiſée eſt celle qui leur fait le plus de plaiſir. Les Dames aiment avec plus de délicateſſe & de violence, & l'infidélité d'un amant ſuffit pour les engager à ſe pendre, ou à ſe jetter dans la Tamiſe. Il eſt vrai qu'il n'y a point de Pays au monde où l'on faſſe moins de cas de la vie que dans celui-là ; on s'y tue pour rien, & il s'eſt même trouvé des Théologiens parmi eux qui ont prétendu prouver par bons arguments, que ce n'étoit pas un péché. J'y ai vu un garçon laid comme un magot, qui avoit donné de l'amour à une jolie fille, & qui faiſoit encore le cruel malgré tout ce qu'elle lui diſoit de tendre. Enfin, un ſoir qu'elle lui reprochoit ſon inſenſibilité, il lui dit naturellement qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas l'aimer. Elle le remercia de ſa ſincérité, & lui proteſta qu'elle prendroit ſon parti là-deſſus. Elle le prit en effet le ſoir même, car dès qu'il fut ſorti elle ſe leva, mit du linge blanc & tout ce qu'elle avoit de plus beau, après quoi elle attacha une corde au plancher, où on la trouva pendue le lendemain matin. Toutes les fois que je voyois ce mar-

Digitized by Google

ſouin, & que je m'imaginois qu'une fille s'étoit pendue pour lui, j'aurois eu le courage de le tuer. Ces exemples ne ſont pas rares à Londres, & l'on y en voit tous les jours de ſemblables. On trouve tous les jours des perſonnes noyées dans la Tamiſe avec leurs poches pleines de plomb, afin d'aller plutôt au fond de l'eau. On apprend aux enfants dans les écoles à compoſer une harangue pour réciter ſur les échafauds ou le gibet ; car ils ſont tous préparés à y monter, & y montent même ſans peine, ſoit que les crimes ou les révolutions de l'Etat les y conduiſent ; & c'eſt-là où ils brillent. La mort du Duc de Montmouth n'édifia pas le Public, parce qu'il ne ſe piqua pas d'une grande éloquence dans cette occaſion. Outre toutes celles qu'ils ont de perdre la vie, ils en cherchent d'autres où ils l'expoſent fort légerement ; car dans la débauche on fait partie de ſe battre pour une bouteille de vin, tout comme on feroit partie de la jouer ailleurs, & c'eſt le vaincu qui la paie ; & il ne faut pas compter qu'on ſe batte pour rire, ils y vont de tout leur cœur, & il y a bien des gens eſtropiés à ce petit jeu-là ; car il ne faut pas croire qu'ils ayent moins de dureté pour les autres que pour eux. Ils ſe donnent dans ce Pays-là une eſpece de plaiſir, qui, ſelon moi, a quelque choſe de barbare, qui eſt d'aſſiſter à des combats de

gladiateurs. Chacun va là pour ſon argent comme à l'Opéra ; & ces gladiateurs paroiſſent ſur un théâtre en habit de combattants ; & après avoir bu enſemble un moment auparavant, ils ſe battent comme s'ils étoient ennemis mortels, & riſquent de perdre leur vie pour trouver les moyens de l'entretenir. Celui qui tue ſon compagnon eſt pendu s'il le tue ſur le théâtre ; ce qui fait que, dès qu'il le croit bleſſé à mort, il lui donne un coup de pied & le fait tomber en bas, & pourvu qu'il meure à terre, il n'en eſt pas parlé. On voit là des hommes tout criblés de coups, & couverts de ſang ; & lorſque ces malheureux s'arrêtent un moment pour reprendre haleine, le Peuple leur crie : play, play ; c'eſt-à-dire jouez, jouez. On dit qu'un jour, que Charles II. aſſiſtoit à un de ces ſpectacles, un gladiateur, après avoir eu la précaution de demander ſa grace, dit à ſon compagnon : prends garde à ta tête, & la lui fit ſauter d'un ſeul coup ; ce qui fit admirer ſon adreſſe, & réjouit beaucoup l'aſſemblée. Quand on pend dans ce Pays-là, ce n'eſt jamais pour un ſeul, ils vont en bande au ſupplice, & chacun des criminels prie ſes parents & ſes amis, comme pour des noces, & les régale de ſon mieux. Tous les conviés le ſuivent au lieu du ſupplice, qui eſt ordinairement Tyborne. Ils ont chacun un ruban à leur cha-

peau, de la couleur de celui du patient, & des gants blancs qu'il leur donne auſſi. Il y en a qui ont permiſſion d'y aller en caroſſe ; & quand ils doivent être enterrés, ils portent leur cercueil derriere en guiſe de valiſe ; les autres ſont pêle-mêle dans la charrette. Avant l'exécution chacun boit avec ſes amis, & après avoir harangué l'aſſemblée, & s'être bien embraſſés, les criminels ſe laiſſent pendre, & leurs amis les regardent tranquillement ; les femmes y accompagnent leurs maris, & leur rendent même le dernier devoir, qui eſt de les tirer par les pieds. Il y en eut une pendant que j'étois à Londres qui ſuivit ſon mari dans un fiacre, & dès qu'ils furent arrivés, elle en deſcendit & le vint embraſſer. Elle portoit une petite bouteille dont elle lui fit boire. Quand il fut prêt à être pendu, elle l'embraſſa encore fort tendrement, ils burent encore de bonne amitié, & dès qu'on lui eut mis le mouchoir ſur le viſage, comme on fait dans ce Pays-là, pour qu'on ne voie pas les grimaces & les contorſions que font les pendus, cette femme rentra dans ſon caroſſe, s'appuya ſur la portiere pour le mieux regarder, & n'en bougea point que tout ne fut achevé. On n'y fait pas d'autre façon que de ranger les criminels les uns après les autres tout de bout ſur la charrette, & après avoir attaché leurs cordes au gibet, on fouette les chevaux

Digitized by Google

qui entraînent au plus vîte la charrette, & ces malheureux reſtent en l'air. C'eſt alors que leurs femmes ou leurs bons amis les vont tirer par les pieds. Mais c'eſt aſſez parler de pendus, & pour changer la theſe, je dirai que l'on me mena à la Comédie. Je n'y avois jamais été, car dans notre Province ces ſortes de plaiſirs étoient interdits aux Proteſtants, & Madame Saporta étoit trop rigide pour me les permettre. On joua ce jour-là une Tragédie appellée la deſtruction de Jéruſalem. Le ſpectacle étoit très-beau ; &, quoique je n'entendiſſe pas la langue, je compris pourtant toute l'intrigue. Il y eut quantité de gens poignardés ſur le théâtre ; car les Anglais aiment beaucoup à enſanglanter la ſcene. Je me trouvai auſſi à Londres lorſqu'on fit le Mylord Maire. C'eſt une grande fête qu'on fait tous les ans lorſqu'on crée ce Magiſtrat, qui eſt toujours un Marchand des plus riches. Ses fonctions ſont à peu près comme celles de Lieutenant de Police de Paris. Les Rois ou les Reines aſſiſtent à cette cérémonie, & dînent avec lui dans l'Hôtel de Ville, avec les plus grands du Royaume, qui accompagnent le Mylord Maire. Tous les Corps de Métiers le ſuivent avec leurs drapeaux. En Angleterre il faut être incorporé dans quelques Corps de Métier ; les Rois mêmes ſe rangent ſous ces ſortes d'étendarts, & la Reine Anne eſt

actuellement de la compagnie des Couturieres. Cette marche dure toute la journée, & dans toutes les rues où elle doit passer les fenêtres sont remplies de monde, ce qui est une occasion de dépense pour ceux qui habitent ces maisons ; car ils se sont fait une loi de régaler ce jour-là tous ceux que la curiosité y attire : aussi n'y entre-t-on que par billets & avec de bonnes recommandations. Je ne vis pas créer les Membres du Parlement, parce que ce n'étoit pas la saison. Cette Election se fait au printemps, par suffrage du peuple, qui s'assemble pour cela dans des plaines ou des prairies qui sont au bout de la Ville. Il est quelquefois dangereux de s'y trouver ; car il y arrive souvent du désordre entre les amis des concurrents, & la liberté du peuple est si grande dans cette occasion, que quand ils veulent exclure quelque Seigneur, de quelque maison qu'il puisse être, ils lui reprochent publiquement tout ce qu'ils peuvent imaginer contre lui, ou contre sa famille, & remontent, pour trouver quelque tache, plusieurs générations. Ces reproches odieux, qu'ils sont obligés d'essuyer sans se plaindre, irritent ceux qui soutiennent leur parti, & causent des combats où il y a quelquefois bien du monde tué ; car, comme je l'ai déjà dit, ce Peuple ne fait pas grand cas de sa vie, ni de celle de son prochain. Il y avoit un jour

Digitized by Google

au bout de notre rue deux femmes dans un Ale-hous, (car les femmes dans ce Pays-là ne font pas de façon d'aller au Cabaret & de fumer comme les hommes ;) ces deux femmes donc prirent querelle dans ce lieu-là ; elles ſe battirent, & lorſqu'on fut pour tâcher de les ſéparer, on en trouva une qui venoit d'avoir un œil crévé, & qui mangeoit les bras de ſon ennemie : mais manger à la lettre, & non pas mordre ſeulement ; car cette malheureuſe avoit l'os du bras découvert juſques au coude, toute la chair en étoit mangée, & elles étoient ſi acharnées l'une contre l'autre, qu'elles paroiſſoient moins ſenſibles à leur état, qu'au déſir de ſe venger. Généralement le Peuple y eſt fort cruel. Les Français y ſont fort haïs ; & cette antipathie jointe à l'humeur des Anglais, fait que l'on entend dans les rues Freuch dog, c'eſt-à-dire, chien de Français : mais c'eſt parmi les petites gens ; car les perſonnes de qualité y ſont très-polies & d'un fort bon commerce. On me fit voir l'endroit où Charles I. fut décolé, & la fenêtre par où il paſſa pour aller ſur l'échafaud ; c'étoit la fenêtre de ſa chambre, qui a toujours été murée depuis. Il fut exécuté vis-à-vis Withéal, & ſa ſtatue, qui eſt à cheval à Charincroſſ, ſemble montrer cet endroit avec ſon ſceptre. Je ne ſais pourquoi on le fit paſſer par la fenêtre, à moins

que ce ne fut de peur que quelques fideles Sujets ne l'enlevaſſent en chemin. Celui qui lui trancha la tête étoit maſqué. On dit que ce Prince marqua beaucoup de réſignation, & les Anglais le traitent à préſent de glorieux Martyr, & célébrent tous les ans ſa fête. On parle avec beaucoup de liberté dans ce Pays-là, & des Rois & des Reines, & chacun ſe mêle de dire ſon avis ſur le Gouvernement. On y eſt fort amateur de nouvelles, & c'eſt dans les Cafés où elles ſe débitent, ce qui fait que ces ſortes d'endroits ſont extrêmement fréquentés : il y en a dans toutes les rues, & les Miniſtres y vont tout comme les autres gens. On ſe marie en Angleterre ſans beaucoup de cérémonie. Il y avoit dans le temps que j'y étois une Egliſe à Maribonne *), où l'on marioit tous ceux qui s'y préſentoient, ſans s'en enquérir pour la conſcience. On dit que le Roi Guillaume & la Reine Marie ont fait fermer cette Egliſe, & qu'il faut à préſent avoir diſpenſe pour ſe marier ; mais on n'en refuſe à perſonne, & l'on n'a qu'à porter une guinée aux Bureaux qui ſont établis pour cela, où l'on vous expédie une diſpenſe en bonne forme ; après cela vous avez un de vos amis qui ſe dit être votre pere, & un autre qui ſe dit le pere de la Demoiſelle, & avec deux témoins & la diſpenſe, ſans faire d'autre enquête, le pre-

*) Marylebona

mier Miniſtre bénit le mariage ; & quand il arriveroit que le Miniſtre n'auroit pas été en droit de le faire, ou qu'il y auroit des nullités, le Miniſtre en ſeroit châtié, mais le mariage ſeroit toujours bon, & ne pourroit être caſſé. Cette grande facilité fait qu'on en voit ſouvent de mauvais ; car ſi la fille d'un Mylord s'entête d'un valet, elle l'épouſe en dépit de ſes parents, qui ne peuvent ni l'empêcher, ni faire caſſer le mariage. L'agrément qu'on a, c'eſt que les femmes ne perdent pas leur rang quoiqu'elles ſe mésallient, & quand elles ont un mari qui leur eſt inférieur, elles gardent leur nom de Baptême, qu'elles joignent à celui du mari, pour faire voir que c'eſt par elles-mêmes qu'elles ſont Myladis. J'avois à peine eu le temps de m'inſtruire des mœurs & coutumes du Pays, que celui qui étoit marqué pour notre départ arriva : ce fut au commencement de Décembre de l'année 1686, & environ ſix ſemaines après notre arrivée à Londres. J'y fis mes dévotions avant de partir, & je n'eus pas de peine à me déterminer de communier à genoux ; car il me ſemble que la ſituation la plus reſpectueuſe eſt la plus convenable dans cette occaſion, & je fus fort édifiée de la piété des Anglicans. Je priai Dieu qu'il me fortifiât contre toutes les tentations que je pourrois trouver en France, & Madame Skelton, qui étoit

fort bonne Proteſtante, m'exhorta de n'y pas ſuccomber. Pour M. Skelton, il ne faiſoit que plaiſanter de ces ſortes de choſes ; & lorſque je dis qu'on l'accuſoit d'avoir promis de ſe faire Papiſte, il me répondit en badinant : on me fait bien de l'honneur de dire que j'ai pris une Religion ; je croyois qu'on comptoit que je n'en avois point. Ils prirent à Londres une de leurs parentes, qui étoit une très-belle fille, qu'on appelloit Mademoiſelle Frokmart ; elle étoit nommée Fille d'honneur de la Reine, & elle alloit paſſer un an à Paris pour prendre les manieres Françaiſes. M. & Madame Skelton avoient un fils, à peu près de mon âge, qu'on appelloit Maſter-Charles ; il étoit fort de mes amis. L'on nous mit enſemble, avec une partie de l'Equipage, dans une berge qui devoit nous conduire au Yacht où Monſieur & Madame étoient allés. D'un autre côté on nous avoit fort défendu de paſſer ſous le Pont, qu'on prétend être un paſſage très-dangereux ; mais nous nous piquâmes de bravoure, & malgré les défenſes nous ne voulûmes point arrêter avant d'être au Pont ; ſi-bien que Madame Skelton, qui nous attendoit de l'autre côté, & qui craignoit de nous voir périr ſous ſes yeux, fit de ſi grands cris qu'elle faillit à troubler le batelier, & augmenta par-là le péril où elle nous croyoit, & dont nous nous tirâmes

heureuſement. Après cela nous arrivâmes tous au Yacht qui nous attendoit auprès de Grenuche : il étoit fait comme celui qui nous avoit menés de Hollande en Angleterre : la chambre de pouppe, où Madame Skelton couchoit, étoit fort proprement meublée ; la tapiſſerie, le lit & les chaiſes étoient de damas-cramoiſi ; il y avoit des miroirs, des luſtres, & tout ce qui peut contribuer à l'agrément & à la commodité. Sous cette chambre étoit celle qu'on nous donna, à la belle Mademoiſelle Frokmart & à moi ; il y avoit des lits de chaque côté faits en armoires ; nous choiſimes les deux meilleurs, & les autres furent pour les femmes de Madame Skelton. Il y avoit une porte avec des barreaux pour entrer dans nos lits, & nous la fermions au verrou en dedans ; de ſorte que le matin, quand on venoit nous ſouhaiter le bon jour, on nous parloit au travers de la grille. Il y avoit dans le milieu du Yacht une ſalle fort propre où l'on mangeoit ; une couronne d'or, ou du moins dorée, étoit ſuſpendue ſur la table, & il y avoit des bancs tout autour de cette table, qu'on ouvroit tous les ſoirs, & qui ſervoient de lits pour le fils de M. Skelton, & pour les Meſſieurs de ſa ſuite. Outre cela il y avoit d'autres chambres pour le Capitaine du Yacht, & pour ceux qui lui étoient néceſſaires. Ce Yacht étoit un des plus propres, & le Roi

s'en étoit ſervi dans quelques voyages. Nous commençâmes le nôtre fort agréablement : la mere de Mademoiſelle Frokmart vint nous accompagner juſqu'à Graveſin ; & quand nous fumes prêts à mettre à la voile, elle prit un petit bateau, & s'en retourna à Londres ; mais avant de nous quitter, elle me prit en particulier, &, après m'avoir priée fort obligeamment d'être des amies de ſa fille, elle me dit qu'elle avoit eu occaſion de connoître la Religion Catholique pendant le ſéjour qu'elle avoit fait autrefois en France ; qu'elle l'avoit embraſſée de bonne foi, & qu'elle m'exhortoit d'en faire autant, & de chercher à m'inſtruire dès que je ſerois à Paris, malgré tout ce que Madame Skelton pourroit me dire pour m'en empêcher, puiſque c'étoit mon affaire perſonnelle, de laquelle mon ſalut dépendoit. Je remerciai cette Dame de l'intérêt qu'elle vouloit bien prendre en moi, & je ne pus m'empêcher de louer ſon zele, quoique je ne le cruſſe pas bien placé.

Dès qu'elle fut partie, nos gens commencérent à ſonger à ſe mettre en mer ; mais le temps étoit ſi calme qu'on faiſoit très-peu de chemin. Comme il faiſoit fort beau, nous montions tous les ſoirs ſur le tillac ; c'étoit-là nos tuilleries, les allées en étoient un peu courtes, & il falloit tourner ſouvent ; mais en échange la vue étoit fort étendue. Le len-

demain que nous fumes partis de Graveſin, M. Skelton me fit voir les côtes de France, d'un peu loin, à la vérité, & ce n'étoit pas même où nous devions aborder, car notre Yacht nous menoit à Dieppe ; mais cependant cela nous donnoit bien du courage, & nous eſpérions d'y arriver bientôt. Nous reſtâmes long-temps ſur le tillac ; car il n'y avoit rien de plus beau que de voir la mer ce ſoir-là ; mais quelque temps après le vent changea tout d'un coup ; on entendit un mugiſſement de vagues épouvantable, & l'on apperçut tous les avants-coureurs d'une affreuſe tempête. Madame Skelton en fut extrêmement alarmée. Je me ſouvins alors des imprécations du Baron de Verliac, & de tous les malheurs que lui & mes autres amis m'avoient annoncés ; ainſi je me regardois comme le Jonas de la troupe. Je n'avois pourtant nulle envie de propoſer qu'on me jettât dans la mer, & je pris le parti de m'aller recoigner dans mon armoire, & de me coucher tranquillement dans mon lit. Mademoiſelle Frokmart ne voulut pas faire comme moi ; elle reſta ſur le tillac avec Madame Skelton, où elles ne firent que pleurer, crier & vomir toute la nuit. Pour moi je fis réflexion que je ne pouvois aider en rien ; que l'intérêt que Monſieur Skelton avoit en ſa conſervation le feroit travailler à la mienne, puiſqu'on ne pouvoit aſſiſter,

Digitized by Google

l'une ſans l'autre ; qu'après tout il n'en arriveroit que ce que Dieu avoit réſolu, & que, s'il vouloit nous faire périr, il valoit encore mieux périr en dormant, & paſſer ſans s'en appercevoir d'un ſommeil à un autre, puiſque l'on s'épargnoit par-là tout ce que la mort a d'affreux lorſqu'on la regarde venir. Après ce raiſonnement que je me fis, je me recommandai au bon Dieu, qui connoiſſoit la droiture de mes intentions, & je m'enfonçai dans mon lit juſques par-deſſus la tête. Je ne pouvois pourtant pas m'empêcher de ſonger à cette ſentence prononcée contre le genre humain : *tu es poudre & tu retourneras en poudre*, & je n'étois pas aſſez Philoſophe pour comprendre que je puſſe retourner en poudre dans l'eau, & après avoir été mangée des ſoles. Cela m'embarraſſoit un peu ; mais le ſommeil me tira bientôt de cet embarras, & ne me quitta que quand le danger eût ceſſé. Dès qu'il fut jour j'appellai Mademoiſelle Frokmart pour lui demander où nous en étions ; elle ne faiſoit que de ſe coucher, & après m'avoir reproché mon indolence, elle me conta que le danger avoit duré toute la nuit, & que les Matelots avoient perdu l'eſpérance de nous ſauver ; que M. Skelton avoit mis lui-même la main à l'œuvre, & qu'enfin un coup de vent nous avoit rejettés en Angleterre, à cent lieues de l'endroit où nous

étions la veille. Je me levai, & je vis qu'effectivement nous étions à l'ancre devant une Ville d'Angleterre, où nous attendîmes le vent. J'écrivis delà à mon oncle Cotton & à Madame Saporta, & M. Skelton trouva que j'avois été la plus ſage de la troupe, de m'être épargné les frayeurs & les peines que tous les autres avoient eues. Quand le beau temps fut revenu on remit à la voile, & nous arrivâmes devant Dieppe dix jours après être partis de Londres. Ce Port n'eſt pas le meilleur du monde ; on nous deſcendit dans une chaloupe que les vagues faiſoient terriblement danſer, & qui ſembloit devoir tourner à tous moments. A une certaine diſtance de terre, des hommes qui avoient preſque tout le corps dans l'eau, vinrent nous prendre ſur leur cou, les uns après les autres, & nous poſerent ſur le bord, où les caroſſes de M. Skelton nous attendoient. Nous entrâmes dans Dieppe par un endroit qui n'en eſt pas, je crois, le plus beau. Madame Skelton, qui n'avoit jamais été en France, & qui ne voyoit pas à Dieppe la propreté de l'Angleterre, & moins encore de la Hollande, me montroit les rues avec ſon doigt, & me diſoit : ô fy, Miſttreſſ, fy upon France : c'eſt-à-dire, fi, Mademoiſelle, fi de la France. Je la priai de ſuſpendre ſon jugement juſques à ce que nous fuſſions à Paris, où j'eſpérois qu'elle pren-

Digitized by Google

droit des impreſſions plus avantageuſes de notre patrie. Nous logeâmes à Dieppe au logis de Saint-Eloy, & nous en partîmes le lendemain. Comme c'étoit dans les jours les plus courts de l'année, nous en mîmes deux de Dieppe à Rouen ; nous fûmes deſcendre au Cadran de mer, où nous nous repoſâmes trois jours. Nous vîmes Madame la Ducheſſe de Bouillon : nous fûmes à la Comédie, où j'eus bien plus de plaiſir qu'à celle que j'avois vue à Londres, parce que j'entendois la langue. Madame Skelton avoit demandé Iphigénie, & enſuite le Médecin malgré lui ; tout cela fut fort bien repréſenté. Dans le temps que j'étois à Londres, toutes les Dames de la Cour qui venoient chez Madame Skelton, diſoient que je reſſemblois à Madame la Ducheſſe de Mazarin, & Monſieur & Madame Skelton le trouvoient auſſi ; & ce qui me parut aſſez particulier, c'eſt qu'à Rouen tous ceux de chez Madame de Bouillon ſe récrierent ſur cette reſſemblance. Je n'ai jamais vu Madame de Mazarin ; mais je ne me reconnois point au portrait que Saint Evremont a fait d'elle, & l'on me reconnoîtroit encore moins depuis le triſte changement que le refuge a apporté en ma perſonne. Il n'y a pas grand choſe à Rouen qui mérite d'être remarqué, excepté une groſſe cloche qu'on appelle George d'Amboiſe. Le Port & le Cours

ſont aſſez jolis. Nous partîmes de cette Ville-là, & nous nous rendîmes à petites journées à Paris. Il n'y avoit rien de ſi agréable que cette maniere de voyager; nous ne partions jamais qu'à neuf heures; ainſi il ne falloit ſe lever guere plus matin qu'à ſon ordinaire. Pendant qu'on atteloit nous avions le temps de bien déjeûner, & il y avoit des Domeſtiques de M. Skelton qui alloient d'avance à la dînée, où nous trouvions toutes choſes prêtes en arrivant.

On faiſoit de même le ſoir, & nous étions ſûres, Mademoiſelle Frokmart & moi, d'avoir toujours une bonne chambre à nous deux; après ſouper les uns jouoient, les autres cauſoient auprès d'un bon feu, juſqu'à ce qu'on allât ſe mettre dans un lit bien baſſiné; ainſi on ne s'appercevoit qu'on étoit en voyage que par l'agrément de changer de lieu. Nous avions outre cela de fort jolis livres que je liſois tous les ſoirs dans mon lit, ſuivant ma louable coutume; de ſorte que cela avoit bien moins l'air d'une route que d'une partie de plaiſir. J'en avois un fort grand de penſer que j'allois voir les perſonnes du monde qui m'étoient les plus cheres; je livrois mon cœur à toute la joie que cette penſée me donnoit, & je rejettois toutes les réflexions qui pouvoient la troubler. Cette ſituation d'eſprit me rendoit d'une humeur que la compagnie trouvoit agréable. Nous

Digitized by Google

arrivâmes de cette maniere à Saint Denis, avant d'avoir eu le temps de nous ennuyer en chemin ; nous dînâmes dans ce lieu, qui n'eſt qu'à deux lieues de Paris, & qu'on pourroit regarder comme un des Fauxbourgs de cette grande Ville. Après le dîner nous fûmes à l'Abbaye où repoſent les cendres de nos Rois ; nous viſitâmes tous leurs tombeaux : ceux de la Maiſon de Valois ſont des plus beaux. M. Skelton demanda avec beaucoup d'empreſſement à voir celui de M. de Turenne, tant il eſt vrai que les Héros ſont autant eſtimés que les Rois, & qu'on ne met pas de différence entre porter la Couronne ou la ſoutenir. M. le Prince n'étoit pas encore enterré ; nous le vîmes dans ſa Chapelle ardente ; après cela on nous montra le Tréſor qu'on garde dans cette Egliſe, qui conſiſte en quantité de Reliques, entre leſquelles je fus ſurpriſe de voir la lanterne de Judas. Il y avoit auſſi des couronnes & des pierreries, des vaſes qu'on nous dit avoir été au Temple de Salomon, & des cruches de Cana. On nous fit voir auſſi l'épée de la Pucelle Jeanne, que nos Anglais ne regardérent pas de fort bon œil. Quand on faiſoit voir certaines Reliques, on avertiſſoit, avant de les montrer, qu'on eût à ſe mettre à genoux : mais comme on nous croyoit tous Anglais, on ne nous y obligea pas, & cet ordre ne regardoit que les Français qui ſe trou-

Digitized by Google

voient-là. M. Skelton donna de l'argent aux Moines gardiens du Tréſor. Ce ſont des Bénédictins fort riches, auxquels le Roi venoit d'ôter cinquante mille écus de rente pour les donner à la Maiſon de Saint Cyr. Nous montâmes en caroſſe au ſortir de l'Egliſe, & nous fûmes en nous promenant à Paris. On nous fit remarquer quantité de petits Oratoires auprès de S. Denis, & dans les endroits où l'on prétend que ce Saint, fatigué de porter ſa tête entre ſes bras, la poſoit de temps en temps. On nous dit auſſi que cette Egliſe avoit été bâtie par le Roi Dagobert, parce qu'étant un jour à la chaſſe, & ayant pouſſé vivement un cerf qui étoit déjà aux abois, cet animal n'en pouvant plus, ſe jetta dans l'endroit où eſt préſentement l'Egliſe, d'où on ne put jamais le tirer; ce qui fit croire au Roi qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire. En effet, on trouva dans cet endroit-là le corps de S. Denis, & le Roi Dagobert y fit bâtir, en l'honneur de ce Saint, l'Egliſe qui en porte le nom. En parlant de ces ſortes de choſes, & en mangeant des talmouſes, dont nous avions rempli nos caroſſes, nous nous trouvâmes inſenſiblement aux portes de Paris. Nous entrâmes par celle qu'on appelle de Saint Denis; & comme M. Skelton devoit loger à l'Hôtel de Silery, dans le Fauxbourg Saint-Germain, nous traverſâmes une

Digitized by Google

partie de la Ville avant d'arriver au logis ; & Madame Skelton eut lieu de revenir des mauvaiſes impreſſions que Dieppe lui avoit données de la France. Nous paſsâmes ſur le Pont-neuf, où je remarquai la Samaritaine dont j'avois tant oui parler ; & comme l'heure ſonna pendant que nous paſſions, j'entendis un carillon à peu près comme ceux de Hollande, qui me fit plaiſir. Je vis auſſi ſur le même Pont la ſtatue du Roi Henri IV. ſur le cheval de bronze, qu'on prétend être un chef-d'œuvre de l'art. Delà nous paſsâmes ſur le Quai des quatre Nations, & nous arrivâmes à l'Hôtel de Silery, qui eſt vis-à-vis de l'Hôtel de Conti. Nous trouvâmes le couvert mis en arrivant, & M. & Madame Skelton comptoient que je ſouperois avec eux avant de nous ſéparer, & que pendant le ſouper ou enverroit avertir mes parents ; mais l'impatience que j'avois de les voir ne me permettoit pas d'attendre : je priai une perſonne de la maiſon de m'aller chercher un fiacre, & je ſortis ſans rien dire. Je dis au fiacre de me mener à l'Hôtel de Mantoue, dans la rue Montmartre, où je ſavois que mon oncle logeoit. Je demandai à l'Hôteſſe s'il étoit au logis ; elle me dit qu'il étoit incommodé, & que je le trouverois dans ſa chambre, où elle me fit conduire. Je ne voulus point entrer, de peur qu'il n'y eût quelqu'un d'étranger avec lui, & je fis ap-

Digitized by Google

peller ſon Valet, qui me dit qu'effectivement il étoit avec deux Meſſieurs de Montpellier, dont l'un étoit le Chevalier de Crouſet, Gouverneur de Taraſcon, & l'autre M. de la Fourquette. Je dis à ce Valet d'aller avertir tout bas ſon Maître que ſa niece étoit-là. Le Valet s'acquitta de ſa commiſſion, & un moment après il vint me prier d'entrer dans une garderobe, pour donner le temps à ces Meſſieurs de ſortir; car mon oncle trouva quelque prétexte pour s'en défaire, & dès qu'ils furent deſcendus j'entrai dans ſa chambre. Je le trouvai auprès de ſon feu, un peu vieux, & fort tourmenté de l'aſthme; mais il avoit tant d'eſprit & de ſi bonnes manieres, que, malgré ſon âge & ſes infirmités, ſa converſation étoit la plus charmante du monde. Il parut fort aiſe de me voir; il prit une bougie pour m'examiner de plus près, & me dit qu'il étoit content de ma petite figure, & qu'il l'avoit déjà été de mes lettres; qu'il ne tiendroit qu'à moi de recevoir des marques eſſentielles de ſa tendreſſe; mais que du moins il m'en donneroit de ſa probité, en ne me faiſant aucune violence. J'étois fort inquiete de ne point voir là Madame Saporta; j'interrompois à tous moments mon oncle pour lui en demander des nouvelles; & comme il ne me répondoit pas là-deſſus, je craignois d'en apprendre de funeſtes; mais mon oncle me

raſſura, & me dit qu'elle ne logeoit pas avec lui ; qu'il alloit me faire conduire dans un moment où elle étoit, & où je la pourrois voir tout mon ſaoul ; que je la trouverois encore fort affoiblie, & que mes ſoins lui ſeroient fort néceſſaires pour achever de la rétablir. Je demandai ſi elle avoit changé de Religion ; car on ne m'avoit jamais répondu ſur cet article. Mon oncle me dit en riant que je ſaurois tout en temps & lieu ; & après m'avoir embraſſée fort tendrement, il donna ordre à ſon Valet de prendre un flambeau, & de me mener dans la rue du Mail, où Madame Saporta étoit logée. Il chargea ce Valet de lui dire d'abord que j'étois arrivée, afin de la préparer au plaiſir de me voir, de peur que la joie ne la ſaisît tout d'un coup. Mon oncle me dit auſſi qu'il avoit envoyé le jour de devant chez M. Skelton, pour ſavoir quand il arriveroit, & qu'on ne lui avoit pas rapporté juſte ; qu'ainſi il ne m'attendoit que le lendemain, & que M. Ducaſſe, ſon bon ami, s'étoit chargé d'aller au-devant de moi en caroſſe à Saint Denis, pour me prendre & remercier M. & Madame Skelton. Il me dit encore que ce M. Ducaſſe étoit l'intime ami de M. du Queſne avec lequel on avoit compté de me marier, & qui étoit arrivé à Paris deux jours avant moi. Cela me ſurprit, & mon oncle me dit que nous raiſonnerions là-deſſus une autre fois.

J'allai

J'allai donc retrouver mon fiacre en bas, & le Valet de mon oncle le mena chez Madame Saporta; & pendant que je montois, le Valet prit les devants pour l'avertir que j'étois à Paris; un moment après il lui dit que j'allois venir la trouver, & après il m'annonça, & j'entrai dans la chambre. Si l'on mouroit de joie, il eſt ſûr que la vie de Madame Saporta & la mienne auroient couru grand riſque, car on n'en a jamais ſenti de plus vive. Nous nous embraſsâmes long-temps ſans pouvoir nous parler; nous pleurâmes de tendreſſe, & cet entretien muet auroit duré encore long-temps, ſi le Valet de mon oncle ne l'eût interrompu, pour dire à Madame Saporta, que ſon Maître avoit recommandé qu'elle me fît bonne chere; ſi bien qu'elle ſongea à me faire ſouper, après quoi nous nous couchâmes toutes deux enſemble. Il y avoit un an juſte que nous ne nous étions vues; car j'étois partie de Lyon le premier Janvier 1686, & j'arrivai à Paris le 22 Décembre de la même année. Dès que nous fûmes couchées je demandai à Madame Saporta dans quels ſentiments elle étoit pour la Religion. Elle me répondit avec larmes, qu'après avoir réſiſté long-temps elle avoit eu la foibleſſe de ſigner, ſur ce qu'on lui avoit perſuadé qu'on pouvoit ſe ſauver dans la Religion Romaine, en n'adhérant point à certains cultes; qu'elle avoit eu beau-

coup de peine à s'y réſoudre, & un grand repentir de l'avoir fait ; qu'elle n'avoit jamais voulu entendre aucune Meſſe, ni accepter une penſion de cinq cens écus que le Pere de la Chaiſe, ſon parent, entre les mains duquel elle avoit fait ſon abjuration, lui avoit fait obtenir, ſans qu'elle ſe fût donné aucun mouvement pour cela. Elle me témoigna encore, que la joie qu'elle avoit de me voir étoit mêlée de bien des remords ; qu'elle craignoit d'avoir expoſé mon ſalut en m'engageant à venir en France ; mais qu'enfin le déſir de me voir l'avoit emporté ſur toutes ces réflexions ; qu'elle eſpéroit que j'aurois aſſez de piété pour ne pas me laiſſer ſéduire, & que mon oncle étoit trop honnête homme pour manquer à la parole qu'il m'avoit donnée, & qu'avant de me faire venir, il avoit pris les devant là-deſſus avec la Cour, par le moyen de M. le Maréchal de Lorges & de ſes autres amis ; qu'ainſi pourvu que je ne me fiſſe pas connoître, on ne feroit pas ſemblant de prendre garde à moi, & que nous pourrions prendre des meſures pour ſortir après toutes deux du Royaume.

Je tâchai de lui donner courage & de la fortifier là-deſſus ; je l'aſſurai que je ne me laiſſerois pas tenter, & que je lui aiderois à ſe tirer de l'embarras où elle ſe trouvoit. Cette converſation nous mena loin ; elle fut

ſuivie de quelques autres, & nous n'avions pas encore ſongé à dormir quand nous entendîmes frapper à la porte de notre chambre. Comme tous les rideaux étoient bien fermés, nous n'avions pas vu le jour, & nous fûmes ſurpriſes quand le Valet de mon oncle, qui venoit ſavoir comment nous avions paſſé la nuit, nous dit qu'il étoit onze heures ſonnées. Nous nous levâmes ſans avoir fermé les yeux, & mon oncle me fit dire qu'il falloit que je me repoſaſſe ce jour-là, & que quelque envie qu'il eût de me voir, il renverroit ce plaiſir au lendemain. J'avois effectivement beſoin de ce repos; nous nous couchâmes de bonne heure, & nous réparâmes cette nuit la veillée de la précédente. Le lendemain après-midi mon oncle m'envoya chercher, & après m'avoir fait de nouvelles careſſes, il me dit qu'il vouloit me tenir la parole qu'il m'avoit donnée ſur la Religion, qu'il ne m'en parleroit même pas ſi je voulois; mais que je lui ferois pourtant plaiſir d'écouter les raiſons que ſes amis & lui me diroient en faveur de la Religion Catholique, & de décider après, ſuivant mes lumieres, pour celle que je voudrois. Je trouvai cette propoſition ſi raiſonnable, que je ne fis pas difficulté d'y toper, comptant ſur ma fermeté & ſur la bonté de ma cauſe. Un moment après je vis entrer M. l'Abbé Ferrier, couſin

de M. Péliſſon. C'étoit un gros réjoui, qui avoit été autrefois Proteſtant, & qui étoit pour lors convertiſſeur : c'étoit lui qui avoit écrit à M. le Comte d'Avaux, pour le prier de me faire rendre les lettres de mon oncle Cotton ; & comme il s'étoit donné des ſoins pour mon retour, il vint s'en féliciter. M. Deſmahis, frere du grand Lamothe, Miniſtre de Londres, & qui l'avoit été lui-même d'Orléans, vint auſſi, & M. Ducaſſe, le bon ami de mon oncle, qui a fait depuis une ſi belle fortune : toutes ces perſonnes étoient du ſecret, & s'étoient employées pour perſuader à Madame Saporta la poſſibilité du ſalut dans l'Egliſe Romaine. Comme ils avoient été tous trois Proteſtants, il ſembloit qu'ils devoient être moins ſuſpects que d'autres. Pour cette premiere ſéance on n'entra pas beaucoup en controverſe ; on ſe contenta ſeulement, après m'avoir dit bien des choſes flatteuſes, de ſouhaiter que je fiſſe uſage de ma raiſon, afin de me mettre en état de jouir des promeſſes de la vie préſente & de celle qui eſt à venir. Quand il fut temps de ſe retirer, M. Ducaſſe voulut me reconduire, & M. Deſmahis voulut en être auſſi, diſant qu'il ſeroit le contrepoiſon ; ſi bien que mon oncle reſta ſeul avec l'Abbé Ferrier. Ils raiſonnerent enſemble ſur le caractere de mon eſprit, & ſur les moyens les plus propres dont ils pourroient

Digitized by Google

ſe ſervir pour me gagner ; & comme ils m'avoient trouvé un peu d'élévation de cœur, ils crurent que les inſtructions de M. le Maréchal de Lorges pourroient être efficaces. Il les avoit déja données à Madame Saporta, & il avoit promis de prendre le même ſoin pour moi ; ainſi on réſolut d'attendre au premier de l'an qu'il devoit ſortir de quartier, & de me laiſſer reſpirer pendant le peu de jours qui reſtoient. Cependant mes deux rameneurs me diſoient mille choſes honnêtes, & me parloient d'un air de connoiſſance, quoique je ne les euſſe vus de ma vie. Ils ſavoient toutes mes affaires juſques aux moindres circonſtances, & enfin ils me dirent qu'ils me connoiſſoient long-temps avant de me connoître, & que mon oncle leur avoit montré toutes mes lettres, de même qu'à M. le Maréchal de Lorges, au Pere la Chaiſe, à M. Peliſſon, & à toutes les perſonnes auxquelles il avoit confié le ſecret de mon retour. Je fus très-fâchée que des lettres que j'avois écrites naturellement, & ſans y faire beaucoup d'attention, euſſent été examinées par des perſonnes d'un génie auſſi ſupérieur : mais ces Meſſieurs me raſſurerent d'une maniere flatteuſe, ou du moins ils voulurent me raſſurer, en me perſuadant que mes lettres avoient mis tous ceux qui les avoient lues dans mes intérêts. M. Ducaſſe me dit alors

tout bas, qu'il avoit une double raiſon d'être de mes amis, puiſqu'il l'étoit beaucoup de M. du Queſne, & qu'il avoit ſu de lui les liaiſons que nous avions eues enſemble, qu'on pouvoit renouer ſi je voulois profiter de la conjoncture & de l'envie que mon oncle avoit de m'arrêter en France. Il me dit que M. du Queſne en avoit une fort grande de me voir, & me fit valoir l'empreſſement avec lequel il étoit venu à Paris dès qu'il avoit ſu que je devois y arriver. Comme nous n'avions pas beaucoup de chemin à faire de l'Hôtel de Mantoue à la rue du Mail, nous nous trouvâmes bientôt chez Madame Saporta. Ces Meſſieurs monterent pour lui ſouhaiter le bon ſoir, & nous laiſſerent après cela ſeules. Madame Saporta me demanda ce qui s'étoit paſſé chez mon oncle. Je lui en rendis compte, & elle fut fâchée que j'euſſe conſenti d'écouter, puiſque cela eſt toujours dangereux. Je lui dis que je n'avois pas pu refuſer cette petite complaiſance à un oncle qui me donnoit de ſi tendres marques de ſon affection; qu'il auroit pu croire que mon zele étoit un zele ſans connoiſſance, & que j'étois Proteſtante par opiniâtreté; que j'eſpérois que Dieu me donneroit la force de ſoutenir ſa cauſe, & qu'il m'aideroit de ſes lumieres. Je lui parlai après cela de M. du Queſne, qui ne m'avoit jamais été indifférent, & je comprenois fort

bien que ſi on m'attaquoit de ce côté-là, ce ſeroit la tentation la plus difficile à ſurmonter : mais Madame Saporta me dit que mon oncle Cotton avoit toujours le même éloignement pour ce mariage, & qu'ainſi il ne ſongeroit pas à me gagner par cet endroit-là. En effet, M. du Queſne avoit fait prier mon oncle par M. Ducaſſe, leur ami commun, de trouver bon qu'il me vît, & mon oncle avoit répondu que cela pourroit me faire découvrir, & qu'il falloit attendre qu'on ſût à quoi je voulois me déterminer. Cette réponſe, qui étoit un honnête refus, empêcha M. du Queſne de me venir voir : mais quelque-temps après Madame Ducaſſe vint voir M. ſon époux à Paris ; il nous l'amena d'abord, & nous fûmes la voir, Madame Saporta & moi. M. du Queſne ſe trouva chez elle, & ce fut une occaſion de renouer commerce. Madame Moſnier, ſa tante, qui étoit bonne amie de M. & de Madame Ducaſſe, nous pria tous à manger. M. du Queſne offrit à mon oncle Cotton de faire le Miſſionnaire auprès de moi ; mais mon oncle n'avoit pas envie de ſe ſervir de ſon miniſtere : il me parla même fort ſérieuſement là-deſſus & me dit qu'il ne croyoit pas que cette affaire me convînt ; mais que cependant ſi elle me faiſoit plaiſir il ne s'y oppoſeroit pas. Je n'oſai pas lui parler ouvertement là-deſſus, & je me contentai de lui dire, que n'ayant

pas deſſein de changer de Religion, je ne comptois pas de me marier. Cependant M. le Maréchal de Lorges avoit remis le bâton à M. de Noailles, le premier de l'année 1687, & de puis ce temps-là il n'avoit jamais manqué de venir tous les Dimanches paſſer les après-midi dans la chambre de mon oncle. Dès qu'il entroit il m'envoyoit chercher dans ſon caroſſe, & nous reſtions-là juſques au ſoir à parler de Religion. D'abord il me dit qu'il ne s'agiſſoit que d'un ſeul point, qui étoit de ſavoir ſi l'Egliſe Romaine étoit la vraie Egliſe, auquel cas il étoit ſûr que les portes de l'enfer ne pouvoient point prévaloir contr'elle; qu'elle ne pouvoit point errer, ni tomber dans l'apoſtaſie; & ce ſyſtême étant poſé, il ne vouloit point entrer en diſcuſſion ſur la tranſubſtantiation, ni ſur tous les autres articles qui nous ſéparent, & il prétendoit qu'on pouvoit reconnoître cette Egliſe à des marques infaillibles, comme à l'ancienneté, la perpétuité, & par le nombre qui lui donne le nom de Catholique. Cette maniere de controverſe m'embarraſſoit un peu, & c'étoit-là le fort de M. le Maréchal. Je ne pus m'empêcher de lui dire que je ſavois bien qu'il entendoit à merveille à commander des Armées; mais que je ne me ſerois jamais aviſée de le croire Théologien. Il me répondit à cela, qu'ayant changé par connoiſſance de cauſe, il avoit

appris tout ce qu'il me disoit-là, & qu'il m'alléguoit les raisons qui l'avoient persuadé. Je me défendis de mon mieux, & je me retranchai d'abord sur l'Eglise des Elus, qui sont par-tout le monde. Il traita cela de chimere & de vision, disant que l'Eglise doit être visible; que c'est-là une de ses marques, puisque le Seigneur l'appelle dans l'Evangile, *la Ville assise sur la montagne, qui ne peut être cachée, & la chandelle sur le chandelier.* M. le Maréchal appuyoit fort là-dessus; mais je m'avisai de lui demander s'il n'étoit pas vrai que la foi étoit une certitude des choses qu'on ne voit point. Il me répondit qu'oui: hé bien! dis-je, Monsieur, cela étant, l'article du Symbole qui dit, *je crois la Sainte Eglise Catholique*, suppose que nous ne la voyons pas; car si nous devions la voir, ce ne seroit plus un article de foi. Cet argument l'arrêta tout d'un coup: mais mon oncle Cotton le tira de cet embarras en disant: ne savez-vous pas, Monsieur, qu'ils n'ont que des subtilités? Et il changea d'abord la these. Ces sortes de conversations n'étoient pas fort de mon goût; mais il falloit les essuyer tous les huit jours; & les autres jours de la semaine, M. Desmahis, M. l'Abbé Ferrier, M. Ducasse, tous les amis de mon oncle, & mon oncle lui-même, ne me parloient d'autre chose. Mon oncle ajoutoit à ces arguments les offres d'une

ſucceſſion conſidérable, & m'aſſuroit qu'on me donneroit les cinq cens écus de penſion qu'on avoit accordés à Madame Saporta, & qu'elle ne vouloit pas accepter. Il me diſoit qu'avec cette penſion, & mes biens de Nîmes, je pourrois attendre commodément ſon héritage, & que ſes infirmités & ſes années ne me feroient pas attendre long-temps; que je ne devois pas changer par ces motifs, mais chercher le regne de Dieu & ſa Juſtice, & ne pas négliger ce qu'il vouloit ajouter par-deſſus; qu'après tout, tant de Prélats & d'habiles gens qui étoient dans l'Egliſe Romaine, en devoient ſavoir plus que moi, & qu'ils ne voudroient pas ſe damner de gaieté de cœur, non-plus que tant de Miniſtres qui avoient changé, entre leſquels il alléguoit M. Deſmahis, dont l'exemple ne devoit pas être ſuſpect, puiſqu'il n'avoit eu aucune vue d'intérêt, & que ſans demander des Bénéfices, il s'étoit fait d'Egliſe pour pouvoir déſavouer en Chaire tout ce qu'il avoit prêché autrefois. Toutes ces controverſes me déplaiſoient fort, & je commençai à me repentir d'avoir conſenti de les écouter; & comme on trouve toujours des raiſons contre des raiſons, on répondit quelquefois aux miennes d'une maniere qui me déconcertoit, & il m'arrivoit d'être confondue ſans être perſuadée. On me faiſoit voir que la plûpart des choſes ſur leſquelles nous

nous récrions à préſent, étoient reçues dans la primitive Egliſe, & l'on me prouvoit cela par les Peres : il eſt vrai qu'ils ne me les faiſoient voir qu'en petits extraits. Le retranchement de la coupe étoit une affaire proprement de diſcipline, reconnue telle par M. Daillé Miniſtre de Charenton. Les images, ſelon eux, étoient proprement le livre des ignorants, & non l'objet de la dévotion ; & l'invocation des Saints, & la priere pour les morts, des choſes inutiles ; la tranſubſtantiation, une diſpute ſeulement de mots, qui ne convenoit qu'à l'école, & que le Concile de Trente définiſſoit comme Calvin. M. le Maréchal de Lorges ajoutoit à cela, que la Religion avoit toujours été un maſque dont les Grands avoient couvert leur politique, & que ſi les Guiſes s'étoient autrefois faits Proteſtants, les Bourbons ſe ſeroient à coup ſûr faits Catholiques ; que les particuliers en étoient la dupe ; & qu'enfin, quand la Religion Proteſtante ſeroit la plus ſûre du monde, il étoit toujours plus ſûr de s'en tenir au gros de l'arbre, puiſqu'en ſe ſéparant de l'Egliſe on déchire la robe de Chriſt, & que c'étoit ce que nos réformateurs avoient fait ; qu'après tout, dans le vingt-cinquieme Chapitre de S. Matthieu, on n'étoit pas ſauvé pour avoir cru ceci ou cela, mais pour avoir pratiqué les œuvres de charité. Ces diſputes durerent

Digitized by Google

long-temps, & M. le Maréchal de Lorges commençoit à s'impatienter de ce qu'elles étoient infructueuses, lorsqu'il fut obligé de suivre le Roi à son voyage de Luxembourg. Il renvoya la conclusion de cette affaire à son retour, & je fus fort aise d'avoir le temps de respirer ; car mon oncle me pressoit fort de me déterminer, & comme je l'aimois & le craignois beaucoup, j'avois de la peine à lui donner une réponse désagréable, & mon cœur ne pouvoit consentir à faire ce qu'il souhaitoit, quoique l'amour propre y eût bien trouvé son compte ; car on me proposoit des établissements avantageux. Bien des gens me demandoient en mariage à mon oncle, entr'autres M. de Crousset, dont j'ai déjà parlé. Il étoit fils d'un riche Président de Montpellier, Capitaine de Cavalerie, & Gouverneur de Tarascon ; mais tout cela n'étoit pas capable de me tenter.

Dans cet embarras j'écrivis en Hollande à M. Claude & à M. Jurieu, pour les prier de me donner des armes pour me défendre : je leur rapportois tous les arguments qu'on me faisoit, & je leur demandois ce qu'il falloit y répondre. Comme j'étois fort observée, je ne savois par qui faire mettre ces lettres à la Poste : mais enfin je m'adressai au neveu de M. Saporta, qui étoit pour-lors à Paris. C'étoit le même qui étoit venu à Orange, & qui après avoir attiré Mada-

me Saporta chez lui, avoit eu de ſi mauvaiſes manieres avec elle. Cependant il l'étoit venu voir à Paris ; & comme il étoit Catholique malgré lui, il me promit de remettre fidelement mes lettres, & de retirer les réponſes. Il m'a avoué depuis qu'il les avoit ouvertes, qu'il en avoit tiré des copies, & que la maniere dont je priois ces Meſſieurs de me tendre les bras, & de m'aider à me tirer du péril auquel je m'étois expoſée, l'avoit ſenſiblement touché. Il trouvoit outre cela que je rapportois aſſez bien les faits : mais ces Meſſieurs ne furent pas ſi tendres que lui ; car ils ne me firent point de réponſe, & j'ai ſu qu'ils avoient dit que je ne cherchois qu'à triompher. Je les avois pourtant prévenus là-deſſus ; car après les avoir aſſurés de la droiture de mes intentions, je leur faiſois voir qu'ils ne riſquoient rien, puiſqu'on ne pouvoit jamais triompher de la vérité, & que ces ménagements ne devoient pas avoir lieu quand il s'agiſſoit de garantir de l'Enfer une ame pour laquelle le Seigneur n'avoit pas épargné ſon Sang ; qu'il ne falloit pas alléguer que je m'étois expoſée par ma faute, puiſqu'on n'avoit pas moins de ſoin de retirer de l'eau ceux qui s'y étoient jettés par déſeſpoir, que ceux qui y étoient tombés par malheur ; & que ſi l'on me regardoit comme la brebis égarée, on devoit ſuivre l'exemple du bon berger. Mais tout ce

raisonnement ne produisit rien, & je n'eus point de réponse. On avoit débité cent sots contes sur mon départ de la Haye, & le Baron de Serres & le Marquis de Castrare, qui n'y resterent que peu de jours après moi, & qui arriverent bien plutôt à Paris, y conterent ces nouvelles. Le Baron fut dîner un jour à l'Hôtel de Mantoue avec mon oncle Cotton qu'il ne connoissoit pas; & après avoir parlé de bien des choses, il se mit sur mon chapitre. Mon oncle ne fit pas semblant d'y prendre intérêt, il le laissa parler tout son soul; & comme le bon homme ne m'avoit jamais vue, il faisoit de temps en temps des questions auxquelles le Baron répondoit d'une maniere qui m'étoit avantageuse. Il lui conta que j'avois rejetté toutes leurs propositions, lorsque nous les avions trouvés en Suisse, & que là & à la Haye ils avoient toujours remarqué que j'avois une conduite fort réservée, & assez de raison pour une personne de mon âge; qu'on disoit à la Haye que j'avois eu beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de Madame Petit, & que j'allois en France pour épouser un amant que j'y avois laissé, & pour récueillir l'héritage d'un oncle. Quand il eut tout dit, mon oncle l'embrassa & le remercia des bons témoignages qu'il rendoit de moi; après cela il lui dit qu'on n'avoit pas raisonné tout-à-fait juste sur les motifs de mon retour,

puiſqu'il étoit l'oncle dont on prétendoit que je venois recueillir l'héritage, qu'il avoit encore bon appétit, & qu'il ne connoiſſoit pas non-plus cet amant dont on parloit. Il lui dit enſuite tout ce qu'il avoit fait pour m'engager à venir à Paris, & la peine que j'avois eue à m'y déterminer. Le Baron le félicita ſur mon retour, & ſur mon prétendu mérite, & mon oncle pria, au ſortir de table, M. Ducaſſe d'aller ſe promener avec lui aux Petits-Peres, où, dès qu'ils y furent ſeuls, il lui parla de moi avec des épanchements de joie les plus grands du monde; & tout Philoſophe qu'il étoit, il lui diſoit: je vous aſſure, mon ami, que cette petite fille m'a donné pendant une heure bien du plaiſir. M. Ducaſſe me conta cela quelque temps après mon arrivée; & comme mon oncle étoit déjà prévenu en ma faveur avant de me voir, mes complaiſances & mes ſoins achevérent de me gagner ſa tendreſſe, & il ne ſe paſſoit pas de jour qu'il ne m'en donnât quelque nouvelle marque. Comme les habits que j'avois étoient des reſtes de la Province, ajuſtés à la refugiée, mon oncle voulut m'en donner à la mode: il m'en parla un ſoir dans ſa chambre, devant un de ſes amis, appellé M. Bigot, qui lui offrit les ſoins de ſa femme pour faire ces emplettes. Mon oncle accepta cette offre, & Madame Bigot vint

le lendemain, avec Mademoiſelle de la Reinville ſa fille, me prendre pour aller chez les Marchands. Elle me choiſit un habit amarante & argent; nous fûmes enſuite au Palais pour des cornettes & des fontanges, & mon oncle en fit les frais avec plaiſir. Cette Madame Bigot étoit ſœur de M. de Létan qui commandoit les Gardes du Corps du Roi d'Angleterre; elle & ſa fille paroiſſoient encore Proteſtantes, quoiqu'elles euſſent changé comme les autres, & cette conformité de ſentiments cauſa d'abord beaucoup de liaiſon entre nous. Je fus les remercier chez elles des ſoins qu'elles avoient pris pour moi; je leur parlai de la Haye, & il ſe trouva que je connoiſſois preſque tous leurs amis. Elle vinrent voir Madame Saporta, & nous avons toujours depuis été en commerce. Comme les Miniſtres auxquels j'avois écrit ne me répondoient point, je m'aviſai de m'adreſſer à une Demoiſelle que Madame Bigot connoiſſoit, & que j'avois beaucoup vue à la Haye; c'étoit Mademoiſelle Laguerche. Je lui faiſois voir la ſituation violente où je me trouvois; & le beſoin que j'avois de ſecours pour me garantir des ſurpriſes de l'erreur, & je la priois de demander à quelque Miniſtre ce que je devois répondre à certains arguments; car puiſque je m'étois engagée à la diſpute, il falloit la ſoutenir, & donner de bonnes rai-

ſons de ma perſévérance. Mademoiſelle Laguerche me répondit là-deſſus, & Madame Bigot, qui lui faiſoit tenir mes lettres, me rendit auſſi ſes réponſes, qui me donnerent beaucoup de conſolation. Elle m'exhortoit à la perſévérance & à revenir à la Haye, & m'aſſuroit que mon oncle Petit & ſa femme, qui me regrettoient beaucoup, ſeroient charmés de m'avoir chez eux, & que mon retour les conſoleroit en quelque maniere de la perte qu'ils venoient de faire de leurs deux filles, qui étoient mortes preſque en même-temps, l'ainée de conſomption, & la cadette de la petite vérole; qu'ainſi je ſerois la fille unique, & par conſéquent beaucoup mieux chez eux que je n'y avois été autrefois; que mon retour juſtifieroit mes intentions, & édifieroit ceux que mon départ avoit ſcandaliſés. Tout cela étoit beau & bon; mais ce n'étoit pas une choſe aiſée à faire: j'eus pourtant une belle occaſion peu de temps après, de laquelle je ne profitai pas. Madame de Conte, ſœur de M. de Mirmand de Nîmes, qui avoit eu, comme bien d'autres, la foibleſſe de changer, étoit venue à Paris pour chercher les moyens de ſortir du Royaume. Sa ſanté avoit ſervi de prétexte à ce voyage; elle avoit été prendre les eaux de Bourbon, & pendant ce temps-là elle avoit écrit à M. Baudan de Vitri, ſon couſin-germain, qui s'eſt re-

tiré à Delft, de lui donner les moyens de l'aller trouver. Il lui en fournit, mais ils ne lui réuſſirent pas ; elle fut trahie par des gens auxquels elle s'étoit confiée, & on l'arrêta à S. Denis. On la mena d'abord au Châtelet, où elle étoit en compagnie de gens deſtinés au gibet & à l'échafaud. Madame Saporta qui l'avoit connue particuliérement, & qui l'eſtimoit beaucoup, fut fort touchée de ſon aventure, & ne pouvant pas l'aller voir, elle pria M. Ducaſſe de ſe donner cette peine ; mais il n'étoit plus temps, on l'avoit tirée du Châtelet pour la mettre chez Madame de Miramion, qui avoit fait de ſa maiſon une Communauté de filles qu'on appelle les filles de Sainte Genevieve, ſur le Quai de la Tournelle. Ce fut-là où Madame de Conte fut enfermée, & où il n'y avoit que certaines perſonnes qui puſſent lui parler. Elle y reſta quelques mois, & on lui fit entendre qu'elle n'en ſortiroit que quand on ſeroit convaincu de la ſincérité de ſa converſion, c'eſt-à-dire lorſqu'elle auroit communié. Elle avoit beaucoup de peine à s'y réſoudre, & M. Baudan ſon couſin, dont elle trouvoit moyen de recevoir des lettres ſecretement, lui écrivoit de ſouffrir plutôt toutes choſes que d'en venir jamais-là. Cependant l'amour de la liberté, qu'elle ne pouvoit recouvrer que par cet endroit, la détermina à franchir ce pas,

dans le deſſein d'aller réparer en Hollande, comme elle a fait, ce péché de foibleſſe. Elle ſe confeſſa donc & communia, après quoi on la laiſſa ſur ſa bonne foi ; elle loua un appartement meublé, & vit tous ceux qu'elle eut envie de voir. Madame Saporta fut des premieres, & Madame de Conte, qui affectoit de faire la bonne Catholique pour mieux jouer ſon jeu, lui parla ſans déguiſement, & marqua beaucoup de douleur de la faute qu'elle venoit de faire ; & quoique je fuſſe dans un âge où il ne paroiſſoit pas ſûr de me confier des ſecrets, elle me dit les ſiens, & me fit confidence de tous ſes deſſeins. Comme elle ménageoit beaucoup Madame de Miramion, & qu'elle la voyoit ſouvent, on la pria à la priſe d'habit d'une jeune Novice ; elle me demanda à madame Saporta, & me mena à cette fête. Nous y fûmes dès le matin : on nous fit entrer dans l'intérieur de la maiſon, & après en avoir viſité les appartements & les cellules, on nous mena dîner au Réfectoire. La Communauté étoit fort nombreuſe ; la plûpart mangeoit de fort bon appétit, & pendant ce temps-là une Sœur qui étoit en chaire faiſoit la lecture. Quand nous eumes dîné, nous paſsâmes dans un beau jardin, où Madame de Conte, après m'avoir menée dans un endroit d'où on ne pouvoit pas nous entendre, me dit qu'elle ſe diſpoſoit

Digitized by Google

à partir dans peu de jours pour la Hollande ; qu'elle avoit trouvé une voie sûre pour cela ; qu'il en coûtoit cinquante louis par personne, & que si je voulois elle les donneroit pour moi ; car elle comprenoit bien que mon oncle ne me laissoit pas thésauriser. Elle me dit qu'elle ne me conseilloit pas d'attendre le résultat de toutes ces controverses ; qu'on me tendroit au bout quelque piége que je ne pourrois pas éviter, & que la fuite étoit le meilleur parti que je pusse prendre. Elle m'avoit blâmée au commencement ; mais depuis que je lui avois fait voir les lettres que mon oncle Cotton & Madame Saporta m'avoient écrit, elle trouvoit que j'étois fort excusable, & me plaignoit beaucoup. Je la remerciai de ses offres ; mais j'avois de la peine à me résoudre à tromper un oncle qui jusques-là en avoit agi avec tant de bonne foi, & qui me tenoit la parole qu'il m'avoit donnée. Cependant, quand je songeois que le Roi reviendroit bientôt de Luxembourg, & que M. le Maréchal de Lorges me feroit expliquer, ce dénouement me faisoit peur ; & enfin je me déterminai à suivre Madame de Conte ; je lui en donnai ma parole, & nous nous jurâmes une fidélité inviolable. Après avoir pris nos résolutions, nous fûmes à la Chapelle, où M. l'Abbé de Brisacier fit un très-beau Sermon, après lequel

on se disposa à chanter le Salut. Madame de Conte, qui vouloit éviter d'y assister, & qui ne vouloit pourtant pas se rendre suspecte, prétexta une foiblesse fort à propos, & sur ce prétexte nous sortîmes toutes deux de l'Eglise. Après que tout fut fini, on pria Madame de Conte de donner une place dans son caroſſe à M. le Prédicateur, & nous le conduisîmes aux Missions Etrangeres, dont il étoit Supérieur. Je ne songeois pas dans ce temps-là qu'il dût être mon proche parent, comme il l'a été dans la suite; mais je lui trouvai beaucoup d'esprit & de douceur. Madame de Conte me mena ensuite chez Madame Saporta, après m'avoir bien recommandé de ne lui point parler de notre projet. Mon oncle Cotton s'y trouva, qui fut fort aise que j'eusse passé ma journée chez Madame de Miramion; il remercia Madame de Conte de m'avoir donné une connoissance qui pourroit m'inspirer les sentiments qu'on vouloit me faire prendre, & que mon oncle croyoit que Madame de Conte avoit pris. Pour moi qui savois ce que nous avions déterminé dans cette sainte maison, j'étois touchée de la confiance de mon oncle, & je sentois renouveller le scrupule que je me faisois de le trahir. Cependant dès le lendemain je fis mon paquet; je ramassai tout ce que je pouvois avoir d'argent, & je portai l'un & l'autre à Madame

de Conte. Mais l'homme qui devoit la mener ne partit pas le jour qu'il avoit réſolu : il me fallut reprendre mes hardes & attendre encore quelque temps, & ce temps donna lieu à des réflexions qui rompirent mon voyage. Madame Saporta, qui avoit beaucoup de pénétration, s'étoit doutée que je roulois quelque deſſein dans ma tête ; & par tout le manége qu'elle m'avoit vu faire, elle avoit d'abord compris ce qui en étoit : mais je ne voulus jamais le lui avouer, & je lui dis même, que quand il ſeroit vrai que j'aurois deſſein de m'en aller, je n'aurois garde de lui en faire confidence, & qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'elle pût jurer de n'en avoir rien ſu. C'étoit lui en dire aſſez ; auſſi ne m'en demanda-t-elle pas davantage : elle pleura, elle dit que me voir partir c'étoit plus que ſe couper un bras, ou que s'arracher un œil ; qu'elle auroit beau jurer, que mon oncle ne croiroit jamais que je fuſſe partie ſans le lui dire, & qu'elle ſeroit la victime de tout ; qu'on l'enfermeroit pour le reſte de ſes jours ; mais que malgré tout cela je pouvois faire ce que je voudrois ; que le regret qu'elle avoit de m'avoir expoſée à la tentation, en m'écrivant de venir, l'empêcheroit d'écouter ce que la chair & le ſang lui diſoient pour l'obliger à s'oppoſer à mon départ ; que ſi cependant j'avois pu trouver quelque moyen de ſortir toutes

deux, cela auroit beaucoup mieux convenu. Ses larmes me toucherent, & comme la tendreſſe que j'avois pour elle m'avoit engagée à la venir joindre, elle fut aſſez forte pour m'empêcher de la quitter. J'en fis mes excuſes à Madame de Conte, & je la priai de voir, avec M. Jurieu & d'autres, s'il n'y auroit pas quelque moyen pour que je puſſe mener la pauvre Madame Saporta dans ce Pays-là, & d'engager ſon guide à nous venir chercher toutes deux. Madame de Conte me promit tout cela, & partit avec le regret de me laiſſer toujours expoſée à la tentation. Dès qu'elle fut arrivée, elle obligea M. Jurieu de m'écrire pour me fortifier. Il s'excuſa de n'avoir pas répondu d'abord à mes lettres, ſur ce qu'il avoit douté de ma ſincérité, & qu'il avoit cru que je ne cherchois qu'à faire trophée de ce que l'on me diroit. Après cela, ſans entrer en diſcuſſion ſur les points de controverſe, il me renvoyoit aux lettres Paſtorales qu'il écrivoit tous les mois, dans leſquelles il réfutoit tous les arguments des convertiſſeurs. A l'égard des moyens de ſortir du Royaume, il me diſoit que c'étoit à moi à les chercher, & que ſi j'étois de l'élection, le bon Dieu en trouveroit mille pour m'empêcher de périr, pourvu que je lui fuſſe fidelle. Madame de Conte m'écrivoit en même-temps de ne pas prendre la

Digitized by Google

voie dont elle s'étoit ſervie, parce que Madame Saporta n'en pourroit jamais ſouffrir la fatigue, & qu'il falloit en chercher une plus douce. Cependant le Roi revint de Luxembourg, & M. le Maréchal de Lorges recommença tout de plus belle ſes pourſuites. Mon oncle me dit même qu'il étoit temps que je m'expliquaſſe, & qu'il comptoit que j'en avois eu aſſez pour connoître la vérité ; que cependant j'étois la maîtreſſe de mon ſort, & qu'il falloit ſeulement me dépêcher de dire oui, ou non, ſans abuſer plus long-temps de la patience d'un grand Seigneur comme M. le Maréchal de Lorges. Cette ſituation étoit un peu violente ; je ne voulois pas dire oui, & je craignois que le non n'eût des ſuites fâcheuſes ; ainſi je m'aviſai, pour gagner du temps, de dire à mon oncle, que le reſpect que j'avois pour M. le Maréchal m'empêchoit de lui répondre avec toute la liberté qu'on doit avoir en pareil cas, & que j'aurois bien ſouhaité d'avoir quelque conférence avec M. de Mirepoix, que j'avois vu à Montpellier, & qui devoit venir à Paris pour porter au Roi le cahier des Etats du Languedoc. Mon oncle ne crut pas devoir me refuſer cette ſatisfaction ; ainſi j'eus encore un peu de relâche. Il y avoit alors à Paris un de nos Miniſtres de Nîmes, nommé M. Poulian : il y étoit venu pour ſolliciter des récompenſes,

récompenſes, & pour ſe mettre mieux en état de les mériter, il s'érigeoit en convertiſſeur ; mais dès qu'il vouloit me parler de Religion je le déſolois : je lui diſois, *plus de Temple, plus de vie*, & cent autres choſes que je lui avois oui dire en Chaire, & je lui répondois toujours par lui-même ; ainſi il fut contraint de changer de ton, & de me parler d'autres choſes. Je n'oſois pas plaiſanter ainſi avec M. Deſmahis, que je ne connoiſſois pas tant, & que mon oncle conſidéroit beaucoup : ainſi il falloit l'écouter lorſqu'il me parloit de Religion ; mais il le faiſoit avec tant de douceur, qu'on ne s'appercevoit pas que l'on diſputoit. C'étoit un homme tout rempli de charité, ennemi des violences, & d'un caractere à dire comme S. Jean : *mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Il prioit mon oncle de ne me point preſſer, & me rendoit auprès de lui tous les bons offices que je pouvois ſouhaiter. Il me fit faire connoiſſance avec une Demoiſelle, nouvelle Catholique, qui faiſoit grand bruit à Paris ; c'étoit Mademoiſelle du Perré, niece de M. le Marquis de Dangeau. Je fus la voir à la Communauté des Nouvelles-Catholiques, où elle demeuroit. C'étoit une fille d'importance ; elle avoit beaucoup lu, & depuis qu'elle avoit changé elle avoit écrit à M. Jurieu, & l'avoit attaqué ſur la Religion, & M. Jurieu l'a-

poſtropha même un peu dans une de ſes Lettres paſtorales. Elle me fit beaucoup d'amitié, & me conta toutes les peines qu'elle avoit eues à ſe détacher d'une Religion qu'elle avoit beaucoup aimée, & la joie qu'elle reſſentoit d'être réunie à l'Egliſe Catholique, de laquelle on n'auroit jamais dû ſe ſéparer ; & ſi je l'en avois voulu croire, je n'aurois pas attendu au lendemain pour ſuivre ſon exemple. On me fit voir auſſi Mademoiſelle de Lépiné, qui avoit été long-temps en Angleterre pour n'être pas obligée de changer de Religion, & qui étoit la meilleure Catholique du monde. Mademoiſelle de Sainte-Hermine, parente de Madame de Maintenon, & à préſent Comteſſe de Mailly, étoit dans le même cas, & preſque toute la Communauté avoit les mêmes ſentiments. Mademoiſelle du Perré me dit que ſon changement ne devoit pas être ſuſpect ; qu'il n'avoit pas été cauſé par des vues mondaines, puiſqu'elle étoit dans le deſſein de ſe faire Religieuſe. Elle m'exagéra les douceurs de ce genre de vie, qu'on ne pouvoit trouver que dans la Religion Catholique. Je lui dis que les Proteſtants avoient en Hollande des Sociétés qui avoient été fondées ſur le modele des Couvents. Elle fit là-deſſus un grand éclat de rire, & me dit qu'elle ſavoit ce que c'étoit que ces Sociétés ; qu'elle avoit

Digitized by Google

été à celle de Harlem ; & elle les tourna si fort en ridicule, & fit tant de plaisanteries là-dessus, que je ne sus que lui répondre, n'ayant jamais été dans ces endroits-là. Je quittai Mademoiselle du Perré après une longue conversation, & après lui avoir promis de la revoir de temps en temps. Je lui tins parole, car je lui trouvois beaucoup d'esprit, & je me plaisois extrêmement avec elle : elle avoit deux tantes chez Madame de Miramion, que j'avois entrevues le jour que j'y avois dîné avec Madame de Conte, & desquelles j'avois entendu parler ; car leur zele faisoit grand bruit ; & elles en avoient autant pour la Religion Protestante, que Mademoiselle du Perré leur niece en avoit pour la Catholique. L'une de ces Demoiselles est dans le refuge une seconde Dorcas : elle y a fondé deux Sociétés, où elle fait subsister à ses frais quantité de personnes de condition ; & en un mot, elle est entierement dévouée aux œuvres de piété. Il y avoit encore à Paris une Demoiselle qui donnoit un grand exemple de fermeté ; c'étoit Mademoiselle de Malause. Toutes les fois que je demandois de ses nouvelles à M. le Maréchal de Lorges son oncle, il me disoit : si vous cherchez à autoriser votre opiniâtreté, ma niece vous en fournira l'exemple ; mais encore est-elle moins coupable que vous, car elle ne veut point écouter ;

& ainſi elle ne ſauroit s'inſtruire, au lieu que vous réſiſtez à vos propres lumieres, &, quoique convaincue de la vérité de nos raiſons, vous refuſez de vous y rendre ; ce qui eſt une eſpece de péché contre le S. Eſprit. Cependant nous attendions toujours M. l'Evêque de Mirepoix, & en l'attendant j'avois un peu de relâche ; j'allois promener aux Tuilleries & au Jardin du Palais-Royal, avec Madame Saporta. Nous allions voir tous les beaux endroits de Paris ; mais pour Verſailles, l'Opéra, la Comédie, & tous les plaiſirs d'éclat, il ne falloit pas y penſer que je ne fuſſe devenue Catholique. Mon oncle diſoit là-deſſus que ſi je reſtois en France, je ſerois aſſez à temps à tout cela, & que ſi je ne devois pas y reſter, il ne falloit pas s'y faire connoître ; ainſi je ne voyois qu'un certain nombre de perſonnes que mon oncle avoit mis dans ſa confidence, & j'eus le chagrin de voir partir M. Ducaſſe & M. du Queſne, qui étoient ceux pour leſquels j'avois une eſtime particuliere. M. Ducaſſe s'en alla en Amérique, où il a fait une grande fortune ; & M. du Queſne fut au Havre-de-Grace, qui étoit ſon département.

M. l'Evêque de Mirepoix arriva enfin, & mon oncle Cotton, qui étoit alerte là-deſſus, me l'amena un matin lorſque j'y penſois le moins. La premiere choſe que ce Prélat me demanda, fut ſi j'étois toujours

bien perſuadée que le Pape portât ſur ſa thiare une lame d'or où il y eût écrit Myſtere. Je lui dis que ce n'étoit pas de cela qu'il s'agiſſoit, & qu'il y avoit des choſes qui me choquoient bien plus que cela dans l'Egliſe Romaine. Il convint avec moi qu'il y avoit bien des abus, & qu'elle auroit beſoin d'être criblée ; mais il conclut qu'il falloit, à l'exemple du maître du champ de l'Evangile, laiſſer croître l'ivraie avec le bon grain, de peur d'arracher l'un avec l'autre, comme il prétendoit qu'avoient fait nos Réformateurs en ſe ſéparant de l'Egliſe ; ce qui eſt déchirer la robe de Chriſt. Il voulut là-deſſus ſe jetter ſur la grande queſtion ; ſavoir ſi l'Egliſe Romaine eſt cette vraie Egliſe à laquelle ſont attachées les promeſſes ; &, cela étant prouvé, faire voir qu'on doit ſe ſoumettre aveuglément à elle, & approuver tout ce qu'elle approuve. Mais je le priai de vouloir bien examiner les choſes article par article ; car j'étois bien aiſe de le tirer en longueur. Il le vouloit bien auſſi, car c'étoit l'homme du monde le plus doux ; ainſi nous allions pied-à-pied ; & comme il falloit qu'il fût ſouvent à Verſailles, nos conférences étoient interrompues, & cela alloit lentement ; ce qui ennuyoit beaucoup mon oncle. Mais je fus bien ſurpriſe un beau matin de voir entrer dans notre chambre des gens de robe &

d'épée, ſans ſe faire annoncer, qui, après nous avoir demandé nos noms, nous prierent de nous habiller, & de venir où ils avoient ordre de nous conduire. Nous eûmes beau demander quel étoit le cas pour lequel on nous arrêtoit, on dit qu'on n'en ſavoit rien, & le Commiſſaire, après avoir fait ſon devoir, nous laiſſa entre les mains de l'homme d'épée, qui étoit un nommé Lauſilion, Exempt de la Maréchauſſée. Pendant que Madame Saporta s'habilloit, je trouvai moyen de prendre des papiers qui auroient pu nous faire des affaires, & après cela nous deſcendîmes en bas, où nous trouvâmes un fiacre, dans lequel Lauſilion ſe mit avec nous, qui nous conduiſit dans ſa maiſon, tout auprès la porte Montmartre. Comme je m'attendois à aller au Châtelet, je fus fort étonnée d'entrer dans une belle maiſon bien meublée, & plus ſurpriſe encore d'y trouver bien du monde de connoiſſance, M. & Madame de Guirand, M. de Reſtaurant, & M. & Madame Martin. Toutes ces perſonnes étoient de Nîmes, & venoient d'être arrêtées en même-temps que nous. Ainſi quand la bonne foi de mon oncle Cotton ne nous auroit pas empêché de le ſoupçonner de nous avoir joué ce tour, il étoit aiſé de voir que c'étoit un cas général, & l'on a toujours cru que M. Poulian avoit donné avis au Bureau qu'il y avoit des

gens de Nîmes qui méditoient leur ſortie du Royaume, & que le départ de Madame de Conte avoit aidé à faire recevoir cet avis. Quoiqu'il en ſoit, mon oncle n'avoit nulle part là-dedans, & il fut au déſeſpoir de cette aventure. En entrant chez Lauſilion, comme nous croyions être les ſeules arrêtées, nous nous imaginions que nos compatriotes étoient venus là pour nous voir; & comme ils avoient la même penſée, l'on ſe demanda les uns aux autres : eh ! comment avez-vous ſi-tôt ſu que nous étions arrêtés? & l'on ſe fit des remerciements réciproques : mais après avoir parlé longtemps par coq-à-l'âne, il ſe trouva que nous étions tous dans le même cas, & tous compagnons de miſere. Mon oncle vint nous trouver dans un fort grand chagrin; il dit que je ne m'étois pas tenue aſſez cloſe & cachée, & que ſi je n'avois pas eu la demangeaiſon de voir les gens de mon Pays, je n'aurois pas été confondue avec eux; qu'il ne ſavoit comment me tirer d'affaires après cet éclat; que la Cour ne voudroit pas ſe démentir ni faire un paſſe-droit en ma faveur, & que tout ce qu'on lui avoit promis étoit de ne pas faire ſemblant de me voir; que d'ailleurs mon obſtination rebuttoit toute la terre. Quand je vis qu'il ſe fâchoit, je me fâchai auſſi à mon tour; je dis qu'on violoit le droit des gens;

que je n'étois pas dans le cas général, puisque j'étois venue de bonne foi ; que j'avois là-dessus toutes ses lettres ; que l'on ne me feroit jamais rien faire par force, & je parlai d'un ton si ferme, que mon oncle s'appaisa, & voyant bien que je n'étois pas aisée à intimider, il me promit de mettre tout en usage pour me tirer d'affaire, & me pria de m'y aider de mon côté. Il gronda aussi sa sœur de ce qu'elle m'avoit donné mauvais exemple, & il étoit bien fâché de ne m'avoir pas mise auprès de quelqu'autre personne. Enfin il s'en alla dîner, & l'on servit un moment après un repas magnifique. Comme nous croyions être là à nos dépens, nous priâmes M. Lausilion de ne nous pas faire si bonne chere ; mais il nous fit des excuses de ce qu'elle n'étoit pas meilleure, disant qu'il ne pouvoit nous donner que des poulets de grain, en attendant qu'il y eût des perdreaux, & il nous rassura sur les frais, déclarant que le Roi les faisoit tous, & qu'il donnoit cent dix sous par jour pour chacun de nous ; qu'ainsi nous n'avions qu'à demander tout ce dont nous aurions envie. Tous les matins on nous donnoit des fraises & des cerises à déjeûner & du rôti à dîner, & à souper le meilleur vin du monde & en abondance : mais on n'en dépensoit pas beaucoup ; Madame Saporta & moi ne buvions que de l'eau. Nous avions

des chambres très-propres, & de bons lits; nous recevions tous les jours des visites de nos amis, & le soir nous allions prendre l'air dans un fort joli jardin qui étoit dans la maison. Ainsi on peut dire que s'il étoit de belles prisons, celle-là pouvoit passer pour telle : mais comme nous en craignions les suites, & que la captivité a toujours quelque chose à quoi la nature répugne, nous faisions du mauvais sang là-dedans. Celles qui couroient le plus grand risque, c'étoient Madame de Guirand & moi, parce que nous n'avions signé ni l'une ni l'autre, & qu'il étoit à craindre qu'on ne nous inquiétât là-dessus. Dans cette pensée je roulai dans ma tête quelque moyen de pouvoir m'échapper, & je m'avisai enfin que les fenêtres de notre chambre donnoient sur la rue, & qu'elles étoient assez basses, & qu'il y avoit un auvent qui pouvoit faciliter mon dessein : ainsi, sans en rien communiquer à personne, je me résolus de l'exécuter la nuit suivante. Mais je fus bien surprise de voir venir, après que nous fûmes couchées, une servante qui ferma les fenêtres avec des cadenats ; & comme on n'avoit pas accoutumé de le faire, j'aurois cru être trahie, si je m'en étois ouverte à quelqu'un, ou que l'art magique s'en seroit mêlé, si j'avois été aussi crédule que d'autres sur ces sortes de matieres : mais, sans m'a-

muſer à raiſonner là-deſſus, je pris le parti de ſouffrir ce que je ne pouvois pas empêcher, & d'attendre la fin de cette aventure. Je me repentois bien alors de n'être pas partie avec Madame de Conte, & je faiſois de grandes réſolutions de me ſervir utilement de ma liberté ſi je pouvois la ratrapper. Comme bien des gens avoient cru que j'étois venue en France dans le deſſein de changer, & que j'étois bien aiſe de détromper Madame de Guirand là-deſſus, je lui fis voir les lettres de Madame Saporta & de mon oncle Cotton, que je portois ſur moi, & Madame de Guirand convint, après les avoir examinées, que j'étois fort excuſable, d'autant plus que ma conduite juſtifioit mes intentions; car cette Dame étoit témoin des aſſauts que je ſoutenois tous les jours, & que l'on n'épargnoit ni promeſſes, ni careſſes pour me gagner. M. l'Evêque de Mirepoix étoit à Verſailles le jour que je fus arrêtée: il m'écrivit pour m'en témoigner ſon chagrin, & il me marquoit que comme il étoit doux de ſouffrir pour la vérité, il étoit très triſte de ſouffrir pour l'erreur; qu'ainſi je devois me ſervir de mes lumieres; qu'il viendroit inceſſamment achever de lever mes ſcrupules. Il vint en effet avec M. le Maréchal de Lorges; mais il ne me trouva pas auſſi traitable qu'il l'avoit cru, & je lui dis avec beaucoup de

Digitized by Google

fermeté, que comme l'esprit avoit beaucoup de liaison avec le corps, l'un ne pouvoit pas être libre tant que l'autre ne le seroit pas; & qu'ainsi il ne falloit pas compter que j'écoutasse quoi que ce fût au monde jusqu'à ce que l'on m'eût mise en liberté; que je ne promettois rien; que je ne savois pas ce que je ferois alors; mais que je savois bien ce que je ne ferois point tant que l'on me tiendroit en prison; que quand même on pourroit me persuader, je me défierois de moi dans cette occasion, & je croirois toujours que le désir de la liberté me feroit voir les choses autrement que je ne devrois les voir. M. de Mirepoix combattit quelque temps mes raisons; mais voyant qu'on n'en pouvoit pas tirer d'autres de moi, & ne voulant point me pousser à bout, ils me dirent tous qu'ils alloient travailler à ma liberté, & qu'ils espéroient que j'en ferois un bon usage. Je leur dis encore que je ne m'engageois à rien, & ils me quittèrent pour aller trouver M. le Marquis de Seigneley, & le prier de nous permettre de retourner dans notre maison, où M. l'Evêque de Mirepoix continueroit à m'instruire, & d'où il n'y avoit nulle apparence que je pusse m'échapper. M. de Seigneley accorda cette petite grace à M. le Maréchal de Lorges, & mon oncle vint m'en donner la nouvelle, qui nous fut con-

firmée par Lauſilion ; ſi bien que nous recouvrâmes notre liberté dix jours après l'avoir perdue. Nos compatriotes travailloient de leur côté à la leur, & donnoient de bonnes raiſons pour prétexter le ſéjour qu'ils faiſoient à Paris. M. de Guirand, qui étoit extrêmement ſourd, diſoit y être venu pour chercher des remedes à ſa ſurdité ; M. de Reſtaurant pour des Procès, & M. & Madame Martin y étoient établis depuis pluſieurs années ; ainſi ils n'eurent pas de peine à ſe tirer d'affaire les uns & les autres, & ils ſortirent de chez Lauſilion peu de temps après nous. Pendant que nous y étions il ſe paſſa ſous les fenêtres de notre chambre un combat terrible, où Blancrocher & Daubry, les deux plus fameux bretteurs de Paris, furent tués après une vigoureuſe réſiſtance. C'étoit à quatre heures après-midi, & tout le monde les regardoit faire, ſans ſe mettre en état de les ſéparer, ce qui me ſurprenoit beaucoup ; car dans notre Pays on eſt plus charitable que cela, & pour la moindre petite querelle on verroit tout un quartier en alarme : mais à Paris on eſt plus tranquille, & on laiſſe les gens ſe tuer quand ils en ont envie. Il eſt vrai qu'on y a été quelquefois attrapé, & que des filoux faiſoient ſouvent ſemblant de ſe battre pour attirer ceux qu'ils avoient envie de voler ou d'inſulter ; ainſi comme la Ville eſt gran-

Digitized by Google

de, & qu'on ne connoit pas les gens, chacun ſe mêle de ſes affaires. M. de Lubiere, d'Orange, M. de Roucoulle, & mon oncle Cotton étoient à nos fenêtres, lorſque cette ſcene ſe paſſoit, & ils admiroient la bravoure de l'un de ces deux bretteurs, qui ſe défendoit lui ſeul contre quatre de ſes ennemis, dont l'un lui porta enfin un coup par derriere qui le fit tomber à quatre pas delà auprès du corps de ſon camarade. On les porta tous deux chez un Chirurgien, & alors tous ceux qui s'étoient tenus dans l'inaction pendant le combat, coururent pour les aller voir. Dès que nous fûmes hors de chez Lauſilion, & que je me vis avec Madame Saporta dans notre appartement, je lui dis qu'il ne falloit pas s'endormir, & qu'il falloit promptement ſonger à ſortir du Royaume; que je ne me ferois plus un ſcrupule de partir ſans déclarer mes ſentiments à mon oncle; que ma détention me fourniroit des excuſes légitimes là-deſſus, & que je ne devois pas naturellement riſquer d'être priſe une ſeconde fois. Enfin je la priai de prendre ſon parti, ou de me permettre de prendre le mien. Elle me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de ſortir, & qu'il ne s'agiſſoit que de trouver des moyens ſûrs pour cela; ſi-bien que je me mis en devoir d'en chercher. J'avois toujours entretenu commerce avec M. & Madame

Skelton, & mon oncle ne pouvoit pas trouver mauvais que j'allaſſe les voir de temps en temps, après toutes les bonnes manieres qu'ils avoient eues avec moi. Ils me prioient même ſouvent à manger, & ſur ce prétexte j'y allois le Dimanche entendre le Prêche & les communes prieres; car j'étois regardée comme de la maiſon : ainſi je communiquai le deſſein que j'avois de ſortir au Miniſtre & au Gouverneur des enfants, qui me donnerent des connoiſſances à Rouen; mais cela ne ſuffiſoit pas. Je parlai auſſi au Miniſtre de l'Ambaſſadeur de Hollande, qui n'oſa pas ſe mêler de cette affaire. J'écrivis encore en Hollande à toutes les perſonnes que je croyois pouvoir m'aider; à Geneve à M. Muſſard, pour ſavoir ſi on pourroit ſortir plus aiſément de ce côté-là; & j'écrivis auſſi à Londres à un nommé M. Boyer que j'y avois connu, & qui a été enſuite Secretaire du Duc de Schomberg & de Mylord Galloway. Ce M. Boyer fut le ſeul qui m'écrivit poſitivement là-deſſus; tous les autres me faiſoient la choſe difficile; mais pour lui, il me marquoit que je n'avois qu'à prendre le coche de Poiſſi, & à Poiſſi des batelets, comme on les appelle, qui vont toute la nuit, & aller ainſi à Rouen, où il m'adreſſoit à des perſonnes de confiance. De Rouen il me diſoit qu'il falloit aller à Dieppe par le caroſſe ordinaire, & à Diep-

pe voir Mademoiſelle Saporta, qui nous feroit trouver les moyens de nous embarquer pour Londres. Cette lettre nous fit grand plaiſir, à Madame Saporta & à moi, & dès que nous l'eûmes reçue, nous ſongeâmes à trouſſer bagage. Mais comme il falloit prendre garde que notre Hôteſſe ne ſe doutât de quelque choſe, nous eûmes beſoin de mettre dans notre confidence quelqu'un qui pût nous aider. Nous choisîmes pour cela M. de Roucoulle, qui étoit un Gentilhomme de mérite, très-bien fait & fort zélé pour la Religion; il étoit parent de Madame de Guirand, & nous l'avions connu en priſon, où il venoit la voir tous les jours. Dès que Madame Saporta lui eut déclaré notre deſſein, il lui fit une confidence réciproque du ſien, & lui dit qu'il nous ſuivroit de près; ce qu'il fit effectivement. Cependant, pour exécuter le nôtre avec toutes les précautions néceſſaires, il ſe chargea de nous acheter une grande malle qu'il fit porter chez lui, & tous les ſoirs il venoit ſous nos fenêtres d'où je lui jettois nos hardes piece à piece. Ils ſe donnoient dans le jour des rendez-vous Madame Saporta & lui dans les Petits-Peres, ou au Jardin du Palais-Royal, pour prendre les meſures néceſſaires; & quand la malle fut pleine, M. de Roucoulle la mit au Meſſager de Dieppe, à l'adreſſe de Madame Prevoſt, qui fut le premier nom qui lui

vint en tête ; car il ne jugeoit pas à propos de mettre le nôtre, & de nous faire connoître par-là.

Quand notre malle fut partie, nous choisîmes un Samedi pour le jour de notre départ, & M. de Roucoulle nous donna rendez-vous à deux heures après-midi au Jardin du Palais-Royal. Avant de sortir du logis j'eus la précaution de remplir de pierres le coffre que j'avois vuidé, & de laisser de l'argent à notre Hôtesse pour acheter des provisions, afin qu'elle ne se défiât de rien ; après cela nous lui dîmes que nous allions voir une de nos amies dans un quartier de la Ville assez éloigné ; que l'on nous y retiendroit peut-être à souper, & qu'en ce cas nous la priions de nous attendre jusqu'à minuit. Elle nous promit tout, & l'argent que nous lui laissions ne lui permettoit pas d'avoir la moindre défiance. Dès que nous fumes sorties, nous gagnâmes le Palais-Royal, où M. de Roucoulle nous attendoit. Comme il étoit fort connu à Paris, il ne jugea pas à propos de nous accompagner lui-même au coche ; mais il nous donna un de ses amis qu'il avoit pris avec lui pour cela. Cet ami nous mena auprès du Louvre, où l'on prenoit le coche de Poissi ; & après nous avoir fait donner les places que M. de Roucoulle avoit arrêtées, il nous quitta en nous criant de revenir bientôt après la Foire d'une Ville

qu'il nous nomma, & de lui apporter certaines choſes. Il diſoit tout cela pour qu'on ne nous ſoupçonnât pas ; d'ailleurs on ne pouvoit pas nous connoître, parce que nous avions pris des maſques qui nous couvroient tout le viſage. Ce Monſieur nous dit confidemment qu'il y avoit dans le même coche cinq femmes & un petit enfant qui prenoient le même chemin que nous, & que nous pouvions leur parler à cœur ouvert. Cela réjouit Madame Saporta ; & après nous être recommandées à Dieu, nous ſortîmes ſans regret de la belle Ville de Paris. Nous paſsâmes par Nanterre, pays de la fameuſe Sainte Genevieve Patrone de Paris ; de Nanterre nous fûmes à Saint-Germain-en Laye, qui eſt une Maiſon Royale, où la Cour étoit autrefois très-ſouvent, & où celle d'Angleterre s'eſt refugiée depuis : enfin nous arrivâmes à Poiſſi, où chacun tira de ſon côté. Les femmes qu'on nous avoit fait remarquer vinrent avec nous dans un Cabaret, & après avoir ſoupé, & nous être fait une confidence mutuelle, nous nous embarquâmes enſemble ſur la Seine, où nous fûmes toute la nuit. A l'aube du jour on nous fit faire un peu de chemin par terre, & enſuite nous nous rembarquâmes. Comme c'étoit le Dimanche, on nous mena dîner dans un village où l'on devoit entendre la Meſſe. Il y avoit même dans le bateau un

Digitized by Google

Prêtre qui se disposoit à la dire, & nous ne savions comment nous dispenser de l'entendre sans nous faire connoître pour ce que nous étions : mais heureusement il ne se trouva point d'Ornements dans ce lieu-là ; le Prêtre les avoit enfermés, & étoit parti dès le matin après avoir dit la Messe de Paroisse ; ainsi ceux qui étoient avec nous furent obligés de s'en passer pour le coup, & nous fûmes fort aises d'avoir échappé à ce danger. Après dîner nous nous remîmes sur l'eau. Le temps étoit le plus beau du monde, & les bords de la Seine sont fort agréables dans cet endroit-là ; il y a de jolies maisons de campagne, des Couvents ; entr'autres choses on nous montra, sur une petite montagne, le tombeau des deux Amants. On dit qu'un jeune homme de ce Pays-là étant amoureux d'une très-aimable fille, & sûr de son cœur, la demanda en mariage à son pere, & que son pere, qui espéroit la marier plus avantageusement ailleurs, ne voulant pas le refuser ouvertement, lui dit qu'il consentoit de lui donner sa fille, pourvu qu'il la portât sur ses épaules au haut de la montagne, sans s'arrêter ni se reposer nulle part. Le galant accepta le parti, comptant que l'amour lui donneroit des forces. Il en eut en effet assez pour grimper sur le haut de la montagne, chargé de son aimable fardeau : mais dès qu'il y fut arrivé, il expira

par le grand effort qu'il avoit fait, & la belle expira auſſi dans le même moment, de douleur d'avoir été la cauſe innocente de la mort de ſon amant. Le pere fut alors bien fâché de n'avoir pas couronné de ſi tendres amours ; &, pour appaiſer en quelque maniere les mânes de ces Amants, on mit leurs corps dans un même tombeau, qui donne le nom à cette côte, où l'on a bâti une Egliſe & un Couvent pour conſerver à jamais la mémoire d'une paſſion auſſi belle que rare. Voilà comme l'on me conta le fait, que je donne tel qu'on me l'a donné. Le ſoir nous fûmes coucher à la Maiſon-rouge, & le Lundi au matin nous entrâmes dans un grand bateau qui alloit delà à Rouen. Comme nous craignions qu'on ne courût après nous, nous deſcendîmes avant d'être à la Ville, après avoir ſu de ces femmes l'endroit où elles devoient loger ; & nous gagnâmes à pied le Fauxbourg qu'on appelle de Martainville, où nous fûmes paſſer la journée dans une méchante maiſon de payſan, ſous prétexte de manger de la crême, qui eſt fort bonne dans ce Pays-là. Le ſoir, dès qu'il commença à faire un peu obſcur, nous entrâmes dans la Ville, & nous fûmes au Cadran de mer, où j'avois logé avec M. Skelton en venant d'Angleterre, & où je ſavois que les gens étoient de la Religion. L'Hôteſſe qui me connoiſſoit nous

reçut avec plaiſir, & nous dit que nous étions en toute ſûreté chez elle : elle nous fit voir les gens à qui nous étions recommandées par le Gouverneur des enfants de M. Skelton, & ceux auxquels nous étions adreſſées par M. Boyer. J'aurois bien voulu qu'on nous eût fait embarquer-là ; mais comme nous n'y trouvâmes pas notre malle, qu'on avoit envoyée à Dieppe, & que le trajet de Dieppe à Londres étoit de beaucoup plus court que celui de Rouen en Hollande, Madame Saporta, qui appréhendoit ce paſſage de la mèr, ſe détermina à ſortir par Dieppe, & envoya pour retenir des places au caroſſe : mais elles étoient toutes priſes ; ſi-bien que, pour ne pas perdre de temps, nous nous mîmes dans une maniere de fourgon, ou de coche, qui ſuivoit le caroſſe. Nous trouvâmes dans cette machine les femmes qui étoient venues de Paris avec nous, & des Marchands qui étoient apparemment les maris des unes & les parents des autres, & qui les étoient venus joindre à Rouen. Nous arrivâmes le même jour à Dieppe ; & comme ce coche logeoit à la Croſſe d'or, qui eſt un des meilleurs logis de la Ville, nous crûmes que nous devions y loger auſſi, & que l'on nous ſoupçonneroit moins là que ſi nous allions dans quelque gargotte. En effet, on ne nous demanda, ni qui nous étions, ni d'où nous venions, & l'on

nous donna une chambre à un ſeul lit, comme nous le demandâmes. Nous nous couchâmes dès que nous eûmes ſoupé, & je m'endormis dès que je fus couchée, ſi-bien que je ne m'apperçus point de tout ce qui ſe paſſa dans notre voiſinage : mais Madame Saporta, qui ne dormoit pas ſi bien que moi, me dit le matin qu'elle avoit entendu, ſur les deux heures après minuit, un homme qui logeoit dans une chambre attenant à la nôtre ; qu'il avoit cauſé long-temps avec ſes valets, & qu'il falloit qu'il fût joueur ou amoureux ; je me levai, & je vis ſous la tapiſſerie une porte de communication qui donnoit dans la chambre de ce cavalier, où tout étoit encore tranquille. Un moment après j'entendis une voix que je crus connoître, qui appelloit Dragon. Je dis à Madame Saporta : ſi je ne ſavois pas que M. du Queſne eſt au Havre-de-Grace, je dirois que c'eſt-là lui. Madame Saporta me relança, & me dit que j'avois M. du Queſne bien dans la tête ; qu'il étoit bien-loin delà, & que peut-être il ne penſoit point à nous. Je ne répondis rien, & je me mis en état d'aller trouver les perſonnes que M. Boyer nous avoit indiquées : mais après y avoir mieux penſé, je me ſouvins que j'avois mangé à Paris avec Madame Ducaſſe & un de ſes amis nommé Saquet, qui étoit Juge de l'Amirauté à Dieppe, & je craignis

Digitized by Google

avec raiſon que cet homme ne me reconnût s'il me rencontroit dans la rue ; ainſi je priai Madame Saporta de vouloir bien ſortir ſeule, & de me laiſſer dans la chambre. Elle le fit, & pendant qu'elle alloit travailler aux moyens de notre embarquement, j'achevai de m'habiller ; & comme j'ouvris une fenêtre qui donnoit ſur la cour, & que je m'y appuyai pour rincer ma bouche, le premier aſpect qui frappa ma vue fut M. du Queſne, qui étoit à une fenêtre joignante. J'avoue que j'eus un rude combat à ſoutenir : mon premier mouvement étoit de lui parler ; mais la réflexion ne me permit pas de le ſuivre, & le devoir & la piété l'emporterent ſur l'inclination. Je fermai au plus vîte ma fenêtre avant que M. du Queſne eût le temps de m'examiner. Il ne me reconnut point, ne m'ayant vue qu'un inſtant par le côté : mais je ne ſais par quel caprice il me trouva à ſa fantaiſie, & il ſouhaita de faire connoiſſance avec moi. Il courut demander à l'Hôteſſe qui étoit la petite brune qui logeoit auprès de ſa chambre, & la pria de me parler de ſa part, & de m'engager de le voir. L'Hôteſſe s'acquitta de ſa commiſſion, & m'exagéra le mérite & le rang de M. du Queſne. J'en ſavois autant qu'elle là-deſſus ; mais je jugeai à propos de répondre en agnès, & de dire que ma mere ne vouloit pas que je viſſe des Meſſieurs. Cette réponſe ne re-

Digitized by Google

butta pas M. du Queſne, & lorſqu'il vit le Chevalier Buquet ſon bon ami, il lui conta la trouvaille qu'il venoit de faire. Le Chevalier le pria de lui en faire part, & ils réſolurent tous deux de ne rien négliger pour déterrer qui j'étois. Cependant Madame Saporta revint fort contente des perſonnes auxquelles nous étions recommandées, mais fort mécontente de ce que le vent étoit contraire, & qu'il n'y avoit pas moyen de s'embarquer de quelques jours, pendant leſquels nous réſolumes de nous tenir cloſes & cachées, ſur-tout moi, qui m'appercevois bien qu'on m'obſervoit; ainſi je ne ſortois de la chambre que pour les néceſſités les plus preſſantes: mais malgré toutes mes précautions, je ne pus pas éviter d'être enfin reconnue le troiſieme jour par un petit Laquais de M. du Queſne, appellé Dragon, qui m'avoit bien des fois donné à boire chez Madame Moſnier à Paris, lorſque j'y avois mangé avec ſon Maître. Ce petit garçon étoit un Laquais favori, & par conſéquent un peu familier; ainſi dès qu'il me vit ſortir de la chambre il quitta le poſte où il étoit en ſentinelle depuis quelques heures, & vint m'aborder d'un air de connoiſſance, me nommant par mon nom; après quoi il courut dire à ſon Maître la découverte qu'il venoit de faire. M. du Queſne fut fort ſurpris d'apprendre que j'étois à Dieppe; & voyant bien qu'il

falloit qu'il y eût du myſtere là-dedans, il défendit à ſes gens de dire qu'il me connût, & de parler de moi à qui que ce fût au monde. Après cela il envoya demander à Madame Saporta la permiſſion de lui rendre viſite ; & dès qu'il l'eut obtenue il ouvrit la porte de communication qui donnoit de ſa chambre dans la nôtre ; nous ôtâmes de notre côté le verrou, & il entra par-là, afin que dans l'Auberge on ne s'apperçût pas de notre commerce.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES

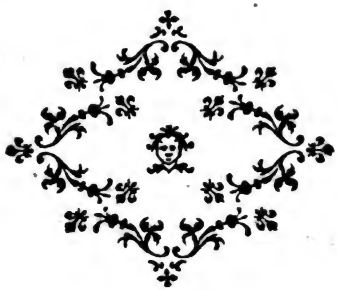
Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

MADAME DU NOYER,

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Par LA COMPAGNIE.

M. DCC. LX.

Digitized by Google

MÉMOIRES
DE
MADAME DU NOYER,
SECONDE PARTIE.

DÈS que M. du Queſne fut dans la chambre, il fit de grandes civilités à Madame Saporta, lui offrit ſes ſervices dans ce Pays, & lui demanda le ſujet de ſon voyage, que Madame Saporta prétexta de quelques raiſons qui faiſoient voir qu'elle ne diſoit pas la véritable. Je lui demandai à mon tour pourquoi il n'étoit pas dans ſon Département, & par quelle aventure on le trouvoit à Dieppe. Il me répondit que M. de Monmort, Intendant de Marine, l'avoit engagé dans une partie de plaiſir, & qu'il avoit été obligé de le ſuivre à Dieppe : & lorſqu'il put me parler ſans être entendu, il ajouta, que la Providence l'avoit conduit dans ce lieu pour empêcher la folie que je voulois faire ; qu'il voyoit bien que Madame Saporta me faiſoit la victime de ſon entêtement ; qu'il ſe fe-

Digitized by Google

roit un cas de conſcience de le ſouffrir ; qu'il étoit réſolu de nous aller dénoncer à M. de Tierceville, Lieutenant de Roi de Dieppe ; & profitant d'un moment que Madame Saporta fut hors de la chambre, il me dit les choſes du monde les plus touchantes pour m'empêcher de la ſuivre. Mais à tout cela je répondis que mon parti étoit pris ; que Madame Saporta ne m'y avoit pas forcée ; que je n'avois pas eu moins d'empreſſement qu'elle pour ſortir du Royaume, & que j'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ni la trahir ; qu'ainſi je le priois de ne ſe point informer de nos deſſeins, & de n'en pas détourner l'exécution, puiſque s'il étoit capable de nous dénoncer, (ce que je n'avois garde de croire quoiqu'il m'en eût menacée,) il auroit le chagrin de me voir ſouffrir tous les maux qu'il m'auroit attirés, qui, quelques grands qu'ils puſſent être, ne me feroient jamais changer mes réſolutions ; que je le priois de prendre là-deſſus la ſienne, & d'être perſuadé que je porterois par-tout les ſentiments d'eſtime & de conſidération que j'avois pour lui, & dont je ſerois toujours prête de lui donner des marques, tant que mon devoir & ma conſcience ne s'y oppoſeroient pas. Madame Saporta rentra là-deſſus, & me voyant les larmes aux yeux, elle comprit que j'avois eu quelque explication avec M. du

Quesne. Dès qu'il fut sorti elle me demanda sur quoi avoit roulé notre conversation. Je le lui dis, & elle fut fort contente de la maniere dont j'avois conclu, & résolut de presser plus que jamais notre embarquement. Elle fut pour cela solliciter les gens qui se mêloient de cette affaire, & on lui fit espérer de finir le lendemain au soir. Ce qui m'embarrassoit, c'est que le lendemain étoit Dimanche, & que je craignois, si je ne sortois pas, qu'on ne me crût Protestante; & si je sortois, je craignois de rencontrer ce M. Saquet que j'avois vu à Paris: ainsi je ne savois que faire; mais après y avoir bien rêvé, je m'imaginai qu'il n'y avoit qu'à sortir de bon matin, que je ne trouverois personne à ces heures-là, & que l'Hôtesse pourroit croire que j'aurois été à la Messe. Pour la mieux faire donner dans le panneau, je lui demandai le soir si on disoit des Messes de bon matin dans ce Pays-là. Oui, dit-elle, vous en trouverez dès les cinq heures: c'est assez, dis-je; je m'allai coucher après cela, & dès qu'il fut jour je me levai, & après m'être promptement habillée je sortis de la chambre dans le dessein d'aller faire un petit tour dans les rues de Dieppe, afin de persuader aux gens du logis que j'avois été à la Messe; & pour les mieux tromper je pris un Livre que je trouvai sous ma main, qui n'étoit pas plus

grand que des Heures, & je me mis en état de ſortir : mais je n'allai pas bien loin ; car je trouvai dans l'antichambre deux hommes à bandouliere, dont l'un qui paroiſſoit le Maître me dit : où allez-vous ſi matin, Mademoiſelle ? Que vous importe, lui dis-je ? Il m'importe plus que vous ne penſez, dit-il, & je vous arrête de la part du Roi. En vertu de quoi, lui repondis-je ? Vous le ſaurez, dit-il, en temps & lieu. En diſant cela il s'aprocha du lit de Madame Saporta, & lui fit le même compliment. Elle éclata d'abord en injures contre M. du Queſne, & lui donna les noms du monde les plus odieux, croyant, comme il y avoit apparence, que c'étoit lui qui nous avoit joué ce tour. Pendant qu'elle ſe chamailloit avec ces hommes, je paſſai dans la ruelle, & ſans qu'ils s'en apperçuſſent, j'entrai dans la chambre de M. du Queſne qui s'étoit réveillé au bruit. Il me jura qu'il n'avoit nulle part dans cette aventure, de laquelle il me dit qu'il étoit pourtant fort aiſe. Il ne voulut pas s'expoſer au reſſentiment de Madame Saporta ; mais il me dit de demander qu'on nous menât au Château pour parler à M. de Tierceville ; qu'il s'y trouveroit pour tâcher de prendre des meſures pour adoucir notre captivité, & que nous verrions-là que nous l'avions ſoupçonné à tort. Je lui donnai à garder le peu que

nous portions avec nous, & je rentrai dans notre chambre, où je trouvai Madame Saporta qui s'habilloit. Je lui inſpirois de demander a aller au Château : je lui dis qu'elle faiſoit injuſtice à M. du Queſne ; qu'il n'avoit pas parlé de nous, & qu'on ne nous arrêtoit ſans doute que ſur des conjectures ; qu'il falloit répondre avec fermeté, ne dire jamais nos veritables noms, & que pourvu qu'elle me laiſsât faire, tout iroit bien ; qu'elle n'avoit qu'à bien faire la malade pour ſe diſpenſer de parler. Je lui donnois tous ces avis en Gaſcon, * & d'une maniere que ces Normands n'y comprenoient rien. Ils nous menerent au Château. M. de Tierceville qui étoit averti de notre marche, vint nous recevoir dans la Place d'armes. C'étoit un homme d'eſprit, mais d'une figure très-déſagréable ; ſon viſage reſſembloit à une morille, & ſon corps étoit tout éclopé. Il nous demanda d'un air gracieux pourquoi nous quittions le Royaume. Il ajouta que le Roi lui ſauroit très-mauvais gré de laiſſer paſſer des perſonnes de notre mérite, & que c'étoit pour lui faire ſa cour qu'il nous arrêtoit. Comme il y avoit à monter pour aller de la Ville au Château, & que Madame Saporta étoit aſthmatique, elle parut ſi eſſoufflée, que cela la diſpenſa de parler, & ce fut moi qui ré-

* *En Patois Gaſcon.*

pondis à toutes les queſtions de M. de Tierceville. Il me demanda d'abord ſi ce n'étoit pas-là Madame Saporta, ſœur de M. Cotton qui étoit à Paris, & ſi je n'étois pas Mademoiſelle Petit ſa niece. Je lui répondis hardiment que non; & je lui dis que la Dame qu'il voyoit-là s'appelloit Madame Saint-Etienne; qu'elle étoit veuve d'un Marchand de Marſeille; que j'étois ſa fille, & que nous étions venues à Dieppe pour ſuivre un banqueroutier qui nous emportoit beaucoup d'argent, & que l'on diſoit qu'il devoit paſſer en Angleterre; que c'étoit pour le mieux ſurprendre que nous étions reſtées *incognito*; mais qu'il falloit qu'il eût ſu notre marche, puiſqu'il avoit changé la ſienne; que nous ne le voyions pas venir, & que notre détention lui faciliteroit les moyens de s'enfuir avec notre argent, ce qui nous ſeroit d'un fort grand préjudice; qu'ainſi je le priois de nous laiſſer la liberté de faire nos affaires, puiſqu'elles n'avoient rien de commun avec celles de l'Etat. M. de Tierceville, après m'avoir écoutée, me dit: vous n'êtes donc pas la niéce de M. Cotton? Non, lui dis-je, Monſieur. Hé bien, dit-il, je m'en vais vous confronter avec un homme qui eſt ici de ſa part. En même-temps il donna ordre qu'on appellât M. du Queſne, & qu'on fît venir M. Saquet. M. du Queſne ne voulut point ſe préſenter; mais M. Sa-

quet arriva dans le moment. M. de Tierceville lui demanda s'il me connoiſſoit. Oui, dit-il, c'eſt Mademoiſelle Petit ; & d'abord il vint, d'un air de connoiſſance, me ſaluer. Je lui dis que je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connûe de lui, & que je ne me ſouvenois pas de l'avoir jamais vu. Quoi ! dit-il, Mademoiſelle, nous n'avons pas mangé enſemble, avec Madame Ducaſſe & M. du Queſne, chez Madame le Moſnier à Paris ? Non, lui dis-je, je ne connois ni Madame Ducaſſe, ni Madame le Moſnier, & je ne ſais pas non-plus qui eſt M. du Queſne. M de Tierceville ſe tuoit de dire qu'on appellât M. du Queſne ; mais il étoit diſparu, ne voulant pas être mêlé là-dedans. M. Saquet me ſoutenoit que j'étois Mademoiſelle Petit, & je lui ſoutenois que non ; ſi-bien que M. de Tierceville ne ſavoit plus qu'en penſer. Tous les Officiers de la garniſon, M. de Paris, Commiſſaire des Guerres, & bien d'autres perſonnes s'étoient aſſemblées autour de nous pour être témoins de cette ſcene ; & la fermeté avec laquelle je ſoutenois mon dire, faiſoit que l'on y ajoutoit foi. On opinoit déjà à nous relâcher, & M. Saquet lui-même commençoit à croire qu'il s'étoit mépris, lorſqu'il s'aviſa de prendre Madame Saporta en particulier, & de lui dire que je faiſois fort mal de déguiſer les choſes ; qu'on ne nous avoit

pas prises sur le bord de la mer ; que nous avions été arrêtées dans notre chambre, & qu'ainsi on ne nous pouvoit rien faire ; que le pis qui nous pouvoit arriver étoit d'être renvoyées à Paris, & que M. Cotton nous étoit trop proche pour vouloir nous faire du chagrin ; que comme il étoit fort son serviteur, il se croyoit obligé de lui conseiller de ne pas pousser plus loin une feinte qui pouvoit nous faire du tort. Madame Saporta, qui se faisoit un scrupule de mentir, & qui s'étoit laissée surprendre à cet air de bonne foi que M. Saquet affectoit, lui avoua ingénument toutes choses, & lui demanda ses avis pour sortir de ce pas-là. M. Saquet lui promit merveilles, & vint faire son rapport à M. de Tierceville, qu'il trouva causant avec moi des mœurs & coutumes de Marseille, où je n'ai jamais été, & dont il trouvoit pourtant que je lui parlois savamment ; ce qui lui faisoit croire que j'en étois, comme je l'avois dit. La maniere dont je prononçois certains mots, & la couleur de mon teint aidoit encore à le persuader, & l'on n'a jamais été plus surpris qu'il le fut, lorsque M. Saquet lui apprit la confidence que Madame Saporta venoit de lui faire. Comme il avoit un tour d'esprit fort joli, il tourna tout en plaisanterie, & me dit mille choses obligeantes sur la facilité que j'avois eue à le persuader ; après cela, il pria

Madame Saporta de prendre un appartement dans le Château, & d'y rester jusqu'à ce qu'il eût réponse de Paris, & lui promit d'écrire d'une maniere à lui faire obtenir sa liberté. Il lui témoigna qu'il auroit souhaité de pouvoir la lui rendre dans le moment; mais que cette scene ayant été publique, il ne le pouvoit sans risque de se faire des affaires. Madame Saporta le remercia de toutes ses bonnes manieres, & ne voulant pas accepter l'offre qu'il lui faisoit de rester chez lui, elle demanda d'être ramenée à notre Auberge, & d'y être gardée comme il jugeroit à propos. M. de Tierceville se retrancha alors à demander que je restasse au Château, où il me promettoit de me faire manger de bons perdreaux, & de me procurer beaucoup de plaisir. Il avoit avec lui Madame sa femme & deux filles, dont l'aînée étoit mariée à M. Descombes, Ingénieur. La cadette, qui ne l'étoit pas encore, avoit tout l'esprit du monde, & le fils n'en manquoit pas, quoiqu'il eût l'air un peu plus épais. Il me souvient, à propos de cela, d'une réponse qu'il fit, qui fut trouvée très-jolie. Un de ces agréables, qui prétendent, par des manieres libres & beaucoup de babil, usurper une réputation d'esprit dans le monde, le mena un jour chez une Dame de considération dont il étoit connu, & lui dit en en-

trant : Madame, je vous préſente M. le Marquis de Tierceville, qui n'eſt pas auſſi ſot qu'il en a la mine. Le Marquis, ſans ſe déferrer, répondit d'abord : Madame, c'eſt la différence qu'il y a de Monſieur à moi. Une réponſe auſſi vive & auſſi juſte doit faire juger que tout l'eſprit de M. de Tierceville le pere n'étoit pas tombé en quenouille, & que cette famille étoit fort agréable. Madame Saporta ne jugea pourtant pas à propos de me laiſſer chez eux ; & je fus ramenée avec elle à l'Auberge par M. Saquet, qui nous y laiſſa ſous la conduite d'un Garde qui ne bougeoit de notre antichambre, & qui nous ſuivoit juſqu'aux lieux où les néceſſités naturelles nous obligeoient d'aller. Comme j'étois dans ce temps-là fort eſpiegle, je lui donnois bien de l'exercice, & ſous prétexte de certaines indiſpoſitions que je n'avois pourtant pas, je le faiſois monter & deſcendre à tous moments.

Cependant Madame Saporta qui ſoupçonnoit toujours M. du Queſne de nous avoir fait arrêter, voulut s'en éclaircir, & pria M. Saquet de lui dire quel étoit celui qui nous avoit dénoncées. M. Saquet lui conta alors ce qui s'étoit paſſé depuis notre départ de Paris. Notre Hôteſſe nous avoit attendues le premier jour juſqu'après minuit, & ne nous ayant pas vues revenir, elle fut en aver-

tir le lendemain mon oncle Cotton. Il ne ſe levoit qu'à onze heures, ainſi elle ne put pas lui parler plutôt, & cela nous donnoit le temps de nous dépayſer. Mon oncle fut à midi dans notre chambre, & n'y trouvant rien de dérangé, il ſouleva mon coffre qu'il trouva peſant, ce qui lui fit croire que nous étions allées voir Madame le Moſnier à ſa maiſon de campagne : ainſi ne voulant pas faire de bruit, de peur de nous cauſer encore des affaires, il dit à l'Hôteſſe qu'il falloit attendre tout le jour, & que nous viendrions apparemment le ſoir. Il envoya cependant à Fontenai pour ſavoir ſi nous étions chez Madame le Moſnier ; mais apprenant que non, & ne nous voyant pas revenir, il commença à ſe douter de la vérité ; & pour en être mieux éclairci, il fit ouvrir mon coffre qu'il trouva plein de pierres, ce qui ne lui laiſſa plus aucun doute. Il éclata alors en plaintes & en menaces ; il fut trouver M. le Maréchal de Lorges, & incertain de la route que nous pouvions avoir pris, il envoya des Archers de la Maréchauſſée de tous les côtés. Dans cet accablement de douleur, il fut voir Madame Ducaſſe, qui étoit reſtée à Paris après le départ de ſon mari. Cette Dame touchée de ſon état, lui dit que nous pourrions bien avoir pris le chemin de Dieppe, que quantité de gens ſe ſauvoient par-là, & que s'il vouloit elle

écriroit à un bon ami qu'elle y avoit, qui nous y déterroit assurément, pourvu que nous ne fussions pas encore embarquées. Mon oncle la pria d'écrire sans perdre de temps à cet ami, qui étoit M. Saquet : il nous montra la lettte de Madame Ducasse, qui étoit très-forte, & il nous dit ensuite que dès qu'il l'eut reçue il fut dans tous les Cabarets s'informer si l'on n'avoit pas vu une femme âgée & une jeune fille qu'il désignoit de son mieux. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit, & on lui dit dans notre Auberge qu'il y avoit deux personnes faites à peu près de la maniere qu'il disoit, qui se tenoient fort renfermées. Il fut cela le Samedi, & dès le soir il fit coucher dans notre antichambre les deux Gardes qui m'arrêterent le Dimanche au matin. Après nous avoir conté toute cette histoire, il nous dit naturellement qu'il ne savoit plus où il en étoit lorsqu'il eut recours à Madame Saporta, pour savoir d'elle la vérité que je ne voulois pas avouer, & que la maniere avec laquelle je lui soutenois que je ne le connoissois pas, l'avoit quasi persuadé qu'il se trompoit, quoiqu'il eût bu & mangé avec moi à Paris. Ainsi, si Madame Saporta avoir tenu bon comme moi, nous aurions été rélâchées sur le champ. Le récit de M. Saquet ayant pleinement justifié M. du Quesne, Madame Saporta ne fit pas de difficulté de

recevoir ſes viſites ; & comme nous étions alors connues, nous en eumes de quantité de perſonnes de la Ville. M. du Queſne ſe réjouiſſoit de ce que les meſures que nous avions priſes pour ſortir du Royaume étoient rompues, & Madame Saporta s'en affligeoit extrêmement. Trois jours ſe paſſérent de cette maniere, pendant leſquels M. du Queſne nous tint fidele compagnie, & au bout deſquels M. Saquet vint nous montrer une autre lettre de Madame Ducaſſe, d'un ſtyle différent de la premiere. Mon oncle Cotton, prévoyant que l'on nous enfermeroit, & craignant notre perſévérance, s'étoit repenti des ordres qu'il avoit donnés pour nous faire arrêter, & avoit prié Madame Ducaſſe de faire enſorte qu'on nous relâchât. Comme M. Saquet ne pouvoit rien refuſer à Madame Ducaſſe, il fut trouver M. de Tierceville, dès qu'il eut reçu la lettre, & le pria de nous mettre en liberté. M. de Tierceville, qui avoit beaucoup d'égards pour M. Saquet, & qui n'étoit pas naturellement malfaiſant, conſentit à tout, & nous nous vîmes libres lorſque nous nous y attendions le moins, & il nous ôta notre Garde. Lorſque nous fûmes au Château pour remercier M. de Tierceville, il nous fit des excuſes du chagrin qu'il nous avoit cauſé, & fit ſemblant de croire que nous retournions à Paris. Ce n'étoit pour-

tant pas notre intention, & nous avions deſſein de faire un autre uſage de notre liberté ; mais nous n'en jouîmes pas longtemps. Une autre réflexion de mon oncle Cotton fit que, ne pouvant ſe réſoudre à nous perdre pour toujours, il envoya à Dieppe le fils de Lauſilion, chez lequel nous avions été priſonnieres à Paris, & quelques Archers, avec ordre de nous y conduire ; & Madame Ducaſſe écrivit encore à M. Saquet pour le prier de leur aider à faire leur capture. M. Saquet reçut ſa lettre avant l'arrivée de Lauſilion, & ſous prétexte de civilité, il nous garda tout le jour à vue. Le ſoir Lauſilion vint chez une nommée Madame Larchevêque, qui nous avoit priées à ſouper, & nous ſignifia là l'ordre qu'il avoit de nous conduire à Paris. Il nous ramena dans notre Auberge, & coucha avec ſes gens dans notre antichambre, ſi bien qu'on ne pouvoit ni entrer ni ſortir ſans être vu ou entendu. M. du Queſne n'étoit pas encore retiré, & je ne ſavois quelles meſures prendre. Je ne me couchai point, & la déſolation de Madame Saporta me touchoit extrêmement ; ſi bien que je me mis en tête de la ſauver à quelque prix que ce fût. Pour cela j'attendis que nos gens fuſſent endormis, & lorſque je les entendis ronfler, je pris Madame Saporta par la main, & marchant ſur la pointe des pieds, je la

conduisis sur la montée, où un valet de M. du Quesne attendoit son Maître. Je le priai de mener Madame Saporta en lieu de sûreté. Ce garçon n'osa me refuser; & comme la porte de l'Auberge étoit encore ouverte, & que tout le monde dormoit, ils sortirent sans difficulté. Je rentrai dans ma chambre, où je toussai; je parlai même haut, comme si j'eusse répondu à Madame Saporta, afin de faire croire aux Gardes, au cas qu'ils fussent éveillés, que nous étions-là. M. du Quesne entra là-dessus. Dès que je l'entendis, je l'appellai pour lui conter ce qui se passoit: il en fut fort aise, & tâcha de me persuader que je devois aussi m'en réjouir, puisque c'étoit une conjoncture favorable, & que mon oncle Cotton consentiroit sans peine à notre mariage, & que la Cour y entreroit aussi, si je voulois faire connoître les sentiments que j'avois pour lui, & que je devois croire que le Ciel les autorisoit par les obstacles qu'il avoit apportés à mon départ; qu'il alloit s'en faire honneur auprès de M. de Seigneley, & tâcher de le mettre dans nos intérêts. Pendant que nous causions, le valet qui avoit conduit Madame Saporta revint, & nous dit qu'il l'avoit laissée dans une maison, dont une servante qui lavoit la vaisselle lui avoit ouvert la porte, & que cette servante l'avoit cachée dans sa cuisine: il nous conta, qu'avant de trou-

Digitized by Google

ver une maiſon où on leur voulut ouvrir ; ils avoient rencontré des Matelots qui les avoient voulu battre, & qui avoient fait grande peur à la pauvre Madame Saporta. M. du Queſne craignant que cette aventure n'eût des ſuites fâcheuſes & pour elle & pour lui, à cauſe que ſon valet s'en étoit mêlé, ordonna à ce garçon de l'aller chercher, quoique je puſſe lui dire. Il la trouva où il l'avoit laiſſée, & la ramena, ſans que nos Gardes s'apperçuſſent qu'elle fût ſortie. Comme elle avoit eu beaucoup de regret de ſe ſéparer de moi, elle ne fut pas fâchée de me rejoindre & d'avoir une même deſtinée. La nuit ſe paſſa de cette maniere, & dès l'aube du jour nos Gardes ſe leverent & nous menerent au caroſſe, où ils avoient arrhé des places pour Rouen. Il y en eut deux qui entrérent dans le caroſſe avec nous, & Lauſilion alloit à cheval, à côté de la portiére. M. du Queſne me dit, en me quittant, de ne me pas chagriner & de le laiſſer faire ; & dès qu'il fut rentré chez lui, il écrivit à M. de Seigneley que c'étoit lui qui nous avoit empêché de ſortir du Royaume. Il lui parla des engagements que nous avions enſemble, & lui fit entendre que la concluſion de cette affaire pourroit peut-être m'engager à faire ce qu'on ſouhaitoit de moi. Cependant notre caroſſe rouloit ; & comme j'avois paſſé une très-mauvaiſe

nuit, je me trouvai extrêmement mal, & je priai Lauſilion de changer de place avec moi, croyant que l'air me feroit du bien. Il n'oſa me refuſer ce plaiſir ; je montai ſon cheval, & le fis tant galopper que j'arrivai à Rouen plus de trois heures avant le caroſſe. Il n'auroit tenu qu'à moi de me ſauver ; mais outre que je n'aurois pas voulu laiſſer la pauvre Madame Saporta en peine, la bonne foi dont je me ſuis toujours piquée, ne me permit pas d'en avoir la penſée. Je fus droit au cadran-de-mer, où nous étions convenus que nous logerions, & lorſque nos gens arrivérent, on leur dit qu'il y avoit trois heures que j'étois couchée. On nous fit ſéjourner le lendemain à Rouen pour attendre le départ du caroſſe. Nous y trouvâmes un parent de Madame la Maréchale de Lorges, appellé M. du Roſet, qui venoit d'épouſer une fille de S. Cyr, & qui alloit à Paris pour chercher la commiſſion d'un Emploi qu'on lui avoit donné en dot. Il y avoit auſſi un Eccléſiaſtique de mérite, nommé l'Abbé de Marſoulier. La converſation de ces deux Meſſieurs charmoit un peu nos chagrins. Nos Gardes en uſoient fort honnêtement, & il ne paroiſſoit preſque pas que nous fuſſions priſonnieres ; mais nous en trouvâmes d'autres qui nous attendoient à Saint-Denis, qui nous traiterent en criminelles d'Etat, & ne voulurent jamais nous

permettre d'aller voir le Tréſor, ni même de ſortir de la chambre où l'on nous fit ſervir à dîner, & dont ces marauts avoient aſſiégé la porte. Ils ne voulurent pas nous laiſſer continuer notre voyage dans le caroſſe de Rouen. Nous dîmes là adieu aux Meſſieurs qui étoient venus avec nous, & quelque temps après qu'ils furent partis, nous vîmes arriver le ſieur Lauſilion le pere, dans un caroſſe coupé, fort propre, dont il céda le fond à Madame Saporta & à moi, & ſe mit ſur l'eſtrapontain. Il gronda ſes gens de ce qu'ils avoient tant fait les mauvais, & nous conduiſit à Paris, en faiſant mille plaiſanteries ſur la fureur que l'on avoit de vouloir ſortir du Royaume. Il nous dit que le bon Dieu étoit toujours pour les plus gros eſcadrons; que c'étoit le ſentiment de feu M. de Turenne, & cent choſes de cette nature. Nous lui demandions toujours où il nous menoit, & nous aurions fort ſouhaité que c'eût été chez lui, où nous nous étions bien trouvées; mais il nous dit enfin que c'étoit aux Nouvelles-Catholiques. C'eſt une maniere de Couvent dans la rue Sainte-Anne, derriere l'Hôtel de Louvois. La Supérieure n'y étoit pas lorſque nous arrivâmes. Elle étoit à Charenton; car on a donné à ces Dames les débris du Temple & tout l'enclos, dont elles font leur maiſon de campagne; & comme nous étions alors

dans le mois de Septembre, la Supérieure y étoit allé prendre l'air, & ce fut la Mere de Crouy, Maîtreſſe des Novices, qui vint nous recevoir à la porte. Elle ſe ſaiſit d'abord de Madame Saporta, & me mit entre les mains d'une petite None fort jolie, qu'on appelloit la Sœur des Fontaines, qui me mena dans une chambre au troiſieme étage, où je trouvai un petit lit, une chaiſe, une table & quelques planches dans la muraille. La Sœur des Fontaines me demanda ſi je voulois manger. Elle me fit voir une cruche pleine d'eau dans un coin, au cas que je vouluſſe boire, & me montra une ſonnette qui tenoit à ma fenêtre, avec laquelle elle me dit que je pouvois appeller ſi j'avois beſoin de quelque choſe; après cela elle me pria de l'excuſer ſi elle ne me tenoit pas plus long-temps compagnie, & me quitta. Je la ſuivis pour l'accompagner; mais elle tira la porte après elle. Je croyois que c'étoit pour s'oppoſer à ma civilité, & je me tuois de lui crier, je ferai ce qu'il vous plaira, lorſque j'entendis qu'elle fermoit à double tour, & qu'elle mettoit encore un cadenas à une ſeconde porte qui étoit au bout de l'allée qui conduiſoit à ma chambre. Cette clôture ne m'accommodoit pas beaucoup. Je ne ſavois où l'on avoit mis Madame Saporta; & comme elle avoit eu quelque attaque de ſon aſthme, je craignois qu'elle ne mourût, &

je passai le reste du jour dans de grandes inquiétudes. La fenêtre de ma chambre donnoit sur la cour, & l'on pouvoit, comme elle étoit plus élevée que le mur de devant, voir ce qui se passoit dans la rue. J'y regardois à tous moments, & j'appellois de tous côtés Madame Saporta, sans que personne me répondit. Je m'imaginai qu'elle pourroit bien être dans la chambre qui étoit sous la mienne; je défis quelques carreaux, & grattai la terre qui étoit dessous; mais il se trouva que cela donnoit dans le Noviciat. Enfin à sept heures & demie j'entendis ouvrir mes deux portes, & je vis entrer une Sœur avec de la lumiere & mon souper. Elle posa tout sur la table, & sortit sans avoir autre conversation avec moi. J'eus beau lui demander où étoit Madame Saporta, je n'en fus pas plus instruite, & j'entendis refermer mes deux portes.

Dès que la Sœur fut partie, j'allai voir ce qu'elle m'avoit apporté, & je mangeai tout de chagrin, après quoi je me couchai, & laissai la chandelle allumée toute la nuit. Le lendemain on me pria d'être plus économe, & l'on me dit qu'une chandelle devoit durer tout au moins trois jours. On m'apporta à dîner à onze heures & demie, & je dois dire à la louange de ces Dames, que l'on est très-bien nourri chez elles; tout y est bon, & l'on en donne suffisamment;

Digitized by Google

on observe même ce qui fait plaisir, & l'on vous en sert ordinairement ; ainsi l'on ne sauroit se plaindre de l'ordinaire. Cependant cette vie contemplative m'ennuyoit beaucoup. Je fus trois jours de cette maniere sans entendre parler de mon oncle, ni de personne. Je sonnois à tous moments ma sonnette pour faire monter ces pauvres filles ; mais enfin elles s'apperçurent que c'étoit pour des riens, & que je ne voulois que les fatiguer. Je me lassai aussi moi-même de tout ce manége, & je m'abandonnai si fort à la mélancolie, que je ne bougeai plus de dessus mon lit. J'étois dans cet accablement, lorsqu'on me vint prendre pour me mener au parloir, où mon oncle m'attendoit. Je ne savois comment soutenir sa vue & ses reproches, & le cœur me battoit terriblement. Je trouvai avec lui ma chere Madame Saporta, pâle & défigurée ; nous nous embrassâmes tendrement, & mon oncle pria la Sœur écoute de se retirer. Dès que nous fûmes seuls, mon oncle me représenta tout ce qu'il avoit fait & ce qu'il avoit eu envie de faire pour moi, & me reprocha, sans aigreur, mon ingratitude à son égard ; après cela il me dit qu'il étoit dégagé de la parole qu'il m'avoit donnée de ne me pas faire de violence ; que je n'avois qu'à m'en prendre à moi-même de tous les chagrins que je recevois ; qu'il tâ-

cheroit de les adoucir autant qu'il le pourroit ; mais que j'étois dans le cas général, & qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de me tirer d'affaires ; que je n'avois qu'à faire mes réflexions là-dessus ; qu'on m'en avoit assez dit, & qu'ainsi il me laissoit à moi-même ; que j'avois joué un petit jeu à le perdre ; mais qu'heureusement la Cour lui avoit rendu justice, & ne l'avoit pas soupçonné d'avoir su notre dessein. Après cela, il voulut savoir qui étoient ceux qui nous avoient aidé à l'exécuter. Il en accusoit Madame Bigot & M. de Monrogue, parce qu'il les avoit souvent vus chez nous : il fut même après notre départ leur en faire des reproches d'une maniere un peu vive ; mais dès qu'il m'en parla, je le désabusai entierement, & je lui jurai, comme c'étoit la vérité, que cette famille n'y avoit aucune part. Je le priai après de me dispenser de lui nommer ceux qui pouvoient en avoir eu connoissance ; & cette conversation que j'avois tant appréhendée, finit de la maniere du monde la plus tendre : mon oncle m'avoua qu'il avoit été touché d'une lettre que je lui avois écrite de Dieppe, & de la maniere dont je m'excusois à lui. Il me dit que c'étoit là-dessus qu'il avoit prié Madame Ducasse d'agir pour notre liberté ; mais qu'après il n'avoit pu se résoudre à nous perdre pour toujours, & à me voir perdre

Digitized by Google

perdre ma fortune par un entêtement dont il espéroit que je reviendrois avec le temps. Il nous conta ensuite tout ce que M. Saquet nous en avoit dit à Dieppe : & après nous avoir demandé si nous ne manquions de rien, & nous avoir bien recommandées à la Supérieure, il se retira, & nous promit de nous venir voir tous les jours. J'aurois fort souhaité qu'on m'eût mise dans une même chambre avec Madame Saporta ; mais on ne le jugea pas à propos, & j'appris qu'elle étoit dans un corps de logis séparé, & enfermée comme moi à double cadenas. On la ramena dans sa prison, & moi dans la mienne, où j'allois faire des réflexions sur tout ce que mon oncle m'avoit dit. Je m'attendois à le voir le lendemain ; mais je n'entendis pas parler de lui. M. Desmahis me vint voir sur le soir, & me dit que mon oncle étoit à Versailles ; après cela, il me dit que je n'avois qu'à user mes genoux à remercier Dieu qui avoit soin de moi malgré moi-même, & me conta que l'on étoit venu dès le matin de la part de M. de Seigneley dire à mon oncle de l'aller trouver à Versailles ; que cet ordre avoit fait peur à mon oncle ; qu'il s'étoit examiné pour voir si on pouvoit lui imputer quelques crimes, & qu'enfin ne se reprochant rien, & ne pouvant pas éviter d'obéir, il s'y étoit déterminé, & avoit suivi

celui-qui l'étoit venu chercher ; que M. de Seigneley l'avoit fait entrer dans ſon cabinet, & lui avoit dit : Monſieur, le Roi m'a ordonné de vous mander pour vous dire qu'il ſouhaite que la niece que vous avez fait venir de Hollande ſoit bonne Catholique ; & que ſachant qu'on pourroit l'engager à cela en la mariant avec M. du Queſne, pour lequel elle a beaucoup d'eſtime, Sa Majeſté m'a témoigné que cette affaire lui fera plaiſir, & que vous lui en feriez ſi vous y apportiez les facilités néceſſaires. Je crois, ajouta-t-il, que vous ſerez bien aiſe de ſuivre en cela les intentions du Roi, d'autant mieux que le ſujet eſt en très-digne. M. du Queſne eſt un fort honnête homme, Capitaine de Vaiſſeau, très-brave ; c'eſt de quoi je puis répondre, l'ayant vu moi-même dans l'occaſion à Genes, & je vous aſſure que ſa fortune n'en demeurera pas où elle en eſt. Mon oncle Cotton répondit à M. de Seigneley, que quand on auroit conſulté ſon inclination on n'auroit pas pu faire un choix qui lui fût plus agréable, & qu'il étoit charmé de voir que Sa Majeſté lui faiſoit l'honneur d'entrer dans les intérêts de ſa famille ; que l'on n'avoit qu'à faire venir M. du Queſne, & qu'il ne tiendroit pas à lui que l'affaire ne fût bientôt conclue. M. de Seigneley lui dit, qu'il rendroit compte au Roi du déſir qu'il témoignoit avoir de lui

plaire, & le renvoya fort content. Comme il étoit tard, & que mon oncle étoit un peu fatigué de ſon voyage, il avoit prié M. Deſmahis de m'en venir rendre compte, & M. Deſmahis, qui avoit l'eſprit inſinuant, ne manqua pas de me faire voir que c'étoit-là une eſpece de miracle, & que ce ſeroit regimber contre l'éguillon que de refuſer toutes les graces que le bon Dieu vouloit me faire. Pour moi je comprenois fort bien que ce qu'il appelloit miracle étoit l'effet de la lettre que M. du Queſne m'avoit dit qu'il vouloit écrire à M. de Seigneley, & que c'étoit-là ce qui cauſoit les mouvements de la Cour. Cependant tout ce que j'avois fait pour ſortir, les obſtacles que j'y avois trouvés, & la vivacité avec laquelle la Cour entroit dans cette affaire, me faiſoit croire que la Providence vouloit m'arrêter; & j'avoue que mon cœur étoit de ce parti-là. Je demandai à M. Deſmahis ſi mon oncle donnoit ce conſentement à regret, & s'il n'étoit pas fâché contre moi. Il m'aſſura que non, & me dit qu'il l'avoit laiſſé le plus content du monde. Le lendemain mon oncle vint lui-même au parloir me confirmer tout ce que M. Deſmahis m'avoit dit la veille. Il ſe plaignit avec beaucoup de douceur de ce que je ne lui avois pas parlé moi-même des ſentiments que j'avois pour M. du Queſne, & que j'avois

mieux aimé prendre le Roi pour mon confident ; qu'il avoit été très-ſurpris d'apprendre par lui les ſecrets de ſa famille ; que cela lui faiſoit pourtant beaucoup d'honneur & de plaiſir ; qu'il avoit cru autrefois que ce mariage ne me convenoit pas ; mais que puiſque je le ſouhaitois, & que la Cour vouloit bien y entrer, il en étoit fort aiſe. Après il m'ordonna d'écrire à M. du Queſne pour lui apprendre ce qui ſe paſſoit, & à M. le Marquis de Seigneley pour le remercier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre en ce qui me regardoit. Il écrivit auſſi lui-même à M. du Queſne ; après s'être chargé de mes lettres il me quitta ſans faire appeller Madame Saporta, & ma geoliere, qui m'avoit enfermée dans le parloir, vint me reprendre & me ramena dans ma chambre où je fus remiſe ſous la clef. Il y avoit ordre de la Cour de ne me laiſſer voir qu'à mon oncle, ou à ceux qui viendroient de ſa part ; ainſi on renvoyoit toutes les perſonnes qui venoient d'ailleurs, & il fut impoſſible au Comte du Queſne, qui étoit germain de mon amant, de pouvoir me parler, quelques inſtances qu'il pût faire pour cela, de même qu'à M. Paget & à quantité d'autres Meſſieurs de ma connoiſſance. Ainſi je vivois dans une ſolitude fort ennuyeuſe : ma plus grande peine étoit de ne pas voir Madame Saporta ; mais il n'y avoit pas moyen

Digitized by Google

de remédier à cela : je la rencontrois quelquefois au parloir, lorſque mon oncle Cotton nous faiſoit appeller toutes deux, ſans qu'il me fût permis de lui parler en particulier ; & je ne ſavois comment faire pour lui appendre la ſituation dans laquelle je me trouvois. Enfin, comme la néceſſité eſt la mere des inventions, je m'aviſai de piquer du papier avec une épingle, & je trouvai le ſecret de former de cette maniere des mots, & d'écrire de longues lettres que je donnois à Madame Saporta au parloir, ſous prétexte de plier dedans tantôt des cornettes, tantôt des gands. Comme ce papier étoit tout blanc on ne s'en doutoit pas, & Madame Saporta, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui comprenoit que je ne le lui donnois pas ſans myſtere, le tournoit de tant de côtés, quand elle étoit dans ſa chambre, qu'elle en tiroit aiſément parti, & nous entretînmes long-temps cette eſpece de commerce. Enfin on nous permit de nous voir ; mais en préſence d'une Sœur écoute, qui me menoit dans la chambre de Madame Saporta, y reſtoit avec moi, & me renfermoit enſuite dans la mienne. Mais malgré ſa vigilance, nous ne laiſſions pas de dire bien des choſes qu'elle n'entendoit point, tantôt en Gaſcon, tantôt parlant par apologues. Madame Saporta m'exhortoit à la conſtance, & craignoit que la propoſition du ma-

riage avec M. du Queſne ne fût un écueil pour moi ; ainſi elle s'affligeoit de ce qui, dans un autre temps, lui eût donné beaucoup de joie. Elle me fit entendre qu'il y avoit, dans la chambre qui étoit au-deſſous de la ſienne, une Demoiſelle enfermée pour le même cas, qu'on nommoit Mademoiſelle de Villarnou. J'avois connu ſes freres à la Haye, & je fus fort aiſe d'apprendre que Madame Saporta avoit la conſolation de s'entretenir avec elle à certaines heures par la fenêtre qui donnoit ſur les jardins de l'Hôtel de Lyonne. Pendant ce temps-là j'étois toujours captive, & cette captivité, que je ne voyois pas finir, me devint ſi ennuyeuſe, qu'elle me jetta dans une mélancolie épouvantable. On m'avoit parlé du mariage avec M. du Queſne, comme d'une affaire où il ne manquoit que mon conſentement ; cependant je ne voyois pas que ce projet pût avoir de ſuite ; les Religieuſes qui l'ignoroient me gardoient toujours avec la même ſévérité. J'étois nuit & jour enfermée à doubles clefs, & Madame Saporta m'avoit fait ſi grande peur de l'enfer, que je ne ſavois quel parti je devois prendre, ni ce que je devois ſouhaiter. Dans cet état, il me prit un dégoût pour toutes les choſes de la vie, & j'aurois voulu que la mort eût fini toutes mes irréſolutions ; je crus même que je pouvois ſans crime l'o-

Digitized by Google

bliger à ſe hâter, & pour cela je me mis en tête de demeurer ſans manger. Ce fut un Mardi au matin que je formai ce beau deſſein. Je reſtai dans mon lit, & lorſque la Sœur qui m'apportoit à manger fut ſortie, je mis mon dîner ſur une planche qui étoit dans ma cheminée ; je plaçai de même le ſouper, & je continuai ce train juſqu'au Vendredi. Mon oncle étoit un peu incommodé pendant ce temps-là, & comme il n'avoit rien de nouveau à me dire, il ne vint perſonne me demander de ſa part ; ainſi je ne fus pas appellée au parloir. Je reſtai toujours ſur mon lit, ſans que l'on s'apperçut de mon jeûne, & je crois que je l'aurois pouſſé plus loin, ſi l'on ne ſe fût apperçu qu'il manquoit de la vaiſſelle. La Sœur qui m'apportoit à manger ſe ſouvint que depuis quelque jours elle n'en avoit point rapporté de ma chambre, & vint pour la chercher ; je lui dis qu'elle trouveroit tout ſur la planche qui étoit dans la cheminée. Elle le trouva effectivement : mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle s'apperçut que je n'avois touché à rien. Elle courut en avertir la Supérieure, qui monta fort alarmée dans ma chambre. Il n'y avoit pas longtemps qu'une nommée Mademoiſelle des Forges s'étoit déſeſpérée dans cette maiſon ; on en avoit accuſé les duretés de ces Dames ; ainſi elles craignoient qu'on ne leur

Digitized by Google

imputât tout ce que je faiſois pour mourir ; & elles firent tout ce qu'elles pûrent pour m'en diſſuader. La Supérieure veilla fort long-temps dans ma chambre, ſans pouvoir pourtant m'obliger à manger : elle étoit étonnée de ne me trouver pas plus affoiblie, & j'en étois ſurpriſe moi-même. On me faiſoit parler, écrire, & toutes ces pauvres filles étoient intriguées autour de moi pour examiner mon état. On me fit avaler un bouillon, moitié force, moitié bon gré, & le lendemain on envoya avertir mon oncle de ce qui ſe paſſoit. Il en fut fort alarmé, & vint au Couvent pour me faire changer de réſolution : on changea auſſi de maniere avec moi ; la porte de ma chambre fut ouverte, j'eus permiſſion d'aller au réfectoire & à la récréation ; & comme on croyoit que la vie contemplative m'avoit donné ces triſtes idées, on avoit ſoin de ne me pas laiſſer un moment ſeule. Dans ce temps-là M. du Queſne arriva à Paris : il avoit reçu un congé de la Cour pour venir ſe marier, & étoit parti dès l'avoir reçu. Mon oncle me l'amena d'abord, & cela diminua un peu l'envie que j'avois de mourir. Il me fit un diſcours fort éloquent pour m'obliger à lever la ſeule difficulté qui reſtoit pour l'accompliſſement de notre mariage, & j'avoue que ces arguments me parurent plus forts que ceux de M. l'Evêque de Mirepoix & de

Digitized by Google

M. l'Abbé de Fenelon, à préſent Archevêque de Cambrai, qui étoit alors Supérieur de de la Maiſon où j'étois, & avoit déjà fait ſes efforts pour me perſuader à changer. J'y ſentois toujours de la répugnance; mais la tentation étoit forte; & comme on comptoit bien que je n'y réſiſterois pas, on prenoit toutes les meſures ſur ce pied-là, & mon oncle fut à Verſailles avec M. du Queſne, pour voir là-deſſus M. de Seigneley. Le jour fut pris pour mon mariage, & toutes choſes réglées; & ſi l'on a dû jamais compter ſur une affaire, c'étoit ſans doute ſur celle-là, qui étoit ordonnée par le Roi, approuvée par les parents, & du goût des deux parties: cependant l'événement a fait voir qu'on ne doit compter ſur rien. M. le Moſnier, frere de la femme de mon oncle Petit, & par conſéquent oncle de M. du Queſne, s'aviſa de lui dire qu'il étoit un fort mal-habile homme de ne pas ſe faire aſſurer le bien de mon oncle Cotton, & de ne ſe pas mieux prévaloir de la conjoncture. M. du Queſne trouva cet avis fort ſalutaire, & vint m'en faire part; mais je lui fis comprendre qu'il ne devoit pas le ſuivre, puiſque mon oncle n'ayant rien de plus proche que moi, ne pouvoit pas naturellement donner ſon bien à d'autres; qu'il étoit juſte de l'en laiſſer le maître; & qu'au lieu de ſe ſervir pour cela du crédit qu'on avoit

à la Cour, il falloit ſonger à le ménager pour en tirer un jour des bienfaits. M. du Queſne goûta mes raiſons ; mais dès qu'il m'eut quittée, ſon oncle le gagna encore, & l'obligea d'aller à Verſailles pour prier M. de Seigneley d'engager le mien à donner ſon bien. M. de Seigneley, qui vit que j'avois des reſſources, & que la Cour ſeroit diſpenſée de faire tout ce que l'on avoit réſolu pour moi, envoya chercher mon oncle Cotton, & lui dit que le Roi lui avoit demandé ſi mon mariage étoit fait, & qu'il étoit ſurpris du peu d'empreſſement qu'on marquoit pour cette affaire. Mon oncle répondit, que les empreſſements devoient venir du cavalier ; que pour lui il avoit donné ſon conſentement dès le premier jour, & qu'il le réitéroit encore de tout ſon cœur ; qu'ainſi on ne devoit pas l'accuſer des retardements. Ne prétendez-vous donner que votre conſentement, dit M. de Seigneley ? Vous ne m'avez pas demandé autre choſe, répondit mon oncle. C'eſt qu'on a cru, dit M. de Seigneley, que cela s'en alloit ſans dire, & Sa Majeſté compte que vous aſſurerez votre bien à votre niece, ſi vous ne voulez pas lui en donner dès-à-préſent une partie ; car enfin, ajouta-t il, il faut aider à des jeunes gens qui entrent en ménage. Ce compliment déplut fort à mon oncle : il dit à M. de Seigneley, que n'ayant

Digitized by Google

rien de plus proche que moi, il n'y avoit pas d'apparence qu'il donnât ſon bien à d'autres, à moins que je ne m'en rendiſſe indigne ; quainſi il croyoit qu'on lui devoit laiſſer la liberté d'en diſpoſer ; qu'il avoit aſſez marqué ſes intentions pour moi dans tout ce qu'il avoit fait pour m'attirer & pour me retenir dans le Royaume, & que M. du Queſne prenoit-là une précaution fort inutile. M. de Seigneley étoit trop fier, & peu accoutumé à être refuſé ; ainſi il répondit d'une maniere ſéche à mon oncle, qui s'en revint à Paris très-mécontent de ſa journée. Il m'accuſa d'abord d'avoir ſoufflé cet avis à M. du Queſne, & d'avoir été de concert pour le dépouiller ; & comme c'étoit l'attaquer par l'endroit ſenſible, il prit dès ce moment des ſentiments fort oppoſés à ceux qu'il avoit eus pour moi. Il vint au parloir m'accabler d'injures, me traita d'ingrate, de traîtreſſe ; & pouſſant ſes ſoupçons à bout, il dit que j'avois dupé Madame Saporta ; que je lui avois perſuadé de ſortir du Royaume afin d'aller à Dieppe, où j'avois donné rendez-vous à M. du Queſne ; qu'il n'étoit pas naturel qu'il s'y fût trouvé ſi fort à propos, & que tout cela n'étoit qu'un jeu pour le dépouiller de ſon bien ; que je voulois même le perdre à la Cour, en le mêlant dans cette affaire ; mais que quand il devroit être per-

du, je n'aurois pas le plaisir de m'applaudir du tour que je lui avois joué. Après cela, il rappelloit tout ce que j'avois dit & fait, & croyoit trouver dans tout des preuves de ma perfidie. J'avois beau proteſter que j'étois innocente, & faire là-deſſus tous les ſerments que je croyois propres à le déſabuſer, il n'y eut jamais moyen. Madame Saporta lui dit que j'avois voulu m'embarquer à Rouen, & qu'ainſi il n'y avoit pas apparence que j'euſſe donnez un rendez-vous à Dieppe. Elle lui conta encore comment j'avois été ſurpriſe de la rencontre de M. du Queſne ; ce que j'avois fait pour éviter d'en être vue, & pour recouvrer notre liberté. A tout cela mon oncle répondoit que je ſavois mener Madame Saporta par le nez, que j'étois plus fine qu'elle ; & quoique j'aye pu dire & faire dans la ſuite, il n'eſt jamais revenu de cette prévention. Il ſe plaignit auſſi du procédé de M. du Queſne, qui connut ; mais trop tard, qu'il auroit beaucoup mieux fait de ſuivre mes avis. Il eut ordre de s'en retourner dans ſon département, & Lauſilion vint au Nouvelles-Catholiques nous ſignifier l'ordre qu'il avoit de nous transférer ailleurs ; ainſi lorſque je me croyois à la veille d'épouſer M. du Queſne, j'eus le chagrin de le voir éloigner, de voir mon oncle irrité contre moi, & de ſavoir qu'on devoit me dépayſer. Mon oncle ne me voyoit

Digitized by Google

plus. Madame Saporta me disoit que c'étoit un châtiment du Ciel, qui me punissoit de ce que j'avois été capable de me laisser persuader par des considérations mondaines.

Toutes ces réflexions m'accabloient, & l'envie de mourir me revint tout de plus belle. Comme la voie de l'inaction me paroissoit trop lente, j'en imaginai une autre ; je dis que j'étois malade. Le Médecin qu'on appella ne manqua pas de me trouver de la fievre ; l'agitation d'esprit où j'étois pouvoit bien me la donner ; ainsi il ordonna d'abord qu'on me saignât. Je ne m'y opposai point, & dès que le Chirurgien fut parti, je défis la bande & la compresse, dans le dessein de mourir comme Séneque. J'avois mis mon bras dans le lit, & je comptois qu'avant que le sang eût percé les matelats, je serois suffisamment affoiblie : je restai quelque temps comme cela ; je n'osai y regarder de peur que les personnes qui étoient auprès de moi ne s'en apperçussent ; je tâtois de temps en temps avec la main, & comme il faisoit froid, les draps me paroissoient mouillés, & je croyois avoir perdu la moitié de mon sang ; lorsque je m'apperçus qu'il n'en avoit pas coulé une goutte. Je ne sais comment cela se fit ; mais quand je voulus regarder à mon bras, je trouvai que le trou étoit fermé ; & quoique je l'égratignasse & que je tirasse la

peau, je n'en pus jamais rien faire ſortir ; ainſi je pris le parti de me lever & de ſuivre ma deſtinée. Lauſilion vint nous prendre dès qu'on me crut en état de ſupporter le caroſſe, & nous mena à l'Union-Chrétienne, dans la rue Saint Denis. Je reçus dans ce temps-là des lettres de M. du Queſne les plus tendres du monde : il écrivit en même-temps à ſa tante le Moſnier de tâcher de me réjouir, & cette Dame obtint des Religieuſes que je pourrois aller paſſer quelques journées chez elle avec un Sœur. Les Nouvelles-Catholiques avoient eu la même complaiſance ; ainſi celles-là ne la refuſerent pas, & Madame le Moſnier m'envoyoit ſouvent chercher en caroſſe. Dans ce temps-là Madame Saporta tomba dangereuſement malade, mon oncle Cotton s'en alarma beaucoup ; & comme il vit que je la ſervois avec ſoin, il commença à s'appaiſer ; il me pria de faire tout ce que je pourrois pour tirer ſa ſœur d'affaire, & me promit d'avoir ſoin des miennes. Madame Saporta ſe trouva bientôt mieux ; & comme elle commençoit à devenir convaleſcente, un Exempt de la Maréchauſſée, nommé Lapomerede, me vint ſignifier la Déclaration du Roi qui ordonnoit à tous ceux qui n'avoient pas encore changé, de le faire, ou de ſortir du Royaume. C'eſt à la faveur de cette Déclaration qu'on vit arriver ici tous ces glorieux Confeſſeurs qui brillent dans le

Digitized by Google

refuge. Quoiqu'il en ſoit, je me réſolus à ſortir du Royaume, & j'en reçus l'ordre avec joie. Madame Saporta s'en affligea. Mon oncle en étoit très-fâché; car il étoit bien perſuadé que mon départ feroit un mauvais effet pour lui à la Cour : mais il n'étoit pas d'humeur, pour l'empêcher, de faire ce que M. de Seigneley demandoit de lui; je trouve même qu'il avoit raiſon, & que c'étoit une injuſtice de vouloir le contraindre de ſe fier à des gens qui ne vouloient pas ſe fier à lui, & il me faiſoit bien tort de croire que jeuſſe part à cela. Cependant M. de Seigneley me fit dire par M. Deſgranges, que tout ce qu'on faiſoit n'étoit que pour intimider mon oncle; que c'étoit pour cela qu'on avoit renvoyé M. du Queſne, qu'on nous avoit changées de Couvent, & qu'on me donnoit ordre de ſortir du Royaume; que je n'avois qu'à demander du temps & que tout s'accommoderoit. Je dis que je ne voulois pas être cauſe qu'on fît du chagrin à mon oncle, & qu'après avoir fait de ſérieuſes réflexions, je m'étois déterminée à retourner en Hollande. M. Deſgranges me dit que la Cour avoit réſolu de me donner mille francs de penſion, & d'augmenter celle de M. du Queſne de pareille ſomme; ce qui joint à ce que lui apportoit ſon Emploi, & le revenu de mon bien de Nîmes, pouvoit nous faire

attendre patiemment l'héritage de mon oncle. Après cela il me preſſa de ſigner un billet par lequel je diſois que je promettois à M. le Marquis de Seigneley de me déterminer dans quinze jours à ſigner, ou à ſortir du Royaume. Comme cela ne m'engageoit pas davantage, je n'en fis pas de difficulté, d'autant mieux que Madame Saporta avoit encore beſoin de mes ſoins; elle fut bien-aiſe de ne me perdre pas ſi-tôt, & M. Cotton auroit bien voulu m'arrêter ſans qu'il lui en eût couté ſon bien, & pour cela il me propoſa mille partis plus avantageux, à ce qu'il diſoit, que M. du Queſne; mais tout cela ne me perſuadoit pas, & j'étois réſolue de paſſer en Hollande dès que la quinzaine ſeroit expirée.

Pendant ce temps-là, comme on cherchoit à me réjouir, Madame le Moſnier m'envoya ſon caroſſe pour que j'allaſſe paſſer l'après-dîner chez elle; j'y fus avec une Sœur. Dès que nous fûmes entrées on vint annoncer M. du Noyer, & comme il étoit fort libre dans cette maiſon, il entra preſqu'en même-temps que le laquais qui l'avoit annoncé. Quoique j'euſſe prié Madame le Moſnier de ne laiſſer entrer perſonne, je ne fus pourtant pas fâchée de voir M. du Noyer. J'avois ouï parler de lui fort avantageuſement mon à oncle Cotton, & l'on m'avoit dit qu'il étoit ſi laid que cela m'avoit donné

Digitized by Google

envie de le voir, & cette prévention fit que je le trouvai très-joli. En effet, c'eſt un grand homme de bonne mine, bien fait, qui a les yeux très-vifs, la phyſionomie fine, & la bouche & les dents d'une beauté enchantée ; la petite vérole a un peu travaillé ſur ſon teint, que quelques boutons ont achevé de gâter, & c'eſt là tout ce qu'il a de laid. Il demanda d'abord qui j'étois, & Madame le Moſnier après avoir ſatisfait ſa curioſité, le fit placer auprès de moi pour tâcher de me réjouir. Comme il a un tour d'eſprit fort agréable, il me demanda le ſujet de ma mélancolie. Je lui dis, pour éviter une plus longue diſcuſſion, que j'étois incommodée : il me propoſa d'abord quantité de remédes, & entr'autres de boire tous les matins un verre d'eau du fleuve d'oubli. Je compris par cette ordonnance qu'il étoit inſtruit de mes affaires ; & après avoir badiné quelque temps, il m'offrit fort ſérieuſement ſes ſervices. Il me dit que M. du Queſne étoit ſon camarade, & que mon oncle Cotton lui faiſoit l'honneur de l'aimer ; qu'ainſi il feroit l'office de médiateur ſi je le jugeois à propos. Je lui dis que je ne penſois plus à cette affaire, & que je comptois partir dans peu de jours pour la Hollande. Il tâcha de m'en diſſuader, & nous remena le ſoir dans notre Couvent ; il me demanda en nous ſépa-

rant la permiſſion de me venir voir, & la Sœur qui étoit avec moi la lui donna ſans attendre ma réponſe ; car elle avoit été charmée de tout ce qu'il m'avoit dit ſur la Religion. Le lendemain on vint m'appeller pour aller au Parloir. J'y trouvai M. du Noyer, qui me dit que mon oncle Cotton étoit fort irrité contre M. du Queſne ; que cependant il ne déſeſpéroit pas de l'appaiſer : mais, Mademoiſelle, ajouta-t-il, ne pourroit-on pas vous faire revenir de cet entêtement ? Je ſuis ami de M. du Queſne, mais je ne ſaurois l'excuſer d'avoir marqué un eſprit d'intérêt dans cette affaire : ſi j'avois été à ſa place, je n'aurois demandé que la perſonne. Mais à propos, dit-il, il y a quelque temps que Madame le Moſnier me dit qu'elle vouloit me marier, & c'étoit juſtement avec vous ; je l'ai conté à M. Cotton aujourd'hui, qui m'a d'abord répondu : plût à Dieu, Monſieur ! je n'aurois pas été expoſé à tous les chagrins que M. du Queſne me cauſe. Je vis bien où ce diſcours tendoit ; car les Pariſiens ſont aſſez francs pour qu'on devine aiſément leur penſée : ainſi je dis à M. du Noyer que je lui étois fort obligée de ſes beaux ſentiments ; que je n'avois point donné de procuration à Madame le Moſnier pour me marier, & que l'affaire de M. du Queſne étoit la ſeule qui pût me tenter, & ébranler le deſſein que j'avois pris de ne pas changer

de Religion ; que c'étoit peut-être un bonheur pour moi qu'elle fût manquée, & que je ne ſongeois plus qu'à ſortir du Royaume. M. du Noyer ſe mit alors à me prêcher d'une maniere ſi forte, que tout le Couvent en étoit édifié ; la Supérieure le pria de venir ſouvent. Dès qu'il fut ſorti, je contai à Madame Saporta ce qu'il m'avoit dit, & elle convint avec moi, que M. du Noyer avoit là-dedans un plus grand intérêt que celui d'ami commun ; & cela parut dans les ſuites par ſon aſſiduité à me voir, & par toutes ſes manieres. Quand mes quinze jours furent paſſés, M. de Seigneley me donna encore un ſecond délai, & M. l'Abbé Coquelin, Chancelier de la Sorbonne, qui étoit notre Supérieur, fut chargé de m'inſtruire : il venoit pour cela de temps en temps me voir, & M. du Noyer étoit ſon Subſtitut ; car il avoit eu l'adreſſe de ſe faire aimer du Supérieur & de la Supérieure, & d'être le maître dans le Couvent. La Supérieure le faiſoit monter dans ſa chambre, afin qu'il pût me parler avec plus de liberté ; & quand les Offices l'appelloient au Chœur, elle nous laiſſoit tous deux ſeuls, & diſoit qu'elle alloit faire des vœux pour que M. du Noyer pût me perſuader. Dès qu'elle avoit le dos tourné, il laiſſoit-là la controverſe, & me parloit de toute autre choſe ; ainſi notre bonne mere étoit comme celle des

fils de Zébédée, qui ne ſavoit ce qu'elle demandoit. Je dois pourtant dire ici à la louange de M. du Noyer, qu'il n'a jamais abuſé de la confiance qu'on avoit en lui, ni manqué de conſidération pour moi : il étoit à toutes les heures du jour dans la maiſon, & n'en ſortoit que quand on s'alloit coucher. On avoit beau dire à la Supérieure que cela n'étoit pas dans l'ordre, & que les voiſins pourroient s'en ſcandaliſer, elle étoit trop infatuée de M. du Noyer pour vouloir rien écouter de ce qui s'oppoſoit à ſes intentions. Quand M. du Noyer eut bien établi ſon crédit dans la maiſon, il fut trouver le Pere la Chaiſe ; & après s'être fait connoître à lui, le pria de lui accorder ſa protection dans le deſſein qu'il avoit de ſe marier avec moi : il lui dit, que comme on n'avoit en vue que de me faire Catholique, il devoit être indifférent que ce fût par lui ou par M. du Queſne ; qu'il avoit encore l'avantage d'être ancien Catholique, & qu'il ne demandoit rien à mon oncle Cotton. Le Pere la Chaiſe, qui trouva cette affaire plus aiſée que l'autre, y donna d'abord les mains, & promit d'en parler au Roi & à M. de Seigneley ; ſi-bien que peu de jours après le pauvre M. du Queſne fut entierement oublié. Il y avoit quelque-temps qu'on avoit fait une nouvelle tentative pour m'arrêter en France ; car le Roi avoit chargé M. le

Digitized by Google

Maréchal de Lorges de parler de ſa part à mon oncle Cotton, & de lui dire qu'il lui feroit plaiſir d'achever mon mariage avec M. du Queſne. M. le Maréchal de Lorges s'acquitta de ſa commiſſion, & mon oncle lui dit que le Roi étoit maître de ſon bien & de ſa vie ; mais que tant qu'il voudroit lui permettre d'en diſpoſer, il ne ſe défendroit de l'un qu'en perdant l'autre. M. le Maréchal de Lorges en rendit compte au Roi, & les choſes en étoient-là quand M. du Noyer ſe préſenta, ce qui fit que ſa propoſition fut très-bien reçue : il ne s'agiſſoit plus que de la faire accepter ; il faiſoit de ſon mieux pour cela ; & afin de m'y engager, il me fit écrire par M. le Duc de Noailles pour me conſeiller de faire cette affaire. Enfin Lapomerede vint m'avertir qu'il falloit partir le lendemain. Je fis mon petit paquet, malgré les pleurs de Madame Saporta, & tout ce que M. du Noyer put me dire pour m'obliger à reſter. Le matin Lapomerede vint pour me prendre. J'embraſſai Madame Saporta & je deſcendis après lui. Nous trouvâmes en bas M. du Noyer qui fit le déſeſpéré, & qui demanda que l'on me laiſsât encore quelques jours. Lapomerede refuſa d'abord ; mais enfin il lui dit qu'il me laiſſeroit ſous ſon cautionnement. M. du Noyer le donna d'abord. Quoique cet Exempt lui dît qu'il

Digitized by Google

jouoit un jeu à ſe faire caſſer, M. du Noyer voulut en courir les riſques, & auroit même expoſé ſa vie, à ce qu'il diſoit, pour un tel ſujet. Tout le Couvent loua cette belle action, & j'ai ſu depuis que M. du Noyer avoit concerté tout cela à Verſailles. Je reſtai donc; & comme il avoit répondu pour moi, il s'étoit acquis un nouveau droit, & les affaires de M. du Queſne étoient en très-mauvais état. Je lui écrivis ce qui ſe paſſoit, & dès qu'il l'eut appris, il vint en poſte à Paris. Il me fit avertir, dès qu'il fut arrivé, qu'il viendroit le lendemain matin me voir, parce que c'étoit le temps où il ne craignoit pas de rencontrer mon oncle, qui ne ſe levoit jamais avant onze heures. M. du Noyer le devança; & comme il ne m'avoit jamais vue qu'en coëffe de nuit & en robe de chambre, il fut ſurpris de me trouver un peu plus rangée, & m'en demanda la raiſon; mais il la devina bientôt en voyant entrer M. du Queſne. Ils furent tous deux ſurpris de ſe trouver là, & M. du Noyer quitta la place. M. du Queſne me dit que s'il l'avoit cru auprès de moi, il ne ſeroit pas venu; qu'il étoit parti du Havre ſans congé, & qu'on pouvoit lui faire des affaires ſi l'on diſoit qu'il fût à Paris. Il me parla après cela de la nôtre, & il comprit bien par la maniere dont je lui reprochai ſon indolence, qu'on m'a-

Digitized by Google

voit gâté l'eſprit ſur ſon chapitre. En effet, on m'avoit fait comprendre qu'il avoit eu des manieres trop intéreſſées avec mon oncle, & qu'il ne s'étoit pas aſſez mis en peine de ſavoir ce que je deviendrois, puiſque ſi M. du Noyer n'avoit pas répondu pour moi, on m'auroit menée en Hollande. M. du Queſne répondit à cela, qu'il avoit des amis au Bureau qui l'avertiſſoient de tout, & que ſi j'étois partie il auroit été en poſte me joindre ſur la frontiere. A l'égard de l'intérêt, il croyoit ne pouvoir ſe mieux juſtifier qu'en y renonçant, & il me dit qu'il étoit dans le deſſein d'aller à Verſailles prier M. de Seigneley de dire à mon oncle Cotton qu'il ne lui demandoit que ſon amitié. Je trouvai qu'il prenoit le bon parti, & le déſir que j'avois de le juſtifier me fit trouver ſes excuſes les meilleures du monde. Cependant M. du Noyer ne s'amuſa pas à bouder, & quoiqu'il fût ſorti mécontent du parloir, il ne laiſſa pas d'y revenir & d'engager M. du Queſne à dîner avec lui, & quelques autres de leurs amis. Quand ils furent en pointe de vin, M. du Noyer dit à M. du Queſne, qu'il ſavoit bien qu'il étoit venu pour ſe marier; qu'il l'en félicitoit, & qu'il avoit beaucoup parlé pour lui à mon oncle Cotton. M. du Queſne ne jugea pas à propos de dire ſes affaires à table, & répondit à M. du Noyer qu'il ne ſongeoit pas

Digitized by Google

à ſe marier, que ſa fortune n'étoit pas aſſez bonne pour cela, & m'eſtimoit trop pour me vouloir rendre malheureuſe : mais, ajouta-t-il d'un ton railleur, cette affaire vous conviendroit mieux, & on dit que la Demoiſelle ne vous déplaît pas. M. du Noyer prit d'abord la balle au bond, touchant dans la main de M. du Queſne : je ſuis bien aiſe, dit-il, que vous me cédiez vos droits ; votre conſidération m'avoit empêché de ſonger à cette Demoiſelle ; mais après ce que vous venez de me dire, je vais la chercher ſans ſcrupule, & faire ce que je pourrai pour l'obtenir. M. du Queſne rioit de tout ſon cœur, & M. du Noyer parloit fort ſérieuſement. Ils vinrent tous deux me voir après le dîner, & M. du Noyer ne manqua pas de me dire que M. du Queſne m'avoit cédée à lui. M. du Queſne, qui croyoit l'avoir berné, me regardoit & plioit les épaules. Je leur dis que j'étois fort étonnée qu'ils diſputaſſent ainſi de la chappe à l'Evêque, & je grondai fort M. du Queſne de cette mauvaiſe plaiſanterie, qui ſervit dans la ſuite à diſculper M. du Noyer ; car lorſqu'on l'accuſa dans le monde d'avoir trahi ſon ami, il ſoutint que M. du Queſne lui avoit cédé ſes droits en préſence de témoins. Sur le ſoir ils furent à l'Opéra, & M. du Noyer en ſortit pour me venir voir & me faire valoir ſes empreſſements, au

lieu,

Digitized by Google

lieu, disoit-il, que M. du Quesne cherchoit des divertissements étrangers. Le soir il proposa une partie de souper chez une Demoiselle de leur connoissance, où il lui donna à manger gras, quoique nous fussions dans le Carême, & il le laissa seul avec cette belle, sous prétexte d'aller donner ordre au souper, & vint me conter cette derniere aventure. Il disoit cela avec tant d'adresse & d'un air si ingénu, que toute la terre auroit condamné M. du Quesne. Je n'étois pourtant pas fort disposée à cela, & quoique j'eusse beaucoup d'estime pour M. du Noyer, il ne laissoit pas de m'être un peu suspect. M. du Quesne fut le lendemain à Versailles : mais M. du Noyer y avoit été si bien servi, que dès que M. du Quesne parut, on lui demanda pourquoi il avoit quitté son poste sans congé, & on lui ordonna de s'en retourner sous peine d'être mis à la Bastille. Il fallut obéir, & ce revers me fit comprendre que le Bureau n'étoit plus pour lui. Ce qui avoit achevé de gâter ses affaires dans ce Pays-là, c'est que M. l'Abbé *Coquelin* s'en étoit mêlé, croyant par-là se remettre bien dans l'esprit de M. de Seigneley, avec lequel il étoit brouillé. Mais cela fit que tout ce qu'il proposa fut désagréable à ce Ministre ; ainsi le pauvre M. du Quesne partit fort chagrin du mauvais succès de son voyage, & nous nous dîmes alors le dernier adieu ;

car je ne l'ai plus revu depuis. Dès qu'il fut parti, M. du Noyer continua ſes pourſuites. Il a du mérite, je lui avois beaucoup d'obligation ; ainſi je ne pouvois pas m'empêcher d'avoir de la conſidération pour lui : cependant j'étois toujours réſolue de m'en aller en Hollande ; mais il s'aviſa, pour m'en détourner, de me mettre en tête que les Refugiés ne manqueroient pas de dire que c'étoit le chagrin de n'avoir pas épouſé M. du Queſne qui me faiſoit quitter la France ; qu'on diroit encore que c'étoit M. du Queſne qui n'auroit pas voulu de moi, & qu'on n'auroit pas de peine à le perſuader au Public, puiſqu'il étoit vrai qu'il m'avoit marchandée, & que c'étoit ce qui avoit fait manquer l'affaire. Cela m'ébranla un peu ; & comme on donnoit un mauvais tour à tout ce que M. du Queſne avoit fait, je trouvois effectivement dans ſon procédé quelque choſe qui offenſoit ma délicateſſe. Enfin on me dit tant de choſes pour me perſuader qu'il avoit tort, que comme, outre cela, les abſents l'ont toujours, je le condamnai bientôt. Dès que M. du Noyer s'apperçut que je commençois à balancer, il fut ſe nantir d'un ordre du Roi & de toutes les diſpenſes néceſſaires, afin de pouvoir profiter du premier moment favorable qu'il trouveroit chez moi, & il n'épargnoit ni ſoins ni complaiſances pour le faire venir. A l'égard de

Digitized by Google

la Religion, il me promettoit de ne me contraindre jamais à rien, m'assurant qu'il n'en vouloit nullement à mon ame. Toutes ses bonnes manieres m'engageoient à avoir de la reconnoissance ; & comme j'ai toujours été fort sincére, je lui dis que je ne lui conseillois pas de s'attacher à moi, que j'avois de l'estime pour lui, mais rien au-delà, & que j'avois été trop prévenue en faveur de M. du Quesne pour pouvoir prendre de nouvelles impressions. Il me répondit à tout cela que c'étoit son affaire & non pas la mienne, & qu'il sauroit bien se faire aimer de moi dès que le devoir seroit pour lui : en effet, il ne m'a que trop tenu parole. Enfin un Mardi au soir dix-huitieme de Mai l'an 1688, pendant que j'étois à la récréation dans le jardin, on vint m'avertir qu'on me demandoit au parloir. J'y trouvai M. du Noyer avec deux Jésuites, dont l'un étoit le Pere Brossemin, & l'autre le Pere Chenevert, & la Supérieure & Sous-prieure de notre Maison. Ces deux Dames me firent monter en caroſſe avec elles, sans me donner le temps de me reconnoître, & M. du Noyer se mit dans un autre avec les Jésuites. Je ne savois à quoi devoit aboutir cette promenade, lorsque l'on nous débarqua à la porte de l'Eglise S. Laurent. Le Curé nous vint recevoir, & nous conduisit dans une salle fort propre ; c'étoit un bien honnête homme, &

fort mitigé ſur le chapitre de la Religion. Ce fut-là où M. du Noyer me propoſa de nous marier. Les Jéſuites m'exhortoient à me laiſſer conduire par le Pere la Chaiſe, qui ſouhaitoit cette affaire, & qui ſe chargeoit de la faire approuver à mon oncle Cotton dès qu'elle ſeroit faite ; car le bon homme n'avoit pas voulu y entrer, de peur qu'on ne tendît encore quelque piége à ſa bourſe. J'avois beau dire que je voulois avoir du moins le conſentement de Madame Saporta, on me répondoit que dans les ſentiments où elle étoit il n'y avoit pas apparence qu'elle voulût le donner, & qu'elle ſeroit même bien aiſe que l'on eût fait affaire indépendamment d'elle, & de ne pouvoir pas ſe reprocher d'y avoir contribué ; qu'enfin il n'y avoit que la Religion qui pût la choquer là-dedans, & que dans la ſuite elle en ſeroit bien-aiſe. Les Religieuſes m'embraſſoient, & me diſoient : courage, mon enfant, c'eſt ici le plus beau jour de votre vie. Le Curé ne me demandoit qu'un ſeul oui pour toutes les deux affaires. On ne me faiſoit voir ni Meſſe, ni Autel : j'étois jeune, j'avois envie de me venger de M. du Queſne, & M. du Noyer avoit aſſez de mérite pour qu'on pût imaginer beaucoup de douceur dans cette eſpece de vengeance : il me diſoit les plus jolies choſes du monde. Enfin, ſans attendre mon conſentement, on me

Digitized by Google

mena ſous un charnier, où le Prêtre s'aſſit ſur une petite chaiſe ; on me fit dire ſeulement que je croyois tout ce que l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine croyoit. Comme je me récriai là-deſſus, & que je dis qu'il y avoit de la contradiction, puiſque l'Egliſe Romaine étoit une Egliſe particuliere, on rit beaucoup de cela, & ſans s'y arrêter on finit vîte la choſe, & après quelques mots Latins je me trouvai mariée. Le Curé avoit fait avant cela un tour de jardin avec moi, & en parlant de la Confeſſion il me dit que cela ne devoit pas me faire de la peine : par exemple, dit-il, quels péchés auriez-vous à dire ? Il me queſtionna ainſi par maniere de converſation ; & après que j'eus répondu à ſes queſtions, il me dit : vous voilà confeſſée ; ainſi il ne fit pendant ſa cérémonie que me donner l'abſolution, & une pénitence qui étoit de réciter tous les jours les ſept Pſeaumes juſqu'à la Fête-Dieu. Dès que tout cela fut fait, les Jéſuites, après m'avoir ſouhaité mille bénédictions, monterent en caroſſe, & furent rendre compte de tout au Pere la Chaiſe. M. du Noyer ſe mit dans l'autre avec les deux Religieuſes & moi, & l'on me mena par-deſſus les boulevarts, dans la rue de la Raquette, au Fauxbourg S. Antoine, où logeoit la mere de M. du Noyer. Elle nous vint recevoir ſur la montée, & me dit d'un

air gracieux, que j'étois la bien venue, & que je venois d'une trop bonne main pour n'être pas reçue agréablement. En effet, le Pere la Chaise lui avoit envoyé dire de préparer un appartement pour une belle-fille que le Roi lui donnoit ; ainsi elle comptoit me tenir de bonne main. Je n'ai jamais rien vu de si beau que cette Dame, quoiqu'elle fût revenue de la grande jeunesse : une fille qu'elle avoit me faisoit aussi mille amitiés, & tout le monde s'empressoit autour de moi. Il étoit près d'onze heures quand nous entrâmes chez elle. Un moment après on servit un souper fort propre dont je ne goûtai point ; car j'avois déjà soupé au Couvent, & j'étois si étourdie de tout ce qui venoit de se passer, que je ne savois si c'étoit un rêve ou une vérité. Je me voyois en pays inconnu ; & quoiqu'on fît tout ce qu'on put pour me réjouir, je ne pouvois pas revenir de l'étonnement où j'étois. Après le souper on me mena dans la chambre qui m'étoit destinée ; & lorsque j'y fus, les bonnes Religieuses & ma belle-mere m'obligerent, moitié figue, moitié raisin, à me coucher ; & après avoir tiré le rideau elles se coucherent aussi dans la maison ; car il étoit trop tard pour retourner au Couvent. M. du Noyer les y remena le lendemain matin, & après cela il fut voir mon oncle Cotton, & communiquer son

mariage à ſes parents. Comme ils n'en avoient pas entendu parler, ils crurent qu'il étoit fou, & lui demanderent dans quel cabaret il avoit été cette nuit. Il leur proteſta qu'il ne l'avoit pas paſſée à boire, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à aller chez lui, & qu'ils y trouveroient ſa petite femme. Ils vinrent en effet pour voir ce que tout cela vouloit dire, & je fus aſſez heureuſe pour qu'ils me trouvaſſent à leur gré. M. du Noyer, convaincu de ce qu'on approuvoit ſon choix, donna ce ſoir-là un ſouper magnifique à ſes plus proches : on s'y réjouit beaucoup, & tout le monde ſe ſépara content. J'avois tout lieu de l'être de la famille où je venois d'entrer, & des honnêtetés que l'on me faiſoit : mais malgré tout cela j'avois un grand chagrin de celui que cette affaire cauſoit à la pauvre Madame Saporta, & je ne ſongeois qu'à trouver quelque moyen pour l'appaiſer. M. du Noyer me faiſoit eſpérer que cela ne ſeroit pas mal-aiſé. Le lendemain il fut à Verſailles pour voir le Pere la Chaiſe & les Puiſſances qui avoient pris ſon parti, & après cela il alla joindre ſon Régiment qui étoit à Maintenon. Pendant ſon abſence M. le Normand, ſon oncle, me mena à ſa belle maiſon de Tielle ; j'y reſtai deux jours, & M. du Noyer revint à Paris peu de temps après moi. Il me trouva fort incommodée. L'on raiſonna d'abord à gauche

ſur la cauſe de mon mal ; ce qui fit qu'on le négligea, & qu'il devint en peu de temps fort dangereux. Madame Saporta s'en alarma extrêmement dès qu'elle l'apprit, & M. du Noyer n'eut pas de peine à l'engager à me venir voir. Comme elle n'étoit occupée que de l'état où elle me voyoit, elle ne me fit aucun reproche, ni à M. du Noyer, & il n'en a plus été parlé depuis. La joie que j'eus de voir Madame Saporta, aida beaucoup aux remedes que l'on me donna, & je recouvrai bientôt ma premiere ſanté. Madame Saporta ne ſongea plus à retourner au Couvent, M. du Noyer ſe chargea d'elle, en répondit au Pere la Chaiſe, & la bonne Dame ne nous a pas quittés depuis. M. du Noyer l'a laiſſée vivre & mourir comme elle a voulu, & a empêché qu'on ne l'ait inquiétée là-deſſus. Elle voyoit tout le monde, diſoit ſans façon ſes ſentiments, liſoit la Bible, chantoit les Pſeaumes, & excepté qu'elle ne pouvoit pas entendre de Prêche, elle étoit chez nous avec autant de liberté que ſi elle avoit été dans Geneve.

Dès que je me portai mieux, on jugea à propos que j'allaſſe à Verſailles, pour remercier le Roi de l'intérêt qu'il avoit bien voulu prendre en moi, & d'un brevet de ſix cens livres de penſion que Sa Majeſté m'avoit envoyé le lendemain de mon mariage, ſans que perſonne l'eût ſollicité. M. le Duc

Digitized by Google

de Noailles avoit promis de me préſenter, & nous partîmes de Paris la veille du jour qui avoit été pris pour cela ; car comme j'étois encore un peu foible, M. du Noyer vouloit me donner le temps de me repoſer. Nous arrivâmes de bonne heure à Verſailles, & nous fûmes dans le Parc où le Roi ſe promenoit. Comme je ne l'avois jamais vu, je courus dans l'endroit où il devoit paſſer ; je ne m'aviſai pas de prier une Dame qui étoit avec moi de me le montrer, je crus qu'il auroit ſon chapeau comme le Roi Jacques à Londres, & que je le reconnoîtrois à cette marque ; mais il n'en étoit pas beſoin, ſa bonne mine me le fit bientôt démêler parmi une foule de courtiſans, quoiqu'il ne fût pas le plus magnifique de la troupe ; & malgré l'erreur où j'étois au ſujet du chapeau, en vérité il ſeroit mal-aiſé de s'y méprendre, puiſque jamais perſonne n'a eu un ſi grand air. Il paſſa fort vîte, & le peu que je le vis me donna tant d'envie de le revoir, que j'engageai la Dame avec qui j'étois, à aller avec moi au ſouper. Comme le Roi ne ſe met à table qu'après dix heures, nous donnâmes ordre qu'on nous ſervît promptement, & dès qu'elles ſonnerent, je partis malgré tout ce que M. du Noyer me put dire pour m'obliger à manger encore. Le Roi avoit déjà commencé de ſouper quand nous arrivâmes au Château, & la foule étoit

ſi grande autour de lui, que je ne croyois pas en pouvoir approcher. J'y parvins pourtant à la fin, & je me trouvai inſenſiblement, à force de pouſſer, tout auprès de la table & vis-à-vis du Roi, que je reconnus avec plaiſir être le même que j'avois diſtingué au Parc. Je ne ſais s'il s'apperçut de l'application que j'avois à le regarder, ou ce qui put lui donner de la curioſité ſur mon chapitre; mais il demanda qui j'étois, & le demanda ſi haut, que comme on ne pouvoit pas ſatisfaire ſa curioſité, parce que je n'étois pas connue, je me crus obligée de le faire moi-même: & après avoir dit d'abord mon nom de fille, j'ajoutai que je l'avois changé depuis peu en épouſant M. du Noyer, par ordre de Sa Majeſté, au ſortir des Couvents où Elle m'avoit fait enfermer pendant neuf mois. Le Roi me reconnut parfaitement bien à tout cela, & me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il eſpéroit que je lui ſaurois bon gré de tout ce qu'il avoit fait pour moi; que le ſéjour du Couvent contribueroit à mon bonheur éternel, & qu'il ſouhaitoit que je trouvaſſe le temporel dans le mariage qu'il m'avoit fait faire. Après cela il ſe tourna du côté de Madame la Dauphine & lui conta mon hiſtoire, mon retour de Hollande, la peine que l'on avoit eue à me perſuader d'être Catholique; & après avoir fait quelques digreſ-

ſions à mon avantage, il dit qu'il m'avoit mariée à un de ſes Officiers. Tout le monde étoit ſi attentif à ce récit, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit dans la ſalle, & les yeux de tous les Courtiſans étoient ſi fort attachés ſur moi, que ſi je n'avois pas eu un peu de fermeté je me ſerois bientôt déconcertée. Chacun croyant faire ſa cour, diſoit quelque choſe d'obligeant pour moi ; on donnoit des explications heureuſes à toutes les réponſes que je faiſois, & ſi j'avois eu de la vanité, elle auroit été bien remplie dans ce moment-là. Le Roi continua à me parler, & la converſation dura autant que le ſouper. M. du Noyer qui me vint joindre dès qu'il eut fini le ſien, fut tout ſurpris en entrant d'entendre dire que le Roi cauſoit avec une jeune perſonne qu'on n'avoit jamais vue à Verſailles, & il fut encore bien plus ſurpris quand il vit que c'étoit moi. Dès que le Roi ſe fut retiré, tous les Courtiſans s'approcherent de moi ; les uns me félicitoient, les autres m'offroient leurs ſervices. M. l'Evêque de Noyon, qui étoit de la maiſon de Tonnerre, s'empreſſa fort à demander s'il ne pourroit pas m'être bon à quelque choſe. Madame la Princeſſe de Tingry, Madame d'Arpajon, & quantité d'autres Dames, me prierent de les aller voir ; & j'étois ſi étonnée de toutes les honnêtetés qu'on me faiſoit, que je me tâtois

pour ſavoir ſi j'étois bien moi-même, & je ne pouvois comprendre comment quelques paroles agréables du Roi avoient pu me faire devenir en ſi peu de temps une perſonne ſi importante. J'allai me coucher là-deſſus, & le lendemain matin M. du Noyer donna un placet pour demander la reſtitution de mon bien de Nîmes, qui avoit été confiſqué, & je fus chez M. le Duc de Noailles le prier de me préſenter au Roi, comme il s'y étoit engagé. Il me donna rendez-vous, au ſortir de la Meſſe, dans la galerie ; je m'y rendis avant le Roi, & je le vis arriver un moment après. M. de Noailles, qui marchoit après lui, lui dit : Sire, la voilà ; & Sa Majeſté qui avoit déjà vu mon placet au Conſeil, me dit avec beaucoup de bonté, dès que je lui eus fait la révérence : je viens, Madame, de vous accorder tout ce que vous m'avez demandé ; j'ai donné ordre à M. de Châteauneuf de vous faire rendre votre bien & les revenus ; voyez ſi vous ſouhaitez encore quelque choſe ? Je lui répondis le moins mal & le plus ſuccinctement qu'il me fut poſſible. Il n'auroit tenu qu'à moi, ſi j'avois voulu, de faire une plus longue harangue, Sa Majeſté m'en donna tout le loiſir, & s'arrêta juſqu'à ce que j'euſſe achevé de parler : enfin j'eus tout lieu d'être convaincue de ce que j'avois déjà oui dire, que ce Prince

trouve toujours le ſecret d'obliger doublement par la maniere dont il oblige. Comme cette ſeconde ſcene ſe paſſa aux yeux de toute la Cour, cela augmenta les égards qu'on avoit déjà pour moi, & je me vis en peu de temps fort à la mode. Si j'allois à la Meſſe du Roi, on s'empreſſoit à me faire placer dans la Tribune des Princeſſes; & un jour qu'un Garde, qui ne me connoiſſoit pas, vouloit m'avertir qu'il falloit être d'un certain rang pour ſe mettre-là, un Seigneur qui portoit le Cordon bleu lui dit d'abord : laiſſez paſſer cette Dame, c'eſt celle à qui le Roi a parlé, & on a ici des égards pour elle; ſi-bien que le pauvre Garde me fit mille excuſes, & j'entrai dans la Tribune de Madame de Monteſpan. Enfin M. de Châteauneuf, ſuivant l'ordre du Roi, me donna un Brevet pour rentrer dans mes biens, & le Roi m'en fit expédier un autre par M. de Seigneley, de trois cens livres de penſion, qui jointes aux ſix cens que Sa Majeſté m'avoit d'abord données, faiſoient la ſomme de neuf cens livres qui m'ont été toujours régulierement payées tous les ans. Ainſi ce voyage me procura beaucoup d'agrément & d'utilité. Je fus voir le Pere la Chaiſe qui étoit charmé de ce bon ſuccès, & qui dit même à M. du Noyer que Sa Majeſté lui avoit dit en parlant de moi : elle a la langue bien pendue & ne

manque pas d'eſprit. La modeſtie devroit m'empêcher de rapporter cette circonſtance ; mais elle me fait trop d'honneur pour que je puiſſe me réſoudre à la taire. Bien des gens conſeilloient à M. du Noyer de continuer à ſervir & de me laiſſer dans ce Pays-là, puiſque l'on m'y voyoit de bon œil, afin que je travaillaſſe à ſon avancement : mais il eut envie d'aller voir ce que c'étoit que mon bien ; & comme nous étions dans une profonde paix, il ſe retira du Service, & laiſſa ſa Compagnie en ſi bon état, qu'on en fit après une de Grenadiers. Quand je fus de retour à Paris, toute la famille vint me féliciter ſur la maniere dont j'avois réuſſi à Verſailles ; on ne parloit d'autre choſe, & je fus long-temps l'Evangile du jour. Enfin nous partîmes pour le Languedoc, M. du Noyer & moi, menant avec nous Madame Saporta. Nous arrivâmes à Nîmes dans le mois d'Octobre, & à peu près dans le temps que les Etats de la Province, qui s'aſſembloient dans cette Ville, devoient commencer. Comme c'étoit M. le Duc de Noailles qui commandoit pour M. le Duc du Maine, M. du Noyer étoit fort agréablement dans le Pays. On me rendit d'abord mon bien & les revenus que le Domaine avoit retirés pendant mon abſence ; mais j'avois des dédommagements à demander pour des bois que l'on avoit coupés à

une de mes maiſons de campagne, & qui avoient été donnés à l'Hôpital-Général. M. du Noyer en écrivit en Cour, & M. de Baville, Intendant du Languedoc, reçut ordre de faire eſtimer ce dégât, & de me faire rendre ce à quoi il ſeroit eſtimé. On envoya des Experts ſur les lieux, qui dirent que cela ſe montoit à ſix mille francs. Comme cette affaire avoit été renvoyée à M. de Baville, M. du Noyer lui faiſoit ſa cour, & pour ſe rendre plus agréable il jouoit tous les jours au lanſquenet avec ſa femme : il y perdit même beaucoup d'argent, & M. de Baville s'aviſa de dire au Receveur du Domaine, qui avoit une reſtitution à me faire, de retenir par devers lui certaine ſomme qu'un Abbé avoit gagnée à M. du Noyer. M. du Noyer qui avoit compté d'envoyer cet argent à l'Abbé dans les vingt-quatre heures, comme cela ſe pratique, fut fort étonné des devants que M. de Baville avoit pris là-deſſus, & il courut chez lui pour lui en dire ſon ſentiment d'une maniere un peu vive. M. de Baville, qui depuis quelques années étoit accoutumé à voir trembler ſous lui une troupe de nouveaux Catholiques, ſe trouva fort choqué de la liberté avec laquelle M. du Noyer lui parla. Comme il eſt fort ſourd, il ſe trouva des gens aſſez malins pour ajouter à ce que M. du Noyer avoit dit, & pour l'empoiſonner ; ce qui mit M. de Baville

dans une ſi grande colere, qu'on a eu dans les ſuites toutes les peines du monde à l'en faire revenir. Les Directeurs de l'Hôpital-Général furent profiter de cettte aventure, & j'en fus pour mes dédommagements. Cependant M. du Noyer eſtoit eſtimé & conſidéré dans le Pays ; la maniere dont notre mariage s'étoit fait, & l'intérêt que le Roi avoit bien voulu y prendre, le faiſoit approuver de tous mes amis, & nous étions fort agréablement à Nîmes. M. du Noyer s'y plaiſoit beaucoup, ce qui me donna envie de le voir premier Conſul. On en crée tous les ans quatre qui gouvernent la Ville, & c'eſt alternativement un Gentilhomme & un Avocat qui eſt le premier. Le ſort décide ordinairement ſur le choix de ces Conſuls ; mais le Roi les nomme quand il lui plaît, par Lettre de cachet, & c'eſt ce qu'il avoit fait en faveur de M. Cheiron, Miniſtre ; ſi-bien que je priai M. de Noailles d'obtenir la même grace pour M. du Noyer. M. de Noailles me le promit, & il n'étoit queſtion que d'attendre le tour du Gentilhomme, & de laiſſer écouler l'année de l'Avocat. Pendant ce temps-la j'accouchai de ma fille aînée le 17 Mars 1689, dans le temps que le Prince d'Orange fut couronné Roi d'Angleterre, & neuf mois & vingt-neuf jours après mon mariage. Madame Saporta en fut la marraine, comme elle avoit été la mienne, & M. le Pré-

ſident de Monclus ſon parrain. Elle fut nommée Anne-Marguerite, comme moi, & ſon enfance me donna bien de la peine. Cependant le temps où il falloit ſonger au Conſulat arriva ; & comme on avoit beſoin de M. de Baville pour cela, je ſouhaitois que M. du Noyer ſe racommodât avec lui. M. l'Evêque de Nîmes, cet illuſtre Abbé Fléchier, s'y employa ; mais inutilement, malgré ſon éloquence, & je ne ſavois comment fléchir ce dévot, quand je m'aviſai de prier Madame la Ducheſſe de Noailles de faire cette bonne œuvre. Elle m'accorda cette grace avec plaiſir, & après avoir pris M. de Baville en particulier, elle fit appeller M. du Noyer, & dit à M. de Baville, qu'elle le prioit d'oublier ce qui s'étoit paſſé, & de vouloir bien être des amis de M. du Noyer, & ajouta, que s'il l'avoit fâché en quelque choſe, elle lui en demandoit pardon pour lui. M. de Baville étoit trop bon politique pour refuſer Madame la Ducheſſe de Noailles ; il embraſſa M. du Noyer de la meilleure grace du monde, ſe réſervant la rancune dans le cœur en attendant les occaſions de lui en faire ſentir les effets. Dès que ce racommodement fut fait, je ne ſongeai plus qu'à faire réuſſir mon projet ; mais j'y trouvai de grands obſtacles : car M. de Noailles, oubliant la parole qu'il m'avoit donnée un an

auparavant, avoit donné ſon ſuffrage à un nommé M. Mongramier, dont le fils étoit Officier dans ſon Régiment. Cela me ſurprit beaucoup, & enfin tout ce que je pus faire fut de l'engager à être neutre, & à ne parler ni pour l'un ni pour l'autre ; ainſi ne pouvant plus l'obliger à demander la Lettre de cachet, j'eus recours à M. de Baville, & je lui en fis écrire par le révérend Pere la Chaiſe, après quoi je fus à Montpellier pour lui en parler ; je lui demandai pour cela une audience particuliere, & dès que je fus ſeule avec lui, il me dit que le Pere la Chaiſe lui avoit écrit pour le prier de faire enſorte que M. du Noyer fût premier Conſul de Nîmes ; mais qu'il lui avoit répondu, que cela ne ſe pouvoit pas, parce que M. du Noyer étoit étranger, & m'allégua la même raiſon. Je lui fis voir qu'elle n'étoit pas valable, puiſque j'avois aſſez de bien pour que M. du Noyer, qui en étoit devenu le maître en devenant mon mari, dût être regardé comme membre de la Communauté, & même comme un des plus intéreſſés. Je lui citai après cela des exemples qui autoriſoient ce que je diſois ; & enfin je lui fis entendre que je comprenois qu'il ſe ſouvenoit de loin. Il convint avec moi que les manieres que M. du Noyer avoit eues avec lui ne l'engageoient pas à lui rendre ſervice, & qu'il voudroit pouvoir

m'en rendre quelqu'un en mon particulier. Je lui répondis que mes intérêts étoient ſi mêlés avec ceux de M. du Noyer, que je ne pouvois que me reſſentir de tout ce qui lui arriveroit de bien ou de mal, & je le priai de ne pas envelopper l'innocent avec le coupable, ſuppoſé que M. du Noyer le fût. Enfin je fis ſi-bien, qu'avant de le quitter je le mis tout-à-fait dans mes intérêts, & il me promit de faire M. du Noyer Conſul. C'étoit remporter une grande victoire & triompher du reſſentiment d'un dévot; & un dévot qui a en main le pouvoir de ſe venger, n'eſt pas une petite affaire.

M. le Cardinal de Bonzi ſe ſeroit épargné bien des chagrins & bien des alarmes s'il eût pu, comme moi, en venir à bout. Il y avoit long-temps que cet éminent Prélat étoit en commerce dans notre Province avec une belle Demoiſelle : ce commerce avoit été expliqué différemment par le public; mais il n'avoit jamais été troublé. La belle avoit une ſœur habile & expérimentée, qui ſavoit ménager cette intrigue avec adreſſe, & en tirer ſes avantages. Cette Dame vit avec chagrin le pouvoir de M. de Baville, & celui qu'une jeune Dame avoit ſur ſon eſprit, & pour leur faire de la peine elle envoya des Mémoires en Hollande, & fit mettre ſur la Gazette les amours

de M. de Baville avec Madame de ***. M. de Baville fut très-ſurpris de ſe voir ainſi tympaniſé ; mais il diſſimula ſon reſſentiment, & voulut, avant de le faire éclater, ſavoir ſur qui il devoit le faire tomber. Pour cela il écrivit en Hollande, & fit tant par amis & par argent, qu'il ſe fit renvoyer les Mémoires en orginal, qui ſe trouverent écrits de la main de la Dame dont je viens de parler. Avec ces preuves en main il fut dans l'Aſſemblée des Etats, où le Cardinal préſidoit, & après s'être plaint d'une maniere vive du procédé de cette Dame, & dit bien des choſes là-deſſus qui intéreſſoient Son Eminence, il conclut par l'aſſurance qu'il donna qu'il ſe vengeroit de cette calomnie ; & en effet il ne le porta pas loin. Le Clergé de France fit peu de temps après des Réglements qui tendoient à la réforme des Eccléſiaſtiques, & M. de Baville donna avis en Cour du commerce du Cardinal. La Cour prit feu là-deſſus ; on réſolut de faire enlever la Demoiſelle, & de l'enfermer pour le reſte de ſes jours ; & cela auroit été exécuté ſi le Cardinal, qui étoit au déſeſpoir de ce malheur, n'eût été ſe jetter aux pieds du Roi pour tâcher de le détourner, & pour le prier de faire tomber la foudre ſur lui, & d'épargner une Demoiſelle que l'on perſécutoit à ſon occaſion, & qui étoit très-innocente ; mais il eut beau dire, l'eſprit du

Digitized by Google

Roi étoit prévenu, & le ſeul moyen que le Cardinal put trouver, fut d'écrire à ſa belle de ſe marier au plus vîte pour éviter le péril dont elle étoit menacée. Elle ſuivit ſon avis, & épouſa ſur le champ un Colonel de Dragons, cadet d'une des meilleures Maiſons de notre Pays, qui en étoit amoureux depuis pluſieurs années, & qui malgré la chronique ſcandaleuſe, ſe trouva encore plus heureux de profiter de la conjoncture. Voilà comment le Cardinal éluda la vengeance de l'Intendant. Comme je ſavois qu'il la pouſſoit loin, je me ſus bon gré d'en avoir garanti M. du Noyer : mais comme j'avois toujours envie qu'il fût Conſul, je ne quittai point la partie que je ne fuſſe aſſurée de mon fait. Je fis encore écrire le Pere la Chaiſe, & M. de Baville me pria de lui rendre compte de ce qu'il faiſoit pour moi, & de lui marquer que j'étois contente de lui. Je le fis ſur le champ, & M. de Baville à qui je donnai la lettre toute ouverte, me fit l'honneur de dire qu'elle étoit bien & m'en remercia. Cependant M. de Noailles ne parloit pour perſonne, & M. de Mongramier, qui avoit compté ſur ſon ſuffrage, ſe vit fort dérouté quand il ſut que j'avois celui de l'Intendant ; ainſi il ſongea à trouver quelques ajuſtements. Il en fit propoſer à M. du Noyer, qui répondit qu'il ne s'étoit pas mêlé de cette affaire,

que ſa femme avoit la folie de vouloir qu'il fût Conſul, & qu'il la laiſſoit faire. M. de Mongramier ne ſe rebutta pas; il me fit parler, & vint lui-même avec un ami commun m'offrir cent louis, à condition que je ne ſolliciterois plus : il me diſoit qu'il avoit des raiſons pour vouloir être Conſul cette année-là, & que M. du Noyer auroit tout le loiſir de l'être dans les ſuites. Il y avoit des gens qui goûtoient ces raiſons, & qui me conſeilloient d'accepter le parti, puiſqu'il ne s'agiſſoit que d'attendre deux ans; mais je ne fus pas de cet avis-là. Je revins à Nîmes, & le lendemain de mon arrivée M. du Noyer fut proclamé Conſul avec tous les applaudiſſements & tout l'agrément que je pouvois ſouhaiter. J'avoue que j'en eus une fort grande joie; car outre que c'étoit mon ouvrage, il eſt naturel de vouloir un peu primer dans ſon Pays. M. du Noyer ſe fit mille amis pendant ſon Conſulat. Quoiqu'il fût très-bon Catholique, il avoit pourtant des égards pour ceux qu'on appelle nouveaux convertis, & il ſut ſi bien faire, que tout le monde fut content de lui. M. Fléchier, notre illuſtre Evêque, le nomma Syndic du Dioceſe, & il s'acquitta ſi noblement de cet emploi, qu'au lieu d'y profiter comme les autres, il y mangea du ſien. Son nom eſt écrit en lettres d'or ſur le beau Crocodile qu'il fit placer dans

l'Hôtel de Ville ; mais il eſt encore mieux gravé ſur le cœur des Habitants, qui parlent encore de ſon Conſulat comme les Romains parloient autrefois du Régne d'Auguſte. Auſſi fut-il plus long que les autres ; car on le pria de l'exercer juſqu'à ce que le Maire fût inſtallé : ainſi M. du Noyer vit expirer en ſes mains la liberté de Nîmes. On peut dire que par ſa prudence il garantit cette Ville de la famine dont elle étoit menacée, & empêcha une ſédition qui auroit eu des ſuites fâcheuſes. J'avois déjà deux filles lorſqu'il fut fait Conſul, & j'accouchai bientôt après de la troiſieme ; mais avant cela j'eus le malheur de perdre mon oncle Cotton. Comme il me laiſſoit beaucoup de bien, la plûpart des gens regardoient cette perte comme une continuation de bonheur pour moi : mais je n'avois garde de raiſonner de cette maniere, & outre que le ſang & la reconnoiſſance m'obligeoient à regretter mon oncle ; outre cela, dis-je, je ſavois bien que je ne pourrois pas trouver un meilleur économe. Je craignois encore que ſa mort ne hâtât celle de Madame Saporta, qui effectivement fut très-touchée de la perte de ce cher frere : mais comme lorſque j'accouchai elle eut occaſion de craindre pour moi, cela fit un peu de diverſion, & la naiſſance de cette troiſieme fille l'amuſa. Nous attendions toujours un gar-

çon pour le donner au Pere la Chaise ; ainsi nous la fîmes présenter au Baptême par M. Chasel & Madame Fabriques, qui étoient de nos bons amis, & on la nomma Catherine-Olympe. Elle naquit le 2 de Mars 1692. Dès qu'elle fut baptisée M. du Noyer songea à aller à Paris pour recueillir la succession de mon oncle. M. de Baville lui donna congé pour cela ; car comme Consul il étoit obligé à résidence. Dès qu'il eut réglé toutes ses affaires, il revint revêtu d'une commission qui lui valoit deux cens francs par mois, & qui ne l'engageoit qu'à visiter quatre fois l'année les bords du Rhône, & à résider à Ville-Neuve d'Avignon, qui est un des plus jolis endroits qu'on puisse voir & des mieux situés. Dès que M. du Noyer fut de retour, je perdis Marie du Noyer, ma seconde fille, âgée de deux ans, & qui étoit une très-belle brune. Le chagrin que cette perte me causa me fit hâter de quitter Nîmes, & j'allai m'établir à Ville-Neuve-d'Avignon, qui n'en est qu'à sept lieues. M. du Noyer acheva son Consulat ; & pendant le temps qui restoit à écouler, il alloit & venoit de Nîmes à Ville-Neuve, où Madame Saporta m'avoit suivie avec mes deux petites filles. Le revenu de cet emploi joint à celui de mon bien & à ma pension de neuf cens livres, faisoit une somme assez considérable, sans compter l'héritage de mon oncle

oncle Cotton ; ainſi nous pouvions faire une très-belle figure, ſur-tout dans un Pays comme celui-là où l'on vit à très bon marché. J'avois une maiſon magnifique qui ne me coûtoit que quarante écus par an : j'entretenois un caroſſe à peu de frais, & nous faiſions la meilleure chere du monde ſans qu'il nous en coûtât beaucoup, car tout abonde dans ce Pays-là. J'y paſſai trois ans avec tout l'agrément qu'on peut ſouhaiter, & pour comble de bonheur j'y accouchai d'un fils, après l'avoir déſiré pendant ſix ans. M. du Noyer étoit à Narbonne, aux Etats de la Province, où il avoit droit d'entrer comme Conſul de Nîmes. Je lui écrivis la naiſſance de ſon fils, & comme je ſavois qu'il le deſtinoit au Pere la Chaiſe, je le fis ondoyer dans ma chambre, par la permiſſion de M. Fieſque, Archevêque d'Avignon, en attendant de pouvoir le faire baptiſer à Paris. M. du Noyer reçut cette nouvelle avec joie ; & comme un bonheur ſuit ordinairement l'autre, il fut nommé preſque en même-temps par l'Aſſemblée des Etats pour aller porter au Roi le Cahier de la Province. C'eſt une commiſſion fort briguée, que l'on ne donne qu'à des perſonnes de diſtinction, & qui outre l'honneur qu'elle fait, vaut quatre mille livres. M. du Noyer l'obtint préférablement à bien d'autres ; & M. le Cardinal de Bonzi, de qui cela dépendoit, & que

j'avois fait ſolliciter par le Pere la Chaiſe, m'en donna la premiere nouvelle, & m'écrivit là-deſſus la lettre qui ſuit.

Lettre de ſon Eminence M. le Cardinal de Bonzi, à Madame du Noyer.

A Narbonne le 7 Janvier 1694.

J'Ai différé, Madame, à répondre à votre lettre du 13 de Novembre, pour vous aſſurer que M. du Noyer eſt Député des Etats à la Cour, & que j'y ai fait tout ce que vous déſiriez, vous eſtimant très-fort & vous honorant parfaitement, comme votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Le Cardinal DE BONZI.

Je me réjouis de votre heureux accouchement.

J'ai trouvé dans le même endroit où j'avois enfermé cette lettre, la réponſe que M. l'Archevêque de Cambray fit autrefois à une des miennes. Je crois que le Public ne ſera pas fâché que je lui en faſſe part, puiſque le ſtyle de ce Prélat a toujours été admiré.

Digitized by Google

Lettre de Monſieur de Fenelon, *Archevêque de* Cambray, *à Madame du* Noyer, *le* 21 *de Mars.*

JE ſuis ſenſiblement touché de toutes vos honnêtetés, Madame ; la délicateſſe de votre compliment fait bien connoître celle de votre eſprit. Je n'en ai jamais douté, Madame, non-plus que de la part que vous prenez à tout ce qui m'arrive. Je ſouhaiterois que vous fuſſiez auſſi perſuadée de l'eſtime & de la ſincérité avec laquelle je ſuis, Madame, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DE FENELON, Archevêque de Cambray.

Enfin M. du Noyer revint des Etats avec la qualité de Député, & nous ſongeâmes à nous diſpoſer à faire le voyage de Paris. Ce qui m'embarraſſoit c'étoit Madame Saporta, que je n'oſois pas laiſſer ſeule, incommodée comme elle étoit : mais elle leva cet obſtacle, en diſant qu'elle vouloit faire le voyage avec moi. Nous prîmes donc deux litieres, & à petites journées nous nous rendîmes à Rouanes, où nous nous embarquâmes ſur la Loire dans le deſſein d'aller à Orléans ; mais je trouvai cette maniere d'aller ſi lente & ſi ennuyeuſe, que je débarquai à Briare, où nous prîmes le caroſſe pour Paris. Nous y arrivâmes tous en bonne ſanté, quoique

notre troupe fût compoſée de tous les âges de la vie, depuis l'enfance juſqu'à la caducité ; car j'avois avec moi mes enfants, & mon fils n'avoit que ſix mois ; & Madame Saporta paſſoit quatre-vingt ans. Nous trouvâmes Paris ſi rempli de fievres malignes, que c'étoit comme une peſte. Il y avoit auſſi une eſpece de famine ; car le pain y valoit ſept ſous la livre ; & comme nous étions en temps de guerre, on peut dire qu'on reſſentoit alors les trois fleaux dont la colere du Ciel châtie les hommes. On ne voyoit dans Paris qu'enterrements & corps morts ſous les portes, & je me repentois fort d'avoir amené ma petite famille. Le bon Dieu me fit la grace de la garantir d'accident, & de pouvoir dire à mon retour en Province : *je n'ai pas perdu un de ceux que tu m'as donné.* M. du Noyer eut l'honneur de ſaluer le Roi à Verſailles, & M. l'Evêque de Montauban, qui étoit Député avec lui, le harangua. M. du Noyer ne s'ennuyoit pas à Paris ; il s'y voyoit au milieu de ſa famille, & dans une ſituation à leur faire honneur ; ainſi il ne ſe preſſoit pas de partir, & je me vis tout d'un coup aſſiégée par le froid dans ce Pays-là. Cependant M. du Noyer étoit néceſſaire au Pays ; ainſi il partit ſeul le ſecond jour de l'an 1695, dans le deſſein de revenir me prendre au printemps : mais il arriva un incident qui l'en empêcha. Un

Digitized by Google

de ſes couſins-germains avoit un emploi pareil au ſien, que Madame de Maintenon avoit demandé pour une de ſes créatures, qui étoit un nommé Bernard, fils de l'Intendant de Saint Cyr ; il n'y avoit pas moyen de reculer, ainſi la famille de M. du Noyer réſolut de le ſacrifier. On ſuppoſa qu'il négligeoit ſon emploi, & on le fit donner à M. Bernard, à qui il étoit indifférent lequel des deux couſins il dépoſſédoit. Par bonheur pour M. du Noyer je me trouvai à Paris pendant qu'on lui jouoit ce tour, & je trouvai quelque choſe de ſi injurieux dans la maniere dont on lui ôtoit cet emploi, & de ſi indigne pour ſa famille, que je me mis en tête de leur en faire avoir le démenti, & j'y réuſſis par le moyen de mes amis. M. l'Abbé Tiberge, Supérieur des Miſſions étrangeres, & Directeur de Saint-Cyr, m'aida beaucoup à parer ce coup-là, & je fis ſi bien que je ſus me faire un ami de M. Bernard, qui étoit un des plus honnêtes hommes de Paris, & qui entra ſi fort dans mes intérêts, qu'il dit hautement qu'il ne vouloit pas que ſon fils dépoſſédât M. du Noyer, & demanda l'emploi de ſon couſin, qui étoit le même qu'on avoit promis à Madame de Maintenon ; ainſi le couſin fut révoqué, & M. du Noyer rétabli malgré la mauvaiſe volonté de ſes parents, qui ne m'ont jamais pardonné le déboire que je leur donnai dans

cette occaſion. Tout cela fut fait & refait avant que M. du Noyer en eût entendu parler. Le fils de M. Bernard partit pour Arles, où ſon emploi l'obligeoit de réſider ; & comme cela n'eſt pas loin de Ville-Neuve, il nous y venoit voir ſouvent; car les bonnes manieres de ſon pere m'engageoient à prendre un intérêt tout particulier en lui : mais avant de quitter Paris, j'écrivis à M. du Noyer, que s'il m'en croyoit il ſongeroit à ſe rendre indépendant, en achetant une Charge, & faire voir par-là à ſes parents, qu'il n'avoit voulu conſerver ſon emploi que par point d'honneur, & que dans le fond il s'en ſoucioit fort peu, & étoit en état de s'en paſſer. M. du Noyer donna d'abord dans mon ſentiment, & de toutes les Charges qu'on lui propoſa, celle dont il eut le plus d'envie fut celle de Grand-Maître des Eaux & Forêts de la Province du Languedoc, qui étoit vacante par la mort de M. de Timoleon le Gras. Cette Charge avoit de beaux attributs & ſix mille livres d'appointements fixes, ſans compter le caſuel. M. du Noyer, après avoir examiné toutes choſes, me pria d'arrêter là ma vue & de ſonger à la remplir. Cela étoit aſſez difficile : il y avoit des concurrents : il falloit de l'argent comptant pour payer les créanciers du défunt, & nous n'avions que des contrats de conſtitution. Mais comme

Digitized by Google

dans ce temps-là le bonheur me ſuivoit partout, & que je n'avois qu'à entreprendre une affaire pour la faire réuſſir, je vins bientôt à bout de celle-là. Je trouvai des amis qui me prêterent de l'argent ſur mon billet, que j'eus ſoin d'acquitter dans le temps, & je conclus le marché à quatre-vingt-dix mille livres, & deux mille livres de pot de vin pour le principal créancier. M. du Noyer m'avoit envoyé une Procuration en forme, & s'engageoit à ſouſcrire à tout ce que je ferois : il ne riſquoit rien en cela, & l'affaire étoit ſi bonne, qu'après avoir exercé cette Charge pendant quatre ans, il l'a revendue cent dix mille livres, & a gagné par conſéquent vingt mille livres deſſus. Après avoir fait cette acquiſition, je travaillai à en avoir l'agrément, que je n'eus pas de peine à obtenir. On me remit enſuite les proviſions dont les frais étoient compris dans les quatre-vingt-dix mille livres. Je les envoyai à M. du Noyer par la poſte, & je n'ai jamais ſenti une plus grande joie que ce jour-là, par le plaiſir que je me faiſois de celui que M. du Noyer en auroit. Tout cela fut fini avant la Pentecôte, & je partis le lendemain de Paris pour aller rejoindre mon nouveau Grand-Maître à Ville Neuve-d'Avignon, & pour aller enſuite à Toulouſe où ſa Charge l'obligeoit de reſter. Nous quittâmes donc les bords du Rhône pour aller habiter ceux de

la Garonne, où la bonne Madame Saporta nous ſuivit encore. M. du Noyer y fut inſtallé dans ſa Charge, & s'aſſit le même jour à la Table de Marbre, avec le Premier-Préſident, le Doyen, & quelques autres Conſeillers du Parlement de Toulouſe. Le Grand-Maître eſt en manteau noir, avec un rabat, l'épée au côté & le plumet au chapeau, & juge de cette maniere en dernier reſſort. Les fonctions de cette Charge ſont les plus belles du monde, & ce qui en fait l'agrément, c'eſt que l'on a occaſion de rendre ſervice à toutes les perſonnes de conſidération, & que le Grand-Maître eſt proprement le Juge de la Nobleſſe. M. le Prince de Conti eut un Procès devant M. du Noyer, & lui écrivit pour le ſolliciter, & enſuite pour le remercier de la bonne juſtice qu'il lui avoit rendue. M. le Marquis de Malauſe a eu auſſi ſouvent beſoin de M. du Noyer, & mes recommandations ne lui ont pas été inutiles. Enfin c'étoit-là un fort joli établiſſement, ſi la diſcorde ne fût venue le troubler. Un Lieutenant-Général de la Table de Marbre s'aviſa de demander que M. du Noyer lui rendît viſite le premier; M. du Noyer prétendoit que l'autre la lui devoit rendre, & cet incident partagea la Ville; car chacun avoit ſes amis, & la femme du Lieutenant-Général en procuroit beaucoup à ſon mari. Pour moi j'étois au

Digitized by Google

déſeſpoir de voir qu'un ſujet comme celui-là causât de la diviſion ; & pour l'empêcher d'aller plus loin, je propoſai pluſieurs moyens d'accommodement ; entr'autres de prier cet homme à manger chez nous, afin qu'il fût obligé d'y venir, ou qu'il nous priât lui-même chez lui pour y attirer M. du Noyer, afin que l'un des deux fût obligé de faire le premier pas, ſans que cela paſsât pour une viſite. Mes expédients ne furent pas du goût de M. du Noyer ; & comme il avoit occaſion de faire du chagrin à cet homme, il lui donna quelques petites mortifications pour l'humilier un peu ; & l'autre pouſſé par quelques mauvais eſprits, & ſans conſulter ſes forces, prit le parti d'aller à Paris dans le deſſein de nuire à M. du Noyer. Pour cela il donna pluſieurs Requêtes au Conſeil, dans leſquelles il accuſoit M. du Noyer de mauvaiſe adminiſtration. Comme toutes ces accuſations étoient fauſſes, M. du Noyer s'en moquoit ; mais cela ne laiſſoit pas de me faire de la peine : car pour les détruire il falloit aller à Paris, & je prévoyois que ce ſeroit une occaſion de dépenſe ; ainſi je faiſois tout ce que je pouvois pour l'éviter, & je repréſentois à M. du Noyer que quelque fût le ſuccès de cette affaire, il perdroit toujours, puiſqu'il ne ſauroit où prendre ſes dépens. Mais j'avois beau dire, il y avoit des gens qui aigriſſoient ſi fort les cho-

ſes de part & d'autre, que M. du Noyer laſſé de tous les ſots contes qu'on lui faiſoit, réſolut d'aller à Paris pour perdre ce miſérable ; ce qui ne lui auroit pas été difficile. Quand je vis que je ne pouvois plus rien gagner ſur ſon eſprit, j'imaginai un autre moyen de paix, & je dis à M. de Capiſtron, Procureur Général de la Table de Marbre, qui étoit un ami commun, de me ménager une entrevue avec la femme de ce Lieutenant-Général : car quoique nous n'euſſions rien eu enſemble, nous ne nous voyons pas, & la méſintelligence de nos maris nous avoit empêché d'être en commerce. Nous convînmes du temps & du lieu, & il fut réſolu qu'il l'ameneroit le lendemain matin à la Meſſe aux Auguſtins, où je devois me rendre auſſi, & que là il nous feroit parler enſemble. Ce qui fut dit fut fait. La Dame ſe trouva au rendez-vous, & après les premiers compliments, je lui dis que ſi elle vouloit me ſeconder nous ferions une action qui nous attireroit les éloges de tous les honnêtes gens, & qu'il n'y avoit pour cela qu'à aller toutes deux trouver M. Duburta, Doyen du Parlement, qui étoit un homme que tout le monde conſidéroit, le prier d'accommoder nos maris, & de leur demander à chacun leurs intérêts. Nous étions dans la Semaine Sainte, ce qui rendoit encore l'action plus méritoire ; ainſi

cette Dame, qui goûta ma propoſition, ne fit pas de difficulté de monter dans mon caroſſe, & nous fûmes enſemble faire notre compliment à M. Duburta, qui charmé de notre procédé nous mit au rang des femmes illuſtres. Comme il étoit incommodé, il envoya prier M. du Noyer de venir chez lui, & lui demanda ſes intérêts & le temps de faire venir ſa partie de Paris, ou une Procuration pour traiter l'accommodement dont il ſe vouloit charger. M. du Noyer fut fort ſurpris de me voir là avec la femme de ſa partie, & de ſavoir que c'étoit moi qui faiſois jouer ce reſſort, & je crois qu'il m'auroit bien grondée, ſi la préſence du vénérable M. Duburta ne l'eût retenu : il n'oſa pas non-plus lui refuſer ce qu'il demandoit ; & ainſi les actes d'hoſtilité furent ſuſpendus, & le raccommodement ſuivit quelque temps après. Cependant M. du Noyer exerçoit ſa Charge avec beaucoup d'applaudiſſement ; & comme elle le mettoit en état de rendre ſervice à tout ce qu'il y avoit de gens de qualité, il le faiſoit d'une maniere qui les obligeoit doublement, & cela ſans que l'intérêt du Roi en ſouffrît ; car jamais Grand-Maître avant lui n'avoit pouſſé les ventes à un ſi haut prix. Ces ventes ſe font à l'extinction du feu, c'eſt-à-dire qu'on allume une bougie & l'on met un prix au bois d'une certaine forêt,

chacun enchérit deſſus, tant que la bougie brûle, & celui qui a parlé le dernier lorſqu'elle s'éteint, demeure maître du marché. Il falloit aller faire ces ventes dans chaque Maîtriſe : il y en avoit ſix dans le département de M. du Noyer ; ſavoir, *Ville-Mur*, *Caſtelnaudary*, *Maſamet*, *Quillan*, *Montpellier*, & *Ville-Neuve de Bere*, & deux Gruries, qui étoient *Albi* & *Mende*. Le Grand-Maître eſt obligé d'aller dans tous ces endroits-là une fois l'an, & de paſſer le reſte du temps à Toulouſe.

M. du Noyer ſouhaita que je l'accompagnaſſe dans ſes tournées, & je puis dire que c'étoit-là le temps le plus agréable ; car nous voyagions en grands Seigneurs ; deux Gardes des forêts, avec la bandouliere, étoient à cheval à côté de notre caroſſe ; le Secretaire, le Cuiſinier, & une partie du Domeſtique alloit d'avance au gîte, où nous trouvions tout prêt en arrivant, & par-tout où nous arrivions la Nobleſſe du Pays venoit au devant de nous & nous accompagnoit ; ſi-bien que nous avions quelquefois trente perſonnes à manger chez nous ; car il falloit tenir table tant qu'on étoit en campagne ; & quoique nous aimaſſions, M. du Noyer & moi, à faire les choſes noblement, il n'en coûtoit pourtant pas beaucoup par la quantité de gibier que tous les Gentilshommes nous en-

Digitized by Google

voyoient. Il y avoit des temps où ne sachant que faire de tant de perdrix rouges, je les faisois mettre dans le pot, & servir sur le potage en guise de chapons. Nous avions une si grande quantité de sangliers, qu'après en avoir mis en pâte & à toutes sortes de sauces, je m'avisai, pour en profiter, de saler les jambons, & de faire des saucisses du reste ; & cela réussit si bien, que j'en faisois tous les ans pour la provision de ma maison. La premiere fois que je fus en tournée, M. du Noyer la commença par Quillan, qui est une petite Ville dans les Pyrenées, frontiere d'Espagne, située sur la riviere de l'Aude, & dans le Pays du monde le plus scabreux ; car on n'y avoit jamais vu de caroſſe avant le mien, encore pensa-t-il m'en coûter la vie pour avoir voulu le mener. On m'avoit fait si grande peur de ce Pays-là, qui n'étoit habité, à ce qu'on me disoit, que par des ours, que j'y fus en cornette de nuit & en robe de chambre, ne croyant pas devoir me donner la peine de me coëffer & de m'habiller pour ne voir que des bêtes féroces : mais je fus bien surprise quand je vis la quantité de Noblesse qui descendit de toutes les montagnes qui en sont comme la pépiniere. Les Marquis de Leren, de Chalabre, de Sainte Colombe, & quantité d'autres, vinrent nous voir à Quillan, & faire, comme ils disoient, leur

cour au Grand-Maître, qui eſt le ſeul Magiſtrat qu'ils ont intérêt de ménager ; car la plus grande partie du bien de ces Meſſieurs conſiſtoit en forêts, & ſuivant les Ordonnances ils ne ſauroient faire couper un arbre ſans avoir l'attache du Grand-Maître. Il y avoit auſſi là une très aimable Dame, qu'on appelloit Madame Deſcouloubre : elle étoit fille du Marquis de Chalabre, & femme d'un Gentilhomme de ce Pays-là, ſi jaloux qu'il ne lui laiſſoit pas la liberté de parler à qui que ce fût : mais comme il avoit beſoin de M. du Noyer, il ſouffroit qu'elle vînt chez nous, & qu'elle y mangeât, & la pauvre petite femme regardoit ce temps-là comme le plus beau de ſa vie ; car ſon mari, qui d'ailleurs étoit un homme raiſonnable, entendoit ſi peu de raiſon ſur cet article, qu'un jour qu'ils alloient enſemble voir un de leurs parents, & qu'elle étoit en croupe derriere lui, il la jetta par terre, parce qu'il entendit chanter un coucou, & courut tout le jour le piſtolet à la main après cet oiſeau pour ſe venger ſur lui du malheur qu'il croyoit qu'il lui annonçoit, & pendant ce temps-là ſa pauvre femme fut à pied chez leurs parents, qui la voyant arriver toute crottée & dans un fort grand déſordre, & ſachant l'aventure, ne purent pas s'empêcher, après avoir blâmé le mari, de conter cette hiſtoire à tous ceux de ſa

connoiſſance. On en faiſoit une infinité d'autres ſur le compte de ce jaloux, tous auſſi ridicules, & la femme ſouffroit tout cela patiemment. C'étoit la meilleure perſonne du monde. Nous fûmes d'abord fort bonnes amies, & cette amitié a toujours duré depuis. Elle avoit un couſin-germain, qu'on appelloit le Baron d'Axat, qui avoit beaucoup de mérite. Il étoit Capitaine de Dragons, & ne faiſoit que de revenir de l'armée quand nous arrivâmes à Quillan. Toutes ces perſonnes formoient chez nous la ſocieté du monde la plus agréable : on jouoit au lanſquenet & à l'ombre ; nous faiſions bonne chere & grand feu : le bon vin ne manquoit pas, & malgré la ſituation du lieu, & les neiges qui nous renfermoient au logis, nous ne laiſſions pas de paſſer fort agréablement le temps. Nous étions même aſſez bien logés, car le Roi a fait bâtir dans cet endroit une maiſon pour le Grand-Maître : c'eſt-là ce qu'on appelle la Cour & c'étoit-là l'aſyle des plaiſirs. Toute la bonne compagnie s'affligea de notre départ, chacun ſe retira, comme dit Scaron, dans ſa chacuniere, & je puis dire que je quittai à regret un lieu dont je m'étois formée, quelques jours auparavant, une idée très-affreuſe ; tant il eſt vrai qu'on ne doit jamais juger que de ce que l'on connoît, ni rien condamner ſur le rapport d'autrui.

Digitized by Google

De Quillan nous fûmes à Caſtelnaudary ; Ville un peu plus célebre que Quillan, mais que je ne trouvai pas plus agréable, quoiqu'elle valût plus par elle-même. L'autre l'emporteroit chez moi par le grand nombre de Gentilshommes qui deſcendent de ces montagnes, au lieu que celles qui environnoient Caſtelnaudary, ne ſervent que de pieds d'eſtaux à un grand nombre de moulins à vent. Je n'en ai jamais tant vu qu'en cet endroit-là, & le grand Dom-Quichotte y auroit trouvé de quoi exercer ſa valeur.

Ce fut-là où celle du pauvre Duc de Montmorency ſuccomba, & je ne ſaurois pardonner à Meſſieurs de Caſtelnaudary la dureté qu'ils eurent de lui fermer leurs portes. Cette Ville eſt faite en muſique ; on ne ſauroit y faire trois pas de niveau ; cependant il y a fort bonne compagnie, & nous nous divertîmes très-bien : mais comme je m'étois attendue à y avoir du plaiſir, je n'y fus pas ſi ſenſible qu'à ceux de Quillan, ſur leſquels je n'avois pas compté. Il y a à Caſtelnaudary une Sénéchauſſée & un Préſidial ; tout cela fournit bonne compagnie, & l'Evêque de S. Papoul, qui n'eſt qu'à une lieue delà, vient de temps en temps l'augmenter. Nous nous y trouvâmes enſemble : c'eſt le Prélat du monde le plus charmant par les agréments de ſa perſonne & de ſon eſprit : Il n'eſt point ennemi de la joie,

Digitized by Google

Il nous pria à manger, & vint manger chez nous ; les perſonnes les plus qualifiées de la Ville étoient de nos fêtes, & depuis que Caſtelnaudary avoit perdu la Chambre de l'Edit, on ne s'y étoit pas tant réjoui que pendant le petit ſéjour que nous y fîmes. Après que M. du Noyer eût achevé ſes ventes à Caſtelnaudary, il fallut les aller commencer à un lieu appellé Maſamet : le jour étoit marqué pour cela, nous paſsâmes par Revel, & nous arrivâmes dans les pays voiſins de la montagne noire, autrefois remplie de Proteſtants. Nous fûmes loger à un quart-d'heure de la Ville, à un lieu appellé Negrin, où l'on avoit cru que nous ſerions plus commodément. Les Maire, Conſuls & Juges de Maſamet nous y vinrent haranguer comme on nous avoit fait à Quillan & à Caſtelnaudary ; toutes les perſonnes de la Ville nous rendirent viſite : mais quand cela fut fini il s'en fallut beaucoup que je n'euſſe à Negrin auſſi bonne compagnie que j'avois eue au lieu d'où je venois, & ſi je ne m'étois pas retranchée ſur la promenade & ſur le plaiſir de lire, j'aurois couru riſque de me bien ennuyer dans ce petit deſert, ſur tout lorſque M. du Noyer étoit obligé de parcourir la montagne noire : mais ma reſſource étoit, pendant les beaux jours, de m'aller aſſeoir au bord d'un ruiſſeau, avec un livre, & de

Digitized by Google

regarder delà le Château de Monledier ; qui ſemble pancher ſur le bord d'un précipice, & qui, de l'endroit où j'étois, formoit un point de vue ſi agréable, que j'aurois voulu de tout mon cœur être aſſez habile pour le pouvoir deſſiner. Ce qui m'engageoit encore à tourner plus ſouvent les yeux du côté de ce Château, c'eſt que l'on me dit que la Dame à qui il appartenoit, dont la famille m'étoit connue, étoit reléguée pour cauſe de Religion. J'aurois bien voulu pouvoir lui rendre ſervice ; mais il n'y avoit pas moyen, & il falloit ſe retrancher à faire des vœux. On avoit été fort perſécuté dans ce Pays-là, & quelques perſonnes qui me parlerent à cœur ouvert, me parurent fort repentantes de la foibleſſe qu'elles avoient eues de ſuccomber ſous la perſécution. Je vis là un bon Gentilhomme, frere du malheureux Baron de la Nougarede, qui quoique proche parent du Premier Préſident Fieubet, & malgré les ſoins de Madame la Préſidente de Maniban, perdit la tête ſur un échafaud à Toulouſe par la plus cruelle aventure du monde. Il avoit été accuſé dix ans auparavant d'avoir profané dans une débauche les plus Sacrés Myſteres de la Religion Romaine, & d'avoir pouſſé la choſe juſqu'à faire à table les cérémonies des Autels, & dire la Meſſe, ou du moins en faire le ſemblant avec un morceau

Digitized by Google

de betterave, qu'il faiſoit ſervir d'Oſtie. Cette affaire, que l'on auroit pu juger criminellement, fut pourtant civiliſée, & le Baron de la Nougarede en fut quitte pour dix mille francs : mais pour ſon malheur, longues années après, & lorſqu'il croyoit que cela étoit oublié, il rencontra ſur ſon chemin, en revenant de la Campagne, un jeune Eccléſiaſtique qui paſſa à cheval tout auprès de lui. Il lui demanda où il alloit, & d'où il venoit. L'Eccléſiaſtique contenta ſa curioſité, & lui dit entr'autres choſes, qu'il venoit de dire ſa premiere Meſſe. Et combien vous en a-t-il coûté pour cette premiere Meſſe, répondit le Baron ; rien, dit le Prêtre : vous êtes bienheureux, ajouta l'autre, avec la plus grande imprudence du monde ; car la premiere que j'ai dite m'a coûté dix mille francs. Le jeune Prêtre rapporta la choſe chez lui. Les ennemis du Baron de la Nougarede prirent delà occaſion de le perdre : on le dénonça au Parlement, & le Procureur-Général, qui n'avoit pas été des amis du Premier Préſident Fieubet, fut charmé de pouvoir faire périr un de ſes parents. On réveilla la vieille affaire que dix mille francs avoient aſſoupie ; & le pauvre Baron de la Nougarede fut obligé de payer de ſa tête les ſujets de mécontentement que le Procureur-Général croyoit avoir reçus du Premier Préſident. Une pareille

méſintelligence avoit autrefois coûté la vie à ce fameux Athée, qui du milieu du bucher s'écria, en ſentant les ardeurs du feu auquel il avoit été condamné : *ah Dieu* ! D'où l'on prit occaſion de lui dire : vous connoiſſez donc qu'il y a un Dieu ? A quoi ce malheureux répondit au-travers des flammes : *façon de parler.* On ne ſauroit diſconvenir que ce crime ne méritât la mort, & même la mort la plus cruelle : cependant j'ai oui dire à des perſonnes dignes de foi, de Toulouſe, que ce n'avoit été que le prétexte de ſa mort, & que ce miſérable avoit été la victime de la haine que le Procureur-Général avoit pour le Premier-Préſident chez qui cet Athée étoit Précepteur. Comme il n'avoit que trop de complices, & qu'il n'a eu que trop de ſucceſſeurs que l'on a laiſſés encore impunis, il eſt aiſé de voir la vérité de ce proverbe, qui dit, qu'entre les coupables le gibet eſt toujours pour le plus malheureux. Après avoir paſſé quinze jours à Maſamet, dans cette eſpece de vie languiſſante, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſes agréments, nous fûmes à Caſtres pour delà aller à Ville-Mur. Le barbare Barberac, célebre par les cruautés qu'il a exercées contre les Proteſtants, en qualité de Subdélégué de M. de Baville, ne manqua pas de nous venir voir à Caſtres ; & pour ſe rendre recommandable par ſes fameux exploits, il dit à M.

Digitized by Google

du Noyer qu'il venoit de faire traîner ſur la claie & jetter à la voirie quelques femmes qui étoient mortes ſans vouloir recevoir les Sacrements. M. du Noyer, bien-loin de lui donner les louanges auxquelles il s'attendoit, témoigna de l'horreur pour cette action. Quoi ! Monſieur, lui dit-il, des perſonnes baptiſées, vous les jettez à la voirie ? Et des femmes ? Où eſt l'humanité ? Où eſt la bienſéance ? L'autre voulut ſe retrancher ſur les ordres du Roi. Eh ! Monſieur, ajouta M. du Noyer, vous ſerviriez bien mieux le Roi en n'y regardant pas de ſi près ; & puiſqu'on ne peut pas forcer les conſciences, il faudroit laiſſer croire que tout le monde meurt bon Catholique, les enterrer ſur ce pied-là, & ne pas prouver le contraire par des cruautés ſi criantes. Barberac ſe retira fort mécontent de M. du Noyer, auquel il ne pouvoit pas faire des affaires puiſqu'il étoit Catholique né, & connu pour très-bon Catholique ; mais ſeulement ennemi des perſécutions outrées & des perſécuteurs, qui par tempérament, & ſouvent pour venger leurs querelles particulieres, abuſent du nom & des ordres du Roi. Nous ne fîmes pas beaucoup de ſéjour à Caſtres, nous fûmes à Lavaur voir l'Evêque, & delà à Ville-Mur où nous étions attendus. C'eſt une aſſez jolie petite Ville ſituée ſur la riviere

de Tarn ; les habitants y ſont riches : il y avoit tous les jours une groſſe partie de lanſquenet chez nous ; mais beaucoup moins de Nobleſſe que dans les Pyrenées. Il nous en venoit quelquefois de Montauban qui n'eſt pas loin delà, & la perſonne la plus qualifiée de celles qui réſidoient à Ville-Mur, étoit Mademoiſelle de Saint Feriol, ſœur du Marquis de Saint Feriol que j'avois vu à Quillan. Cette Demoiſelle avoit été la plus belle de ſon temps, & l'âge ne lui avoit point ôté tous ſes agréments ; elle en avoit auſſi beaucoup dans l'eſprit, & on n'a jamais vu une plus riche taille que la ſienne. Nous fûmes d'abord fort bonnes amies, & tant que j'étois à Ville-Mur elle ne me quittoit guere. Les ventes ſe firent-là comme dans les autres Maîtriſes d'où nous venions. Tout s'y paſſa à l'avantage du Roi & à la gloire du Grand-Maître, & je revins à Toulouſe fort contente de ma tournée. Mais cette ſatisfaction que j'apportois chez moi, fut bientôt troublée par un des plus grands malheurs qui eût pu m'arriver, puiſque huit jours après mon arrivée je vis mourir l'illuſtre Madame Saporta, qui m'avoit ſervi de mere, & à laquelle j'avois plus d'obligations que ſi elle m'eût miſe au monde. Quoique ſon âge & ſes infirmités duſſent m'avoir préparée à cette perte, je ne la reſſentis pas moins

Digitized by Google

vivement. Et en effet je perdois tout ce qu'on peut perdre ; car outre toutes les obligations que je lui avois, elle m'étoit encore d'un grand ſecours. Comme ſon eſprit n'étoit point vieilli, je trouvois en elle des conſeils ſolides & affectionnés, & de la conſolation dans mes chagrins. C'étoit mon oracle, & ce ſont ſes ſoins qui ont garanti mon cœur des erreurs de Rome, dans leſquelles ma jeuneſſe & mille intérêts mondains m'auroient peut-être entraînée, ſi elle n'avoit oppoſé à cela ſes douces exhortations & ſes vœux auprès de Dieu. Je puis dire que cette vertueuſe perſonne étoit le bonheur de la maiſon, & il s'en eſt bien fallu que les choſes ne ſoient allées de même après ſa mort, qui fut auſſi édifiante que ſa vie l'avoit été. M. du Noyer en fut extrêmement touché, & malgré les principes de ſa Religion, il ne fit pas de façon de dire qu'il étoit perſuadé de ſon ſalut. Elle eut la conſolation de mourir chez moi, avec autant de repos que ſi elle eût été à Geneve ; elle ne vit aucun Prêtre ; elle avoit des domeſtiques Proteſtants, on liſoit la Bible dans ſa ruelle, & M. du Noyer avoit ſi bien prévenu les Prélats là-deſſus, qu'on ne s'informoit point de ce qu'elle faiſoit. Il ſouffrit même qu'elle envoyât, quelque temps avant ſa mort, une ſomme d'argent à Geneve pour être diſtri-

Digitized by Google

buée aux pauvres Refugiés de Nîmes & de Montpellier ; & dès que ſa volonté fût exécutée, & que M. Rouviere nous l'eût écrit de Geneve, cette charitable perſonne mourut. La veille de ſa mort elle voulut que je chantaſſe auprès d'elle le Pſeaume trente-deuxieme, & enſuite le ſixieme. Elle faiſoit là-deſſus les applications les plus juſtes & les plus chrétiennes du monde, ſe diſant à elle-même tout ce que les plus habiles Miniſtres auroient pu lui dire. Elle me conſoloit ſur la douleur qu'elle prévoyoit que ſa perte me cauſeroit, & m'exhortoit à ne point étouffer mes lumieres ſur le chapitre de la Religion, & ſur-tout à garantir mes enfants de la ſuperſtition dans laquelle on tâcheroit de les élever. Elle avoit déjà jetté des ſemences de vérité dans le cœur de mon ainée, qui avoit atteint ſa ſixieme année, qui étoit ſa filleule, & elle me fit promettre que je ne ſouffrirois point qu'on la mariât à un ancien Catholique ; & exigea de moi, que ſi les choſes ne changeoient point avant qu'elle fût en âge d'être mariée, je la ferois ſortir de France pour la garantir du péril : c'eſt cet engagement qu'elle me fit prendre qui a été la cauſe de mon refuge. Je ne ſaurois m'empêcher d'avouer une foibleſſe que j'eus, & que j'avois oui dire que d'autres avoient eues avant moi. Je priai Madame Saporta

de

de demander à Dieu, auprès duquel je ne doutois point qu'elle n'eût le bonheur de trouver grace, qu'il permît qu'elle revînt pour me dire quelle étoit la bonne Religion; car tous les arguments que l'on m'avoit faits de part & d'autre, avoient jetté des doutes dans mon esprit qui me faisoient beaucoup de peine, & que je croyois que le témoignage d'une personne, qui auroit su la vérité de la vérité même, ne manqueroit pas de dissiper.

Madame Saporta m'écouta fort tranquillement, & me dit ensuite que si ce que je lui demandois dépendoit d'elle, je devois être sûre de l'obtenir, par le désir qu'elle avoit toujours eu de me procurer de la consolation; quoique dans le fond la chose ne fût nullement nécessaire, puisqu'elle pouvoit me dire comme Abraham au mauvais Riche: que j'avois Moïse & les Prophetes, que je n'avois qu'à lire l'Ecriture Sainte, & que je serois convaincue par-là que la Religion Romaine étoit une Religion antichretienne, dont le culte étoit idolâtre, & que c'étoit cette bête dont parloit Saint Jean, qui avoit des cornes comme l'agneau, mais qui parloit comme le dragon. Elle me dit encore cent choses de cette force pour me fortifier dans les sentiments qu'elle m'avoit inspirés: elle donna sa bénédiction à mes enfants, & mourut comme elle avoit vécu, c'est-à-dire le plus chrétiennement du

monde. Elle demanda à n'être point enterrée dans une Egliſe Papiſte ; ce qui me mit dans une grande peine après ſa mort ; car je voulois que ſes dernieres intentions fuſſent exécutées, & cela ne ſe pouvoit ſans expoſer ſon corps aux dernieres indignités, & ſans riſquer de perdre plus de quarante mille francs qu'elle me laiſſoit. Je voulois pourtant tout hazarder plutôt que de lui déſobéir ; mais M. de Faure, Conſeiller au Parlement, qui avoit été de ſes bons amis, & Proteſtant, me fit comprendre que la choſe n'étoit point telle que je me la figurois ; que Madame Saporta avoit ſatisfait à ſa conſcience par l'ordre qu'elle avoit donné ; que l'exécution de cet ordre ne dépendoit point de moi, puiſque M. du Noyer étoit le maître ; qu'ainſi, permis à moi de faire mes proteſtations, ſans m'embarraſſer d'une choſe que je ne pouvois pas empêcher, & qui n'étoit plus de nulle conſéquence pour la défunte, dont, ſuivant nos principes, la deſtinée étoit décidée. Je me déterminai donc à ſouffrir ce que je ne pouvois pas raiſonnablement empêcher, & la difficulté fut enſuite de ſavoir ſi on voudroit l'enterrer ; car elle n'avoit fait aucun acte de Catholicité. Le Médecin s'étoit ingéré, la voyant en danger, de dire qu'il étoit temps de faire appeller un Confeſſeur, & M. du Noyer l'avoit prié de ſe

Digitized by Google

mêler de ſes affaires ; ainſi il y avoit lieu de craindre qu'on ne lui refusât les honneurs de la ſépulture : mais M. du Noyer trouva un remede à cela ; il porta dix louis au Curé de S. Etienne, qui étoit notre Paroiſſe, & lui dit que la tante de ſa femme venoit de mourir aſſez ſubitement ; que quelque temps avant ſa mort elle avoit témoigné vouloir donner cette ſomme à ſon Egliſe pour le luminaire du Saint Sacrement ; que bien qu'elle n'eût donné cet ordre que verbalement, il avoit voulu l'exécuter au plutôt. Le Curé loua la piété de la morte, & la fidélité de M. du Noyer, & les funérailles ne ſouffrirent nulle difficulté ; tant il eſt vrai que monnoie fait tout. On fit tout cela ſans me conſulter, & M. du Noyer exigea des Prêtres qu'ils ne chanteroient que quand ils ſeroient un peu loin du logis, pour ne point aigrir ma douleur. Elle fut enterrée auprès du bénitier : on mit une grande pierre ſur ſon tombeau avec une Epitaphe. M. du Noyer tâcha d'adoucir mon affliction, en honorant ſa mémoire autant qu'il lui fut poſſible, & je lui aurai toute ma vie obligation des égards qu'il a eus pour elle, & du repos qu'il lui a procuré pendant les dernieres années de ſa vie. Peu de temps après mon fils fut dangereuſement malade, & les alarmes que j'eus pour la vie de ce cher

enfant ſuſpendirent un peu la douleur que j'avois de la mort de ma ſeconde mere. Enfin le bon Dieu le rendit à mes larmes, & voulut bien me le prêter encore pour quelques années. Cependant le temps s'écouloit, & celui d'aller en tournée revint ; j'y menai toute ma petite famille, & nous fermâmes la maiſon. C'étoit juſtement la ſaiſon où toutes les perſonnes de Toulouſe quittent la Ville, & où il n'y a pas juſques au moindre Savetier qui ne ſe donne un air d'aller en campagne pendant les Vacations. Nous prîmes donc ce temps-là pour faire nos caravanes, & nous ne revînmes à Toulouſe qu'après la S. Martin. Nous fimes de même les années ſuivantes, & ç'auroit été la vie du monde la plus agréable ſi elle avoit pu durer : mais malgré les ſoins que je m'étois donnés pour me procurer un établiſſement ſolide, celui-là fut bientôt dérangé ; des eſprits brouillons, Officiers de la Table de Marbre, qui avoient aigri M. du Noyer contre le Lieutenant-Général, fâchés de voir que les choſes ſe pacifioient, formerent entr'eux une ligue offenſive & défenſive. M. du Noyer ne les ménagea pas beaucoup, & en bon Pariſien il les traita de frippons devant gens qu'ils avoient appoſtés, & qui en feignant d'être dévoués au Grand-Maître étoient aux gages des ſes ennemis. Ceux qui vouloient fomenter la di-

viſion, animoient M. du Noyer, & lui rapportoient qu'on avoit dit cela & cela de lui. M. du Noyer donnoit dans tous les panneaux que ces Gaſcons lui tendoient; & les choſes allerent ſi loin, qu'un de ces marauts, qui avoit été pendant plus de trois ans notre paraſite, pour ſe venger des outrages qu'il croyoit avoir reçus de M. du Noyer, prit le parti de porter plainte au Conſeil, & d'accuſer M. du Noyer de mauvaiſe adminiſtration. Comme M. du Noyer ne s'étoit jamais caché d'eux, il leur avoit été aiſé de donner de mauvais tours à des choſes qui n'étoient nullement criminelles, & qui avoient toujours été en uſage. Ils formerent là-deſſus pluſieurs chefs d'accuſation, & en chargerent le ſcélérat qui étoit le chef de parti. Ce fripon envoya un grand mémoire au Conſeil, & ce mémoire me fut d'abord renvoyé. Il auroit été encore aiſé de pacifier les choſes, ſi M. du Noyer eût voulu ſuivre mes conſeils; car le coquin qui avoit publié dans la Ville qu'il ſe vengeroit du Grand-Maître; qu'il avoit écrit en Cour pour le faire pendre, & cent impertinences de cette nature, commençoit à rabattre un peu de ſon caquet quand il ſut que ſon mémoire m'avoit été renvoyé, & qu'il vit qu'il ne faiſoit pas tout l'effet qu'il en avoit attendu. Je voulus profiter de la conjoncture; je parlai en particulier à ce

misérable ; je lui représentai son tort. Il me dit que les mauvais traitements de M. du Noyer l'avoient forcé à cela ; qu'il en étoit au désespoir par rapport à moi, & qu'il étoit prêt d'écrire en Cour qu'il avoit été mal informé, & de désavouer ce qu'il avoit avancé, pourvu que M. du Noyer lui donnât satisfaction sur quelques articles qui n'étoient pas de grande importance. Il demandoit premierement, qu'on rétablît un Garde qu'il avoit autrefois recommandé, & que M. du Noyer avoit cassé pour lui faire chagrin. Il vouloit qu'on remît son chauffage sur la forêt où il avoit été auparavant ; que M. du Noyer oubliât le passé, & vécut à l'avenir de bonne amitié avec lui, moyennant quoi il me donneroit un désaveu en bonne & due forme de tout ce qu'il avoit avancé. Je donnai de bon cœur les mains à cet accommodement ; mais M. du Noyer ne voulut point y entendre. Ceux qui trouvoient leur intérêt à fomenter ces divisions, lui aigrissoient l'esprit, & le déterminoient à prendre vengeance de son accusateur. Ce n'étoit point mon sentiment ; je savois que les plus légeres accusations, quelques fausses qu'elles soient, font toujours du tort, & que les ennemis les plus foibles ont souvent la force de nuire, témoin la fable du Lyon & du Moucheron. Ainsi j'aurois bien voulu étouffer une af-

Digitized by Google

faire que les ennemis de M. du Noyer pouvoient faire devenir ſérieuſe : mais il n'y eut pas moyen. On le rapporta au Sieur Jougla ; c'étoit le nom de ce frippon, dont M. du Noyer ne voulut pas entendre parler ; ainſi il ſuivit ſa pointe : grandes écritures en campagne, & le Conſeil fut enfin obligé de donner ordre à M. de Baville d'informer là-deſſus. M. du Noyer ne pouvoit pas plus mal tomber ; car quoiqu'il eût été réconcilié avec lui lors de ſon Conſulat, il l'avoit ſi peu ménagé depuis qu'il étoit Grand-Maître, qu'il avoit réveillé la vieille rancune dans le cœur de ce dévot. Je lui avois conſeillé, ſuivant les avis qu'on m'avoit donnés à Paris, de ſuivre l'exemple de M. le Gras ſon prédéceſſeur, qui avoit bien voulu être Subdélégué de M. de Baville dans le Haut-Languedoc. M. du Noyer regarda cela comme au-deſſous de lui. L'Intendant en fut choqué, & plus encore de ce qu'il vit que M. du Noyer étoit jaloux des attributs de ſa Charge, & qu'il n'étoit pas d'humeur de ſouffrir qu'on empiétât ſur ſes droits. Si M. du Noyer m'en avoit cru, il auroit cédé quelque choſe à cet homme abſolu, qui s'eſt rendu maître, par ſes uſurpations, de tout ce qui ſe paſſe dans la Province, & qui, par les cruautés qu'il exerce ſur les Proteſtants, s'eſt rendu néceſſaire & recommandable à la

Cour. Il falloit, en bon politique, ſouffrir ce qu'on ne pouvoit empêcher ; & en laiſſant gouverner l'Intendant, il auroit pu, par cette complaiſance, le gouverner lui-même : mais M. du Noyer n'a jamais ſu ce que c'eſt que de plier ; il a toujours voulu oppoſer la force à la force, & n'en a pas toujours eu aſſez pour parer les coups qu'on lui a portés. Il me vint montrer un jour tout en colere une lettre dans laquelle l'Intendant, après lui avoir parlé de quelques affaires, lui marquoit : je ne ſais ſi vous ſavez que j'ai ordre de la Cour de vous faire faire votre procès. Je trouvai ce ſtyle un peu fort, & je me doutai bien que M. du Noyer avoit écrit quelque choſe à l'Intendant dont il n'avoit pas été content. Je voulus voir la minute de la lettre à laquelle M. de Baville répondoit, & je vis effectivement que M. du Noyer ſe plaignoit à lui de ce qu'il avoit voulu connoître d'une affaire qui regardoit les Eaux & Forêts, & qu'il le prioit de ne point empiéter ſur ſes droits ; que chacun devoit ſe mêler de ce qui étoit de ſon diſtrict ; que ſi on ne le laiſſoit pas en repos dans ſien, il ſeroit obligé de porter ſes plaintes au Conſeil. Celles de M. du Noyer étoient juſtes, mais il étoit imprudent à lui de les faire, connoiſſant l'humeur & le crédit de celui à qui il avoit à faire. Tout l'expé-

dient que je trouvai à cela, fut de me charger de toutes les iniquités. Je ſavois que l'Intendant ne me haïſſoit point ; ainſi je courus à Montpellier, dans la ſaiſon du monde la plus rude, au travers des glaces & des frimats, & j'allai m'accuſer à M. de Baville de tout ce dont on accuſoit M. du Noyer : je dis que je l'avois fait à ſon inſu, & je fis comprendre à l'Intendant, que s'il l'inquiétoit ſur ces pécadilles, qu'il voyoit bien lui-même n'être que les prétextes d'une querelle d'Allemand, tout retomberoit ſur moi, & que la paix du ménage en ſeroit troublée. M. de Baville parut goûter mes raiſons, & me dit que je n'avois qu'à faire venir M. du Noyer, & qu'il accommoderoit cette affaire. Je le fis encore ſonder par l'Evêque de Mirepoix, auquel il dit que le Grand-Maître ſe ſeroit épargné bien des chagrins s'il avoit été auſſi raiſonnable que ſa femme, & auquel il promit d'ajuſter toutes choſes à ma ſatisfaction. Je m'en retournai donc triomphante à Toulouſe, après avoir écrit de Montpellier à M. du Noyer, qu'il pouvoit dormir en repos ; car je l'avois laiſſé un peu intrigué là-deſſus. A mon retour, je lui dis qu'il n'avoit qu'à aller à Montpellier, & que pourvu qu'il ſût ménager l'eſprit de M. de Baville, les choſes iroient bien. Il y fut ; mais il s'occupa beau-

coup plus à jouer qu'à ſonger à ſon affaire, ni à gagner l'eſprit de l'Intendant, qui ne voulant pas lui même lui faire du mal, après ce qu'il m'avoit promis, le renvoya au Conſeil, & lui dit d'aller à la Cour ſe juſtifier des accuſations qu'on avoit portées contre lui; ainſi il falloit faire le voyage de Paris, que j'avois tant voulu éviter, & dont, avec raiſon, je craignois les ſuites. M. de Baville, qu'un Grand-Maître clairvoyant & indocile comme M. du Noyer, incommodoit dans la Province, écrivit en Cour pour le recommander, comme on dit, au Prône, & M. du Noyer trouva le Bureau très-mal diſpoſé pour lui; ainſi ſes amis lui conſeillerent de ſe défaire de ſa Charge. M. de Baville, qui n'aſpiroit qu'à cela, vint à Toulouſe dès que M. du Noyer fut parti pour Paris, & me conſeilla, avec de grandes démonſtrations d'amitié, d'engager M. du Noyer à vendre cette Charge, diſant qu'il étoit de mon intérêt de ne pas laiſſer un bien ſi conſidérable ſur la tête d'un homme auſſi vif, qui, par ſon imprudence, pouvoit s'attirer des affaires fâcheuſes. Je ſavois dans quelle vue il me donnoit ces conſeils, que je fis ſemblant de recevoir comme des preuves de ſa bienveillance, & je donnai avis de tout à M. du Noyer. Le Conſeil le renvoya encore à M. de Baville, & il revint en

Province, où, en dépit de ſes ennemis, il fit encore la fonction de Grand-Maître : mais après avoir fait les ventes, il voulut abſolument retourner à Paris, avec toute ſa famille, dans le deſſein de s'y établir. J'avois été à Limoux, dans le Dioceſe d'Aleth, pendant ſon abſence, pour tâcher de mettre dans ſes intérêts un nommé Eſprit, auquel M. de Baville avoit remis la commiſſion que le Conſeil lui avoit donnée d'informer contre M. du Noyer, & cet Eſprit m'avoit paru homme fort traitable ; ainſi, avec un peu de patience & de ſavoir faire, on ſeroit venu à bout de tout : mais M. du Noyer avoit pris ſon parti ; ſa famille & les agrémens de Paris l'avoient déterminé en faveur de cette belle Ville, & il croyoit avoir aſſez triomphé de ſes ennemis en faiſant les ventes ſous leurs yeux, dans le temps qu'ils s'étoient vantés de le faire interdire par proviſion, juſqu'à ce que l'affaire fût jugée : ainſi dès que les ventes furent faites, M. du Noyer me fit partir un jour de Dimanche, & monter en caroſſe au ſortir de dîner : il étoit même ſi preſſé, que le Cocher s'étant trouvé mal, il fit monter un Laquais ſur le ſiege ; précipitation qui penſa nous être funeſte, car ce nouveau Phaëton nous verſa d'un pont en bas dans un foſſé, & ce fut un miracle que nous en fuſſions quittes pour la peur.

Nous en eûmes de terribles pendant cette route. Il n'étoit bruit dans tout le Pays que d'une bête qui dévoroit les gens, & le Peuple assuroit que c'étoit quelques Sorciers ; chose pour laquelle je n'avois pas beaucoup de foi, y ayant bien plus d'apparence que c'étoit quelque loup. Nous trouvions par-tout des Payſans armés de bâtons ferrés, pour ſe défendre, diſoient-ils, contre la malebête. Cette terreur avoit commencé à ſe répandre dans le Querci & le Périgord, & elle nous ſuivit juſqu'aux portes d'Orléans. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que j'ai vu en pluſieurs endroits du Poitou de triſtes veſtiges de ſa fureur. Dans un lieu appellé Morteirolles, nous trouvâmes tout en rumeur ; nous vîmes une pauvre fille que l'on rapportoit des champs, à laquelle la malebête avoit mangé le viſage. Heureuſement pour nous, il ne lui prit pas envie d'aborder notre caroſſe ; elle auroit eu une occaſion favorable pour cela, lorſque notre eſſieu rompit dans un bois, près d'un lieu appellé Mollieres, où l'on a grande foi aux Sorciers. Nous fûmes obligés d'aller à pied à ce lieu-là. L'heure étoit un peu indue, & il me ſouvient qu'en paſſant devant une vieille tour démolie, je vis ſortir de cette maſure une bête noire, qui me parut un cochon, ou un ſanglier. Cette bête paſſa ſon chemin fort honnê-

tement, ſans me faire la moindre inſulte. Quand je fus arrivée au gîte, & que je parlai de la rencontre que j'avois faite, on vouloit me perſuader que ce que j'avois vu étoit le diable. Je dis qu'on voulut me le perſuader, car la choſe n'étoit pas aiſée, puiſqu'en matiere d'apparitions diaboliques j'ai toujours été fort incrédule.

Nous continuâmes notre route par Limoges juſqu'à Orléans, & la malebête faiſoit autant de chemin que nous, & rempliſſoit toute la route de ſang & de carnage. Nous vîmes à Orléans M. le Normand, oncle de M. du Noyer. Nous ſéjournâmes en ſa faveur un jour ou deux dans cette Ville, que la valeur de la Pucelle Jeanne délivra autrefois, & nous vîmes ſur le pont la ſtatue de cette Héroïne qui fait tant d'honneur à notre ſexe. Nous laiſſâmes-là Mademoiſelle de Carnaſſet, que M. du Noyer m'avoit envoyée à Toulouſe, & que j'avois regardée, non pas comme une domeſtique, quoiqu'elle fût à mes gages, mais comme une parente de mon époux. Elle l'étoit effectivement, & même de très-bonne maiſon; cependant ſa mauvaiſe fortune l'avoit obligée à ſe mettre en condition. On ne peut pas avoir plus d'égards que j'en eus pour elle; je la faiſois mettre dans le fond du caroſſe avec moi, pendant que mes enfants étoient ſur l'eſtra-

Digitized by Google

pontin ; je la menois en visite, à l'Opéra ; & par-tout où j'allois elle paroissoit plutôt ma compagne que ma suivante. Ces honnêtetés devoient sans doute l'attacher à moi ; mais comme c'est mon sort de faire des ingrats, elles produisirent un effet tout différent, & Mademoiselle de Carnasset cabala à Toulouse avec des Moines ; & sous prétexte que j'avois le péché originel, voulant se rendre nécessaire & faire l'importante sur le chapitre de mes enfants, elle pensa me causer bien des embarras. M. du Noyer, qu'elle avoit cru par-là mettre dans ses intérêts, apprenant à son retour le petit manege qu'elle avoit fait, & connoissant par-là son mauvais cœur & le tour de son esprit, résolut de s'en défaire, & nous la ramenâmes d'où elle étoit venue, & la remîmes entre les mains d'un Pere de l'Oratoire d'Orléans, qui prenoit soin de sa conduite. Dès que nous fûmes à Paris, M. du Noyer, suivant le projet qu'il en avoit fait, vendit sa Charge au fils de M. Anceau de Toulouse, & la vendit vingt mille francs de plus que je n'en avois payé ; ce qui fait bien voir que je n'avois pas fait un mauvais marché. Dès qu'on sut qu'il se défaisoit de sa Charge, il se trouva des gens qui songérent à se prévaloir de cette occasion & de sa facilité pour lui attraper son argent. Un nommé M. Bricier, & Boulan-

ger, Receveur-Général des Finances de Bretagne, furent ceux qui s'attachérent le plus à lui. C'étoit tous les jours nouvelles parties de plaisir que ces loups béans lui procuroient, qui étoient à tous égards contre mes intérêts. Enfin, ils le firent donner dans le désordre dans lequel ils vivoient, & par ce moyen Boulanger trouva le secret de lui faire souscrire pour plus de cinquante mille francs de billets; & l'autre de son côté lui fit faire bien de mauvaises affaires. Cependant comme la Charge avoit été achetée de mes deniers, il falloit que l'argent qui devoit revenir du prix de cette Charge fût placé pour ma sûreté & pour celle de mes enfants. Ainsi, comme M. du Noyer avoit résolu d'en disposer autrement, il jugea à propos de conclure son marché à mon insu. J'en fus pourtant avertie, & M. le Maréchal de Duras, qui me faisoit l'honneur de prendre intérêt en moi, voulut que M. de la Chaux, son Intendant, allât consulter là-dessus un Avocat au Conseil. Ce fut le nommé du Pradel, qui trouva à propos de faire un arrêt en mon nom entre les mains de l'acquéreur: aussi M. du Noyer trouva à décompter lorsqu'il croyoit qu'on lui compteroit les cent dix mille francs de la Charge. Il se plaignit à moi de cela, & je me plaignis à lui du mystere qu'il m'avoit fait d'une chose à laquelle

j'avois un ſi grand intérêt. Enfin, après avoir fait compenſation de nos plaintes, il voulut abſolument avoir main-levée de cet arrêt, & employa pour cela menaces & tendreſſes ; & pour en venir à bout, il me fit parler par Meſſieurs les Abbés Tiberge & Briſacier, auxquels je déférois entiérement, & promit à ces Meſſieurs, qu'en recevant l'argent d'une main, il le donneroit de l'autre pour le porter à l'Hôtel de Ville, & le remettre en contrat de conſtitution. J'aurois mieux aimé qu'il l'eût placé ſur la Province du Languedoc, où M. Anceau avoit une partie de cinquante mille francs, qu'il avoit offerte à M. du Noyer. Je comptois que d'une partie du ſurplus nous acheterions à Nîmes, ou la Charge de Maire, ou celle de Subdélégué des Maréchaux de France, que M. Barnier, a enſuite achetée ; & qu'ainſi ayant une ſomme conſidérable ſur la Province, une jolie Charge, & beaucoup de biens en fonds à Nîmes, nous pourrions y vivre fort agréablement : mais M. du Noyer, qui avoit d'abord goûté ce plan-là, ne voulut plus y entendre ; & comme il étoit réſolu de planter ſes tabernacles à Paris, il fallut ſe retrancher à demander que mon argent fût placé ſur l'Hôtel de Ville. C'eſt ce qu'il me promit, &, pour plus de ſûreté, il en fit ſon billet d'honneur à M. le Maréchal Duc de Lorges,

& un billet pardevant Carnot, Notaire de Madame de Maintenon, par lequel il s'engageoit à ce qu'il avoit promis à Meſſieurs les Abbés Tiberge & Briſacier, qui ſe laiſſerent enfin perſuader à toutes ſes promeſſes, & me perſuaderent de donner cette ſatisfaction à M. du Noyer. J'avois aſſez de penchant à lui faire plaiſir; ainſi je fus bientôt gagnée. Cependant M. du Noyer toucha ſon argent à mon inſu, comme il avoit vendu ſa Charge; & malgré tous ſes engagements, il diſpoſa à ſa fantaiſie d'une bonne partie de cet argent. J'en fis mes plaintes à ces Meſſieurs les Abbés, qui ſe plaignirent à lui de ſon manquement de parole; & tout ce que j'en pus obtenir, fut qu'il remit à ces Meſſieurs pour ſoixante-deux mille francs de billets; & ils m'en firent un par lequel ils s'obligeoient à ne point ſe déſaiſir deſdits billets ſans mon conſentement. Cependant Madame Saporta ne m'étoit point venu trouver, comme je l'en avois priée, ce qui me fit bien voir qu'il n'y a point de retour dans ce pays-là: mais en revanche, ſes dernieres paroles étoient toujours préſentes à ma mémoire; je n'avois pas le moindre petit mal au bout du doigt que je ne le cruſſe mortel, & ces penſées me faiſoient faire de ſérieuſes réflexions; tout contribuoit à réveiller ma conſcience, juſqu'aux plaiſirs mondains. On mit ſur

Digitized by Google

pied une Tragédie appellée Gabinie *; je fus la voir & j'y trouvai tant de rapport avec la maniere dont on traitoit les Proteſtants, que je revins au logis toute contriſtée; M. du Noyer s'en apperçut, & me pria de ne plus aller voir cette piece : mais ce qui me toucha le plus vivement, fut la mort du bienheureux M. Brouſſon. Il y avoit long-temps que je craignois que ſon zele ne le conduiſît ſur l'échafaud. Nous apprîmes à Orléans qu'il avoit été pris en Bearn, qu'on l'avoit fait paſſer par Toulouſe, & qu'on l'amenoit à Montpellier, & nous ſûmes qu'il y avoit ſcellé de ſon ſang les vérités qu'il avoit prêchées, & que ſa mort avoit couronné glorieuſement ſa vie. Peu de gens ont ſu par quel accident il étoit tombé dans les mains de ſes ennemis : en voici l'hiſtoire. M. Brouſſon, en partant de la Haye pour ſon troiſieme & dernier voyage de France, pria un Miniſtre Béarnois de lui donner une lettre pour quelque perſonne de ſon Pays, en qui il pût prendre confiance : ce Miniſtre lui en donna une pour un homme de Pau, qui avoit été Ancien du Conſiſtoire, & qui étoit encore bon Proteſtant dans le cœur; mais par malheur il y avoit à Pau deux hommes de même nom, dont les ſen-

* L'Auteur eſt M. Brueys de Montpellier, autrefois Réformé, & à préſent Papiſte.

timents étoient bien différents, & le Miniſtre n'avoit pas pris la précaution de faire ſon adreſſe d'une maniere qui pût les diſtinguer. Le bon M. Brouſſon donna la lettre à celui à qui il n'auroit pas fallu la donner, & ce *qui pro quo* lui coûta la vie, qu'on auroit encore pu lui ſauver ſur le canal de M. de Riquet, pour peu qu'il ſe fût trouvé des perſonnes zélées, dans un endroit appellé le Sommail, où les Gardes, qui étoient en petit nombre, étoient tous endormis, & les portes très-mal fermées. Mais le temps auquel il devoit recevoir la couronne du martyre étoit arrivé. Ce fut un Catholique Romain qui m'apprit la premiere nouvelle de ſa mort ; il me témoigna même avoir de l'horreur pour la cruauté avec laquelle on avoit traité un homme qui n'avoit fait que prêcher l'Evangile, & je fus beaucoup plus édifiée du diſcours de ce Catholique, que je ne l'ai été enſuite de ceux de quantité de perſonnes que j'ai entendu raiſonner là-deſſus en Hollande ; tant il eſt vrai qu'on n'a ſouvent pire que les ſiens. Pendant que les cruautés de l'Egliſe Romaine me faiſoient ſouhaiter d'en ſortir, M. du Noyer, qui vouloit que ſes enfants fuſſent membres de cette Egliſe, commença par mettre ſes deux filles au Couvent. Je ne pouvois pas m'y oppoſer, ſans me rendre ſuſpecte ; ainſi je pris le

parti d'y consentir agréablement, & je les menai moi-même au Couvent des Bénédictines de la Madeleine-Traînelle, dans la ruë de Charone, afin que les tenant de ma main, elles ne fissent pas de façon de me les rendre à moi-même, lorsque j'aurois un prétexte de les aller chercher. Une légere indisposition ne manqua pas de me le fournir quelque mois après, & leur santé qui devint meilleure au logis, fit que leur pere ne se pressa pas tant de les renfermer. Dans ce temps-là je fus obligée de faire un voyage à Nîmes pour affermer mes biens. M. du Noyer consentit que je prisse avec moi mon ainée, qui avoit alors dix ans, & qui étoit déjà assez faite pour le corps & pour l'esprit. Nous prîmes la diligence, & quand nous fûmes à Lyon, au lieu de descendre le Rhône jusqu'à Avignon, je pris une chaise roulante, afin d'aller par terre, & de pouvoir passer par Orange. Je me faisois un plaisir de revoir cette Ville, où j'avois passé les premieres années de ma vie, & dans laquelle la Religion Protestante venoit d'être rétablie. Dès que j'y fus arrivée, j'envoyai chercher une de mes anciennes amies, qui n'eut garde de me reconnoître ; mais qui, après que je lui eus dit mon nom, fut charmée de me revoir, & me pria de vouloir bien, en sa faveur, séjourner un jour à Orange. Je n'eus pas de peine à y

consentir, quand je sus qu'on prêchoit le lendemain. Ce n'est pas que je vouluſſe aller au Prêche ; car je savois qu'on m'obligeroit ensuite à faire une nouvelle abjuration ; mais j'avois mes vues. Le lendemain quantité de personnes qui se souvenoient de mon enfance, eurent empressement de me venir voir, & le soir on me donna les violons, afin d'avoir le plaisir de voir danser ma petite fille. Je l'avois habillée dès le matin assez proprement, & j'avois prié la Demoiselle dont je viens de parler, de la mener au Couvent faire mes compliments à Madame l'Abbesse d'Orange ; & sur ce prétexte je la priai aussi de la mener au Prêche, & de lui faire promettre de ne m'en rien dire, afin qu'elle crût que je n'avois nulle part là-dedans. Mon amie fit cela le plus adroitement du monde ; elle mena ma fille au Prêche, ensuite chez Messieurs les Ministres, qui, après quatorze ans de captivité dans Pierre-Ancise, étoient heureusement revenus à leur troupeau, & l'avoient ramené sous la houlette du bon Berger. Ces Messieurs parlérent à ma fille, qui les regardoit d'abord comme des animaux venus de l'Amérique, & qui ensuite ne fut pas moins édifiée de leur conversation, qu'elle l'avoit été de leur Sermon. Mon amie la mena ensuite à l'Evêché, à l'Eglise des Catholiques, afin que, tout confondu en-

ſemble, on ne l'imputât qu'à la curioſité d'une jeune perſonne. Pour moi, je reſtai au logis, de peur qu'on ne m'accuſât d'avoir été faire quelque acte de Religion Proteſtante; car les ordres étoient très-rigoureux là-deſſus, & j'avois des meſures à garder, puiſqu'on auroit même pu, ſi on l'avoit voulu, me faire des affaires pour avoir paſſé par Orange; ce qui étoit expreſſément défendu par les Déclarations du Roi, ſous peines des Galéres pour les hommes, & de priſon perpétuelle pour les femmes. J'avois bien voulu en courir les riſques, parce que ne demeurant point en Province, & portant un nom qui n'étoit point ſuſpect, j'avois moins à craindre que d'autres : mais encore un coup, il falloit garder des ménagements. Je reſtai donc tout le jour dans ma chambre, où je reçus quantité de viſites. M. Pialat, Miniſtre de Roterdam, & originaire d'Orange, vint me voir, & me donna ſa bénédiction : le bon homme mourut quelques jours après dans le Pays de ſa naiſſance, où il étoit venu faire un voyage pour prendre part à la joie de ſes Compatriotes, & les féliciter ſur le recouvrement de leur liberté. M. Petit, Miniſtre d'Orange, qui ſe ſouvenoit de m'y avoir vue pendant mon enfance, voulut auſſi me voir, & déplora l'aveuglement dans lequel il crut que j'étois. J'aurois bien voulu pou-

voir lui donner une meilleure idée de moi, en lui ouvrant mon ame toute entiere ; mais la prudence humaine s'y oppoſa. Je me contentai de lui dire : Monſieur, vous devez me parler comme vous faites, & moi je dois ne vous rien répondre. Je crois qu'il entendit mon ſilence, que l'événement lui aura enſuite mieux expliqué. La ſoirée, & une bonne partie de la nuit, ſe paſſa à danſer, & le lendemain matin nous prîmes le chemin d'Avignon, après avoir fait voir à ma fille toutes les curioſités d'Orange, comme le Cyrque, & ce qu'on appelle la Tour-de-l'Arc, qui eſt un Arc de triomphe érigé en l'honneur de Caïus-Marius, après qu'il eut défait les Cimbres dans les plaines de Provence, que l'on appelle de ſon nom la Camargue. Ce monument eſt aſſez entier, & les voyageurs curieux en font grand cas. Dès que je fus à Avignon, je paſſai le Rhône, & je vins à Ville-Neuve, où tous mes anciens amis me parurent fort contents de me revoir. J'y reſtai un demi-jour, & le lendemain je me rendis à Nîmes, où mes affaires demandoient ma préſence; mais je voulus paſſer par Saint Privat, pour voir M. & Madame de Fournes, mes bons amis, qui nous régalerent à merveilles, & nous firent voir ce fameux pont du Gard, bâti par les Romains, pour ſervir d'aqueduc. Nous viſi-

Digitized by Google

tâmes auſſi toutes les beautés du Château de Saint Privat, le cabinet où la Paix fut autrefois ſignée, le fauteuil dans lequel le Roi s'étoit aſſis, & quantité d'autres choſes ; entr'autres une machine ſur laquelle on a pris le modele de celle de Marly ; & après avoir bien parcouru les appartements & les jardins, & avoir fait bonne chere, nous continuâmes notre chemin vers Nîmes. Nous trouvâmes auprès des portes de la Ville quantité de corps expoſés ſur les grands chemins, dont les uns avoient été pendus, les autres roués pour la Religion ; car cette triſte Ville a été depuis long-temps le théâtre des plus ſanglantes tragédies. Je vis à Nîmes mes parents & mes amis ; j'y fis les affaires qui m'y avoient amenée, & l'on m'y en propoſa une autre dans laquelle je donnai d'abord, quoiqu'elle ne fût pas prête à s'effectuer ; c'étoit un mariage pour ma fille, qui n'avoit pas encore onze ans, avec un jeune homme de vingt, de famille Proteſtante, & neveu d'un de mes proches parents, qui étoit celui qui en avoit eu la premiere penſée. Ce jeune homme étoit fort riche, n'avoit ni pere, ni mere, très-joli homme pour le corps & pour l'eſprit, & il avoit une des plus jolies Charges du Préſidial, dont il étoit un des Chefs. Il n'étoit queſtion que d'une diſpenſe d'âge pour la pouvoir

voir exercer ; ce qui l'obligeoit de faire un voyage à Paris. M. l'Evêque de Nîmes lui donna des lettres pour M. l'Abbé Bignon, neveu de M. le Chancelier ; & comme il partoit avant moi, je lui en donnai une de recommandation pour M. du Noyer, auquel j'écrivis d'un autre côté la proposition que l'on m'avoit faite. Je reſtai encore quelque temps à Nîmes, où ma fille brilla beaucoup. Elle fut à la noce de Mademoiſelle Barnier, qui épouſa M. Beaudan, & l'on peut dire qu'elle fit tout le plaiſir de cette noce. Ma bonne tante Beaudan qui en faiſoit les honneurs, comme tante du nouveau marié, étoit charmée de ma fille, & Madame de la Caſſagne, & toutes les perſonnes qui prenoient intérêt en ce qui me regardoit, ſouhaitoient que la petite perſonne devînt habitante de Nîmes, où j'avois aſſez de bien pour la rendre un bon parti. Cependant dès que les chaleurs commencerent à ſe faire ſentir, je ſongeai à décamper avant la canicule, qui eſt terrible dans ce Pays-là, & je repris le chemin de Paris, par la même route que j'avois ſuivie en venant ; c'eſt-à-dire par Ville-Neuve-d'Avignon, Avignon & Orange, où je fis encore adroitement mener ma fille au Prêche, ſans qu'elle crût que cela vînt de moi. J'eſpérois que cette ſainte ſemence tombant dans un jeune cœur

pourroit y germer avec le temps, & j'aurois eu dans les ſuites lieu de m'applaudir du ſuccès, ſi l'ennemi & le monde n'euſſent étouffé cette ſemence. Enfin je revins à Paris deux mois après en être partie, & M. du Noyer fut fort content de ma diligence & du ſuccès de mon voyage. Il goûta même la propoſition que l'on m'avoit faite pour ma fille, trouvant le jeune homme fort à ſon gré, & il s'employa ſi utilement pour lui, qu'il obtint la diſpenſe qu'on avoit refuſée à la priere de M. l'Evêque de Nîmes. Ce fut à celle de M. le Cardinal de Noailles qu'on l'accorda, qui avoit bien voulu la demander, par l'intérêt que M. du Noyer lui avoit marqué qu'il y prenoit. Cette diſpenſe obtenue, le nouveau Magiſtrat partit pour Toulouſe, où il falloit qu'il allât ſe faire recevoir; mais avant de partir il demanda ma fille à ſon pere dans les formes, & il fut convenu que le printemps ſuivant j'irois à Nîmes, où mes affaires me rappelloient encore; que j'y menerois ma fille, & que nous parlerions alors ſérieuſement là-deſſus. Cependant j'avois eu le temps, pendant le ſéjour que ce jeune homme avoit fait à Paris, de ſonder ſes ſentiments ſur le chapitre de la Religion, & j'avois connu que l'éducation qu'il avoit priſe chez les Jéſuites avoit prévalu ſur ce qu'il auroit pu puiſer dans le ſang de ſes ancê-

tres ; ce qui me refroidit extrêmement à ſon égard. Je ne lui en témoignai rien ; mais je n'eus plus le même goût pour cette affaire ; & me ſouvenant de ce que Madame Saporta m'avoit recommandé en mourant, je formai le deſſein de donner à ma fille un mari de ma Religion, & même de mon ſang, & d'aller le chercher dans les Pays étrangers. Cette idée n'étoit point ſans fondement ; car mon oncle Petit, qui avoit été fort fâché de mon retour en France, s'appaiſa quelque temps après, & lorſque nous nous y attendions le moins, nous reçumes de lui les lettres du monde les plus tendres & les plus obligeantes. Ce commerce dura longues années. Mon oncle s'informoit avec ſoin de l'état de ma famille, & me donnoit exactement des nouvelles de la ſienne. Enfin, dans une de ſes lettres à M. du Noyer, il lui demanda ſa fille ainée en mariage pour un de ſes fils, lui donnant le choix des trois ; mais cependant témoignant qu'il ſeroit bien-aiſe que ce choix tombât ſur le plus jeune, qui étoit l'enfant chéri, & un très-joli garçon, M. du Noyer répondit à cela comme il le devoit, le regardant pourtant comme une galanterie. Cependant mon oncle continua toujours ſur le même ton, & demanda qu'on lui envoyât ſa future bru. M. du Noyer demanda par repréſailles qu'on lui envoyât ſon

futur gendre, & ce manege dura tant que mon oncle vécut : il obligea même le cavalier à m'écrire une très-jolie lettre là-dessus, & une à sa petite maîtresse, & nous comprîmes enfin que ce n'étoit point tout-à-fait une raillerie ; ainsi j'avois lieu de croire, que si je passois dans les Pays étrangers, cette affaire pourroit fort bien se faire, ma fille n'étant pas d'une tournure à devoir rompre le marché. Toutes les personnes qui revenoient des Pays étrangers après la Paix de Ryswick, faisoient l'éloge de mon cousin Cabin, qui étoit le cadet en question : cela augmentoit l'envie que j'avois de redoubler la proximité, & celui qui acheva de m'y déterminer fut le Comte de D***. Ce Seigneur étoit venu en France pour rentrer dans des Terres qu'il avoit en Bresse, & qui avoient été confisquées pendant la derniere guerre. Il avoit tout auprès de chez moi une de ses parentes nommée Mademoiselle d'Aleirac, sœur de Mademoiselle de la Charse, fameuse par sa valeur, & qui étoit elle-même fameuse par son bel esprit. Ce fut chez cette Demoiselle que je vis le Comte de D***: j'avois reçu des honnêtetés à Geneve de sa famille, comme je l'ai déjà dit ; ainsi je me crus obligée à lui en faire à mon tour ; j'y engageai M. du Noyer, qui le pria à manger, & lui rendit tous les services dont il

étoit capable dans une grande & dangereuſe maladie qu'il s'étoit attirée par ſa faute, de laquelle humainement parlant il auroit eu bien de la peine à revenir, ſans les ſoins de M. du Noyer. Ce Seigneur s'étoit mis entre les mains d'un charlatan qui devoit lui tirer une loupe, qu'il prétendoit avoir dans le dos, & il l'avoit pour cela charcuté d'une ſi terrible maniere, que ſon corps étoit preſque percé à jour, & la gangrene prête à s'y mettre, lorſque M. du Noyer amena des perſonnes plus habiles chez lui, qui réparerent le mal que le premier avoit fait, & en arrêterent le cours. Pendant celui de cette maladie, nous ne quittâmes preſque point le Comte; nous lui offrîmes même de le faire porter chez nous, & enfin lorſque je crus que je pouvois me fier à lui, je lui fis part du deſſein que j'avois de ſortir de France, & de mes vues pour mon couſin Cabin. Il m'encouragea fort pour l'un & pour l'autre: il me dit des merveilles de mon couſin, & me parla de la Religion en homme plein de zele & tout-à-fait régénéré: il me donna ſes conſeils ſur les moyens de ſortir de France, & des lettres de recommandation pour des amis qu'il avoit à Mâcon. Le temps où je devois aller à Nîmes approchoit, & je crus que je devois prendre cette occaſion pour ſortir de France. J'aurois bien voulu

mener tous mes enfants avec moi ; mais je trouvai de l'impossibilité à faire consentir M. du Noyer que j'amenasse son fils, & je me retranchai à demander les deux filles, pour lesquelles je craignois le Couvent. Je dis que je serois bien-aise de faire voir la cadette à mes parents, & enfin après bien des peines, j'y fis consentir M. du Noyer. Il me donna une Procuration pour toucher environ six mille francs de remboursements, ce qui fit que je n'osai pas demander beaucoup d'argent, & que je me contentai de ce dont j'avois besoin pour mon voyage, qu'une maladie assez violente, quoique courte, m'obligea de hâter. Mais avant de parler de mon départ, il faut que je m'accuse ici d'une folie que l'on a voulu tourner de tous les côtés pour faire croire que je n'étois pas sortie de France uniquement pour la Religion. Boulanger avoit fait banqueroute, & M. du Noyer avoit connu, mais trop tard, qu'il auroit mieux fait de suivre mes conseils : il en fut pour les billets qu'il avoit souscrits. Cela le mortifia, & il commençoit à se régénérer, lorsqu'une abominable boiteuse, laide comme une guenon, galeuse depuis la tête jusqu'aux pieds, & d'une vertu très-délabrée, acheva de le pervertir. Cette détestable personne, dont l'esprit répondoit à la figure, n'avoit pour tout mérite que l'heureux ta-

Digitized by Google

lent de filouter au jeu ; elle alloit de maiſon en maiſon tailler à la baſſette, malgré les Edits, & faiſoit rouler un méchant caroſſe aux dépens de ſes dupes. Elles propoſa d'abord à M. du Noyer les moyens de gagner des ſommes immenſes, dans la vue de lui excroquer ſon argent. M. du Noyer, à qui elle en impoſoit par le bruit de ſon caroſſe, donna d'abord dans ce panneau ; & je ne m'en apperçus que lorſque la partie fut tout-à-fait nouée. Lui, qui depuis près de treize ans que nous étions mariés, n'avoit jamais découché du logis, découchoit alors trois ou quatre fois la ſemaine ; je crois bien qu'il ne paſſoit ces nuits-là qu'à jouer ; mais quoiqu'il en fût, la choſe n'étoit pas édifiante, & ſes parents en étoient fort ſcandaliſés. Son frere qui eſt parfaitement honnête homme, & qui ſavoit à quelle redreſſeuſe il avoit affaire, lui parla fortement là-deſſus, & lui en fit tant de honte, qu'il fut obligé de garder dans la ſuite un peu plus de meſures ; ſi-bien que voulant paſſer une nuit chez elle, il y fut le ſoir en revenant de Verſailles, & pour m'en donner à garder, il m'écrivit le lendemain matin une grande lettre antidatée, par laquelle il me marquoit que ſes affaires l'avoient retenu ; qu'il ſeroit à midi au logis, & qu'il me prioit de m'habiller pour aller enſemble à l'Opéra.

Cette lettre me fut rendue par un petit

Décroteur, qui me dit qu'un Monſieur la lui avoit donnée auprès des caroſſes de Verſailles. Comme je me doutai du fait, je demandai à ce petit garçon s'il pourroit bien reconnoître ce Monſieur : il me dit qu'oui. Je le menai dans une chambre où il y avoit quantité de portraits, & après lui avoir dit de regarder ſi celui de l'homme en queſtion n'y étoit point, il alla droit à celui de M. du Noyer, & s'écria le voilà ! D'où je conclus que M. du Noyer avoit écrit cette lettre ce matin-là à Paris, & non la veille à Verſailles, & qu'afin qu'on crût qu'elle en venoit, il l'avoit portée lui-même auprès du Bureau, qui étoit aſſez près de chez nous. Je ne doutai point qu'il ne rentrât bientôt au logis, & je me hâtai de lui écrire un billet en réponſe, que je donnai au Portier, afin qu'avant de me voir il ſût que je n'étois pas tour-à-fait dupe par ce billet. Je l'avertiſſois de mieux inſtruire une autre fois ſes envoyés, ou d'en choiſir de plus fins, & je lui diſois qu'étant ſon maître & le mien, il ſe faiſoit tort de garder tous ces ménagements, & de ſuppoſer qu'il couchoit à Verſailles quand il jugeoit à propos de paſſer la nuit ailleurs. Je le turlupinois un peu enſuite, & après cette petite malice faite, je m'habillai ſuivant ſes ordres. Il rentra un moment après ; ma lettre lui fut donnée à la porte : il voulut me déſabuſer ſur mes

Digitized by Google

ſoupçons ; mais ils étoient trop bien fondés ; je ne lui en fis pourtant pas plus mauvaiſe mine. Nous dînâmes, & fûmes enſuite à l'Opéra, auquel je ne fis pas beaucoup d'attention ; car comme le temps de mon départ approchoit, & que je ne pouvois, ſans me faire une grande violence, me ſéparer d'un fils qui m'étoit infiniment cher, & qui méritoit bien de l'être, ni quitter ſans chagrin un mari pour lequel, malgré ſes diſſipations, j'avois beaucoup d'attachement, ces réflexions me rendoient fort rêveuſe, & il n'y eut que l'apparition de ce monſtre de boiteuſe qui me réveilla. Elle vint ſe placer vis-à-vis de notre loge, d'un air triomphant, menée par un Chevalier d'induſtrie qu'on nommoit Dubuiſſon. Cet objet me mit de mauvaiſe humeur ; & ne conſultant que mon premier mouvement, je ſortis de ma loge, ſous prétexte de quelque beſoin, & j'allai dans la ſienne. Elle me ſourit d'abord, & il me ſembla que je voyois le diable qui ſe radouciſſoit, tant tout ce qu'elle faiſoit étoit déſagréable. Cependant comme je voulois avoir un prétexte pour l'inſulter, je fus à ſon oreille lui dire des injures un peu fortes, comptant bien qu'elle m'en répondroit tout haut, ce qui ne manqua pas d'arriver. Je ne manquai pas non-plus de prendre la bale au bond. Je lui arrachai ſa coëffure, ſi bien qu'elle

reſta tête nue & échevelée, au milieu de la plus nombreuſſe aſſemblée qu'on eût pu trouver. Ce ſpectacle attira les yeux de toutes les perſonnes qui étoient à l'Opéra, & jamais créature n'a eſſuyé un plus ſanglant affront. Elle ne ſavoit que devenir, ni comment ſortir de ſa loge; car j'étois à la porte dans le deſſein de la régaler encore. Il n'y avoit pas moyen de ſe recoëffer; reſter tignonée dans un premier banc, & devant la Cour & la Ville, c'étoit quelque choſe de bien honteux; elle ne pouvoit ravoir ſon tignon & ſes fontanges, qui ſervoient de jouet aux Petits-Maîtres du parterre, où je les avois jettées; ainſi cette malheureuſe étoit dans une cruelle ſituation. Dubuiſſon voulut me venir parler en ſa faveur, & me dire que mon emportement étoit mal fondé: mais je lui dis, ſans m'émouvoir, que je m'étonnois qu'un joli homme comme lui voulût paroître en public avec cette créature, & en prenant ſon parti, ſe déclarât ſon ſouteneur; que je ſuppoſois pour ſon honneur, qu'il étoit digne d'un objet plus charmant, & je le turlupinai tant, qu'il fut obligé de ſe retirer. Cependant M. du Noyer, que cette ſcene ne réjouiſſoit point, frappoit de toute ſa force pour faire ouvrir la loge, que j'avois eu la précaution de fermer en ſortant; & il vint enfin à moi me dire d'un air em-

barraſſé, que ſi l'on m'avoit fait quelque choſe, je devois m'en être plainte à lui ; qu'il m'auroit vengée, ſans que je me fuſſe expoſée moi-même comme je venois de faire. Je lui dis en riant que je ne mêlois jamais les hommes dans mes querelles ; que je ſavois bien les vuider moi-même, & que je le priois de ſe retirer ; il le fit, & fit ſagement. L'Opéra finit pendant ce temps-là ; & après avoir bien rempli ma vengeance, comme j'avois envie de m'en aller, je dis à quelques perſonnes qui me prioient de laiſſer ſortir cette malheureuſe, qu'elle le pouvoit, & qu'aſſurément je ne la toucherois pas. Je leur tins parole, car je n'en ai jamais manqué à perſonne ; mais je voulus avoir le plaiſir de la voir paſſer en revue devant moi. Quelqu'un lui avoit prêté une coëffe de taffetas, dont elle ſe couvroit la tête & le viſage. Je lui demandai en paſſant des nouvelles de quelques bâtards qu'elle avoit fait d'un Valet de chambre de Madame le Camus, & ainſi finit la comédie. M. du Noyer voulut un peu bouder quand je fus de retour au logis : mais comme il ſavoit peut-être mieux que perſonne que je n'avois pas tout le tort, il s'appaiſa bientôt, & fut le premier à rire de l'aventure, qui en fit bien rire d'autres. Comme je ſavois que je devois partir bientôt, je n'en craignis point les ſuites, & je

ne m'occupai plus que de penſées plus ſérieuſes. J'avois déjà arrhé mes places à la diligence de Lyon ; ainſi c'eſt fort mal-à-propos qu'on a voulu dire que c'avoit été le ſujet de ma ſortie de France ; puiſqu'il y avoit long-temps que je la minutois, & qu'elle étoit réſolue, & le jour pris pour cela avant que cette aventure arrivât. Il eſt vrai qu'elle diminua un peu le regret que j'avois à me ſéparer de M. du Noyer ; mais rien au monde ne pouvoit diminuer celui que j'avois de quitter mon fils, & je ne puis, ſans fondre en larmes, penſer à ce que ce cher enfant me diſoit dans cette occaſion. Pourquoi ne me menez-vous pas avec vous, ma chere mere, me diſoit-il ? Vous aimez mieux mes ſœurs que moi, je le vois bien ; cependant elles ne vous aiment pas autant que je vous aime, & vous me quittez moi qui ſuis incommodé ; car il avoit un mal au pied depuis quelque temps, que l'on traitoit pourtant de bagatelle. Toutes les paroles & les careſſes de cet aimable enfant me perçoient & me percent encore le cœur, & il étoit des moments où cela ébranloit bien mes réſolutions, & je crois même que je n'aurois jamais eu la force de les exécuter, ni de m'arracher à ſes larmes, ſi je n'étois partie pendant qu'il étoit endormi ; je me conſolois dans l'eſpérance de le revoir quelque jour. Les gar-

Digitized by Google

çons voyagent plus aiſément que les filles ; ainſi je croyois qu'il pourroit, quand il ſeroit un peu plus ſon maître, me venir voir en Hollande ; mais il n'a pas plu à Dieu que je puſſe me flatter long-temps d'une ſi douce eſpérance, & il a retiré à lui ce cher fils, dont je n'étois ſans doute pas digne. Quand je fus prête à partir, M. du Noyer me demanda fort tendrement ſi je ne voulois pas me fier à lui pour les ſoixante & deux mille francs de billets qui étoient encore entre les mains de Meſſieurs les Abbés Tiberge & Briſacier, & ſi je ne voulois pas lui laiſſer la liberté d'en diſpoſer ? Quand on eſt prêt de quitter les gens, la tendreſſe fait ſes derniers efforts ; ainſi je répondis à M. du Noyer avec cette généroſité dont je ſerai toujours la dupe. Je lui donnai un billet pour retirer les ſiens d'où ils étoient, & je le priai de ſe ſouvenir de la confiance que j'avois en lui, & de n'en pas abuſer. Il parut touché de mon honnêteté, & me promit d'y répondre toute ſa vie : promeſſe qu'il a très-mal tenue, puiſque depuis huit ans que je ſuis hors de France, il a eu la dureté de ne me rien envoyer, quoiqu'il ait bien ſu que j'ai ſouvent manqué du néceſſaire dans des temps où par mon moyen il jouiſſoit du ſuperflu. C'eſt une ingratitude ſans exemple, & une marque de dureté pour une femme qui lui a apporté des

biens considérables ; car ma reconnoissance totale se monte à près de quatre-vingt & deux mille francs d'argent comptant, outre les biens en fonds que j'ai à Nîmes, & neuf cens francs de pension du Roi dont je l'ai toujours laissé le maître, & tous les avantages que je lui ai procurés d'ailleurs par mes parents & par mes amis: mais, comme je l'ai déjà dit, c'est mon sort de faire des ingrats, & Dieu le permet pour me détacher entiérement du monde, où l'on ne trouve plus de cœurs droits. Si M. du Noyer croyoit pouvoir se dispenser des sentiments de reconnoissance qu'il me devoit, du moins ne devoit-il point étouffer ceux de la nature à l'égard de ses filles, qui auroient risqué de souffrir si je ne les avois garanties en souffrant moi-même. Ces petites personnes, qui ignoroient les peines où j'allois les exposer, se réjouissoient du voyage qu'elles alloient faire : l'ainée se souvenoit que l'année d'auparavant elle s'étoit bien divertie à Nîmes, & elle comptoit qu'elle auroit encore beaucoup de plaisir cette fois-là. Je reçus des lettres de mon prétendu gendre, qui me marquoit qu'il m'attendoit avec impatience, & qu'il se disposoit à aller au-devant de moi avec un carosse qu'il avoit amené de Paris ; mais les sentiments Jésuitiques qu'il m'avoit fait paroître, m'avoient entiérement ôté l'en-

vie de remplir les vues que l'on avoit eues là-dessus, & je le regardois comme ceux qu'on appelle anciens Catholiques, avec lesquels Madame Saporta m'avoit défendu de m'allier : ainsi quoique je pusse aller recevoir six mille francs à Nîmes, qui m'auroient bien aidée ici, & que j'eusse pour cela une procuration de M. du Noyer en bonne forme, je me résolus, toutes réflexions faites, de ne point aller jusques-là, & de changer ma route à Lyon, pour ne point m'exposer à des embarras dont je n'aurois peut-être pas pu me tirer ; car le moyen de rompre une affaire que M. du Noyer agréoit, & dont j'avois paru contente lorsqu'on me l'avoit proposée? J'aurois pu faire naître quelque incident du côté de l'intérêt ; mais si on avoit passé par-dessus, je ne pouvois plus reculer, & ma fille auroit été mariée à un Papiste, chose que je devois éviter ; & si cette affaire manquoit, je ne pouvois pas empêcher qu'on ne la mît dans un Couvent pour faire sa premiere Communion, & ce n'étoit qu'en la sortant promptement du Royaume que je pouvois éviter tous ces inconvénients. Le Comte de D*** me fortifioit toujours dans ce dessein, & augmentoit, par tout le bien qu'il me disoit de mon cousin Cabin, l'envie que j'avois d'en faire mon gendre. Il me promettoit que dès

Digitized by Google

qu'il ſeroit en Hollande il écriroit à M. du Noyer en faveur de cette affaire, & l'obligeroit aſſurément à envoyer de l'argent à ſa fille. Je comptois cependant, avec mes nippes & mes bijoux, de lui faire une eſpece de dot, dont je croyois qu'en faveur du parentage mon couſin ſe contenteroit, en attendant que Dieu changeât le temps, ou du moins les cœurs; & pour le ſoin de ma ſubſiſtance, & celle de ma petite cadette, je m'en remettois entiérement à la Providence. J'avois lieu d'eſpérer que je pourrois obtenir une penſion auſſi-tôt que tant d'autres, qui, ſi je l'oſe dire, ne la méritoient pas plus que moi, & qui peut-être à tous égards n'avoient pas fait un plus grand ſacrifice. Le Comte de D***, à qui les ſoins que j'avois pris de lui étoient encore préſents, me témoignoit beaucoup de reconnoiſſance, & me promettoit de me bien ſervir dans mes deſſeins; d'employer, pour me faire avoir une penſion, ſon crédit & celui de ſes amis; & en cas de mauvais ſuccès, de partager même ſa bourſe avec moi, choſe que je n'aurois eu garde d'accepter: mais comme je ſavois qu'il ne pouvoit pas manquer d'avoir du crédit en Hollande, ou en Angleterre, je croyois m'être acquiſe un bon Protecteur dans ce Pays-là, & je n'aurois jamais penſé que ſa protection & ſon amitié duſſent faire un jour le plus grand

de mes crimes, & cauſer mes plus grands chagrins. Tout ce que je dois dire à ſa louange, c'eſt qu'il me garda très-bien le ſecret au ſujet de mon voyage, & que quoiqu'il vît à tous moments M. du Noyer, il ne lui en témoigna rien ni de près ni de loin. Il me conſeilloit de prendre la route de Flandres, pour abréger le chemin; mais je craignis que ſi quelqu'un me rencontroit, & qu'on en avertît M. du Noyer, il ne fît courir après moi, ſachant que j'aurois quitté le chemin de Lyon; ce qui n'auroit pu manquer de lui être ſuſpect: ainſi je crus qu'il vaudroit mieux faire plus de chemin & prendre le plus ſûr, ce que je fis. Le Comte m'offrit de ſe charger des effets que je pouvois avoir, & de me les faire tenir ſûrement; mais je pris d'autres meſures, & je partis ſans m'être confiée qu'à lui ſeul. Quelques jours avant mon départ, je fus aux grandes Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques voir Madame Duperré, mon ancienne amie, que j'avois connue autrefois aux Nouvelles-Catholiques. Je n'eus garde, comme on peut le croire, de lui communiquer le deſſein que j'avois formé; je lui parlai ſur tout un autre ton. J'avois grande envie de la voir; mais il n'y avoit pas moyen; car il n'a pas plu à Sainte Thereſe que ces Dames montraſſent leur nez qu'à de très-proches parents: un voile épais les cache à

Digitized by Google

tout le reſte du monde, à moins que l'on ne ſoit aſſez heureux pour pouvoir pénétrer dans l'intérieur de leur maiſon ; ce qui ne ſe peut que ſous les auſpices de quelque Princeſſe du Sang. Madame y entroit ſouvent, & pouvoit mener à ſa ſuite un certain nombre de femmes ; ainſi nous convînmes, Madame Duperré & moi, que je tenterois cette voie-là au plutôt, & que je lui menerois mes petites filles. Madame me faiſoit l'honneur de me vouloir un peu de bien ; je lui faiſois réguliérement ma cour. Feu Monſieur m'honoroit auſſi de ſa bienveillance. Mes petites filles avoient l'honneur d'être des petits divertiſſements de Mademoiſelle, & Madame avoit mille bontés pour elles. Cette Princeſſe a un mérite infini, un génie ſupérieur, une élévation de cœur digne du Sang dont elle ſort & du rang qu'elle tient, & une bonté toute charmante qui la fait adorer de toutes les perſonnes qui ont le bonheur d'approcher de la ſienne. Elle a toujours eu une vertu hors de toute atteinte, & une piété ſolide. Je ne ſais point quels ſont ſes ſentiments ſur la Religion : elle eſt trop habile & trop bonne politique pour les faire paroître ; ainſi ceux qui ſe mêlent de raiſonner là-deſſus, riſquent fort de raiſonner à gauche. Tout ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle n'a point de part à tous les maux qu'on a faits aux Proteſtants.

Digitized by Google

Cette illuſtre Princeſſe vouloit bien quelquefois baiſſer les yeux juſqu'à moi, & ſes bontés auroient pu ſans doute m'arrêter en France, ſi le déſir de me ſauver n'avoit prévalu ſur toute ſorte de conſidérations. Je la ſuppliai de me permettre de la ſuivre aux Carmélites; elle le voulut bien, & j'y entrai après elle avec mes deux filles. Madame Duperré vint me recevoir ſur la montée; nous nous embraſsâmes fort tendrement, & enſuite elle me mena voir toutes les belles peintures du Couvent. Madame s'entretenoit pendant ce temps-là avec Madame de la Valiere, que j'avois grande curioſité de voir, & ma curioſité fut bientôt ſatisfaite, car elles vinrent nous joindre: Madame tenoit cette illuſtre Carmelite ſous les bras; & comme elle marchoit fort lentement, j'eus tout le temps de l'examiner. Son voile étoit levé, elle étoit habillée conformément à la Regle; un gros chapelet orné d'une tête de mort pendoit à ſa ceinture, & au-travers d'un ajuſtement auſſi peu avantageux, je lui trouvai un air de beauté, & même quelque rapport avec Madame la Princeſſe de Conti, quoique ce ne fût pas une reſſemblance parfaite; & ſi je n'avois pas ſu l'âge de cette Princeſſe, j'aurois cru Madame de la Valiere bien plus jeune qu'elle n'étoit. Elle boitoit un peu, & je m'imaginai que ce défaut paroiſſoit

moins quand elle étoit dans le monde, & qu'elle ſe contraignoit plus en marchant. Madame ſe ſépara d'elle pour regarder quelques tableaux, & je pris ce temps-là pour lui faire mon compliment, & ceux d'une ſœur de M. du Noyer qui étoit de cet Ordre, & Supérieure d'une de leurs Maiſons à Morlaix en Bretagne. Madame de la Valiére, autrement dite Sœur Louiſe de la Miſéricorde, me parla fort avantageuſement de cette belle-ſœur, baiſa mes filles & leur ſouhaita mille bénédictions; elle me fit auſſi l'honneur de m'embraſſer & de me dire mille choſes obligeantes. Je reſtai juſqu'au ſoir dans ce Monaſtere, & j'en ſortis avec Madame très-contente de ma journée. Madame Duperré, que l'on appelle Sœur Charlotte de S. Cyprien, me fit promettre que j'y retournerois; mais je pris bientôt après un chemin tout oppoſé. Cependant avant de partir je fus voir toute la famille de M. du Noyer, & toutes les parentes & amies que j'avois dans des Couvents. J'allai au Précieux Sang voir une ſœur de M. de Maſclari, qui avoit été ma compagne, & je n'oubliai pas une de mes anciennes connoiſſances. Je fus avec ma fille ainée faire encore une apparition à Verſailles & y rendre mes derniers hommages à Sa Majeſté, qui, avec ſa bonté ordinaire, me fit l'honneur de me parler pendant ſon ſouper, & de dire bien des

choſes avantageuſes pour ma petite fille, qu'Elle trouva fort grandie depuis le carnaval. La Cour étoit encore un peu triſte de l'abſence de M. le Duc d'Anjou, qui étoit parti pour prendre poſſeſſion du Royaume d'Eſpagne, & l'on attendoit le retour des Princes ſes freres qui l'avoient été conduire ſur les frontieres. Comme ma fille étoit connue dans ce Pays-là, où on l'avoit vue danſer avec le jeune Monarque d'Eſpagne, dans les Bals que l'on avoit donnés à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, elle reçut mille careſſes des perſonnes de la Cour. On lui demandoit ſi elle ne vouloit point aller à Madrid pour ſe faire rendre un menuet que le nouveau Roi lui devoit, & on lui fit tant d'honnêtetés, que je crois que ſi je lui euſſe alors communiqué le deſſein que j'avois de ſortir de France, elle s'y ſeroit bien oppoſée. Pour moi je m'étois fortifiée contre toutes ces tentations; j'avois ſurmonté la plus forte en me déterminant à quitter mon fils & mon mari; & après m'être arrachée à la tendreſſe, tout le reſte ne me coûtoit plus rien, & je le ſacrifiois ſans peine au repos de ma conſcience. On publia quelque temps avant mon départ un prétendu miracle arrivé à Geneve, pour lequel je n'eus pas beaucoup de foi; on le crioit dans les rues de Paris, & voici de quoi il s'agiſſoit. Un Courier de Valence étoit,

Digitized by Google

diſoit-on, tombé malade à Geneve, dans le logis de la Tour-Percée, & avoit prié la Servante de ce Cabaret de lui aller chercher l'Aumônier du Réſident de France, afin qu'il pût ſe confeſſer. La Servante le lui promit, & au lieu de lui tenir parole, elle fut en bas en avertir des Miniſtres qui buvoient, l'un deſquels, appellé Blondel, s'offrit à contrefaire le Prêtre, & monta à la chambre du malade qu'il confeſſa, & auquel il donna un peu de pain à chanter avec quoi on cachette les lettres, qu'il lui dit être une Hoſtie, que le crédule mourant avala de bonne foi; après quoi il remit au prétendu Confeſſeur ce qu'il avoit d'argent, le chargeant de le faire rendre à ſa femme, & s'en alla à l'autre monde. Le Miniſtre retourna en bas conter ſon aventure, & boire à ſa ſanté aux dépens du défunt; mais le diable, indigné d'un pareil procédé, vint avec toutes ſes cornes, & s'étant ſaiſi du Miniſtre Blondel, l'emporta par la cheminée après l'avoir ſans doute applati comme une morue ſeche; car autrement il n'auroit pu l'y faire paſſer. Quoiqu'il en ſoit, il laiſſa après lui une puanteur de ſouffre épouvantable, & une grande frayeur dans le Cabaret. Cette hiſtoire, ou plutôt cette fable, que les idiots croyoient à Paris comme article de Foi, ne fit pas beaucoup d'impreſſion ſur mon eſprit, & j'en connus bien-

Digitized by Google

tôt toute la fauſſeté, puiſque la vraiſemblance n'y étoit pas ſeulement gardée. Ce n'eſt point à Geneve où les Miniſtres vont aux Cabarets ; ils ſeroient dépoſés ſans miſéricorde ſi l'on pouvoit les en convaincre ; outre cela, depuis qu'un Blondel fut accuſé de trahiſon lors de l'eſcalade, il n'y a plus eu dans Geneve perſonne qui ait porté ce nom. Il eſt aiſé auſſi de ſavoir qu'aucun Courier de Valence n'eſt mort dans cette Ville-là ; ainſi c'eſt-là ce qu'on appelle des fraudes pieuſes qui ne ſont nullement de mon goût, & des contes de vieilles propres à endormir de petits enfans, & à ſurprendre des ſots. Ainſi je n'eus garde d'y faire attention, & je ſuivis le deſſein que Dieu m'avoit mis au cœur, ſans que tous ces pieges de Satan fuſſent capables de m'arrêter.

Je vais entrer à préſent dans le période le plus triſte pour moi, & commencer l'hiſtoire du plus dur temps de ma vie ; c'eſt-à-dire de celui de mon Refuge.

Je partis de Paris à la fin du mois d'Avril de l'année mil ſept cent un, avec mes deux filles, dont l'une commençoit ſa douzieme année, & l'autre ſa neuvieme. Mon mari, qui comptoit que j'allois à Nîmes, & que j'en reviendrois, comme l'année précédente, dans deux ou trois mois, nous vit partir ſans inquiétude, & ſans autre chagrin que celui que cauſe l'éloignement des

Digitized by Google

perſonnes qui nous ſont cheres. Mais moi, qui prévoyois que cette abſence ſeroit longue, & peut-être même éternelle, je ne pus l'enviſager d'un œil ſec. M. du Noyer vint nous conduire à la Diligence, & il fut ſurpris de me voir marquer tant de foibleſſe dans cette occaſion, à moi qui en pareil cas avois toujours eu beaucoup de fermeté. Je ne ſais comment il n'en pénétra pas la cauſe; mais je ſais bien qu'il auroit fort ébranlé ma réſolution, pour peu qu'il s'en fût douté, tant j'étois alors attendrie. Le bon Dieu me préſerva de cet écueil. M. du Noyer s'en retourna chez lui, & nous roulâmes à grande force du côté de Lyon, où nous arrivâmes le premier de Mai. Je ne jugeai pas à propos d'aller voir mes parents au Gouvernement, de peur de leur cauſer de l'embarras. Je me fis conduire à l'Ecu de France, & delà j'envoyai un Laquais qui compoſoit alors tout mon train, chez M. le Bourcier, pour le prier de me venir voir. Il n'y manqua pas, & dès qu'il parut je fis extrêmement l'éclopée. Je me plaignis d'un rhumatiſme que je diſois avoir été renouvellé par la fatigue du voyage, & je m'en plaignis ſi fort, que ce bon parent me dit qu'il falloit y remédier. Je lui dis que l'on m'avoit parlé ſur la route de certains Bains que l'on diſoit être admirables, & qui étoient à Aix en Savoie. M. le Bourcier me confirma

firma tout ce que l'on m'avoit dit à l'avantage de ces Bains, & me le conſeilla, puiſque je m'en trouvois ſi proche, & que c'étoit alors le temps d'y aller au plutôt : c'étoit juſtement où je l'attendois. Je lui fis mille objections pour l'engager à les combattre ; & pour qu'il ſe doutât moins de mon deſſein, je lui alléguai que j'avois des affaires à Nîmes qui demandoient abſolument ma préſence. Il me répondit à cela, qu'après le ſoin de notre ſalut celui de conſerver notre ſanté devoit être le principal, & que ſi j'arrivois à Nîmes ſans avoir rétabli la mienne, je ne ſerois guere en état de travailler à mes affaires. Je jugeai à propos de me laiſſer perſuader à cette raiſon, & mon parent m'offrit alors de garder mes petites filles chez lui juſqu'à mon retour ; mais elles s'oppoſerent fort à cela, ſoit par amitié pour moi, ou par l'envie que les enfants ont ordinairement de voyager. Quoiqu'il en ſoit, je fus bien aiſe de trouver cette réſiſtance en elles, & je dis à M. le Bourcier, que puiſqu'il falloit que je priſſe une voiture exprès pour moi, il n'en coûteroit pas plus de mener mes enfants ; que je ferois prendre les bains à la petite qui étoit nouée, & les eaux à l'ainée, pour lui raccommoder l'eſtomac. M. le Bourcier trouva que j'avois raiſon. Je fis ſur le champ louer une chaiſe roulante, & toutes les meſures

furent prises pour partir le lendemain ; mais après que tout fut réglé, je dis à M. le Bourcier : à propos, mon cousin, voici une difficulté que nous n'avions pas prévue ; ces Bains où je vais sont en Savoie, & par conséquent hors du Royaume ; j'ai oui-dire qu'on arrêtoit les gens sur les frontieres ; si par hazard on m'alloit prendre pour quelques-unes de ces pélerines de Geneve, un pareil *qui pro quo* ne m'accommoderoit pas. Oh ! dit M. le Bourcier, il n'y a nulle apparence à cela, vous portez un nom qui est connu, & vous n'avez nullement l'air d'une fugitive : cependant, dit-il, pour plus de précaution, je m'en vais vous donner un certificat, & il écrivit ce qui suit.

JE soussigné Antoine le Bourcier, *Secretaire de Monseigneur le Maréchal de Villeroy & du Gouvernement de* Lyon, *certifie que Madame du* Noyer *est femme de M. du* Noyer, *Grand-Maître des Eaux & Forêts* de France ; *que les deux jeunes Demoiselles qu'elle a avec elle sont ses filles ; que ladite Dame venant de* Paris, *où elle fait sa résidence ordinaire avec M. son mari, a passé par* Lyon, *où elle a demeuré deux jours ; que j'ai l'honneur d'être allié à ladite Dame, étant cousine de ma femme, & que ladite Dame, avec toute sa famille, fait profession de la Religion Catholique, Apostolique & Romai-*

*ne ; que ladite Dame, avec Meſdemoiſelles ſes deux filles vont aux Bains d'*Aix *pour leur ſanté, & auſſi pour des affaires, d'où elles retourneront à* Paris, *lieu de leur réſidence ordinaire.* Fait à *Lyon*, à l'Hôtel du Gouvernement, le deuxieme de Mai mil ſept cent un. *Signé* LE BOURCIER.

Et ſcellé du cachet de M. le Maréchal-Duc de Villeroy.

Tout cela eſt fort beau & bon, mon cher couſin, dis-je, lorſque j'eus lu ce certificat : mais ſi je rencontre des brutaux qui me diſent, qu'ils ne connoiſſent ni votre nom, ni le mien, & qu'ils ont ordre de ne laiſſer paſſer que ceux qui ont des paſſe-ports du Prévôt des Marchands, où en ſerai-je ? On m'arrêtera : j'avoue qu'il me ſera aiſé de me tirer d'affaires ; mais ce ſera toujours du temps perdu ; ainſi il ſeroit, ce me ſemble, plus ſûr de prendre un paſſe-port du Prévôt des Marchands. Je le veux bien, dit alors M. le Bourcier, & s'il ne faut que cela pour vous mettre l'eſprit en repos, vous pouvez compter que vous l'aurez. Il me l'envoya effectivement le ſoir par ſon fils, & me renvoya une piſtole que j'avois donnée pour cela, & que le Prévôt des Marchands avoit honnêtement refuſée. Je n'ai de ma vie été ſi aiſe que je le fus, lorſque je me vis nantie de ce paſſe-port ; j'en

Digitized by Google

remerciai Dieu de bon cœur, & je m'allai coucher fort en repos.

Voici dans quels termes étoit conçu ce passe-port qui me causoit tant de joie.

Nous, Jean Vaginai, Seigneur de Montpiney & de Leronde, Conseiller & Procureur du Roi en la Sénéchaussée, Juge du Présidial, & autres Juridictions Royales de Lyon, Prévôt des Marchands de ladite Ville, & y commandant en l'absence de Monseigneur le Maréchal-Duc de Villeroy.

» DEmoiselle Anne-Marguerite Petit, » épouse de M. du Noyer, demeu- » rant ordinairement à Paris, Anne-Mar- » guerite du Noyer, & Catherine-Olympe » du Noyer, ses filles, professant toutes la » Religion Catholique, Apostolique & Ro- » maine, dans laquelle elles sont nées, étant » obligées d'aller aux Bains d'Aix en Sa- » voie, pour y prendre les eaux, & nous » ayant demandé notre passe-port pour » aller audit lieu, il est ordonné à tous » ceux étant sous notre charge, de les » laisser sûrement & librement passer & » repasser, sans leur faire aucun tort ni » empêchement : prions & requérons tous » autres d'en faire autant ; offrant en cas » pareil de faire le semblable. En foi de » quoi nous avons signé ces présentes, & » fait apposer le cachet de nos Armes. A

» Lyon, ce deuxieme de Mai mil ſept cens » un. «

Signé V. MINDE.

Et plus bas, par mondit Sieur, VERPILLE.

Comme nous étions arrivées à Mâcon le Samedi au ſoir, & qu'il falloit y entendre la Meſſe le lendemain matin, j'eus le temps, pendant ce petit ſéjour, de rendre la lettre que le Comte D*** m'avoit donnée pour des amis qu'il avoit dans cette Ville, & ceux-là m'en donnerent une de recommandation pour de leurs amis à Lyon, auxquels on m'aſſura que je pouvois me confier. Je le fis auſſi & je leur laiſſai quelque peu de vaiſſelle & d'autres nippes, qui étoient tout le butin que j'avois pu ſauver de mon débris ; car de peur de me rendre ſuſpecte, je n'avois pas oſé me charger de beaucoup de hardes, & je n'avois pris avec moi que ce que je pouvois raiſonnablement dire m'être néceſſaire. M. du Noyer me donna ſoixante-dix louis pour mon voyage, & je me gardai de lui en demander davantage, parce que j'allois à Nîmes pour toucher ſix mille francs qui nous y étoient dûs ; & ainſi quoique je n'euſſe pas deſſein de les aller chercher, comme c'étoit le prétexte de mon voyage, je n'aurois pu, ſans me faire ſoupçonner, me plaindre de n'avoir pas aſſez d'argent ; il fallut donc ſe contenter de cette

petite ſomme, qui étoit déjà diminuée quand j'arrivai à Lyon. Comme j'avois mes vues en partant de Paris, je n'avois pris avec moi qu'un ſeul Laquais, ſous prétexte de ne pas déranger pour ſi peu de temps mon Domeſtique, & j'avois dit à M. du Noyer, que je trouverois à Nîmes ce qui me ſeroit néceſſaire pendant le ſéjour que j'y devois faire; & par cette ſeule précaution je m'étois délivrée d'un grand embarras; car je n'aurois ſu comment me défaire à Lyon de tous ces Valets inutiles. Il ne fut pas ſi mal-aiſé de me débarraſſer du ſeul Laquais que j'avois amené; je lui cherchai une querelle d'Allemand, il me demanda ſon congé, croyant me mettre fort en peine, & je le pris au mot avec le plus grand plaiſir du monde: je le payai & je lui donnai encore le juſtaucorps pour ſe ſouvenir de moi; car auſſi-bien c'auroit été un meuble inutile, puiſque depuis ce temps-là je n'ai pas eu la peine de faire porter mes couleurs à ces ſortes d'animaux.

Quand je fus défaite de celui-là, & que je me trouvai ſeule avec mes deux filles, je fermai la porte de ma chambre, & après m'être approchée de ces petites perſonnes: *mes enfants*, leur dis-je, *je vais vous donner une grande marque de ma confiance; quoique vous ſoyez bien jeunes, je me ſuis apperçue avec joie que la raiſon avoit chez vous*

devancé les années, & je crois que vous avez le naturel trop bon pour vouloir faire des affaires à une mere qui vous a tendrement aimée : ainſi je crois que vous me garderez le ſecret que je vais vous réveler : je ne vais point à Nîmes, comme vous l'avez cru, je vais à Geneve, & ce prétendu rhumatiſme dont je fais tant de bruit, n'eſt autre choſe qu'une feinte pour avoir occaſion d'aller en Savoie, ſous prétexte des Bains d'Aix, dont je n'ai nul beſoin, & que je n'ai nulle envie de prendre. Vous devez vous être apperçues, à la maniere dont je vous ai élevées, que je n'ai jamais été de la Religion Romaine qu'en apparence. Vous ſavez que je ne me ſuis attachée qu'à vous faire connoître Chriſt, & Chriſt crucifié ; que j'ai laiſſé toutes les fables & toutes les légendes dont on a accoutumé d'embarraſſer les eſprits ; j'ai tâché de vous apprendre à adorer Dieu en eſprit & en vérité ; & ſi vous voulez me ſuivre, je vous menerai dans des Pays où vous aurez la liberté de lui rendre ce culte qu'il exige des vrais adorateurs. Vous ne trouverez peut-être pas tous les avantages que vous pouviez eſpérer ici ; car quoique Dieu promette à ceux qui cherchent ſon Royaume & ſa Juſtice, de leur donner encore toutes choſes par-deſſus, cette promeſſe ne regarde pas toujours les biens temporels, & elle eſt ſouvent remplie par la ſatisfaction que donne une bonne conſcience,

qui eſt ſans doute à préférer aux plus grandes richeſſes ; puiſque, comme dit l'Apôtre, piété avec contentement d'eſprit eſt un gain. Après cela il ne faut pas craindre de manquer de pain, Dieu nous exhorte à n'être point en ſouci du lendemain ; & puiſqu'il nourrit bien les oiſeaux, & qu'il a ſoin des lys des champs, nous pourrons bien nous confier à ſa Providence. Votre pere ſera d'abord fort en colere contre moi : mais après cela il n'aura pas la dureté de nous laiſſer manquer du néceſſaire, dans le temps qu'il jouit par mon moyen du ſuperflu ; je ne le crois ni aſſez ingrat, ni aſſez dénaturé pour cela. Mais quand il le ſeroit, vous avez un Pere au Ciel qui ne vous abandonnera jamais, & une tendre mere qui fera toujours tout ce qu'elle pourra pour vous empêcher de ſouffrir. Cependant conſultez-vous, vous êtes libres, voyez ſi vous voulez reſter l'une ou l'autre, ou toutes les deux ? Je vous laiſſerai chez Madame le Bourcier, ſous prétexte de vous reprendre en paſſant, & dès que je ſerai à Geneve, je lui écrirai de vous faire conduire à Paris ; ainſi voyez quel parti vous voulez prendre. Je vous dis aujourd'hui ce que Noémi dit à ſes deux belles filles : reſtez, ſi vous le voulez, dans votre Pays, parmi vos parents & vos Dieux. Ah ! ma mere, s'écria alors la petite, *je vous réponds ce que répondit Rhut à Noémi ; ton peuple eſt mon peuple, ton*

Dieu eſt mon Dieu, là où tu iras, j'irai, là où tu mourras, je mourrai, & je ſerai enterrée, & rien, ajouta-t-elle en m'embraſſant, *ne me ſéparera de ma chere mere que la mort.* Je louai le zele & la piété de cet enfant; & après lui avoir donné les éloges qu'elle méritoit, je me tournai du côté de l'ainée, qui me prioit de l'écouter à ſon tour. *Ma mere*, me dit-elle, *je ſuis à peu près du ſentiment de ma ſœur; je ne veux point vous quitter; je veux vous ſuivre partout: mais je vous prie de ne pas m'obliger à ſuivre vos ſentiments; car quoique je me ſouvienne fort bien des inſtructions que m'a donné feue Madame Saporta juſqu'à m'a ſeptieme année, & que j'aye bien compris depuis tout ce que vous avez voulu me faire entendre là deſſus; quoique je fuſſe fort édifiée l'année paſſée des manieres des Proteſtants que je vis à Orange, & des prédications que j'y entendis, je vous avoue que les Religieuſes auprès deſquelles j'ai été, & tous nos Domeſtiques, m'ont ſi fort aſſuré que les Huguenots étoient damnés, que j'en ai ſouvent tremblé pour vous, & j'aurai bien de la peine à revenir de cette prévention.* Ma fille, *lui répondis-je*, nous tournons le dos à la tyrannie, (& je l'ai trop abhorrée pour vouloir la pratiquer;) vous ſerez de la Religion Romaine tant qu'il vous plaira; mais vous aurez un avantage que l'on n'a pas en Fran-

ce, car vous pourrez être d'une autre quand vous le voudrez. Nous allons dans des Pays où la liberté de conſcience eſt permiſe, & après avoir examiné toutes choſes il vous ſera permis de choiſir. Pour moi, ajouta la petite, je m'en tiens au choix de ma mere, & je ne crois pas qu'elle me donnât un ſerpent au lieu de pain, d'autant mieux qu'elle me donne ce qu'elle prend pour elle. Et moi, dit l'ainée, je m'en fie à ſa parole, & puiſqu'elle me promet de ne point forcer mes ſentiments, je ſuis toute prête à partir. Nous partîmes en effet dans le moment. M. le Bourcier vint nous dire adieu; je le priai de faire mes excuſes à ces Dames ſur ce que je ne les avois pas été voir, alléguant toujours mon prétendu rhumatiſme. Nous fîmes ce jour-là une très-petite journée, parce que les chemins étoient extrêmement mauvais; le lendemain nous fûmes coucher à un lieu appellé les Echelles, où les gens me parurent très-méchants; on me vola une cornette de malines, & lorſque je voulus m'en plaindre, l'Hôte me dit d'un ton à faire peur aux plus hardis, que c'étoit pour ne pas payer que je ſuppoſois qu'on m'avoit volée; mais que ſi j'en parlois encore il m'écorcheroit toute vive. Il fallut donc ſe taire, & il ſe contenta de m'écorcher du côté de la bourſe, & me fit payer cher un très-mauvais gîte.

Je ſortis le plutôt qu'il me fut poſſible de cette caverne de brigands, & me hâtai de paſſer au plus vîte le Pont de Beauvoiſin, de peur que quelque réflexion n'eût fait ouvrir les yeux à M. le Bourcier, & ne l'eût obligé de faire courir après nous. Le Pont de Beauvoiſin eſt ſur la riviere de Giers, & ſépare le Dauphiné d'avec la Savoie; il fallut montrer là le paſſe-port du Prévôt des Marchands, moyennant quoi les Gardes nous laiſſerent paſſer. J'allai dîner dans le Fauxbourg qui appartient à la Savoie, quoique dans celui du Dauphiné les Cabarets ſoient beaucoup meilleurs, tant j'avois d'empreſſement de ſortir de France. L'après-midi nous continuâmes notre route par des chemins preſqu'impratiquables, & que j'aurois cru impratiqués ſi l'on ne m'avoit aſſuré qu'il n'y en avoit point d'autres, & que c'étoit par-là que Madame la Ducheſſe de Bourgogne avoit paſſé. Il eſt vrai qu'elle étoit en chaiſe à porteurs, & moi en chaiſe roulante, qui ſembloit à tout moment nous devoir faire rouler dans des précipices affreux, ſur les bords deſquels nous étions obligés de marcher. Je fus contrainte de prendre des payſans pour nous aider, & pour ſoutenir la chaiſe; car les chemins étoient ſi étroits, qu'à peine y avoit-il place pour les deux roues. Les payſans avoient ſoin, chemin faiſant, de me faire remarquer les

endroits les plus périlleux, & de me conter les accidents tragiques qui y étoient arrivés. Nous n'en eûmes aucun mauvais, Dieu merci, & nous arrivâmes à la couchée ſans qu'il nous en eût coûté que quelques petites frayeurs. J'avois ſoin de dire ſouvent à mes filles, de ſe ſouvenir que le chemin qui mene à la vie eſt étroit & difficile, afin que ces réflexions leur fiſſent ſouffrir patiemment les incommodités de notre voyage. Le lendemain matin nous paſsâmes la Challie, qui eſt un chemin taillé dans le roc ; il eſt extrêmement droit, & ce doit être quelque choſe de curieux, car on y a gravé les armes du Duc de Savoie. Il fallut grimper là à pied. On y eſt enfermé de tous les côtés, & on n'y court point d'autre riſque que de tomber à la renverſe, ſi le pied venoit à manquer, auquel cas on ſeroit fort mal dans ſes affaires. Enfin après beaucoup de peines nous arrivâmes à Aix, ce lieu tant vanté. Les Bains n'étoient pas encore ouverts, parce que les pluies avoient retardé la ſaiſon : je renvoyai delà ma chaiſe à Lyon, & j'écrivis à M. le Bourcier, que me trouvant à portée de Geneve, j'y allois faire un petit tour en attendant l'ouverture des Bains, & voir là quelques perſonnes de ma connoiſſance. Je ne voulois pas lui dire d'abord mon deſſein, afin d'avoir un peu de temps devant moi.

Cependant dès que ma chaise fut prête, j'envoyai chercher une litiere à Chambery, & je partis au plus vîte. Je trouvai aux portes de cette Ville un Marchand de Nîmes qui me reconnut ; mais il eut beau me dire que j'étois en lieu de sûreté, je ne voulus jamais lui faire aucune confidence, tant je craignois encore. De Chambery nous fûmes à Ramilly, petite Ville sur la Borne, où il y a un Couvent de Filles fort célebre ; delà nous passâmes dans un méchant Village d'où je dépêchai un exprès à M. Mussard, Professeur à Geneve, pour le prier de me venir attendre le lendemain matin à la porte que l'on appelle la Consigne, de peur qu'on ne me fît quelque difficulté en entrant. Ce M. Mussard étoit le même qui avoit pris soin de moi lors de ma premiere sortie ; je le trouvai à la porte, comme je l'en avois prié ; il parut fort aise de me revoir avec mes deux innocentes brebis, & il nous conduisit dans sa maison, où je me reposai un jour. Quoique j'eusse un grand nombre de connoissances dans cette Ville, je n'en voulus voir aucunes, & je m'y tins close & cachée, de peur que le Résident ne me fît quelque affaire ; je priai cependant M. Mussard d'aller consulter les plus habiles Théologiens, pour savoir si je pouvois disposer de mes filles, & les soustraire, comme on dit, à l'obéissance paternelle. Car, quoique j'eusse plusieurs

exemples là-dessus, & entr'autres celui de Madame d'Arbeau, qui lorsque son mari changea de Religion, sortit de France avec neuf enfants, dont la plûpart étoient en bas âge, & que le pere auroit entraînés après lui dans sa révolte; quoique l'action de Madame d'Arbeau eût été louée, & qu'elle dût autoriser la mienne, je voulois pourtant savoir plus particuliérement à quoi m'en tenir; & l'on me répondit, que la chose ne devoit pas seulement être mise en question, puisque j'étois obligée à procurer le salut de mes enfants, duquel je serois responsable si je négligeois les moyens que Dieu me donnoit pour cela; que quelque droit que leur pere pût avoir sur eux, si, par quelque caprice ou égarement de raison, il s'avisoit de vouloir les jetter dans la riviere, il y auroit de la folie & de la cruauté à moi de ne pas les arracher de ses mains; & ainsi n'y ayant point de riviere ni de péril si grand que l'étang ardent de feu & de souffre, où les erreurs de leur pere les auroit entraînées, il n'y auroit rien de plus légitime que les efforts que j'étois obligée de faire pour les arracher à un si grand danger. Cette décision des Ministres de Geneve, qui se trouvoit conforme à mes sentiments, me fit beaucoup de plaisir, & elle me paroît si juste, que je ne comprends pas comment M. de B *** a pu condamner

mon action ; auſſi ai-je eu la conſolation qu'il a été ſeul de ſon ſentiment, & que les Miniſtres de la Haye ont été d'avis contraire. Après avoir ſu celui de Meſſieurs de Geneve, je me réſolus à ſuivre le deſſein que Dieu m'avoit mis au cœur, & d'aller chercher un aſyle plus ſûr que celui ou j'étois, & où M. du Noyer auroit pu venir réclamer ſes enfants. M. le Baron de M ***, mon ancien ami, que je mis dans ma confidence, me conſeilla de paſſer au plus vîte en Suiſſe, de peur que le Réſident ne me fît quelqu'avanie. Il m'arriva avant de partir une aventure qui, quoique je ne ſois pas fort ſuperſtitieuſe, ne laiſſa pas de me faire quelque peine ; on détacha un miroir, que l'on poſa ſur une fenêtre, pour qu'il fût plus à portée, au cas que je vouluſſe me coëffer, & la ſervante n'ayant pas eu la précaution de bien fermer le volet, un coup de vent l'ouvrit tout d'un coup & jetta le miroir au milieu de la chambre, où il ſe briſa en morceaux. J'en ai été quitte pour trois piſtoles ; mais ſi j'étois capable d'ajouter foi à ces ſortes de pronoſtics, j'aurois lieu de croire que celui-là m'annonçoit bien des malheurs, car j'en ai bien eſſuyé depuis ce temps-là. Je partis de Geneve par le brigantin qui conduit à Morges ſur le lac ; car il n'y auroit pas eu de ſûreté d'aller par terre, où l'on eſt obligé

de passer sur celles de France. Ce fut-là où M. Bosc, à présent Maître des Requêtes à Paris, fut arrêté autrefois, & je n'avois garde de vouloir courir ce risque ; nous eûmes le vent contraire ce jour-là ; nous fûmes obligées de coucher à Roolle. Comme le bateau étoit rempli de nouveaux débarqués de France, qui étoient encore dans leur premiere ferveur, nous chantâmes tous le Pseaume 51, & ma fille ainée fut si édifiée du zele qu'elle remarqua dans nos compagnons de voyage, qu'en arrivant à Roole elle se jetta à mon cou & me dit : ma mere, je veux être de votre Religion, je vois qu'il faut que ce soit la bonne, puisqu'on quitte tout avec joie pour la suivre. J'en eus une fort grande de ce mouvement de ma fille ; j'en remerciai Dieu, qui pouvoit seul le lui avoir donné, & je le priai de la fortifier & de lui augmenter la Foi. Le lendemain matin nous arrivâmes à Morges, où je fus obligée de rester un jour pour attendre la litiere de Berne ; je logeai à la Galere, dont l'Hôte avoit un frere Ministre, qui me fit mille honnêtetés, & qui parla à mes filles pour les confirmer dans leurs bonnes résolutions. J'avois dans ce lieu-là deux de mes intimes amies, les Demoiselles de la Cassagne, dont j'ai parlé dans le commencement de ces Mémoires ; je les envoyai prier de venir où j'étois, par-

ce que j'avois une si furieuse migraine qu'il m'étoit impossible de quitter le lit. Ces Demoiselles, auxquelles on n'avoit eu garde de dire mon nom, vinrent me trouver, & quoiqu'il y eût seize ans que nous ne nous fussions vues, & qu'elles me crussent pourlors à Paris, au milieu de mon bien-être, elles me reconnurent pourtant d'abord, & firent un cri de joie en me voyant. Elles furent charmées de mes petites filles, & elles auroient bien souhaité que je me fusse arrêtée à Morges. Je l'aurois souhaité aussi, & je voudrois à l'heure qu'il est avoir pris ce parti-là : mais j'étois encore si épouvantée, qu'il sembloit que j'eusse tous les canons de la Bastille à mes trousses, & je croyois ne pouvoir jamais fuir la France d'assez loin.

Je pris donc congé le lendemain de mes bonnes amies, & je me mis dans une litiere qui devoit me mener à Berne, Capitale du Canton qui porte ce nom-là : nous fûmes dîner à Lausanne, & fîmes le même chemin que j'avois fait autrefois, & dont j'ai déjà parlé ; je fus même loger dans le même Cabaret à Berne, que l'on appelle le Faucon ; j'envoyai chercher là M. Peirol, Secretaire de l'Envoyé d'Angleterre, & frere de M. Peirol, ce Ministre de Nîmes qui avoit si bien signalé son zele. Je consultai M. Peirol sur le lieu que je devois

choisir pour mon asyle ; il ne me conseilla pas de me fixer à Berne, à cause des ménagements que Messieurs les Suisses avoient avec la France ; ainsi je me déterminai à aller plus loin. Comme l'Envoyé d'Angleterre étoit pour lors M. d'Hervard, qui connoissoit ma famille, & qui avoit été bon ami de mon oncle Petit, j'envoyai ma fille lui faire mes compliments, ne me trouvant pas en état de pouvoir sortir, à cause de quelques indispositions que la fatigue du voyage m'avoit causées. M. d'Hervard me donna un passe-port que j'ai encore ; & comme j'avois résolu de venir en Hollande, il eut l'honnêteté de me recommander à M. le Major de Graferied, cousin de Madame son épouse, qui faisoit le même voyage, & qui me donna rendez-vous à Basle, au logis de la Cigogne. Je fis encore ce chemin en litiere, quoiqu'il m'en eût beaucoup moins coûté de le faire par eau ; mais je me souvenois du danger que j'avois couru sur la riviere d'Aar, & je ne voulus pas y exposer mes enfants. M. Peirol me donna une lettre pour un Ministre Français appellé M. Reboulet ; je la lui fis rendre dès que je fus arrivée à Basle, & il se donna la peine de venir au logis de la Cigogne pour me voir. Il loua ma résolution, admira mes petites filles, qu'il trouva très-raisonnables pour leur âge, & assez bien instruites pour ne

l'avoir été qu'à la dérobée ; il me conſeilla fort d'aller dans un pays où je puſſe trouver une puiſſante protection contre les efforts que mon mari ne manqueroit pas de faire pour ravoir ſes filles, & il me dit que l'aſyle le plus ſûr étoit la Hollande, les Etats du Roi de Pruſſe, ou l'Angleterre, & que c'étoit mon inclination qui devoit décider entre ces trois-là. Ce qui me déterminoit pour la Hollande, c'eſt que je croyois devoir réparer par mon retour le ſcandale que j'y avois donné autrefois, en m'en allant en France, quoique ce n'eût pas été dans de mauvaiſes intentions, & j'étois bien-aiſe d'y édifier ceux que mon exemple pouvoit avoir ſcandaliſés. M. Reboulet approuva ce motif, & me ſouhaita toutes ſortes de bénédictions, ſur-tout que Dieu me préſervât du péril de faux-freres, dont il me dit, avec douleur, qu'il y en avoit grand nombre de répandus dans ce qu'on appelle le refuge, qui ne travailloient qu'à traverſer les projets de ceux qui arrivoient, afin de les rebuter par-là, & les obliger à retourner en France. Il ſouhaita que Dieu me donnât un eſprit de diſcernement pour éviter ces piéges, & j'ai vu par ma propre expérience que c'étoit-là le plus grand danger que j'euſſe à courir. Je me confirmai dans le deſſein de paſſer en Hollande, & je partis de Baſle avec M. le Major de Grafe-

rien, auquel, comme je l'ai déjà dit, M. d'Hervard Envoyé, avoit eu la bonté de me recommander. Il ne voulut point que je m'embarquaſſe au Port, & il me fit conduire en chaiſe juſqu'au-deſſous du canon d'Huningue, afin que je ne couruſſe aucun riſque, & là j'entrai dans un bateau qui étoit à lui, & qui nous mena juſqu'à Nimegue. Je ne ſaurois aſſez me louer des bontés que M. de Graferien eut pour moi & pour mes filles pendant toute la route; & il eſt ſûr qu'il n'auroit pas pu ſe donner plus de ſoin pour ſes plus proches parentes. Auſſi en ai-je conſervé une reconnoiſſance qui ne finira qu'avec ma vie, & que je voudrois bien pouvoir témoigner à quelqu'un des ſiens. Sans lui je n'aurois jamais pu me tirer d'affaires dans des lieux dont je n'entendois point la langue, & où l'on nous faiſoit quelquefois de fort mauvais accueils. Il me ſouvient que l'on nous refuſa la porte d'une Ville qui appartenoit à l'Empereur, & que nous fûmes obligés de camper ſur le bord du Rhin, quoique M. de Graferien fut muni de bons paſſe-ports; & nous aurions ſouvent été expoſées à de pareilles aventures, s'il ne s'étoit pas ſervi bien des fois de toute ſon autorité. Enfin, ſous ſes auſpices, nous arrivâmes heureuſement à Nimegue, après avoir couru quelque petit danger auprès du Fort de Skink. M. de

Graferier avoit un de ſes neveux avec lui, qui n'étoit que dans ſa ſeizieme année, & je me ſuis toujours ſouvenue du compliment qu'il me fit en nous ſéparant : Madame, me dit-il, ſi pendant notre route j'ai manqué en quelque choſe à votre égard, je vous prie de vous ſouvenir que je ſuis jeune & Suiſſe ; voilà deux grandes raiſons pour me pardonner. Je lui dis qu'il démentoit, par ce qu'il venoit de dire, & ſon âge, & le caractere que l'on attribuoit fort mal-à-propos à ceux de ſa Nation. Il prit avec M. ſon oncle le chemin de Berg-Op-Zoom, & moi celui de la Haye, par la Meuſe, que je deſcendis juſqu'à Roterdam. Je vis à Nimegue un Miniſtre appellé M. Ponce, qui avoit épouſé une fille de la premiere qualité de notre pays, qui étoit de mes bonnes amies. Je le trouvai veuf, nous renouvellâmes connoiſſance ; & comme il devoit prêcher le lendemain matin, à l'heure que le bateau partoit, il chargea un autre Miniſtre, appellé M. Durand *, de ſe donner la peine de nous y conduire. Mais avant de quitter Nimegue, il faut que je parle un peu de la maniere dont nous y fûmes régalées. Comme nous avions preſque toujours mangé de la viande froide en deſcendant le Rhin, il nous tardoit d'arriver à Nimegue

* C'eſt le frere de celle dont il eſt parlé dans la premiere Partie de ces *Mémoires*, pag. 108 & 109.

pour avoir quelque choſe de chaud. Nous fûmes loger auprès du Port, pour avoir moins de chemin à faire le lendemain ; c'étoit dans un des meilleurs Cabarets de la Ville. On nous mena dans une grande chambre aſſez mal étoffée : je priai que l'on hâtât le ſouper, parce que j'étois bien-aiſe de me coucher de bonne heure ; mais on n'eut point d'égard à mon impatience. Il eſt vrai qu'en attendant on nous apporta de la moole, qui n'étoit pas un régal pour moi, ni pour mes filles, qui n'avoient point encore connu l'uſage de la biére ; car M. de Graferier avoit fait proviſion de vin, dont nous avions bu pendant la route avec de l'eau du Rhin. Enfin, ſur les neuf heures, on nous vint avertir que ce ſouper tant déſiré étoit ſervi. On nous fit traverſer des appartements pavés de marbre, & par conſéquent très-froids, avant d'arriver à la ſalle du feſtin, qui étoit un lieu bas, aſſez expoſé au vent ; & quoique nous fuſſions à la fin de Mai, il ne faiſoit rien moins que chaud dans ce temps-là. Mais ce qui achéva de nous glacer, ce fut lorſqu'en jettant les yeux ſur la table, nous vîmes que de tous les plats il n'y avoit rien de chaud que la ſalade. En effet, c'étoit d'un côté une longe de veau, de l'autre un jambon, du bœuf fumé, du bœuf à la mode, tout cela très-froid, du beurre & du fromage de toutes les couleurs, une ſalade

de chicorée, avec des œufs durs, ſur laquelle une ſervante, qui tenoit un poëlon à la main, répandit en abondance du beurre fondu, avec du vinaigre. Cette ſauce toute fumante échauffa la ſalade, & ainſi la ſalade fut tout ce que nous eûmes de chaud. Ce ſoir-là l'Hôte, auquel j'avois fait dire de nous donner bien à ſouper, vint ſe faire voir pour s'attirer des applaudiſſements, & je connus à ſa mine qu'il étoit fort mécontent de n'en pas recevoir. Comme le boire ni le manger ne nous invitoit pas beaucoup, nous ne fîmes pas grand ſéjour à table, & nous prîmes le parti de nous aller coucher. Nous ne mangeâmes pas non-plus beaucoup le lendemain : car l'agitation du bateau nous ôta entiérement l'appétit. Je m'étois fait donner une chambre à part, où il y avoit un lit ; j'y campai mes filles, & je couchai ſur un banc pendant toute la journée que nous eûmes le vent contraire. Il nous fut plus favorable la nuit, & le lendemain matin vingt-quatre heures après être parties de Nimegue, nous arrivâmes à Roterdam. Je revis avec joie cette grande & belle Ville, & je fus loger à l'enſeigne de celle de Rouen, chez des Français, qui nous donnerent à manger à notre maniere. A peine étois-je dans ce Cabaret, que je vis entrer un Gentilhomme de Montpellier, appellé M. de S. Jean de Vedas, grand

homme de bien ; quoiqu'il ne m'eût vue qu'enfant, il me reconnut d'abord, & je fus surprise de m'entendre appeller par mon nom. J'avois oui dire autrefois qu'il avoit eu des révélations dans le Pays, & cette visite si prompte me persuada presque qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire en lui : il m'offrit à me rendre tous les services qui dépendoient de lui, & voulut bien se donner la peine de m'accompagner chez M. Jurieu, auquel je souhaitois de rendre mes hommages en passant. M. Jurieu & Mademoiselle son épouse me reçurent très-bien : ils connoissoient ma famille ; ils louerent ma résolution & souhaiterent que Dieu me donnât la force de la soutenir. Ils firent mille caresses à mes petites filles, qu'ils trouverent aimables & bien élevées ; & comme je ne savois pas si je trouverois encore des connoissances à la Haye, M. Jurieu me donna une lettre de recommandation pour Mademoiselle de Gangeau, & une pour M. d'Hervard à Delft, où je devois passer pour aller à la Haye. Avec ces deux lettres & la bénédiction de M. Jurieu, je pris congé de lui pour aller prendre le bateau de Delft, où M. de S. Jean m'escorta encore. Il me dit que je trouverois dans cette Ville un de mes Compatriotes qui ne me laisseroit pas aller plus loin ce jour-là, & qui assurément me retiendroit chez

lui ;

lui ; la choſe arriva tout comme il l'avoit prédite. M. Baudan de Veſtric, fils de ce M. de Veſtric, intime ami de feue Madame Saporta, étoit le compatriote dont parloit M. de Saint-Jean. Comme c'étoit mon ancien ami, que nous étions même alliés, je n'avois garde de manquer à le voir ; & Madame de Marcé, qui étoit pour-lors refugiée à Delft, & qui ſe trouva dans le même bateau avec moi, voulut bien me conduire à la maiſon de cet ami. Comme j'étois fort mauvaiſe pietonne, j'envoyai mes filles d'avance chez M. Baudan, avec défenſe de dire mon nom ; car je voulois voir s'il me reconnoîtroit, comme avoient fait les Demioſelles de la Caſſagne à Morges : mais il fit encore bien plus, car il les reconnut à mon air ; & quand elles lui dirent que leur mere étoit à quatre pas delà, il leur demanda ſi cette mere ne ſe nommoit point Madame Petit avant d'être mariée ; & quoiqu'elles ne voulurent pas le lui avouer, il en fut ſi perſuadé, qu'il vint audevant de moi, & me parla comme me connoiſſant très-bien. Il me préſenta à Madame ſa femme, qui étoit une perſonne d'un fort grand mérite, ſœur de M. d'Hervard, Envoyé d'Angleterre, que j'avois laiſſé en Suiſſes, & de M. d'Hervard, refugié à Delft, pour lequel M. Jurieu m'avoit donné une lettre. Après les premiers compliments M.

Baudan me dit qu'il y avoit assez long-temps que j'étois en marche pour que je dusse avoir besoin de repos, & qu'ainsi il me prioit de vouloir bien en prendre chez lui, & y rester quelques jours ; que pendant ce temps-là nous raisonnerions ensemble sur les vues que je pouvois avoir, & sur les services qu'il pourroit me rendre. Comme j'étois persuadée qu'il me faisoit cette offre de bon cœur, je l'acceptai sans façon, bien moins pour me reposer, quoique j'en eusse un fort grand besoin, que pour faire un peu reposer mes pauvres enfants, qu'un si long voyage avoit extrêmement fatigués. Nous eûmes le plaisir de dormir dans un bon lit à la Française, dont depuis Geneve nous avions perdu l'usage ; & je puis dire que M. Baudan exerça très-bien l'hospitalité à notre égard : mais cela m'a été cher vendu dans les suites par les envieux, qu'une pareille réception & toutes les bontés qu'il a eues pour moi, m'ont suscités. Je restai chez lui depuis le Mardi au soir jusques au Vendredi matin, & pendant ce séjour je rendis à M. d'Hervard la lettre de M. Jurieu, & j'allai voir une famille de Nîmes, qui étoit aussi refugiée à Delft : c'étoit celle de M. Rénand. J'y vis aussi le Hollandais que j'avois autrefois connu à Nîmes, que je trouvai dans les grandes Charges, & marié pour la seconde fois. M. Baudan me fit faire con-

noiſſance avec M. Benoiſt, Miniſtre de Delft, & je me crus obligée de rendre mes devoirs à M. Deſmarets, ſon Collegue, que je ſavois être parent de ma tante Petit. Toutes ces perſonnes me firent beaucoup d'honnêtetés; chacun avoit de l'empreſſement d'apprendre mon hiſtoire, & comment j'avois pu faire pour ſortir de France avec mes deux filles, qu'on trouvoit très-jolies. Comme elles étoient élevées en filles de condition, je leur avois fait apprendre à chanter, à danſer, & ce qui convenoit à des perſonnes de leur âge. M. Baudan voulut avoir le plaiſir de leur faire répéter leurs leçons; & comme elles s'en acquitterent d'aſſez bonne grace, il propoſa à M. Benoiſt de lui donner le même régal, ſuppoſé que de pareils exercices ne le ſcandaliſaſſent pas. M. Benoiſt, qui a de l'eſprit infiniment & un eſprit fort doux, répondit à M. Baudan, qu'il n'y avoit qu'à changer les noms pour ôter tout ſujet de ſcandale; & s'adreſſant à mes filles, il leur dit: allons, Meſdemoiſelles, faites-nous le plaiſir de parler un peu en muſique, & de marcher en cadence. Elles entendirent ce que cela vouloit dire, & M. Benoiſt en fut très-content, & il le parut encore davantage un moment après, lorſqu'étant paſſées dans une autre chambre avec M. Baudan, il voulut bien ſe donner la peine de les interroger ſur la

Religion. La maniere dont elles répondirent à ſes queſtions lui fit connoître que je n'avois pas donné tous mes ſoins à leur apprendre la bagatelle. Après m'avoir donné là-deſſus les éloges qu'il croyoit que je méritois, & m'avoir ſouhaité mille bénédictions, il fut queſtion de raiſonner ſur la ſituation où je me trouvois. J'avois deux choſes à craindre; la premiere, que M. du Noyer ne vînt lui-même ici réclamer ſes enfants, ou tâcher de me les enlever; car la guerre n'étoit pas encore déclarée, quoique les affaires euſſent commencé à ſe brouiller, & M. le Comte d'Avaux avoit été envoyé à la Haye pour tâcher de raccommoder les choſes; ainſi je craignois qu'on ne me jouât quelque mauvais tour. Ma ſeconde frayeur étoit de me trouver ſans argent; car comme j'avois été obligée de faire un fort grand tour avant d'arriver en Hollande, les ſoixante-dix louis que M. du Noyer m'avoit donnés pour aller à Nîmes, étoient terriblement diminués; d'ailleurs, je ne ſavois pas ſi les choſes que j'avois laiſſées à Lyon, me ſeroient fidelement rendues; car j'avois pris plus de précaution pour la ſûreté de nos perſonnes que pour tout le reſte. J'ignorois auſſi la maniere dont M. du Noyer en uſeroit à mon égard. J'avois lieu de croire qu'il auroit le cœur aſſez bon pour ne pas laiſſer manquer de

pain une perſonne qui lui avoit apporté des biens aſſez conſidérables, & qui depuis treize ans ne lui avoit, de ſon propre aveu, fait d'autre chagrin que celui de le quitter. Il y avoit encore apparence, que quand il m'auroit oubliée, il eût dû ſe ſouvenir de ſes enfants, & que la voix du ſang ſe ſeroit fait entendre à ſon cœur : cependant comme il ne faut compter ſur perſonne dans la vie, il étoit à propos de prendre les choſes au pis, & de tâcher de prévenir l'indigence en demandant une penſion à l'Etat. On en avoit accordé aux perſonnes qui étoient venues avant moi, & il y avoit lieu d'eſpérer que l'on m'accorderoit la même grace. Ainſi il fut conclu que j'irois à la Haye me préſenter au Grand-Penſionnaire pour lui demander ſa protection, & celle de l'Etat, contre les violences de M. du Noyer, & pour le prier en même-temps de vouloir bien m'accorder une petite penſion pour faire ſubſiſter mes jeunes Proſélytes. M. d'Hervard m'offrit d'aller avec moi chez le Grand-Penſionnaire, & me donna pour cela rendez-vous à la Haye, où M. Baudan, le plus honnêtement du monde, voulut lui-même nous mener le Vendredi. Nous fûmes, en débarquant, chez Madame de Conte, ſa couſine, la même qui avoit voulu autrefois me tirer de Paris. Cette bonne femme, toute infirme qu'elle étoit, me reçut avec des tranſ-

ports de joie, qui marquoient ſon bon cœur & ſa piété : elle fit mille careſſes à mes enfants, & m'aſſura qu'elle avoit toujours eſpéré que le bon Dieu ne m'ôteroit pas ſes lumieres ; qu'elle l'en avoit toujours prié, & qu'elle avoit rendu de fort bons témoignages de moi dans ce pays-ci. Je la remerciai de toutes ſes bontés, & la quittai pour aller voir une de mes anciennes connoiſſances. C'étoit une vieille Demoiſelle appellée Mademoiſelle de la Guerche, que j'avois vue autrefois chez mon oncle Petit, & à laquelle j'avois écrit pluſieurs fois de Paris pour lui demander du ſecours contre les arguments des Convertiſſeurs. Cette Demoiſelle n'étoit pas au logis, & j'appris de ſa Servante qu'elle étoit allée paſſer l'après-midi chez ſes amis, ſelon la coutume des refugiés, qui s'aſſemblent tous les jours, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, pour prendre du café, & cauſer un peu de nouvelles ; ce qui s'appelle aller en gaſte. Ceux qui ſont attendûs trouvent en arrivant une table avec autant de taſſes qu'il y a de perſonnes priées : on leur fait le meilleur accueil du monde ; mais les perſonnes qui y arrivent par hazard, & ſans être mandées, y ſont reçues comme un chien dans un jeu de quilles. Mademoiſelle de la Guerche étoit ce jour-là en gaſte chez M. de Limeville, que j'avois connu autre-

fois à Geneve, & à la Haye, ſous le nom de M. de Cambron, & qui avoit été ami intime de feu mon oncle Cotton. Je pris le parti de l'attendre chez elle, & je n'attendis pas long-temps ſans la voir arriver avec quantité de viſages que je ne connoiſſois point; un entr'autres ſi long, & d'un aſpect ſi ſombre, que j'en fus toute conſternée. Ces perſonnes, que la curioſité attiroit chez Mademoiſelle de la Guerche, où l'on avoit déjà dit qu'il étoit entré des étrangers, m'examinerent depuis les pieds juſqu'à la tête, avec un ſérieux & des manieres qui ne ſentoient nullement le Pays d'où je venois. Pour Mademoiſelle de la Guerche, elle ne m'eut pas plutôt regardée, qu'elle me reconnut & m'embraſſa. Les curieux & curieuſes ſe retirerent, & il ne reſta que M. & Madame la Selle, parents de Mademoiſelle de la Guerche. Je leur fis mon hiſtoire en abrégé, parce qu'il étoit déjà tard; & après leur avoir promis de les voir le lendemain, je fus loger dans un lieu qu'ils m'indiquerent, & où leur Servante me conduiſit; c'étoit dans le Kortebout-ſtraat, rue où j'avois logé quinze ans auparavant avec mon oncle Petit. Madame Simon, mon Hôteſſe, me donna une belle & bonne chambre; dès le même ſoir je fus viſitée par un Gentilhomme nouveau venu de France, qu'on nommoit M. d'Orval, qui

logeoit dans la même maiſon, & qui me parut un fort honnête homme. Le lendemain matin je fus chez Mademoiſelle la Guerche, ainſi que nous en étions convenues la veille; j'y trouvai M. d'Hervard, qui étoit venu de Delft pour me mener chez M. le Grand-Penſionnaire; & dans le moment on vint annoncer Mademoiſelle de Dangeau, qui ayant ſu déjà que j'avois une lettre pour elle de M. Jurieu, & que j'arrivois de France, avoit été bien-aiſe de venir un peu voir ce qu'on diſoit de moi. Comme je m'étois formé une autre idée de cette Demoiſelle, on avoit beau me la montrer & me la nommer, je ne pouvois jamais comprendre que ce fût elle. Son humilité outrée, & la ſimplicité de ſon ajuſtement me la faiſoient méconnoître : mais je fis enſuite réflexion que je venois d'un pays où l'on avoit le goût gâté, & les manieres fort peu évangéliques; ainſi je reconnus en Mademoiſelle de Dangeau les livrées de Jeſus-Chriſt par oppoſition à celles du monde. Après les premiers compliments, & après avoir lu la lettre de M. Jurieu, elle me dit que j'étois venue chercher ici les croix & les tribulations; que l'on n'y trouvoit plus les mêmes ſecours qu'on y avoit trouvé autrefois, & que j'aurois une rude carriere à fournir. Il fut mis enſuite en délibération ſi je devois aller chez M. le

Grand-Penſionnaire, ou s'il ne ſeroit pas plus à propos de lui faire parler, de peur que ma viſite ne fît trop d'éclat, & n'irritât le Comte d'Avaux, avec lequel on gardoit encore des ménagements ; & enfin on conclut que je pouvois y aller ſans riſque, & qu'il étoit même à propos de faire au plutôt cette démarche. Ce qui fut dit fut fait. M. d'Hervard voulut bien ſe charger de me préſenter, comme il me l'avoit promis à Delft, & ce fut-là le fruit que je retirai de la recommandation de M. Jurieu. M. le Grand-Penſionnaire nous y reçut de la maniere du monde la plus honnête : il m'accorda d'abord la premiere de mes demandes, qui étoit ſa protection contre les violences de M. du Noyer ; & à l'égard de la ſeconde, qui regardoit la penſion, il me dit qu'il falloit préſenter une requête à l'Etat, & la donner au Préſident de ſemaine. Comme c'étoit le Samedi, la choſe fut renvoyée au Lundi, & je m'en retournai fort contente de l'accueil que m'avoit fait M. le Grand-Penſionnaire. Je trouvai chez lui le vieux Marquis de Duperré, beau-frere de Mademoiſelle de Dangeau, & pere de cette illuſtre Carmelite que j'avois été voir avant de partir de Paris. Je voulus lui en donner des nouvelles ; mais il m'interrompit au milieu de ma période pour me prier de ne lui en pas parler ; ainſi notre converſation ne fut

pas longue. Je revins chez Mademoiſelle de la Guerche, où Mademoiſelle de Dangeau m'attendoit ; & après lui avoir rendu compte de ma viſite, je la priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de lui en rendre une l'après-midi. Elle me le permit, & je n'eus garde de manquer à m'acquitter de ce devoir. Mademoiſelle de la Guerche voulut être de la partie ; & comme elle eſt aſſez voiſine de Mademoiſelle de Dangeau, elle me retint à dîner ce jour-là, afin que j'euſſe moins de chemin à faire. Cette précaution n'étoit point hors de propos ; car j'étois ſi mauvaiſe piétonne, & ſi fort chargée d'embonpoint, que je ne pouvois pas marcher ſans en être extrêmement incommodée. Dès que nous eûmes dîné, nous fûmes au Cloître, où Mademoiſelle de Dangeau a établi ſa Société ; elle nous reçut fort honnêtement, & nous fit entrer dans une eſpece de ſalle où toute la Communauté vint piece à piece nous paſſer en revue. Cette petite curioſité étant ſatisfaite, Mademoiſelle de Dangeau me dit qu'elle auroit bien ſouhaité que M. Jurieu eût écrit en ma faveur à Mademoiſelle de la Mouſſaye, niéce de feu M. de Turenne, & perſonne très-conſidérée dans le corps des Français, qui d'ailleurs étoit diſpenſatrice de certaines penſions que la feue Reine d'Angleterre avoit deſtinées aux refugiés. Je

priai Mademoiſelle de Dangeau de ſuppléer à cela, d'autant mieux que M. Jurieu ne ſe contentoit pas de lui demander ſa protection pour moi, & qu'il la prioit encore de me procurer celle de Mademoiſelle de la Mouſſaye & de la famille de Beringhen. Mademoiſelle de Dangeau goûta mes raiſons, & après avoir été ſonder le gué dans l'appartement de Mademoiſelle de la Mouſſaye, qui étant membre de la Société, logeoit dans le Cloître, elle vint nous dire qu'il étoit permis d'y monter. Si j'avois eu de la peine à reconnoître la ſœur de M. le Marquis de Dangeau, j'en aurois ſans doute eu encore davantage à reconnoître en Mademoiſelle de la Mouſſaye la niece du grand Turenne, & la parente de pluſieurs Rois, ſi mes yeux qui commençoient à ne ſe plus tant attacher à l'écorce, ne me l'avoient fait enviſager du côté que je le devois. Cette Demoiſelle, qui étoit déjà très-âgée, étoit en deuil de Madame du Bordage ſa ſœur, & ſon deuil n'étoit rien moins que galant. Elle avoit un corps de juppe qu'on me dit être fait depuis dix-ſept ans, & le reſte de l'ajuſtement n'étoit pas d'un goût plus nouveau; les meubles de ſa chambre convenoient très-bien à l'arrangement de ſa perſonne, & il n'y avoit rien là-dedans qui ſentît la mondanité. J'y trouvai une aſſemblée de Dames les plus conſidérables

de la Société. Madame de Beringhen, perſonne d'un mérite & d'une vertu extraordinaires, y préſidoit. J'avois rendu à Monſieur ſon fils une lettre que le jeune Miniſtre Durand * m'avoit donnée lorſque je partis de Nimegue; je pris delà occaſion de faire mon compliment à cette Dame, qui me répondit avec beaucoup d'honnêteté; enſuite elle me fit des queſtions ſur mon âge, ma famille, les emplois de mon mari, la maniere dont je vivois à Paris, & cent choſes de cette nature; enſuite elle demanda ſi je ne connoiſſois pas deux belles-filles qu'elle avoit dans ce Pays là. Je lui répondis que non; mais que je croyois connoître un de Meſſieurs ſes fils; car je lui trouvai du rapport avec M. de Beringhen, mari de Madame de Bouron. Elle convint du fait, & me demanda où j'avois vu ce fils, duquel elle ne paroiſſoit pas trop contente. Je lui dis que c'étoit chez une de ſes parentes, Madame la Comteſſe d'Aunoy. Je croyois faire par-là ma cour, car la Comteſſe d'Aunoy étoit niece de M. de Beringhen le Premier; cependant cela fit un méchant effet pour moi dans l'eſprit de l'aſſemblée: j'y vis froncer pluſieurs ſourcils, & il y eut des Dames qui, en ſe tournant du côté de Madame de Beringhen, lui dirent: fi, Madame, vous avez

* C'eſt le même dont il eſt parlé plus haut, page 429.

là un affreux parentage. Cela m'étonna, & après avoir ſubi encore quelques interrogatoires, je pris congé de la compagnie, & la laiſſai dans la liberté de raiſonner ſur mon chapitre, à quoi l'on ne manqua aſſurément pas. J'allai paſſer le reſte de la journée dans ma chambre, & le lendemain je fus avec beaucoup d'empreſſement à l'Egliſe; j'entendis les trois Prêches ſans pouvoir m'en raſſaſier, tant j'étois affamée de ce pain de la parole, duquel j'avois été ſi long-temps privée, & j'avoue à ma honte qu'il s'en faut beaucoup que j'aye à préſent la même ferveur. Le premier objet qui frappa ma vue à l'Egliſe, fut un Officier aux Gardes, appellé M. Sauſin, qui eſt à préſent Lieutenant-Colonel de Dragons. Je l'avois vu à Paris, & ſi je voulois peindre l'étonnement, il faudroit repréſenter la figure qu'il fit en me voyant. Il n'y avoit que deux mois qu'il m'avoit laiſſée dans ma maiſon, d'une maniere à lui perſuader que je devois m'y plaire; ainſi il ne pouvoit comprendre ce qui m'amenoit dans ces Pays; & dès le lendemain il vint, pour s'en éclaircir, me rendre viſite. Son étonnement redoubla quand je lui dis que je venois groſſir le nombre des refugiés, & que les remords de ma conſcience, ſur le chapitre de la Religion, avoient toujours troublé les agrémens de la ſituation dans laquelle il m'a-

voit vue, & m'avoient enfin obligée à la quitter. M. Saufin étoit encore dans ma chambre lorſque Mademoiſelle de Dangeau & Mademoiſelle de la Guerche y entrerent. Elles me dirent que mon arrivée faiſoit grand bruit à la Haye; que chacun raiſonnoit là-deſſus à ſa fantaiſie; que l'on craignoit fort que M. du Noyer ne trouvât le moyen de ravoir ſes enfants, & qu'on croyoit que je ſerois plus ſûrement en Angleterre qu'ici, où il n'y avoit pas beaucoup d'apparence que je puſſe obtenir de penſion, l'Etat n'étant plus d'humeur d'en donner. Je répondis à ces Dames, que je m'étois abandonnée aux ſoins de la Providence, que je ſuivrois ma deſtinée; mais que le dernier parti que je prendrois ſeroit celui d'aller en Angleterre; que j'avois mes raiſons pour cela, & que je les ſuppliois de trouver bon que je cherchaſſe ici le repos. Elles y conſentirent, & Mademoiſelle de Dangeau me promit d'aller avec moi préſenter ma requête au Préſident de ſemaine; car M. de Beringhen, qui avoit d'abord voulu s'en charger, venoit de s'en excuſer ſur une délicateſſe qui, à ce qu'il diſoit, ne lui permettoit pas de ſe mêler de mes affaires. On ne me voulut jamais dire quelle étoit cette délicateſſe, & l'on m'envoya le ſieur Favon Notaire, pour dreſſer la requête, que nous fûmes le lendemain porter, Mademoi-

ſelle de Dangeau & moi, à M. Dikfelt. M. Dikfelt avoit été bon ami de feu mon oncle Petit; il étoit d'ailleurs très-poli & très-honnête; ainſi il me promit d'appuyer ma demande, & j'eus tout lieu de me louer de l'accueil qu'il me fit. Mademoiſelle de Dangeau me mena enſuite chez M. de Blainſvik, qui entroit auſſi dans ces ſortes d'affaires, & ces démarches étant faites, on me dit que je n'avois qu'à me tranquilliſer en attendant le ſuccès. Il fut douteux pendant huit jours, après quoi on me dit d'aller chez M. Van-Gent, où je devois apprendre quelle étoit ma deſtinée. J'y fus, & ce Seigneur me dit que leurs Hautes-Puiſſances m'avoient fait préſent de cent cinquante florins pour paſſer en Angleterre. Je lui répondis que ce n'étoit pas-là ce que j'avois demandé; que je n'avois nul deſſein d'aller en Angleterre, & que je remerciois ces Meſſieurs de ce ſecours. M. Van-Gent me dit qu'il ne me conſeilloit pas de le refuſer; que cela feroit un méchant effet; qu'il falloit toujours prendre ce que nos Souverains avoient la bonté de nous donner, & que cela ne m'empêcheroit point de ſuivre ma premiere demande; mais qu'on avoit aſſuré à ces Meſſieurs, que je voulois aller trouver des parents que j'avois en Angleterre, & que c'étoit pour cela qu'on m'avoit donné de quoi faire le

voyage. Je remerciai M. Van-Gent, & le priai de me continuer l'honneur de ſa protection, & je revins chez moi très-mortifiée. Je la fus encore bien davantage en arrivant; car j'appris que ma petite Olympe, qui étoit extrêmement délicate, avoit craché du ſang. Cela m'alarma beaucoup, & M. Dumarets qui étoit dans ma chambre, fut ſi touché de l'état où il me vit, qu'il fut lui-même chercher M. Tétard Médecin, qui, par ſes ſoins, arrêta l'accident qui cauſoit mes alarmes.

Pendant les huit jours que j'avois paſſés à attendre le ſuccès de ma requête, j'avois reçu & rendu quelques viſites. Meſdames de Létang, de la Calmette, Meſdames de Guirand, Dumarets, Champagni, Payot, de la Selle, de la Guerche, Madame de Beringhen, & Mademoiſelle de Dangeau, ſont les ſeules perſonnes avec qui j'ai eu commerce; & tout ce grand nombre de refugiées, dont la plûpart ſe donnent de faux airs ſur mon chapitre, parlent aſſurément de ce qu'ils ne connoiſſent pas, puiſque je ne leur ai de ma vie parlé, & n'en ai jamais cherché l'occaſion. Il y en a encore beaucoup que je connois de vue & dont je ne ſais pas le nom. Mais pour revenir à celles que je vis dans ce temps-là, Madame de Guirand, qui, comme je l'ai déjà dit dans un autre endroit de ces Mé-

moires, avoit été ma compagne de priſon à Paris, fut ici une de celles qui me marqua le plus d'empreſſement : elle me pria, ſelon l'uſage du Pays, d'aller prendre le café chez elle, & ce fut-là que je connus M. & Madame Dumarets, qui voulurent que j'allaſſe le lendemain chez eux avec toute la compagnie. Mais avant de ſortir de chez Madame de Guirand, il faut que je diſe ce qui s'y paſſa. Cette Dame, qui étoit de mon Pays & une de mes anciennes connoiſſances, me pria de vouloir bien faire chanter mes petites-filles. Je n'eus garde de le lui refuſer ; elles chanterent & danſerent très-joliment ; toute la compagnie leur applaudit, & pour mériter encore mieux cet applaudiſſement, je leur fis réciter quelques ſcenes de Tragédie. Les perſonnes qui connoiſſent un peu le monde, ſavent qu'on eſt à préſent dans ce goût-là à Paris ; qu'on ſe fait un mérite d'imiter les tons de Baron & de Baubourg, & qu'il n'eſt point de perſonne de qualité qui ne ſe faſſe un plaiſir de réuſſir à cela. M. du Noyer étoit charmé le ſoir de faire déclamer un peu ſes enfants, & je n'aurois jamais imaginé que cela eût pu fournir des armes contre moi. Madame de Guirand ne pouvoit ſe laſſer d'admirer mes filles, & de me remercier du plaiſir que je lui avois procuré. Nous nous ſéparâmes tous contents les uns des autres,

& le lendemain nous nous raſſemblâmes chez Madame Dumarets. Monſieur ſon époux vint me prendre chez moi à l'heure marquée, & en entrant chez lui il dit, pour m'annoncer à la compagnie : voici Madame la Comteſſe du Noyer ; titre que je ne m'étois pas donné, & qui me conviendroit pourtant mieux qu'à bien d'autres qui le portent. Je ne crus pas devoir faire une querelle là-deſſus à M. Dumarets, & je laiſſai paſſer cela ſans le relever ; mais d'autres gens le releverent & m'en firent un crime en temps & lieu. Enfin, un jour que M. Sauſin m'étoit venu voir, M. d'Orval entra dans ma chambre avec un Miniſtre qui logeoit auſſi dans la même maiſon où nous étions ; M. Sauſin me demanda ſi mes filles n'avoient pas oublié à chanter depuis qu'elles avoient quitté Paris, & M. d'Orval ſe joignit à lui pour me prier de leur faire chanter un petit air. Elles chanterent quelques ſcenes de l'Opéra d'Heſione, & le lendemain Mademoiſelle de la Guerche me demanda ſi je ne connoiſſois pas un Miniſtre qu'elle nomma. Je dis que non. Quoi ! me répondit-elle, c'eſt celui qui étoit hier chez vous, & qui n'y reſta pas long-temps, parce que Meſdemoiſelles vos filles chanterent des airs d'Opéra ; ce qui le ſcandaliſa un peu. Je croi, dis-je alors, Mademoiſelle, qu'il auroit dû être plus ſcanda-

liſé ſi je leur avois fait chanter un Pſeaume ; cela n'auroit guere convenu dans une compagnie où l'on ne ſait pas ſi tout le monde eſt dans les diſpoſitions qu'on doit avoir pour un culte Religieux ; & n'en déplaiſe à ce Miniſtre, on ne doit pas riſquer de faire des profanations. Cela ſe paſſa, mais on faiſoit des annotations ſur tout. Cependant, après que l'on m'eut accordé la gratification dont je viens de parler, je fus chez Mademoiſelle de Dangeau pour lui demander la raiſon pour laquelle on avoit publié que j'allois en Angleterre, puiſque je n'en avois jamais eu le deſſein, & je me plaignis du tort que cela m'avoit fait. Mademoiſelle de Dangeau me dit que ce tort ſe pourroit réparer ; mais que l'on avoit jugé à propos de répandre ce bruit pour dépayſer M. du Noyer, & rendre ſes recherches vaines, & que puiſque je ne voulois pas quitter la Hollande, il falloit du moins quitter la Haye, où mes enfants n'étoient pas en ſûreté tant qu'il y auroit un Ambaſſadeur de France ; qu'ainſi elle m'offroit un aſyle à Schidam, dans ſa Société, juſqu'à ce qu'on vît quel train les choſes prendroient. Elle me conſeilla d'y aller au plutôt, & de laiſſer croire au Public que j'allois en Anglererre. Il fut encore réſolu que je changerois de nom, & je fus intitulée Madame Darci. Je me conformai aux avis de Mademoiſelle

de Dangeau ; j'acceptai ſes offres, & je partis pour Schidam dix jours après être arrivée à la Haye. Mademoiſelle de Dangeau ſe chargea de tirer la petite gratification qu'on m'avoit faite, & me dit qu'elle avoit en main cinquante florins pour joindre aux cent cinquante que l'Etat m'avoit donnés. Elle ne voulut jamais me dire d'où venoit cette ſomme, & j'ai toujours cru que c'étoit des fonds que la Reine avoit laiſſés, & deſquels Mademoiſelle de la Mouſſaye avoit l'adminiſtration. Comme il falloit paſſer par Delft pour aller à Schidam, je me fis un plaiſir d'y revoir M. Baudan, & je me fis conduire chez lui en ſortant du bateau. J'eus pour cela beſoin du miniſtere de ces ſortes de gens prépoſés aux portes pour porter les hardes. Il en vint d'abord pluſieurs pour ſe charger des miennes ; & après qu'ils eurent bien diſputé en leur langue, ils ſe ſaiſirent de mon bagage qu'ils poſerent ſur un Pont, & s'étant tous aſſis autour, ils ſe mirent à jouer aux dés. J'attendois fort impatiemment à quoi tout cela aboutiroit, & je ne comprenois rien dans cette cérémonie, lorſque j'entendis tout d'un coup des cris de joie, & répéter par un de la troupe, *tien*, *tien* ! A ces mots les autres ſe retirerent, laiſſant le champ libre au vainqueur, qui ſe ſaiſit alors de mon bagage, & commença à marcher. Je ne ſavois que penſer de l'a-

venture ; je croyois qu'on avoit joué mes hardes aux dés, & cela ne m'accommodoit nullement ; je ne pouvois pas m'éclaircir de la chose, ne sachant pas un mot de Hollandais : j'avois déjà perdu mon Brouetteur de vue ; & j'en étois fort inquiete ; mais en arrivant chez M. Baudan je le trouvai qu'il m'attendoit, & j'appris là que l'on avoit tiré au sort pour savoir qui seroit celui qui brouetteroit mes hardes ; que celui qui avoit amené dix avoit triomphé, & que c'étoit pour cela qu'il avoit crié *tien*, qui veut dire dix en langue Française. M. Baudan rit de l'idée que j'avois eue, & avec son honnêteté ordinaire il nous retint encore le reste du jour chez lui. Il parut fâché du *qui pro quo* qu'on avoit fait en me donnant de quoi aller en Angleterre, au lieu de la pension qu'il étoit toujours d'avis que je sollicitasse. J'appris alors qu'il y avoit à Delft une Dame Française qui se donnoit de grands mouvements pour en obtenir une, & que depuis mon arrivée on faisoit des paris pour savoir si la Normande l'emporteroit sur la Languedocienne, ou la Languedocienne sur la Normande. Cette Dame avoit une tante, vieille fille, qui est encore actuellement ici dans la Société de la Reine, & qui dès ce moment-là, me croyant en concurrence avec sa niece, prit pour moi une haine qu'elle conserve, & qu'elle a toujours conservée jusques ici, quoique je ne lui aye

assurément jamais fait aucun mal. Après avoir parlé avec M. Baudan des choses qui me concernoient, nous parlâmes un peu de notre patrie, & je lui contai une aventure qui étoit arrivée à une Demoiselle de Nîmes, peu de temps avant mon départ de France. Cette Demoiselle étoit fille d'un riche Marchand qui auroit bien voulu la marier à sa fantaisie : mais la Demoiselle ne l'entendoit pas ainsi : elle s'étoit entêtée d'un jeune homme, & malgré les défenses de ses parents, elle en fit son mari sans les consulter, & les mit dans la nécessité de consentir à une chose à laquelle ils ne pouvoient plus s'opposer avec honneur. Comme l'affaire pressoit un peu, on fit la noce au plus vîte, & la Demoiselle se voyant au comble de la joie, s'y abandonna si fort qu'à force de rire elle se rompit la veine qu'on appelle jugulaire, & mourut sans qu'il fût possible de lui étancher le sang. M. Baudan fut surpris de cette nouvelle, & de quelques autres que je n'avois pas eu le temps de lui conter à notre premiere vue, & après avoir bien causé il se donna la peine de nous conduire au bateau de Schidam, lui & Madame sa femme. Je les quittai à regret. J'allois dans un lieu où je ne connoissois personne; ainsi j'étois un peu triste. Lorsque j'arrivai à Schidam, j'allai d'abord à la Société, présenter à Mademoiselle de la Bouteliere, qui en étoit Directrice, un petit billet de Ma-

demoiſelle de Dangeau. Il me parut qu'on ſe ſeroit bien paſſé de mon arrivée : cependant, comme je venois de bonne main, je fus reçue, & l'on me donna la chambre de Mademoiſelle de Dangeau, ainſi qu'elle l'avoit marqué. D'abord toute la Société vint nous examiner ; elle étoit compoſée d'environ vingt Demoiſelles fort graves, & pour la plûpart des aſtres ſur le couchant. Parmi ce nombre j'en remarquai une qui avoit des manieres un peu extraordinaires, toutes différentes de ſes Compagnes ; je crus l'avoir vue autrefois, & je ne me trompois pas ; c'étoit Mademoiſelle Petit-Boc, qui ſe ſouvint fort bien de m'avoir vue à Dieppe, car elle y étoit dans le temps que nous y fûmes arrêtées Madame Saporta & moi. Je me ſouvins auſſi que l'on m'avoit fait dès-lors ſon caractere, qu'elle ſoutient encore à l'heure qu'il eſt, verſifiant continuellement, & faiſant des Satyres contre toutes les perſonnes à qui elle en veut. Du reſte elle a un eſprit aſſez vif, & qui ſeroit même agréable s'il y avoit un peu plus d'égalité dans ſon humeur. L'heure du ſouper étant venue un peu après que je fus arrivée, on nous fit deſcendre au Réfectoire, où, par la charité de Mademoiſelle de Dangeau & les ſoins de Mademoiſelle de la Bouteliere, on trouve ſuffiſamment de quoi manger pour vivre, & même aſſez bien accommodé, & c'eſt-là tout

ce que des perſonnes raiſonnables peuvent demander.

Comme je craignois encore pour la poitrine de ma petite Olympe, j'avois prié M. Tétard de me dire de quelle maniére je devois la ménager, & il m'avoit ordonné de lui faire prendre tous les matins du lait mêlé avec de l'eau, dans lequel il falloit éteindre un morceau d'acier. Je commançai dès le lendemain à mettre ce remede en pratique, & comme je vis qu'il faiſoit effet, je le continuai tout le temps que je reſtai à Schidam, qui fut environ ſix mois, & voici la vie que j'y ai menée. Comme j'étois, moi, mon valet & ma ſervante, je me levois dès l'aube du jour pour aller dans la cour attendre la laitiére; delà je paſſois à la cuiſine pour accommoder mon remede, que j'allois enſuite faire prendre à ma petite. Quand cela étoit fait, avant qu'on eût commencé la Priere du matin, j'y aſſiſtois; ſi-non j'y envoyois ma fille ainée, l'autre ayant beſoin de reſter plus long-temps au lit. Après cela je faiſois ce que j'avois à faire dans ma chambre juſqu'à la Priere qui précédoit le dîner, à laquelle je n'ai jamais manqué, à moins que je n'aye été malade. Après le dîner je filois dans ma chambre juſqu'au ſouper; & après ſouper, au lieu d'aller promener comme les autres dans le beau temps, je me renfermois encore juſqu'à la Priere du ſoir, après laquelle

laquelle chacun alloit ſe coucher. Je ne crois pas qu'il y ait aucune de ces Dames qui puiſſe démentir ce que je dis ici. Elles ſont ſans doute trop ſinceres, & je leur ai ſouvent oui dire que les Moines de la Trape ne pouvoient pas pratiquer une plus grande retraite. M. Jurieu même me dit, lorſque je partis pour l'Angleterre, que l'on étoit fort édifié de ma conduite à la Societé de Schidam. Mademoiſelle de Dangeau elle-même a ſouvent loué ma ſobriété & mon humeur accommodante, & ne m'a jamais blâmée que de l'attachement que j'avois pour mes enfants, & des grands ſoins que je me donnois pour eux. Elle me diſoit toujours que ſi je n'avois pas mes filles avec moi, j'en vaudrois deux fois mieux, & que j'en ſerois beaucoup plus agréable.

Mais après avoir parlé de la maniere dont je vivois à Schidam, il eſt juſte de parler un peu de la maniere dont on y vit, & des regles de cette Société, fondée par Mademoiſelle de Dangeau, & qui ne ſubſiſte que par elle. Il y a ordinairement, comme je l'ai déjà dit, environ vingt Demoiſelles, dont il y en à très-peu qui payent penſion, encore eſt-ce une penſion très-modique; les autres y ſont gratis : elles ont une chambre à deux. Le matin elles ſe levent à ſept heures, & dans un négligé très-négligé, deſcendent les unes après les autres dans la cour, armées

de leur pot de chambre & crachoir qu'elles vont vuider & rincer. Comme j'étois tous les matins à l'affût de la laitiére, j'assistois à cette procession. Cet exercice de propreté étant fait, on s'assembloit pour celui de piété, qui commençoit par la lecture d'un chapitre de la Sainte Ecriture, & se terminoit par la priere. Chacun se retiroit ensuite dans sa chambre pour s'habiller & faire ses petites affaires. Les unes avoient leurs amies avec lesquelles elles prenoient du café, & enfin on étoit libre de faire ce que l'on vouloit jusques à onze heures & demie que la cloche avertissoit de descendre au Réfectoire, où on lisoit encore un chapitre & chantoit un Pseaume. Après avoir fait la Priere on se mettoit à table précisément à midi, car la dévotion ne duroit pas plus d'une demi-heure. Le dîner consistoit un jour en un pot-au feu avec du bouilli, le lendemain du rôti & une soupe au beurre; un autre jour du poisson. Après le dîner on étoit encore libre jusques à sept heures du soir qu'on sonnoit le souper, après quoi on pouvoit aller promener lorsqu'il faisoit beau, & à neuf heures on recommençoit l'exercice du matin; c'est à-dire la lecture d'un chapitre, le chant d'un Pseaume, & la Priere; ainsi la journée finissoit comme elle avoit commencé. Ces Demoiselles avoient chacune leur semaine pour officier, & étoient ainsi Prieures tour-à-tour.

Digitized by Google

Mademoiſelle de Dangeau arriva à Schidam peu de jours après moi ; elle me donna alors une chambre, & m'inſtalla tout-à fait dans ſa Société. Elle voulut même le premier ſoir que je fiſſe la Priere, & que ce fût par méditation. Je m'en acquittai le moins mal qu'il me fut poſſible, quoique je n'euſſe pas eu le temps de m'y préparer, & Mademoiſelle de Dangeau en auroit été contente, ſi ſa modeſtie avoit ſouffert qu'en priant pour elle je la traitaſſe de Dorcas. Cela fit qu'elle ne me demanda plus de faire la Priere. J'appris d'elle que l'on attendoit le Roi d'Angleterre à la Haye ; & comme j'avois deſſein de le ſaluer pour implorer ſon ſecours & ſa protection, je partis avec mes deux filles lorſque je crus qu'il pouvoit être arrivé. Je paſſai encore par Delft, où je vis M. Baudan, mon bon ami, qui étoit tout mon conſeil & toute ma conſolation ; enſuite je me rendis à la Haye, où Madame de Beringhen & Mademoiſelle de la Guerche me louerent une chambre chez le nommé la Roche, Marchand de vin. Il eſt néceſſaire de remarquer que ce fut par les ſoins de ces Dames que je logeai-là ; car dans les ſuites on m'en a fait un crime, quoique ce ſoit chez de très honnêtes gens, & deſquels je n'ai lieu que de me louer. Madame de Beringhen toute bonne & toute obligeante, voulut prendre ma petite Olympe pendant

quelques jours, pour soigner sa petite poitrine, & Madame Fabrice sa sœur garda aussi quelque temps mon ainée dans la Société de Mademoiselle de Dangeau, à la Haye. Cependant, comme tous les refugiés avoient les yeux sur moi, on faisoit cent raisonnements sur mon chapitre : les uns louoient mon action, & convenoient que j'avois fait un beau sacrifice ; les autres, pour en diminuer le prix, & de peur que je ne vinsse moi-même diminuer leur portion congrue, inventoient mille calomnies, & cela sans que j'eusse encore fait ni mal ni bien, ni que l'on eût eu le temps d'apprendre quelque chose qui fût à mon désavantage ; ainsi je puis dire que dès le moment que je suis arrivée ici, on s'est acharné contre moi, & que l'œil de nos chers compatriotes a été malin, parce qu'ils ont cru que nos Souverains pourroient avoir de la bonté pour moi. Mais la malignité redoubla encore lorsque le Roi d'Angleterre fut arrivé ; car après que j'eus eu l'honneur de lui faire la révérence, & de lui donner un placet, Sa Majesté dit à Mylord Galloway & à M. de Létang : cette femme a fait une belle action, elle mérite qu'on fasse quelque chose pour elle, & j'en veux prendre soin. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'envie & pour faire déchaîner les envieux. On commença d'a-

bord par dire que je n'étois pas moi, & je fus obligée d'écrire à M. Sauſin, qui n'étoit plus à la Haye, pour le prier de rendre témoignage à la vérité là-deſſus : ce qu'il fit, comme on le peut voir par ſa réponſe que j'ai voulu inſérer ici.

LETTRE DE MONSIEUR SAUSIN.

JE ſuis très-fâché, Madame, qu'il ſe trouve des gens aſſez mal intentionnés pour vouloir vous priver du plaiſir que vous avez d'être vous-même; c'eſt une calomnie qu'il vous ſera aiſé de détruire; je ſouhaiterois avoir été à la Haye pour apprendre à ces gens-là que l'on reconnoît toujours avec bien du plaiſir une perſonne de votre mérite, & qu'aſſurément, à moins que quelque malin enchanteur ne s'en mêle, vous êtes Madame du Noyer, de qui j'ai reçu bien des honnêtetés à Paris. Mais que doit dire Mademoiſelle du Noyer de ſe voir dans un Pays où il y a des cœurs aſſez cruels pour vouloir la priver du bonheur qu'elle a d'avoir une ſi bonne mere ? Je crains fort que ces déſagréments ne lui faſſent regretter les plaiſirs de Paris. Vous voulez bien, Madame, me permettre de l'aſſurer que je ſuis tout-à-fait ſenſible à l'honneur de ſon ſouvenir, & que je ſuis ſon ſerviteur autant qu'elle eſt aimable; je ne le ſuis pas moins de la charmante petite Pimpette. Il y a apparence que ſi le Roi ſavoit

le mauvais état où les maladies ont réduit ſon Régiment, il le feroit revenir à la Haye. Je ſuis, Madame, avec beaucoup de reſpect,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur, SAUSIN.

Au Camp de Ooſterhorſte le 9 Août 1701.

Madame de Beringhen, qui avoit mille bontés pour moi, me venoit rapporter tous les jours les contes qu'on lui faiſoit, qui, outre qu'ils étoient ridicules, ſe détruiſoient encore les uns les autres. Tantôt on ſuppoſoit que j'étois ſortie de France parce j'étois brouillée avec mon mari; un moment après on diſoit que c'étoit de ſon conſentement, & qu'il devoit au plutôt me venir joindre, parce que ſes affaires étoient en déſordre. Toutes raiſons contradictoires, & qu'il me fut aiſé de détruire, en montrant à Madame de Beringhen la lettre ſuivante que je venois de recevoir de mon mari, auquel j'avois écrit dès que je fus arrivée à la Haye, & que j'avois prié de me répondre à l'adreſſe de M. Baudan à Delft, n'ayant pas voulu lui dire en quel lieu je croyois me fixer. Voici ce que cette lettre contenoit.

J'Ai cru devoir cette réponſe à la vôtre; je ne veux point vous fatiguer par des

Digitized by Google

reproches : ainſi liſez ma lettre avec attention, & faites-y les réflexions que votre eſprit & votre conſcience ſi délicate, ainſi que vous me marquez l'avoir, vous promettront de les faire. Vous ſavez que mes deux filles ſont nées, baptiſées, & ont vécu dans l'Egliſe Romaine, n'en connoiſſant point d'autre : vous avez eu ſoin qu'elles en fiſſent les fonctions. Vous ſavez de plus que par le droit de nature que Dieu a établi, les enfants appartiennent au pere. Il eſt vrai qu'il s'eſt pratiqué autrefois, par des accommodements, que dans les mariages mi-partis, les filles étoient de la Religion de leur mere, en recevoient le Baptême, & y étoient élevées ; mais nous ne ſommes pas dans le cas, puiſque non-ſeulement nous n'avons pas fait ces conventions, mais que vous vous êtes fait de ma Religion en vous mariant. Vous avez toujours extérieurement vécu en Catholique Romaine ; vous avez même élevé mes filles dans cet eſprit ; ainſi vous n'avez nul droit ſur elles. C'eſt un vol que vous m'avez fait, & un compte dont vous vous chargez envers Dieu, plus terrible mille fois que celui de votre conſcience. Dieu a-t-il décidé ſur les deux Religions ? Ce n'eſt pas l'ouvrage des hommes que ces diſputes & ſéparations : je conviens que ſans une grace pareille à celle de Saint Paul, il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de changer de Religion & de cœur, & que ſe

ſoumettant aux décrets de Dieu, l'on croit qu'il ne nous-a pas fait naître de la Religion dont nous ſommes pour nous damner; & l'on regarde comme un crime le changement que l'on feroit de l'état où Dieu nous a mis en naiſſant, outre l'habitude que nous avons contractée, qui eſt ſouvent plus forte que la nature même, qui nous maintient & fortifie ſur ce principe, qui eſt le vôtre & celui de tous les hommes ſans exception. Dites-moi comment avez-vous pu & voulu changer l'état de vos filles? Charger votre conſcience de leur ſalut, & déterminer ſeule ce qu'un ſiecle & demi & tant d'habiles gens ont diſputé ſans en convenir? Quelle certitude avez-vous que votre Religion, fille de la Romaine, qui s'en eſt ſéparée; que cette fille, dis-je, ait étouffé ſa mere, & l'ait réprouvée avec juſtice & connoiſſance de cauſe? Pouvez-vous juger cette queſtion ſans trembler? Et êtes-vous aſſez hardie pour mettre dans des doutes & des erreurs éternelles deux jeunes créatures innocentes? Ne les avez-vous portées dans vos flancs que pour les rendre malheureuſes? Et leur donnerez-vous pour patrimoine une incertitude éternelle & un remords cruel, qu'elles vous maudiront dans la ſuite, quand la raiſon leur aura fait connoître ce que Dieu les avoit fait naître, & ce qu'injuſtement, & contre les droits de Dieu & du ſang, vous avez détruit en elles? Tout

Digitized by Google

ce que vous avez fait en votre vie vous eſt perſonnel, vous pouvez ſeule le réparer; mais ce qui regarde les autres, comment vous en laverez-vous devant Dieu & les hommes ? A combien de remords expoſez-vous votre conſcience ? N'êtes-vous pas aſſez malheureuſe par votre propre eſprit & votre conſcience, ſans vous rendre coupable de l'eſprit & de la conſcience de mes filles ? Voilà tout ce que je ſuis obligé de vous dire, vous ne m'entendrez jamais crier contre vous : faites attention à ma conduite à votre égard; elle a toujours été douce & complaiſante, & peut-être trop : c'eſt ce qui fait mon crime aujourd'hui; mais je vous aimois, & je ne ſuis né ni brutal, ni crocheteur; ainſi n'appréhendez jamais que je change mon caractere, ni mon amour. Je changerai mes plaiſirs en larmes, & déplorerai toute ma vie l'état de ma famille; mais je ne ſouffrirai jamais que perſonne me parle de vous dans d'autres termes que ceux que l'on vous doit : ayez toute confiance en moi; treize années d'union vous ont fait connoître mon caractere. Quel myſtere me faites-vous de me mander le lieu où vous êtes & où ſont mes filles, & votre état préſent ? Aurez-vous la méfiance & la foibleſſe d'aller chercher dans les Pays étrangers ce que vous avez toujours trouvé ſi ſûrement en moi ? Parlez-moi à cœur ouvert; ce que vous faites; vos idées pour vous & pour vos filles, & la ſitua-

tion où vous êtes pour leur ſubſiſtance & la vôtre, & ce que je puis faire pour votre ſervice : mais point de myſtere avec moi, ou bien rompons commerce pour jamais. Votre fils n'eſt pas informé de ce que vous avez fait, il en mourroit de douleur ; ſa ſanté n'eſt pas bonne, j'en ai plus de ſoin que de moi-même. Je ne vous dis rien de moi, vous avez trop bien travaillé à mettre la derniere main à mes malheurs pour m'en plaindre & vous en fatiguer ; faites que ma fille ainée m'écrive, & ſur-tout ſouvenez-vous que le crime que vous leur avez fait commettre, & que vous commettez en leur perſonne, eſt ineffaçable, & que vous ne pouvez jamais le réparer ſi vous ne le faites de bonne heure. Adieu.

A Paris ce 30 de Juin 1701.

On peut croire que Madame de Beringhen fut convaincue de la vérité après la lecture de cette lettre. Elle me pria de la lui donner pour confondre l'impoſture de mes calomniateurs : mais je lui dis qu'il me ſuffiſoit qu'elle me fît l'honneur de me rendre juſtice ; que je me faiſois un plaiſir de lui donner tous les éclairciſſements qu'elle ſouhaiteroit, de même qu'à Mademoiſelle de Dangeau ; mais que je n'eſtimois pas aſſez tous ce tas de gens mal-intentionnés, pour vouloir me donner la peine d'entrer en juſtification avec eux, ni pour les

faire entrer dans mes affaires. Vous avez, lui dis-je, Madame, des parents & des amis à Paris, il vous ſera aiſé de ſavoir par eux ſur quel pied j'étois dans ce Pays-là. Bon, me dit-elle, votre petite fille nous contoit l'autre jour, que vous étiez ſouvent au Palais-Royal avec Madame; que vous alliez auſſi à Verſailles faire votre cour; que votre aînée avoit danſé au Bal chez le Roi avec le Duc d'Anjou; & l'on s'inſcrit ici en faux contre tout cela. Il m'importe fort peu, lui répondis-je, Madame, qu'on le croye ou qu'on ne le croye pas, je ne tire nulle vanité de ces ſortes de choſes. Je n'ai point ordonné à mes enfants d'en parler; cependant cela eſt très-vrai, & ma fille n'a rien avancé qu'il ne me fût aiſe de prouver: mais, encore un coup, ce n'eſt point là de quoi il s'agit. Il eſt vrai, me dit Madame de Beringhen, que Madame Spanhem, qui vient à préſent de la Cour de France, où M. ſon époux étoit Envoyé du Roi de Pruſſe, a dit ici qu'elle ſe ſouvenoit de vous avoir vue chez Madame d'Armagnac à Verſailles, avec votre fille ainée, dont l'enfance faiſoit beaucoup de bruit, & qui avoit été fort applaudie au Bal qu'on donnoit à Madame la Ducheſſe de Bourgogne. J'y étois donc, Madame, dis-je alors à Madame de Beringhen, puiſque Madame Spanhem m'y

a vue ? Ho ! dit-elle, je n'en ai jamais douté, & je ſerois bien aiſe que vous euſſiez occaſion de voir quelque part Madame Spanhem, afin que ce qu'elle vous diroit là-deſſus confondît ceux qui veulent ici vous dénigrer. Comme nous en étions-là, on me ramena ma fille ainée de chez Madame Lillierooth, Ambaſſadrice de Suede, qui avoit eu la bonté de la mener promener avec elle. Comme c'étoit Madame de Beringhen qui lui avoit procuré cet honneur, elle lui fit mille queſtions ſur la maniere dont elle avoit paſſé la journée, & quelles careſſes Madame Lillierooth lui avoit faites. La petite perſonne s'en loua extrêmement, & nous dit que cette Dame l'avoit voulu garder juſqu'à ce qu'elle avoit été obligée d'aller à la Société. Oh ! dit Madame de Beringhen, j'aurois bien voulu qu'elle vous y eût menée, vous y auriez vu Madame Spanhem qui ſe ſouvient de vous, & on auroit vu par-là que vous ne vous êtes pas donné de faux airs. Eſt-il permis, dis-je alors, Madame, d'aller dans les ſociétés ? Oui, dit Madame de Beringhen, & ſi vous en avez envie je vous donnerai des moyens pour cela ; je crois même que vous ne feriez pas mal, vous y renouvelleriez connoiſſance avec les perſonnes qui vous ont vue à Paris, & vous pourriez en faire qui vous ſeroient utiles dans la ſituation où ſont

préſentement vos affaires. Je ferai, dis je alors, Madame, tout ce que vous jugerez à propos. Nous nous ſéparâmes là-deſſus, & le lendemain elle envoya un vieux Domeſtique, nommé Valete, me chercher chez Madame de Guirand, où j'étois allé paſſer la journée. Ce Valet m'apporta un billet par lequel Madame de Beringhen me marquoit, que la ſociété étoit ce jour-là chez Madame Delmet, qui étoit de ſes bonnes amies ; qu'elle l'avoit déjà prévenue ſur mon chapitre, & que je pouvois compter que j'y ſerois très-bien reçue ; qu'ainſi je n'avois qu'à me laiſſer conduire par le donneur du billet, qui effectivement me mena chez M. Delmet ; & dès qu'il eut parlé à un Valet, Monſieur vint lui-même fort honnêtement me recevoir à la porte, & me conduiſit avec mes deux filles dans la ſalle, où Madame ſon épouſe me fit l'accueil du monde le plus gracieux. Elle me parut fâchée de ce que la compagnie n'étoit pas plus nombreuſe ce ſoir-là, où bien des perſonnes avoient préféré le plaiſir de la promenade à celui du jeu. Je lui répondis comme je crus devoir le faire, & la converſation devint enſuite générale. Madame la Comteſſe de Tilly, dont le mérite eſt aſſez connu dans le monde, parut prendre du goût pour moi, & me fit mille honnêtetés, & M. de Monceau, qui revenoit d'Aix-

la-Chapelle, me dit qu'il avoit été présent lorsque le Comte de Dhona avoit reçu une de mes lettres, par laquelle je lui apprenois mon arrivée en Hollande, & que sur ce qu'il lui avoit dit dans ce moment-là de moi, il en avoit lui-même rendu des témoignages avantageux dans la Société de Mademoiselle de Dangeau, où certaines Demoiselles avoient voulu donner un tour malin aux relations que j'avois avec ce Seigneur. Je remerciai M. de Monceau de sa générosité, & mes manieres, & la jeunesse de mes enfants, le confirmerent dans la juste idée qu'il s'étoit formée de moi. Comme il n'y avoit qu'une partie d'ombre ce soir-là, qui n'occupoit pas beaucoup la compagnie, on voulut que mes enfants chantassent, & M. Delmet fit venir Messieurs ses fils pour qu'ils dansassent avec elles; & quand ce petit bal fut fini, pour mettre fin à ses honnêtetés, il fit mettre les chevaux à un de ses carosses qui me ramena chez moi. Je fus le lendemain matin chez Mademoiselle de Dangeau, où Madame la Comtesse de Tilly entra un moment après. Elle me fit mille caresses, dit mille biens de moi & de mes enfants, & en sortant elle me dit qu'elle comptoit me voir le soir chez M. d'Oudyk, où la société devoit être, & qu'elle me viendroit prendre dans son carosse pour y aller. Je la remerciai de ses

bontés, & je lui fis connoître qu'il ne me convenoit pas d'aller chercher le grand monde & les plaisirs. Ho ! me répondit-elle, il vous convient très-fort, dans la situation où sont vos affaires, de chercher la protection dans ce Pays, & celle de M. d'Oudyk vous peut être d'une fort grande utilité ; ainsi je crois que Mademoiselle de Dangeau vous conseillera comme moi de ne pas manquer les occasions qui peuvent vous la procurer ; c'est pourquoi j'irai chez vous ce soir voir à quoi vous vous serez déterminée. Dès que Madame de Tilly fut sortie, je demandai à Mademoiselle de Dangeau ce qu'elle trouvoit à propos que je fisse. Ce qu'il vous plaira, me dit-elle ; je ne vois pas qu'il y ait grand mal à y aller, ou à n'y point aller, & la chose ne me paroît pas d'une conséquence à devoir être mise en délibération ; ainsi, encore un coup, vous pouvez faire là-dessus ce que vous jugerez à propos. Mademoiselle de Dangeau est vivante, & je la crois trop sincére pour ne pas convenir de ce que j'avance ici ; ainsi voyant qu'il n'y avoit point de mal à aller chez M. d'Oudyk, & comptant qu'il pourroit peut-être m'en arriver du bien, je profitai des bontés de Madame la Comtesse de Tilly, qui ne manqua point de me venir prendre le soir. Je montai dans son carosse avec mes deux

filles, & ſous ſes auſpices nous fûmes parfaitement bien reçues chez Meſdemoiſelles d'Oudyk. M. d'Oudyk lui-même vint me faire honnêteté, & m'offrit ſes bons offices dans mes affaires. C'étoit tout ce que je pouvois ſouhaiter de mieux, & j'avois bien de l'obligation à Madame la Comteſſe de Tilly de ce qu'elle me procuroit cet avantage, n'ayant garde de prévoir que pareille choſe dût me faire un crime, & fournir à mes ennemis un prétexte de me nuire. Il y eut une eſpece de bal ce ſoir-là chez les Demoiſelles d'Oudyk, qui me demanderent ſi je ne m'étois point précautionnée de danſeurs pour mes filles; ce que je n'avois eu garde de faire, ne ſachant pas les us & coutumes du Pays, & n'ayant pas même prévu que l'on dût danſer. Ces Dames eurent la bonté de ſuppléer à cela; elles donnerent un danſeur à mon ainée, & le fils de M. de Lalek fut celui de la cadette. Pendant qu'on danſoit, M. d'Oudyk me fit l'honneur de venir s'aſſeoir auprès de moi; nous parlâmes beaucoup de Paris, où je me ſouvenois de l'avoir vu après la Paix de Ryſwik, lorſqu'il y fut en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire de Hollande. Jamais on n'a mieux fait les honneurs de ſa Nation que M. d'Oudyk les fit dans cette occaſion; & ſa magnificence étoit digne de lui, & digne de l'Etat dont il étoit le

Miniſtre, & dont il étoit en même-temps l'un des Souverains. Il lui arriva même un jour une aventure aſſez particuliere ; il étoit en converſation avec quantité d'Envoyés qui faiſoient chacun l'éloge de leur Pays : il croît du blé dans le mien, diſoit l'un ; l'autre ſe renommoit par ſon bon vin, & ainſi chacun vantoit les productions de ſa Patrie. M. d'Oudyk, après les avoir écoutés quelque temps, ſortit deux poignées de Ducats de ſes poches, les jetta par terre, & dit : Meſſieurs, voila ce que la Hollande produit. Tout le monde admira cette profuſion, & on peut croire auſſi qu'une ſemence auſſi précieuſe n'eut pas le temps de germer en terre, & qu'il ſe trouva des Laquais aſſez alertes pour la recueillir en graine. Enfin, M. d'Oudyk laiſſa en France une très-grande idée de lui, & ſoutint parfaitement bien le beau nom de Naſſau. Je lui parlai quelque temps de cela, & de la Fête que M. Boſc, de Montpellier, lui avoit donnée dans un Fauxbourg de Paris, appellé le Roulle ; & quand le bal fut fini, Madame la Comteſſe de Tilly eut la bonté de me ramener chez moi.

Qui eût jamais pu penſer qu'une ſoirée paſſée de cette maniere eût dû me faire du tort ! Cela arriva pourtant. Les refugiés, envieux des honnêtetés que l'on m'avoit faites, dirent hautement que je n'étois point

ſortie de France par un motif de Religion, puiſque j'allois chercher les plaiſirs. Madame de Beringhen, que les bontés qu'elle avoit pour moi rendoient attentive a tout ce qu'on diſoit là-deſſus, vint promptement m'en avertir. Je ſus encore que l'on m'accuſoit d'avoir pris le titre de Comteſſe, parce que, comme je l'ai déjà dit, M. Dumarets m'avoit annoncée en cette qualité en entrant chez lui. On diſoit encore que ma fille ainée avoit bu trop de café, & mis trop de ſucre dans ſes taſſes; ce qu'on trouvoit très-vicieux, & qu'on ne manquoit pas de m'imputer comme de grands défauts dans l'éducation de mes enfants. On concluoit, parce qu'elles ſavoient chanter & danſer, que je n'avois ſongé qu'à les élever dans la mondanité; & d'autres, pouſſant leurs conjectures plus loin, ſoutenoient, que puiſque mes enfants récitoient bien quelques ſcenes de Tragédies, il falloit néceſſairement qu'elles fuſſent échapées de quelque Théâtre. Pour ſoutenir une pareille opinion, on étoit obligé de dire encore que je n'étois pas moi, & je fus contrainte de demander un certificat aux perſonnes deſquelles j'étois connue. Mademoiſelle de la Guerche déclara qu'elle m'avoit vue quinze ans auparavant chez mon oncle Petit à la Haye. Madame de Guirand dit qu'elle m'avoit vue enſuite à Paris

chez Lauſilion, où j'étois priſonniere pour la Religion, & où M. le Maréchal de Lorges & M. l'Evêque de Mirepoix m'avoient fait l'honneur de me venir voir pour me perſuader à changer ; ce que je n'avois point voulu faire, malgré les careſſes & les menaces de M. Cotton mon oncle, duquel j'attendois une groſſe ſucceſſion. Mademoiſelle de Vilarnou certifioit auſſi qu'après cela elle m'avoit vue pour le même ſujet aux Nouvelles-Catholiques, & que j'y étois en même-temps qu'elle. Les Miniſtres de l'Egliſe Wallonne de la Haye, qui ſavoient fort bien qui j'étois, eurent la bonté de ſouſcrire ce certificat, que je remis avec ma Requête entre les mains de M. Van-Heſſe qui étoit un Commiſſaire. J'avois déjà fait réparation dans le Conſiſtoire de la Haye, où je m'étois préſentée avec mes deux filles. Il me ſouvient que dans ce moment-là une Dame de ma connoiſſance me dit qu'elle me conſeilloit de pleurer pour témoigner à l'Aſſemblée la douleur que j'avois d'avoir été dans l'Egliſe Romaine. Je répondis à cette Dame que, quelque vive que fût ma douleur là-deſſus, je ne ſavois pas ſi je pourrois l'exprimer par des larmes, qu'il me ſuffiſoit de la reſſentir dans le cœur, & que j'étois incapable d'affectation. Cependant l'Exhortation que M. Olivier m'adreſſa, & les bénédictions qu'il

donna à mes enfants, firent l'effet que l'on ſouhaitoit, & j'en fus ſi touchée, que je ne pus m'empêcher d'y donner des larmes. M. Olivier étoit extrêmement doux : mais avec cela il ne put s'empêcher de me dire que j'avois donné un exemple ſans exemple lorſque je m'en étois allée en France. J'aurois pu lui répondre que mon retour en Hollande étoit un exemple un peu plus rare, puiſqu'on ne voit que trop de gens, qui las de ſouffrir retournent aux oignons de l'Egypte, & très-peu qui, comme moi, ayent réparé cette faute ; & d'ailleurs il avoit aſſez paru par la conduite que j'avois tenue pendant long-temps en France, que je n'y étois pas allée pour changer ; & que j'avois été la dupe des promeſſes que l'on m'avoit faites là-deſſus, comme je l'ai déjà dit ; & il n'eſt pas extraordinaire qu'une perſonne auſſi jeune que je l'étois alors, eût pu s'y laiſſer tromper. Je ne crus pourtant pas que ce fût le cas pour entrer en juſtification, il valoit beaucoup mieux ſubir la cenſure, qui dans le fond ne fut point rude. M. Olivier fit enſuite une très-belle Priere, & l'on remarqua que ma petite Olympe fut la premiere qui ſe mit à genoux avec des ſentiments de piété dont on fut très-édifié. Après avoir été reçue à la paix de l'Egliſe, je ſongeai à y attacher mes enfants autant qu'il me ſeroit poſſible ;

& comme mon ainée avoit douze ans, je réſolus de la faire communier dès qu'on la trouveroit aſſez bien inſtruite pour cela ; ainſi je priai M. de Joncourt de vouloir bien ſe donner la peine de l'examiner. Je le trouvai d'abord fort prévenu de ce qu'on lui avoit dit que j'avois pris plus de ſoin à perfectionner mes filles pour le monde que pour le Ciel. Je répondis à cette accuſation, en priant M. de Joncourt de s'éclaircir lui-même du fait en interrogeant ma fille. Il le fit, & il fut convaincu de l'injuſtice qu'il me faiſoit, car il trouva la petite perſonne très-bien inſtruite, & lui en donna ſon certificat, que M. Olivier ſigna auſſi avec connoiſſance de cauſe. Ils me donnerent là-deſſus mille louanges, & blâmerent extrêmement ceux qui m'avoient accuſée d'avoir négligé le ſoin d'inſtruire mes enfants. En effet, il n'eſt rien de plus injuſte que ces gens qui, parce qu'ils ne ſauroient avoir pluſieurs bonnes qualités à la fois, prétendent qu'elles ſont incompatibles ; d'ailleurs il faut diſtinguer les temps, les lieux & les perſonnes. Il auroit été joli au milieu de Paris, & d'une famille ancienne Catholique, d'élever des filles de condition dans l'ignorance des choſes du monde, à moins que de les avoir deſtinées à être Religieuſes. En vérité il faut n'avoir guere de raiſon pour raiſonner de

cette maniere, & pour trouver étrange que j'allaſſe à la Cour, & que je fuſſe dans le monde, puiſque cela convenoit à ma ſituation. On devoit bien plutôt être ſurpris que j'euſſe pu m'arracher à une ſituation auſſi agréable que celle-là : mais on n'avoit garde de vouloir faire attention ſur ce qui auroit pu m'attirer quelques louanges ; & celles que le Roi Guillaume, & quelques perſonnes de conſidération m'avoient données, avoient trop aigri les refugiés. Il me ſouvient qu'un jour que je ſortois de l'Egliſe, un pauvre garçon courut après mon ainée, & s'écria devant tout le monde : mon Dieu, voilà la fille de cette Dame qui nous a fait ſortir de priſon ! Madame de Beringhen, qui connoiſſoit ce garçon, l'appella pour ſavoir ce qu'il vouloit dire : mais dès qu'il me vit il voulut ſe jetter à mes pieds, & dit à Madame de Beringhen, que je l'avois tiré des priſons de la Conciergerie de Paris, lui quinzieme. La choſe étoit véritable. J'avois accoutumé, lorſque j'étois en France, d'aller viſiter les priſons dans le temps des bonnes Fêtes. Je menois avec moi une perſonne de confiance, ancienne Catholique, à laquelle je donnois ordre de ſavoir du Geolier pour quel cas les priſonniers avoient été enfermés. Je ſus par ce moyen que le garçon dont il s'agit, qu'on appeloit Daniel Ferte, & tou-

te ſa troupe, étoient-là pour cauſe de Religion. Cela fit que je m'intéreſſai pour eux, & que je leur donnai du ſecours. Je fus les revoir quelque temps après, & j'appris qu'on les preſſoit fort de faire abjuration. Je les exhortai à être fermes, & pour les y encourager je leur promis de ſolliciter leur liberté. Ils me donnerent les noms de leurs Juges, & je la fis ſolliciter ſi fortement par des amis, qu'enfin ces pauvres gens furent élargis & vinrent tous chez moi m'en remercier. Daniel Ferte, que Madame de Beringhen avoit fait placer à Leyde, & qui étoit pour lors à la Haye, conta toute cette hiſtoire au milieu de la cour, & devant toutes les perſonnes qui ſortoient de l'Egliſe: cependant on n'a eu garde d'en parler, & je n'ai pas même ſu depuis ce que ce pauvre Daniel Ferte étoit devenu. J'avoue, à ma honte, que j'avois en France bien plus de zele & de charité que je n'en ai à préſent; je viſitois toutes les priſons, j'allois à la Tournelle ſoulager les pauvres Galériens, ou du moins qui étoient déſtinés aux Galeres, & je cherchois dans le grand & le petit Châtelet ceux qu'on y détenoit pour cauſe de Religion. Je ne parle point de ces choſes pour en tirer vanité, Dieu veuille me préſerver d'avoir de pareils ſentiments; mais je crois que je ſuis obligée, pour l'édification publique, de faire voir que je ne

Digitized by Google

donnois point tout mon temps à la mondanité. Ceux qui m'ont connue de près ſavent que j'en trouvois pour remplir mes devoirs, & que le ſoin de mes enfants & de mon domeſtique en occupoit la plus grande partie. C'eſt le témoignage que mon mari ne refuſera aſſurément pas de me rendre. Mais, encore un coup, il y a des gens qui ne peuvent pas comprendre qu'on puiſſe être propre à plus d'un choſe, & cela parce que l'on eſt accoutumé à juger des autres par ſoi. Je dois dire encore ici, pour l'édification du prochain, que quoique j'aye été pendant treize années dans la Religion Romaine, je n'y ai pourtant jamais communié. J'ai été à la Meſſe pour ne pas me faire ſoupçonner, & pour avoir par-là la liberté d'élever mes enfants & de vivre à ma mode, & j'ai été à confeſſe pour dire au Confeſſeur que je ne croyois pas la Tranſubſtantiation, & qu'ainſi je n'étois pas en état de communier, & j'en ai trouvé d'aſſez raiſonnables pour convenir que j'avois raiſon, & pour m'aider à éviter une choſe pour laquelle je marquois avoir une ſi grande répugnance ; ainſi en faiſant le moins, j'évitois de faire le plus. Je ſais que le moins étoit toujours trop ; mais il falloit, ou ſortir de France pour s'en diſpenſer comme j'ai fait dans la ſuite, ou s'expoſer à des perſécutions que je n'aurois peut-être pas

pas eu la force de ſoutenir, & qui auroient privé mes enfants de l'inſtruction que je ſouhaitois de leur donner. Cependant on continuoit à la Haye à inventer mille calomnies contre moi, pour tâcher de diminuer la conſidération que les perſonnes raiſonnables me témoignoient, & pour m'empêcher d'obtenir de l'Etat la penſion que j'avois demandée. Je la ſollicitai pendant quelque temps; mais comme on étoit à la veille de la Guerre, on avoit réſolu de n'en donner à perſonne : cependant on eut la bonté de m'accorder deux cens florins de gratification, & l'on me fit eſpérer qu'on m'en donneroit autant tous les ſix mois. Le Roi d'Angleterre étoit déjà parti, & Mylord Gallowai auſſi; ainſi n'ayant plus rien à faire à la Haye, je ſongeai à m'en retourner à Schidam, & je fus chez Madame de Beringhen pour la remercier de toutes ſes bontés; mais j'y trouvai M. ſon fils au lieu d'elle, & après quelques honnêtetés qu'il me fit, je fus extrêmement ſurpriſe de lui entendre dire qu'il blâmoit l'action que j'avois faite en amenant mes filles hors de France; qu'il ne me convenoit pas d'en diſpoſer, puiſque les enfants appartenoient au pere; que, lorſqu'il avoit été queſtion de nommer Saint Jean-Baptiſte, on s'étoit adreſſé à Zacharie & non à Elizabeth, & que ce n'avoit

été qu'après que ce pere muet eût écrit Jean eſt ſon nom, que l'on avoit déféré au ſentiment de la mere ; preuve inconteſtable de l'autorité abſolue des peres : ainſi il ne fit pas de façon de me dire, qu'il trouvoit que j'avois fait une très-mauvaiſe action, & que c'étoit-là ce qui l'avoit empêché de ſe mêler de mes affaires ; qu'il avoit une fille en France qu'on lui retenoit injuſtement, ſuivant le fondement qu'il venoit de poſer, & que ce ſeroit autoriſer la conduite de Madame ſa femme, que de ne pas condamner la mienne, puiſque le cas étoit à peu près pareil. Un diſcours de cette nature n'étoit pas fort conſolant, auſſi en fus-je très-affligée. Je dis à M. de Beringhen, que je le priois de vouloir bien conſulter là-deſſus quelques Théologiens, & que s'ils convenoient que j'euſſe mal fait d'amener mes filles, il ſeroit aiſé de les renvoyer, & que leur pere les recevroit de bon cœur. M. de Beringhen me répondit alors, que cela ne ſe pouvoit plus, & que je ferois encore un plus grand crime en les tirant de la bonne voie ; mais que comme Dieu auroit eu mille moyens en main pour les y amener, j'avois très-mal fait de m'ingérer de cela, & que c'étoit-là le cas que Saint Paul condamnoit, en diſant : *ne faites jamais mal, afin que bien en vienne.* Quoi ! m'écriai-je, Mon-

ſieur, j'ai donc fait un mal que je ne ſaurois réparer ? Eh ! vous m'annoncez-là la peine des damnés. Je m'en retournai chez moi fort triſte, & j'y paſſai une très-cruelle nuit ; mais dès le bon matin Madame de Beringhen vint me raſſurer ; elle me dit qu'elle avoit toujours évité que je me fuſſe trouvée avec M. ſon fils, croyant bien qu'il ne pourroit pas s'empêcher de me dire ſes ſentiments ; mais qu'enfin il n'étoit rien moins qu'infaillible, & que l'intérêt qu'il avoit là-dedans, par rapport à Mademoiſelle ſa fille, étoit bien capable de le préoccuper, & que cela ne devoit pas me faire la moindre peine. M. de Joncourt prit auſſi la peine de me venir voir là-deſſus : il me dit que le Conſiſtoire n'étoit nullement de l'avis de M. de Beringhen ; qu'on approuvoit mon action ; qu'on regardoit mes petites-filles comme de précieux bijoux ; que l'on prioit Dieu de répandre ſur elles ſes plus ſaintes bénédictions, & ſur moi une double meſure de ſa grace, pour ſoutenir toutes les tentations par leſquelles il permettoit que ma foi fût éprouvée. La viſite de M. de Joncourt me conſola autant que la converſation de M. de Beringhen m'avoit affligée, & je m'en retournai à Schidam afin de pouvoir plus en repos me diſpoſer à la Communion, & y diſpoſer ma fille. Mais avant de quitter la Haye, il faut

que je parle un peu de ce qui s'y paſſa ſur ſon ſujet. J'ai déjà dit qu'en ſortant de France j'avois formé le deſſein de la marier avec mon couſin Cabin, & j'ajouterai à cette heure, que ce deſſein s'étoit très-fortifié depuis que j'avois vu le cavalier. Il avoit ſuivi le Roi à la Haye, & j'avois été charmée de le trouver auſſi accompli pour le corps & pour l'eſprit, parfaitement honnête homme, & généralement eſtimé. Comme la proximité lui donnoit la liberté de me voir à toutes les heures, il venoit paſſer dans ma chambre celles où il n'étoit pas obligé de faire ſa cour, & il me parut, quand il eut vu ma fille, qu'il n'auroit pas été fâché que le projet que ſon pere avoit fait autrefois eût réuſſi. Nous en parlâmes enſemble, & il en écrivit conjointement avec moi à M. du Noyer, pour le prier de donner quelque choſe à ſa fille; & cependant je fis voir à mon couſin, en préſence de M. Baudan de Delft, les nippes que j'avois apportées, & que j'avois deſſein de lui donner toujours par proviſion, me remettant entiérement, pour ce qui me regardoit, aux ſoins de la Providence, & me réſervant ſeulement l'eſpérance pour moi & pour ma cadette. Je ne voulois que mettre promptement l'ainée en ſûreté, & l'événement n'a que trop juſtifié la crainte que j'avois qu'elle ne ſe laiſsât ſéduire aux promeſſes de la France

& de ſon pere. Mon couſin me remercia fort des ſentiments que j'avois pour lui ; & comme je venois de recevoir une lettre du Comte de Dhona, par laquelle il m'offroit ſes ſervices, je lui écrivis pour le prier de s'employer auprès de M. du Noyer, comme il me l'avoit offert à Paris, & de tâcher de l'engager à approuver le mariage de ſa fille, & à y contribuer. Le Comte de Dhona le fit, & m'envoya en réponſe celle que M. du Noyer lui avoit faite là-deſſus.

Lettre de M. du Noyer au Comte de Dhona.

A Paris le 6 d'Octobre 1701.

MONSIEUR,

J'ai différé juſqu'à ce jour à répondre à l'honneur de la vôtre, parce que je n'ai pu joindre M. le Marquis de la Charce *plutôt : il ſort de chez moi, & part demain pour* Fointaine-Bleau *avec Madame ſa belle ſœur, qui a une affaire fâcheuſe, de laquelle il ne m'a pas informé. Il m'a dit vous avoir écrit & fait réponſe à la vôtre à* Maſtricht *: je lui ait fait lire l'article de votre lettre, à laquelle il m'a aſſuré être très-ſenſible. Permettez-moi de vous faire mon compliment de condoléance ſur la mort de Madame votre épouſe. A l'égard du mariage de ma fille, ſi ſa jeuneſſe & mes affaires étoient les ſeuls obſta-*

cles, je passerois par-dessus pour avoir un gendre aussi accompli que M. Cabin *; mais la différence de Religion me fait éprouver combien il est triste d'unir des personnes de sentiments différents, & je ne consentirai jamais à ces sortes de mariages. Cependant,* Monsieur, *je vous prie d'aider en tout, par votre crédit, Madame du Noyer; elle a un mérite infini, & je ne puis me plaindre que de la différence de Religion qui l'a toujours tourmentée, & lui a causé tant de mouvements contraires à son repos & à son bonheur. exhortez la à me rendre mes filles; elles ne sont point nées de sa Religion, mais de la mienne, & elle ne peut ni ne doit changer leur état: elle n'approuve pas les changements de Religion, pourquoi fait-elle changer mes enfants? A-t-elle des révélations qui lui ayent ordonné ce qu'elle fait? Pour elle, je n'ai rien à dire; mais pour mes enfants elle n'a nul droit sur eux, & je la trouve hardie de se charger envers Dieu du changement de ces jeunes innocentes. Je ne vous fais point mon compliment sur ce que vous êtes Brigadier, il n'y a point de place que vous n'honoriez & ne méritiez, & j'espere vous voir Généralissime, cela vous est dû & ne peut vous manquer. Honorez-moi de votre souvenir, & soyez persuadé que personne dans le monde n'est avec plus de considération que moi,*

Monsieur, votre, &c. DU NOYER.

M. du Noyer écrivit, à M. Cabin & à moi, à-peu-près les mêmes choſes ; & comme M. Cabin ne pouvoit ni ne devoit ſe déterminer dans une affaire de cette nature, ſans en avoir conféré avec Madame ſa mere, il avoit été réſolu entre nous qu'il lui en parleroit dès qu'il ſeroit arrivé en Angleterre. Elle m'avoit déjà écrit une lettre fort obligante, & m'avoit offert de prendre ma fille ainée auprès d'elle. Je l'en avois remerciée comme je le devois, & j'aurois fort ſouhaité de n'être pas obligée à accepter cette offre. J'avois mes raiſons pour cela ; ainſi comme elle avoit marqué la même choſe à Mademoiſelle de la Guerche, j'avois prié cette Demoiſelle de n'en pas parler, prévoyant bien l'effet que cela feroit. Elle me promit le ſilence là-deſſus ; mais il ne lui fut pas poſſible de le garder : on n'eſt pas femme pour rien. Ainſi toute la Ville ſut en peu de jours que je pouvois me défaire d'une de mes filles, & décharger par-là l'Etat d'autant ; & cela donna un nouveau ſujet à ceux qui craignoient que je ne vinſſe ici diminuer leur portion congrue, de ſe déchaîner contre moi, & de crier que je devois abſolument paſſer en Angleterre auprès de mes parents, puiſque j'y pourrois trouver du ſecours. Chacun ſe mêloit de régler ma deſtinée, & prétendoit avoir droit de décider de mon ſort : on en

parloit à Mademoiſelle de Dangeau ; & Mademoiſelle du Refuge, que je ne connois que de nom, & qui, comme je l'ai déjà fait connoître, ne pouvoit me ſouffrir ici, de peur que je ne l'emportaſſe ſur ſa niéce, fut à Delft pour faire enſorte que M. Baudan, qui étoit mon oracle, me conſeillât de paſſer la mer. Malgré tous les mouvements qu'on ſe donnoit ſur mon chapitre, je m'en retournai tranquille à Schidam, après que le Roi fut parti. Mademoiſelle de Dangeau y vint auſſi pour faire ſes dévotions, & nous nous y diſpoſitions à ſon exemple par de bonnes lectures & des converſations convenables au temps ; mais quand celui de communier approcha, je fus toute étonnée que Meſſieurs les Miniſtres, auxquels j'avois donnné le Certificat de ceux de la Haye au ſujet de ma fille, & qui après l'avoir eux-mêmes examinée, l'avoient trouvée ſuffiſamment inſtruite, me firent dire de me préſenter à leur Conſiſtoire le Samedi veille de la Communion. J'y fus, & après y avoir expoſé mes demandes, & être entrée & ſortie pour donner le temps à la compagnie de délibérer là-deſſus, il me fut répondu que ma fille étoit trop jeune pour communier ; que les Flamands le trouveroient mauvais, & qu'ainſi il falloit attendre encore quelques années pour ſe conformer à l'uſage du Pays. J'eus

beau leur dire qu'on ne le ſuivoit pas à la Haye, puiſque ma fille y avoit été admiſe à la Communion, comme on le voyoit par le Certificat ; tout cela fut inutile. Ils répondirent que le Conſiſtoire de la Haye n'étoit point leur maître, & il me fut impoſſible de les fléchir. Je me plaignis de ce que l'on ne m'avoit pas fait plutôt cette difficulté, puiſque j'aurois pu mener ma fille communier à la Haye. Et comme je diſois un peu vivement mes raiſons là-deſſus ; (car je ſouhaitois paſſionnément que ma fille fût attachée par ce lien à notre Communion,) ma vivacité choqua un de ces Miniſtres, qui me dit que je parlois trop inſolemment. Je lui répondis, que j'avois appris de notre commun Maître à ne pas rendre injures pour injures, & qu'ainſi j'écoutois les ſiennes ſans émotion, quoique je ne cruſſe pas les avoir méritées. Ma modération l'irrita ; il me dit que j'avois la mémoire heureuſe, & qu'il étoit dommage que je n'euſſe étudié. Je lui répondis, que cette mémoire ne m'étoit pas tout-à-fait ſi néceſſaire qu'elle l'auroit été à un Prédicateur ; mais que le bon Dieu diſpenſoit ſes dons comme il lui plaiſoit. Après quoi je me retirai, laiſſant M. le Miniſtre fort en colere ; car il s'étoit appliqué l'endroit de la mémoire, parce que c'étoit une choſe qui lui manquoit quelquefois.

Cette petite ſcene troubla un peu ma dévotion, & fut cauſe que je ne communiai point cette fois-là. Ainſi je puis dire que j'ai été renverſée en tout, & que j'ai rencontré les amertumes & les peines, où je croyois trouver les conſolations. On tiroit pendant ce-temps-là ſur moi à grande force à la Haye : on m'y faiſoit mon procès ſur ce que j'avois été chez les Demoiſelles d'Oudyk à la ſociété, & ſur ce que je me renommois du Comte de Dhona, & qu'il avoit écrit pour moi. Heureuſement mes filles étoient trop jeunes pour qu'on pût mettre quelque galanterie ſur leur compte ; ainſi c'étoit ſur le mien que l'on s'eſcrimoit. Madame de Beringhen vint me voir à Schidam, & me conta une partie des ſots contes que faiſoit la gent refugiée, auxquels elle n'avoit garde d'ajouter foi, puiſqu'elle en connoiſſoit elle-même la fauſſeté. On lui avoit dit entr'autres choſes. Eh quoi ! Madame, prendrez-vous encore le parti de Madame du Noyer ; quand vous ſaurez qu'elle a reçu, il y a quinze ans, de l'argent du Comte d'Avaux pour retourner en France ? Madame de Beringhen ſavoit déjà, par ce que je lui en avois dit, que M. le Comte d'Avaux s'étoit chargé, à la priere de M. Cotton mon oncle, de me perſuader à faire un voyage à Paris, & qu'il m'avoit compté vingt guinées de ſa part ; ainſi elle eut hor-

Digitized by Google

reur du venin que l'on répandoit là-dedans, & elle me dit, que si d'un côté je découvrois l'envie qu'on avoit de me nuire, je devois en même-temps me réjouir de ce qu'on étoit obligé pour cela d'inventer des choses qu'il étoit si aisé de détruire, & que cela faisoit voir qu'on ne trouvoit pas des sujets légitimes de me blâmer. Cependant toutes ces calomnies commençoient à me lasser : je ne m'étois point préparée à ce genre de supplice : j'avois compté sur la faim, la soif, le péril des voyages ; mais non pas sur celui des faux-freres, quoique Saint Paul l'eût éprouvé. J'avois cru que les refugiés n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, & n'ayant point mérité leur haine, j'en supportois impatiemment les effets ; car c'étoit une hydre : on n'avoit pas si-tôt détruit une calomnie, qu'un moment après il en sortoit cent autres, & l'on a dans le refuge une maxime assez étrange, & qui ne me paroît pas fort chrétienne, c'est qu'on ne veut jamais s'éclaircir de ce qui peut justifier le prochain. Après avoir débité cent contes qui n'auront ni vérité ni vraisemblance, si vous voulez aller chez ces gens-là pour les détromper, ils vous répondent que ce n'est pas leur affaire ; qu'ils ont dit ce qu'ils avoient ouï dire ; qu'ils ne s'embarrassent point de ce qui en est ; qu'ils n'y ont aucun intérêt, & parlent en même-temps que vous, pour

ne point entendre vos raiſons & être en droit de tenir le même langage. Il y en a même qui, quoiqu'ils ſachent la vérité, la détiennent en juſtice, & pourvu qu'ils puiſſent dire, on dit telle choſe, ils ne ſe croyent pas obligés d'ajouter, mais je ſais que cela eſt faux; & en ne parlant ainſi qu'à demi, ils détruiſent la réputation du prochain, & cela ſans ſcrupule. Quand je parle en général des refugiés, je ne prétends pas dire par-là qu'ils ſoient tous de ce caractere; il y a parmi eux des perſonnes de mérite & d'une piété exemplaire; & où en ſeroit-on, bon Dieu! s'il n'y avoit pas quelques bonnes ames en faveur deſquelles le Seigneur ſupporte le reſte? Mais le nombre en eſt petit, auſſi-bien que celui des élus, & il arrive même quelquefois que les perſonnes les plus charitables ſe laiſſent prévenir par celles qui ne le ſont point, & qui ne croyant pas qu'il puiſſe y avoir des gens aſſez méchants pour calomnier leur prochain, ſe perſuadent que ce que l'on en dit eſt véritable; & n'ayant pas occaſion de ſe détromper, ils reſtent dans des préventions qui ſont déſavantageuſes à ceux qu'on a pris ſoin de leur noircir: ainſi on ne peut guere échapper, ou à la malignité des uns, ou à la trop grande crédulité des autres. C'eſt de quoi je puis parler ſavamment, & dont j'ai fait une cruelle expérience. Mais après tout on ne doit pas

s'étonner si la médisance est le péché favori des Français exilés de leur patrie pour la cause de l'Evangile, ils sont obligés à une vie un peu plus réguliere, & le démon qui ne veut rien perdre de ses droits, trouvant les autres avenues fermées, se glisse dans le cœur par celle-là : ainsi en s'éloignant de la conduite du Péager, ils tombent dans le défaut du Pharisien ; ce-qui me semble tomber de mal en pis : car enfin, tout le mal que nous faisons nous est personnel, & nous pouvons le réparer par la repentance. Si l'on a pris le bien d'autrui, on peut, comme Zachée, le restituer avec usure ; mais le tort que l'on fait à la réputation du prochain est irréparable. On auroit beau à l'heure de la mort le désavouer, on ne sauroit désabuser le public ; ainsi le mal est sans remede : & si l'honneur est une chose plus précieuse que le bien, & même que la vie, en l'ôtant au prochain par un coup de langue, on se rend coupable d'un crime encore bien plus grand que celui de voleur & de meurtrier ; & c'est ce me semble se damner bien sottement : car enfin, un voleur contente son avarice, celui qui tue son ennemi satisfait sa vengeance, & presque tous ces grands crimes que les refugiés se vantent d'avoir réformés, assouvissent quelque passion : mais quel profit revient-il de médire ? Encore un coup, c'est

mariage ; mes filles ne ſont pas en âge pour qu'on puiſſe le leur imputer ; elles n'ont point de ſœur en France ; je n'en ai nulle part, & je ne vois pas, quelque tour qu'on veuille donner à cette lettre, qu'elle puiſſe jamais nous faire aucun tort. Je ne ſais, dit cette Demoiſelle ; mais je crois que vous auriez bien fait de la brûler. Cela ſe paſſa, & je n'y penſai plus ; mais nous verrons en temps & lieu juſqu'où eſt allé la malice de nos charitables compatriotes. Cependant on continua à publier que j'avois grand tort de ne pas paſſer en Angleterre. Bien des gens me le conſeilloient ; mais je n'avois pas beaucoup d'envie de ſuivre leurs conſeils. Je ne craignois rien tant au monde que d'être à charge à mes parents ; & à moins d'obtenir une penſion, je ne voulois point du tout leur aller tomber ſur les bras. M. des Etangs & Mademoiſelle Payoit étoient d'avis, quoiqu'on pût dire, que je reſtaſſe à la Haye, puiſque l'on m'avoit fait entendre que je pouvois compter ſur deux cens florins tous les ſix mois. C'étoit auſſi le ſentiment de M. Baudan, mon oracle de Delft ; mais il arriva des choſes qui me firent changer de deſſein. J'avois écrit à Londres à mon couſin des Etangs ; je lui avois marqué quelle étoit ma ſituation, & je l'avois prié de faire ſouvenir Mylord Galloway de travailler à me faire avoir une penſion, comme il me l'avoit pro-

mis en partant, & comme il ſembloit que la maniere dont Sa Majeſté avoit parlé ſur mon chapitre, pouvoit me le faire eſpérer. Mon couſin m'écrivit les lettres ſuivantes, & cela me détermina à partir.

Lettre de mon couſin des Etangs du 25 de Novembre 1701.

AUſſi-tôt que Mylord Galloway fut arrivé ici nous parlâmes enſemble ſur votre chapitre, Madame ma très-chere couſine, & quelques jours après ma mere fut chez lui pour voir quelles meſures on pourroit prendre ici pour vous, au cas que vous ne puiſſiez pas réuſſir en Hollande; c'eſt pourquoi ma mere vous conſeille d'envoyer Mademoiſelle votre fille par la premiere commodité : elle pourra ſolliciter pour vous ici; & ſi vous voyez que vous ne faſſiez rien là bas, & que vos eſcalins s'en aillent trop vîte, venez y vous-mêmes. Myllord Galloway a dit qu'il vous feroit avoir vingt pieces par an du Comité, & le reſtant nous verrons à vous le faire trouver. Sur-tout ne vous impatientez pas, nous tâcherons de vous rendre la vie la plus douce qu'il nous ſera poſſible, & le bon Dieu fera le reſte. Souvenez-vous que c'eſt pour une bonne cauſe que vous êtes ſortie, & que voilà déjà deux fois qu'il vous fait la même grace, & qu'il ſeroit dangereux pour vous de vous expoſer encore aux mêmes dangers. Mais je remarque que j'ai tort de prê-

cher une perſonne qui connoît mieux les choſes que moi-même, & qui ſait mieux que moi ce que c'eſt que d'être ainſi expoſée à l'idolâtrie & à la ſuperſtition. Tout ce que je puis faire à préſent, c'eſt de prier Dieu qu'il veuille prendre ſoin de vous & de vos deux cheres filles; & de notre côté nous ferons tout ce qui ſera en notre pouvoir, & je vous prie d'être perſuadée que je ſerai toute ma vie avec attachement, Madame ma très-chere couſine, votre très, &c. Ma mere & ma femme vous font bien des compliments.

L. PETIT DES ETANGS.

Autre du 29 de Novembre 1701.

J'Etois Dimanche au matin chez Mylord Galloway, & je lui portai une liſte de quelques Dames penſionnaires qu'il m'avoit dit de lui donner, pour qu'elles fuſſent miſes ſur la penſion de la Reine. Je pris delà occaſion de lui dire, que s'il vouloit bien vous faire avoir dix-huit ſols par jour ſur le même établiſſement, que cela ſeroit plus honnête pour vous & pour nous. Il me dit qu'il avoit parlé à M. Hill, qui eſt un des Seigneurs de la Tréſorerie, pour vous faire avoir vingt-cinq pieces par an ſur le même établiſſement, & il me fit écrire, ſur la même liſte que je lui portois, votre nom pour dix-huit ſols par jour; ce qui revient à vingt-ſept pieces quelques ſchelins

par an ; & Mylord me dit, qu'il avoit ſongé la même nuit qu'il vous voyoit débarquer en Angleterre avec vos deux filles : c'eſt pourquoi, Madame ma très-chere couſine, quand vous trouverez une commodité, vous n'avez qu'à venir, car je ne doute pas que cette affaire-là ne réuſſiſſe. J'ai été bien aiſe de vous donner cet avis ; & de vous marquer en même temps la joie que j'aurai de vous recevoir. En attendant ce plaiſir-là, ſoyez perſuadée que je conſerve toujours pour vous une amitié très-tendre, & que je ſerai toute ma vie, & de vous & de vos deux cheres filles, le, &c.

L. PETIT DES ETANGS.

Recevez les compliments de ma mere & de ma femme, elles ſaluent Meſdemoiſelles vos filles.

Autre du 6 Février 1702.

SI j'ai été ſi long-temps à vous écrire, Madame ma très-chere couſine, c'eſt que votre affaire n'étoit pas encore finie : au lieu d'avoir dix-huit ſols ſur les penſions de la Reine, Mylord Galloway vouloit vous en faire avoir vingt-quatre ſur les penſions d'Irlande ; mais comme tout le Gouvernement eſt changé en ce Pays-là, & les grandes affaires du Roi ici, cela a empêché Mylord de la terminer encore : je ne doute pas cependant que cela me reuſſiſſe dans peu de temps. Ne laiſſez pas de venir comme ſi la choſe étoit faite,

Digitized by Google

& nous ferons du mieux que nous pourrons en attendant : Mylord a promis de vous aider auſſi de ſon côté. Vous n'avez qu'à venir droit au logis, vous en ſavez l'adreſſe. Je ſuis de tout mon cœur, de vous & de vos cheres filles, Madame ma très-chere couſine, le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L. PETIT DES ETANGS.

Ces Lettres me déterminerent enfin à paſſer en Angleterre. Je voyois que je n'avois rien de fixe ici ; qu'il me faudroit tous les ſix mois recommencer mes ſollicitations, au lieu qu'on me faiſoit eſpérer une penſion ſûre ; & pain pour pain, j'aimois encore mieux le manger auprès de mes proches. J'étois ſenſible aux bontés de mon couſin des Etangs, que j'ai toujours tendrement aimé ; car outre les liaiſons du ſang, nous avons été bons amis dès notre enfance, & je me faiſois une fort grande joie de le revoir. Etant à Londres je pouvois donner ma fille à Madame Petit, qui continuoit à me la demander, au lieu que ſi j'avois reſté à la Haye je n'aurois pu me réſoudre à l'éloigner de moi : ainſi je trouvois bien des agréments à prendre ce parti-là. Je regrettois pourtant la Hollande, ce charmant Pays que j'ai toujours tant aimé : mais enfin il fallut s'y réſoudre. M. Baudan même me le conſeilla, lui qui avoit toujours été d'avis contraire, & tous ceux que ma pré-

ſence incommodoit ici me virent partir avec joie. Ma réſolution priſe, il ne fut plus queſtion que de chercher une occaſion commode pour paſſer la mer. M. Jurieu, qui me faiſoit l'honneur d'être toujours de mes amis, voulut bien ſe charger de ce ſoin ; & dès qu'il l'eut trouvée, il me fit écrire par Mademoiſelle de Beringhen, qui étoit pourlors chez lui, de me rendre à Roterdam. J'avois déjà été à la Haye pour remercier Mademoiſelle de Dangeau & Madame de Beringhen, & pour prendre congé de toutes les perſonnes de ma connoiſſance. Chacun me ſouhaita mille bénédictions, & je me ſéparai bonne amie avec tout le monde. M. Jurieu me fit mille honnêtetés à Roterdam, de même que Mademoiſelle de Beringhen, & je partis avec ſa bénédiction, & entrai, par ſon conſeil, dans un Vaiſſeau marchand qui devoit mettre le jour même à la voile, & qui moyennant douze florins devoit nous mettre dans Londres, au Port de Sainte Catherine. Mais le Capitaine, qu'on nommoit Baudouine, après nous avoir menés devant la Brille, nous y laiſſa pluſieurs jours pour prendre des marchandiſes, & il laiſſa ainſi paſſer le bon vent. Je ne me ſuis jamais ennuyée que pendant ce temps-là : & pour comble de chagrin, le matin que nous devions enfin faire voile, nous apprîmes, par le Capitaine qui avoit été coucher la veille à la Brille, la triſte nouvelle de la mort

Digitized by Google

du Roi d'Angleterre. Ce fut un coup de foudre pour moi. Je ne ſavois ſi je devois continuer ma route, ou revenir ſur mes pas; mais enfin je me déterminai, me trouvant embarquée, à me laiſſer conduire aux vents qui nous pouſſerent en peu de temps à Londres. Il fallut avant que d'y arriver eſſuyer l'incommodité de voir fouiller mes hardes; & après qu'elles eurent paſſé par l'examen de pluſieurs Commis, il y en eut un qui jugea à propos de me prendre du galon d'argent que j'avois découſu d'une juppe, quoiqu'il fût aiſé de voir qu'il n'étoit point neuf, puiſque les bouts de ſoie y tenoient encore. Cet inexorable Commis les prit toujours par proviſion, me diſant que je n'aurois qu'à les venir réclamer à la Coutume, qui eſt ce qu'on appelle en France Douane, m'aſſurant qu'on m'y rendroit juſtice. Comme la raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure, je n'en pus point tirer d'autre de cet oiſeau de rapine, & il fallut le laiſſer voler. Quand nous fûmes au Port, le Capitaine après avoir reçu ſon argent s'en alla à ſes affaires; chacun tira de ſon côté, & je reſtai avec mes filles & mes coffres, fort embarraſſée, & ne ſachant comment ſortir delà. Il paſſoit continuellement des petites barques près de notre vaiſſeau; mais il n'y avoit perſonne qui parlât Français. Enfin, après avoir langui long-temps, & ne ſachant comment envoyer à mon couſin des

Etangs un billet que je venois de lui écrire pour le prier de m'envoyer chercher, je vis un homme assez brun pour que je pusse le croire Français. Cet homme s'approcha dès que je l'appellai ; & comme je le priai d'aller porter ma lettre, il me dit qu'il le feroit de tout son cœur ; mais qu'il seroit impossible que je pusse en avoir réponse ce jour-là, parce qu'il y avoit fort loin, & qu'ainsi, si je ne voulois pas coucher encore cette nuit dans le Vaisseau, je devois me hâter de prendre une petite barque, & qu'il s'offroit de me conduire où je voudrois aller. J'étois charmée de trouver dans le besoin un homme aussi obligeant que celui-là ; je suivis au plutôt son conseil, j'entrai avec armes & bagages dans la barque, qui me mena & qui nous conduisit jusques auprès du pont. Comme je ne voulus pas risquer de passer par-dessous, je fis arrêter auprès de la Tour, & je priai cet homme de me faire venir un carosse pour faire le reste du chemin. Si j'avois su alors la carte du pays, j'aurois fait quelques pas à pied, & je me serois rembarquée ensuite : mais j'étois trop nouvelle débarquée pour savoir les êtres ; ainsi je pris le parti d'attendre le carosse. Je ne le voyois point venir, & je m'ennuyois là extrêmement, lorsque l'on vint me relever de paresse, & que quatre ou cinq satellites, en se saisissant de mes coffres,

Digitized by Google

me firent de grandes menaces dans une langue que je n'entendois point, & me contraignirent d'entrer dans un Cabaret où mes coffres furent apportés. Mon coquin de Conducteur qui venoit de me jouer le tour, parut alors avec un caroſſe, & faiſant fort l'empreſſé, me dit que c'étoient des gens de la Coutume qui avoient droit de ſaiſir les hardes lorſqu'on paſſoit ſans les aller déclarer; qu'il étoit fâché d'avoir tant tardé, mais qu'il n'avoit pas pu venir plutôt. Cependant on envoya chercher des Connétables. Ce nom-là me donna d'abord une grande idée de leur Charge; mais leur perſonne ne la remplit pas beaucoup; car au lieu des Montmorency & des Leſdiguieres, jadis Connétables de France, les Connétables en queſtion ſont des gens de métier, qui font à Londres l'Office de Sergents. Ils ont pour ſe faire reſpecter un petit bâton de commandement, avec lequel ils vous touchent, comme autrefois Aſſuerus, lorſqu'il tendoit la verge d'or; mais dans des vues bien différentes, puiſque la verge de ce Roi de Perſe donnoit la grace, & que l'attouchement de celle des Connétables de Londres fait perdre la liberté. On m'arrêta de cette maniere dans le Cabaret, où après avoir fouillé & refouillé dans mes coffres & dans mes poches, & juſques dans les cheveux de mes enfants, on s'aviſa de vouloir

vouloir regarder dans mon corps où j'avois juſtement caché mes bijoux, crainte des voleurs, les croyant là plus ſûrement que dans mes coffres. Je les avois couſus dans un mouchoir ſur mon eſtomac, & je n'aurois jamais cru qu'on ſe fût aviſé de les chercher là, & on n'y auroit même jamais penſé, ſi une tabatiere, que j'avois par malheur miſe dans mon ſein, ne leur eût fait remarquer qu'il pouvoit y avoir là quelque choſe. Dès que ces loups béants eurent apperçu cette proie, ils la dévorerent des yeux, & pour témoigner leur joie, ils firent apporter des bouteilles de vin qu'il me fallut enſuite payer; & dans le temps qu'ils ſongeoient à me couper la bourſe, ils buvoient fort civilement à ma ſanté. Cela me faiſoit enrager; j'avois encore le ſang Français, & je leur aurois jetté de bon cœur le verre, qu'il me préſentoient, à la tête. Ma fille ainée voulut ſe plaindre de ce qu'on ſe ſaiſiſſoit ainſi de ce qui étoit à nous; mais un de ces raiſonneurs lui dit, avec un ton qui auroit fait trembler plus hardi qu'elle, & en très-méchant Français, qu'elle étoit bien inſolente de murmurer contre la Juſtice; que tout ce que j'avois là ſeroit confiſqué à la Reine, puiſque j'avois voulu frauder les droits, & que nous n'en ſerions peut-être pas quittes pour cela. La pauvre petite ſe mit à pleurer & à crier: Ah, ma mere, où nous avez-vous menées?

Je la rassurai autant qu'il me fut possible, & comme il étoit déjà tard, je demandai qu'il me fût permis de faire venir mes parents. On ne voulut point me laisser sortir; mais l'on consentit que ma fille ainée les allât chercher. Je fis appeller un carosse qui la mena dans le Danemarck-street, où mes parents logeoient. Elle leur conta mon aventure, & mon cousin des Etangs, & mon cousin Cabin, son frere, vinrent dans le moment me trouver, & laisserent ma fille auprès de ma tante. J'eus une fort grande joie de les voir ainsi venir à mon secours; ils jugerent à propos de laisser mes hardes entre les mains de ces gens-là, qui s'obligerent de les représenter le lendemain à la Coutume. Et après m'avoir témoigné le chagrin qu'ils avoient de cet accident, & leur joie de mon arrivée, ils m'emmenerent chez eux avec ma petite Olympe, l'ainée y étant allée d'avance, comme je l'ai déja dit. Mes Satellites ne furent pas trop contents du tour que cette affaire prit; ils auroient mieux aimé qu'intimidée par leurs menaces, je fusse entrée en composition avec eux; mais mes cousins n'étoient point de cet avis-là, croyant bien qu'on me rendroit justice. Il n'y avoit à craindre que les peines & les temps qu'il faudroit pour cela. Madame Petit me reçut fort honnêtement, de même que Madame des Etangs, sa belle-

fille, que je trouvai très-polie. Notre conversation ne fut pas longue, car il étoit déjà tard, & nous avions grand besoin de repos ; ainsi nous fûmes nous coucher dans un bon lit que mon cousin des Etangs nous avoit fait préparer. Le lendemain matin il eut la bonté de me conduire à la Coutume, où nous fûmes réclamer mes effets. M. Cabin, de son côté, étoit allé avant cela solliciter les amis qu'il avoit dans ce Tribunal, où mon cousin des Etangs voulut bien parler pour moi. On me fit jurer que tout ce que j'avois là étoit à mon usage, & que je ne l'avois pas apporté pour en faire commerce ; & après quelques autres formalités & quelques allées & venues, il fut ordonné que le tout me seroit rendu, à condition de payer les frais, & de dédommager ceux qui m'avoient arrêtée ; ce qui me coûta cinq ou six louis & mes galons d'argent, que je n'ai jamais pu recouvrer, quelque soin que je me sois donné pour cela, celui qui s'en étoit saisi ayant toujours trouvé le secret d'être absent. Quoique je fusse sortie à assez bon marché de cette affaire, elle m'avoit causé tant de chagrin, que je ne pouvois pas m'empêcher de la regarder comme un mauvais pronostic. En effet, ce voyage n'eut pas tout le succès que j'avois espéré. Le Roi étoit mort sans avoir signé la liste sur laquelle Mylord Galloway avoit eu la bonté de me

mettre, & mes eſpérances étoient par-là déroutées. Madame Petit me dit même qu'elle étoit fâchée que ma fille eût dit tout haut, en entrant chez elle, que l'on m'avoit pris des diamants; que cela pourroit me faire du tort & fournir des armes aux mal intentionnés, qui pourroient, ſur ce prétexte, traverſer le deſſein qu'on avoit de me faire obtenir une penſion. Dès que j'eus fini l'affaire de mes hardes, je fus voir Mylord Galloway, qui me dit, en me voyant entrer, que je venois dans un bien mauvais temps : cependant il me promit de faire tout ce qu'il pourroit pour moi; & comme toutes les perſonnes qui étoient ſur la même liſte que moi, avoient les même raiſons de ſouhaiter que la Reine voulût la ſigner, chacun faiſoit agir ſes amis; mais on n'y voyoit pas grande apparence : ainſi je me repentois fort de n'être point retournée ſur mes pas, dès que j'eus appris la mort du Roi; car il n'y avoit pas moyen de courir les mers coup ſur coup, & me trouvant ici il falloit ſoutenir la gageure, & y attendre les ſecours que la Providence voudroit me donner. J'avois encore quelque rayon d'eſpérance du côté de la penſion d'Irlande, ou ſur la reſſource du Comité dont mon couſin des Etangs m'avoit parlé dans ſes lettres; mais tout cela n'étoit pas choſe prête, & Sa Majeſté avoit des affaires plus importantes à régler; ainſi il falloit ſe

donner patience. Cependant, comme je ne voulois pas embarraſſer plus long-temps Madame Petit, je priai mon couſin des Etangs, avec lequel j'étois plus libre, de vouloir me faire trouver une chambre. Il logeoit en même maiſon avec Madame ſa mere, il étoit de moitié de l'incommodité que j'y apportois; mais avec cela il étoit aſſez honnête pour ne vouloir pas que je me preſſaſſe d'en ſortir; & comme je ne voulois pas abuſer de ſes bontés, ni être plus long-temps à charge à ma famille, je me donnai moi-même les mouvements néceſſaires pour cela, & je pris une chambre garnie dans le voiſinage, dans laquelle j'entrai avec ma petite cadette, huit jours après mon arrivée à Londres, laiſſant l'aînée auprès de Madame Petit. Comme je ne connoiſſois pas encore aſſez bien le Pays pour pouvoir diſtinguer les bonnes connoiſſances d'avec les mauvaiſes, je me mis ſur le pied de ne point recevoir de viſites chez moi, & j'allois tous les après-midi chez Madame Petit; mais je m'apperçus que, ne jouant point, & ne pouvant pas par conſéquent lui procurer de plaiſir, elle ſe ſeroit bien paſſé de me voir ſi ſouvent chez elle. Dès que je l'eus remarqué, je me gardai bien de me rendre incommode, & mes viſites furent plus rares; je m'attachai à Madame de Craiſſels, niece de

l'illuſtre M. de la Baſtide, qui avoit été le bon ami de feu mon oncle Cotton. Madame de Craiſſels & ſa charmante fille avoient tout le mérite du monde, & mille bontés pour moi ; je les voyois très-ſouvent, & je puis dire que je n'ai jamais trouvé de plus agréable ſocieté. Nous fûmes enſemble voir le Couronnement de la Reine. Madame Petit ſouhaita que j'y menaſſe ma fille ainée, parce que, comme elle avoit déjà vu une cérémonie pareille à celle-là, lorſque le feu Roi avoit été couronné, elle ne ſe ſoucioit pas de revoir encore la même choſe ; ainſi elle voulut que je me chargeaſſe de contenter l'envie que ma fille avoit de voir une choſe auſſi digne de ſa curioſité. La nôtre fut pleinement ſatisfaite ; nous avions fait arrher des places dans la grande & belle Egliſe de Weſtminſter, célebre par ſon antiquité, par la beauté de ſa ſtructure, & par la magnificence des tombeaux qu'elle renferme. C'eſt-là que repoſent les cendres des Rois de la Grande-Bretagne, & c'eſt-là où ſe fait l'auguſte cérémonie de leur Couronnement.

Fin de la ſeconde Partie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google